Extraits : Agnès Desarthe, Martin Amis, Sofi Oksanen

LiRE:

www.lire.fr • mai 2013

1713-2013

DIDEROT

LE PHILOSOPHE DU PLAISIR

Les clefs de sa vie et de son œuvre

EXPRESS ROULARTA
M 01974 - 415 - F: 6,50 €

Entretien avec Tom Wolfe, l'auteur de « Bloody Miami »

Et si plus d'1 million de personnes soutenaient vos projets ?

Quand les enseignants se mobilisent pour réaliser leurs projets, ils créent leur propre banque. *En permettant à l'épargne de tous ses Sociétaires de financer les projets de chacun, la CASDEN démontre depuis 60 ans la performance d'un système bancaire coopératif.*

Rejoignez-nous sur **casden.fr** *ou contactez-nous au* **0826 824 400**
(0,15 € TTC/min en France métropolitaine)

BANQUE POPULAIRE

L'offre CASDEN est disponible en Délégations Départementales et également dans le Réseau Banque Populaire.

casden
BANQUE POPULAIRE

CASDEN, la banque coopérative de l'éducation, de la recherche et de la culture

CASDEN Banque Populaire - Société Anonyme Coopérative de Banque Populaire à capital variable – Siège social : 91 Cours des Roches – 77186 NOISIEL. Siret n° 784 275 778 00842 - RCS Meaux. Immatriculation ORIAS n° 07 027 138. BPCE – 50 rue Pierre Mendès France – 75013 Paris – RCS 493 455 042.

© Avis de Tempête - Illustration : Killoffer

KIOSQUE.FR

N° 415 MAI 2013

LiRE:

L'édito

par François Busnel 5

COURRIER DES LECTEURS 6

LE BEAU-LIVRE DU MOIS Genesis, par Salgado 8

MAGAZINE 10
Tendance : Quelle(s) Histoire(s) ! Michel Houellebecq, Christophe André, Olivier Roellinger, François Guérif, L'Observatoire de la gastronomie, Le purgatoire, Festival Terres de Paroles, L'agenda, Théâtre, De l'écrit à l'écran, Page audio, Les coups de cœur des libraires, Ce que la presse en pense, Radio-télé, Hommage à Jean-Marc Roberts, Le palmarès des meilleures ventes

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN Joann Sfar 26

POCHES 29

ACTUALITÉ LITTÉRAIRE

ROMANS FRANÇAIS Antoine Piazza, Katrina Kalda, Sophie Maurer, Yanick Lahens, Thadée Klossowski de Rola, Annie Saumont, Thierry Jonquet, Michel Déon,Tonino Benacquista, Jean Teulé, René de Ceccatty, François Taillandier, 46

BIOGRAPHIE Michel Winock 54

ROMANS ÉTRANGERS Alice Munro, Graham Swift, David Vann, Anita Desai, Martin Suter, Scott Hutchins, Nathan Englander, Jan Brokken, Rax Rinnekangas 64

HISTOIRE Bruno Dumézil, Claude Gauvard, Alain Cabantous 82

SCIENCES Bernie Krause, Laurent Lemire 84

PHILO Rémi Brague 85

ART Philippe Muray, Philippe Jockey 86

ESSAIS Sarah Bakewell 87

PSY Michel et Georges Politzer 88

DOCUMENTS Julien Blanc-Gras, Olivier Weber 89

BD Jean Vautrin, Tom Tirabosco, Guido Crepax 92

JEUNESSE David Grossman, Luis Sepúlveda, Gabriel Janer Manila, Charlotte Erlih 93

JEUX 103

INDEX 106

FESTIVAL DU LIVRE PASSAGES DE TÉMOINS#4 SALON RENCONTRES SPECTACLES BD JEUNESSE

Avec la participation du festival Passages de Témoins à Caen 107

la CHRONIQUE DE

TRISTAN SAVIN *L'esprit des lieux* 22

JEAN-CLAUDE PIROTTE *Journal d'un poète* 55

PHILIPPE ALEXANDRE *La politique en volume* 90

GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 104

ABONNEMENTS : Lire/service abonnements - 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9. Tél. : 01 70 37 31 54.

Ce numéro comporte un encart Classica déposé sur la couverture sur une diffusion abonnés France, un encart Salon d'Arcachon déposé sur la couverture sur la diffusion abonnés d'Aquitaine et un encart Saint-Louis déposé sur la couverture sur la diffusion abonnés d'Alsace-Lorraine et de Franche-Comté.

Couverture : Photo Josse/Leemage - M. Frödeberg

AKG-IMAGES/ERICH LESSING - JEAN-LUC BERTINI/PASCO

EN COUVERTURE

p.30

Diderot
Les clefs de sa vie et de son œuvre

- Le philosophe du plaisir | 30
- Le dragueur de concepts | 36
- L'ami des savants | 40
- Diderot vu par Goethe... | 42
- Cinéma, lectures et événements | 44

Entretien
Tom Wolfe
p.94

EXTRAITS p.56

AGNÈS DESARTHE AVANT-PREMIÈRE
Comment *j'ai appris à lire* 56

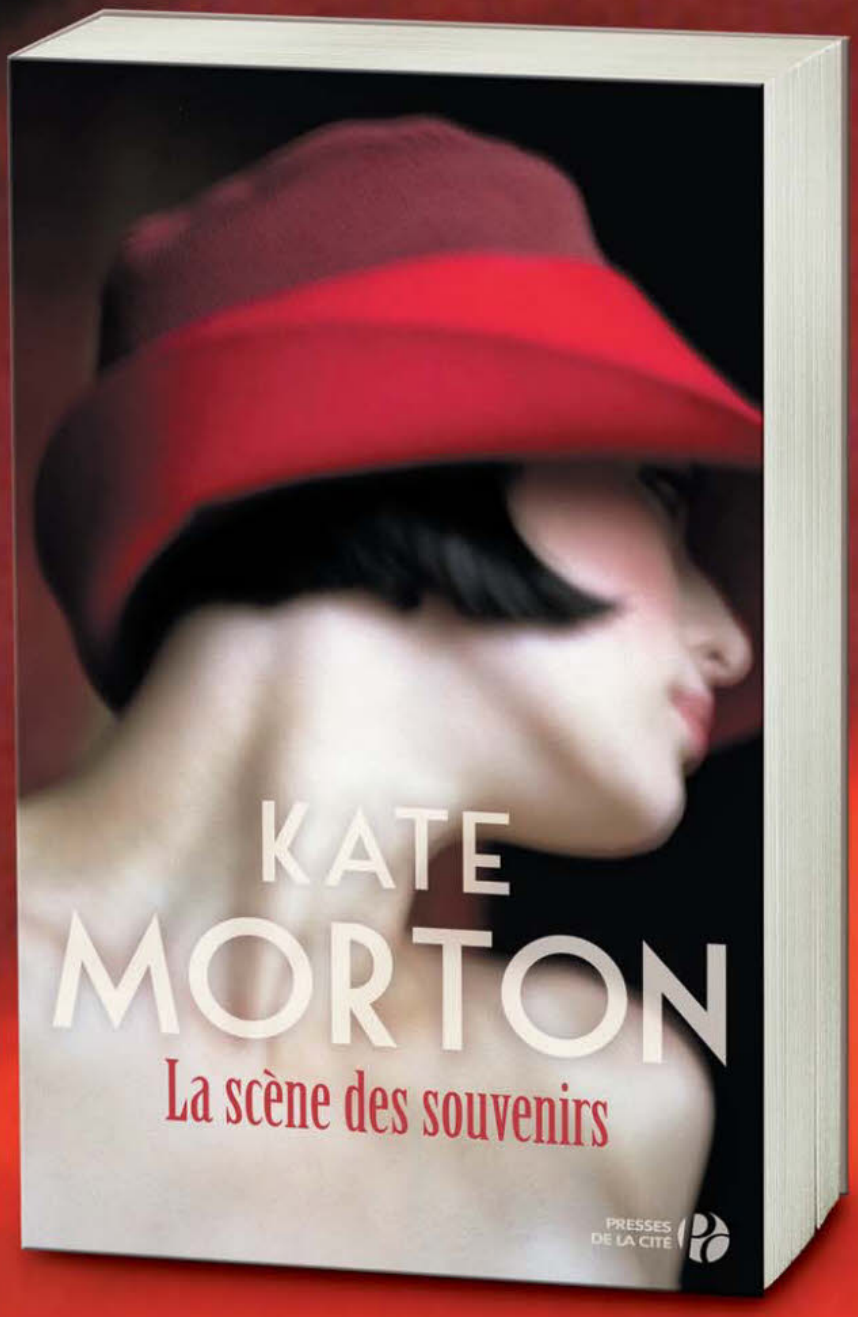
ALAIN DUREL
Dostoïevski *amoureux* 60

MARTIN AMIS AVANT-PREMIÈRE
Lionel Asbo, *l'état de l'Angleterre* 70

HILARY MANTEL AVANT-PREMIÈRE
Dans l'ombre *des Tudors* 74

SOFI OKSANEN AVANT-PREMIÈRE
Quand les colombes *disparurent* 78

Presses de la Cité | un département place des éditeurs



22,50 € – 576 pages Disponible en e-book

QUAND LE RIDEAU SE LÈVE SUR LES SOUVENIRS ENFOUIS...

© Gillian Van Niekerk

Par **KATE MORTON**
l'auteur des *Heures Lointaines*

PRESSES DE LA CITÉ
www.pressesdelacite.com

KIOSQUE.FR

L'édito

DE FRANÇOIS BUSNEL

Il y a trois cents ans, le 5 octobre 1713, naissait Denis Diderot. De tous les grands esprits du siècle des Lumières, Diderot est celui qui incarne le mieux l'idéal de liberté qui soufflait alors sur les braises refroidies d'une monarchie en voie d'épuisement. Il est, surtout, celui qui réhabilita les passions, si décriées par vingt siècles de philosophie et quelques décennies de morale : « On déclame sans fin contre les passions ; on leur impute toutes les peines de l'homme et l'on oublie qu'elles sont aussi la source de tous ses plaisirs », ose-t-il écrire. Le plaisir ! Le mot est enfin lâché. Il a mauvaise presse, en philosophie. C'est un gros mot. Un mot qui fait peur et déclenche plus facilement la réprobation, la moquerie, la réfutation que l'étonnement ou l'analyse. Diderot passe outre à la mode philosophique de son temps. Ses contemporains s'en offusquent ? Il joint alors – provocation suprême – le geste à la parole, évoquant la cohérence à laquelle se doivent ceux qui font profession de délivrer au monde de grandes et belles théories tandis qu'ils cultivent une vie morne ou paresseuse.

Diderot fut un libertin. Le dramaturge Eric-Emmanuel Schmitt ne s'y est pas trompé, qui en fit le héros d'une pièce brocardant la bêtise et les préjugés, interrogeant le rapport d'un homme à sa pensée. Je me souviens de Bernard Giraudeau, extraordinaire dans le rôle de Diderot, lançant à son valet à propos de cette philosophie dont on fait tant de cas : « C'est une fille de passage, la philosophie, ne la prends surtout pas pour ton grand amour. Une académie de philosophie, qu'est-ce que c'est ? Un grand bordel où les putains sont mandatées par des entremetteurs, des professeurs, des vieux messieurs à lunettes et déjà édentés. Sois léger, mon Baronnet, tout léger, la pensée pas plus lourde qu'une plume. »

LES CHOSES ONT-ELLES TANT CHANGÉ ? « Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire ! » répondait Diderot aux cuistres qui péroraient dans les salons parisiens. Puisqu'il s'agit de penser le plaisir, offrons du plaisir aux lecteurs. Renonçant aux traités et aux essais, il préfère la forme du conte, de la pièce de théâtre ou du pamphlet – c'est lui qui, le premier, lance le mot en 1778, inaugurant ainsi une nouvelle catégorie littéraire. Diderot tient que la morale n'est rien d'autre que l'art d'être heureux. Et plutôt que de se livrer à des longues et fastidieuses théories sur le bonheur, il propose à travers sa vie et ses fictions une démonstration par l'exemple.

QUE FAUT-IL RETENIR ? Le libertin bardé de maîtresses, celui qui faisait venir ses crus de Bourgogne jusqu'à Saint-Pétersbourg lorsqu'il partait visiter la tsarine Catherine II, l'auteur du très immoral (et très drôle) conte intitulé *Les Bijoux indiscrets*, l'encyclopédiste ? Diderot est celui qui nous a appris à nous débarrasser du souci de plaire. Il est un maître de vie dont la lecture ne prétend pas « façonner » le lecteur mais l'inciter à toujours mettre la barre plus haut. C'est le portrait de cet écrivain protéiforme et exceptionnel que ce numéro vous propose, fidèle à la ligne tracée par Diderot dans *Jacques le Fataliste*, l'un de ses chefs-d'œuvre :

« Le Maître : Et pourquoi haïssez-vous les portraits ?

Jacques : C'est qu'ils ressemblent si peu, que, si par hasard on vient à rencontrer les originaux, on ne les reconnaît pas. Racontez-moi les faits, rendez-moi fidèlement les propos, et je saurai bientôt à quel homme j'ai affaire. Un mot, un geste m'en ont quelquefois plus appris que le bavardage de toute une ville. »

KIOSQUE.FR

COURRIER DES LECTEURS

Les deux ELIZABETH GEORGE

Ma petite-fille est une adolescente de 13 ans, grande lectrice, prisant la littérature fantastique. J'avais envie de lui faire découvrir Elizabeth George, que j'aime beaucoup, par le biais de *Saragota Woods*. Je m'apprête à le lui offrir, via Amazon, et je tombe sur une avalanche de critiques cinglantes de lecteurs extrêmement déçus parmi lesquelles les expressions « inepte », « lamentable » « indigne d'un tel écrivain », « moins bien que *Le Club des Cinq* », « inconsistant », « psychologie de supermarché », « mal écrit »… tombent comme volée de bois vert ! Du coup j'hésite, mais je ne peux pas croire que *Lire* ait pu consacrer sept pages à une écrivaine qui se serait laissée aller à trahir ses lecteurs en commettant une telle mauvaise action (certains des lecteurs furieux allant jusqu'à la souçonner de vouloir suivre une mode qui « rapporte du fric »…).

Alors, je vais offrir *Saragota Woods* à ma petite-fille, et j'attendrai son verdict !

Liliane Chandelier

La réponse de *Lire*

En quittant le roman policier souvent très noir destiné aux adultes pour s'intéresser aux lecteurs adolescents, Elizabeth George a forcément adouci ses sujets de prédilection, allégé les descriptions, rendu plus fluide son écriture. C'est sans doute cela qui a dérouté des lecteurs qui connaissaient ses très gros romans sociaux, aux intrigues complexes depuis de longues années. Les critiques négatives viennent de ces lecteurs qui ne sont pas des ados mais des adultes qui attendent « l'autre » Elizabeth George, la reine du crime. Par ailleurs, les jeunes lecteurs anglo-saxons et les jeunes lecteurs français que nous avons rencontrés étaient enthousiastes. Mais ils ne connaissaient pas l'auteur, n'avaient rien lu de ses livres précédents.

Christine Ferniot

Pro-Dicker

Bonjour, je ne partage pas la sévère critique d'un de vos lecteurs (mars 2013) en ce qui concerne *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*. Après avoir lu votre article, je me suis précipitée chez mon libraire pour acheter le livre et lire la suite. Je n'ai vraiment pas été déçue. Que demandons-nous à un auteur ? De nous transporter dans son monde afin de nous approprier les lieux et les personnages, et c'est avec regret que nous tournerons la dernière page.

C'est ce que Joël Dicker a réussi. Il mérite d'avoir été distingué par votre jury.

Cordialement,

Chris Loiseau

Fan d'Oru

Je n'ai pas l'habitude d'écrire aux célébrités, mais permettez-moi de vous signaler un ovni littéraire, si déjà cela n'a pas été fait : Bonin (Julien) – *La Vie d'Oru, héros désabusé* – Paris, Kyklos Editions, 2013, 562 p. La quatrième de couverture signale « un récit initiatique » et un « univers mythopoétique », ce qui pour ma part n'est pas assez encourageant pour une si longue lecture. Ce roman dont la suite paraîtra cette année est beaucoup plus que cela. Il s'agit d'un monde ancien, très construit, fantastique et vraisemblable à la fois. Il me rappelle, sans trace d'imitation, un Tolkien, un Van Gulik, un d'Ormesson (dans *La Gloire de l'Empire*) et, un peu, Harry Potter pour adultes. Mais, à mon avis, encore plus extraordinaire est l'auteur lui-même. Vous connaissez beaucoup de jeunes écrivains dont le premier roman est d'une telle ampleur et pas une ligne autobiographique ?

Véra Deparis

Lire sur iPad ! Téléchargeable gratuitement dans l'Apple Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à un tarif préférentiel.

Anciens numéros Pour commander les hors-séries et les anciens numéros de *Lire*, vous pouvez vous connecter sur le site www.coteperso.com. Cliquez ensuite sur les onglets « librairie » et « anciens numéros ».

Où adresser votre courrier ?
> par voie postale, au 29, rue de Châteaudun, à Paris.
> par courrier électronique : redaction@lire.fr
> sur la page Facebook du magazine : www.facebook.com/Lire.Magazine

LiRE:

Société éditrice : Groupe Express-Roularta SA de 47 150 040 euros
Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75009 Paris. Tél. : 01-75-55-10-00
RCS 552 018 681 Paris
Conseil d'administration : Rik De Nolf (président), Francis Balle (vice-président), Jean-Antoine Bouchez, Xavier Bouckaert, Monique Canto-Sperber, Brigitte Gauthier-Darcet, Maxime de Jenlis, Emmanuel Paquette, Jan Staelens, baron Hugo Vandamme.
Président-directeur général : Rik De Nolf.
Directeurs généraux délégués : Corinne Pitavy, Christophe Barbier.
Directeurs généraux adjoints : Corinne Denis, Eric Matton, Jean Weiss

FONDÉ EN 1975 PAR BERNARD PIVOT ET JEAN-LOUIS SERVAN-SCHREIBER

29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09
Téléphone : 01 75 55 10 00
Télécopieur : 01 75 55 41 16
Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 75 55... suivi des numéros entre parenthèses.

Rédaction

Directeur de la rédaction François Busnel

Directeur adjoint de la rédaction Philippe Delaroche
Assistante de la rédaction : Sabine Dard (44 42)

Chroniqueurs Philippe Alexandre, Gérard Oberlé, Jean-Claude Pirotte, Tristan Savin

Ont collaboré à ce numéro Hubert Artus, Julien Bisson, André Clavel, Jean-Pierre Colignon, Christine Ferniot, Alexandre Fillon, Fabrice Gaignault, Nathalie Kristy, Céline Laurens, Baptiste Liger, Françoise Monier, Jean Montenot, Pascal Ory, Delphine Peras, Sébastien Reynaud, Nathalie Riché, Marc Riglet, Alain Rubens, Tristan Savin, Jérôme Serri.

Première rédactrice graphiste : Marie-Laurence Brard (44 25)
Secrétariat de rédaction : Véronique Matrat, Laure Vigouroux (40 49)
Révision : Elisabeth Bonvarlet (44 37)
Responsable du service photo : Sophie Gibeau (44 41)

www.lire.fr : Eric Mettout (emettout@lire.fr)

Le camion des mots Anne Roubertou (44 09)

Coordination générale : Jean-François Drouard (JFD System : 01 42 61 10 71)

Rédactrice : Laure Beaudonnet www.camiondesmots.com

Management

Directeur général adjoint Eric Matton
Editeur délégué Tristan Thomas
Publicité commerciale Valérie Salomon, directrice commerciale
Publicité littéraire Orélie de Conty, directrice de la publicité (44 11)
Directeur technique et production Pascal Delépine
Fabrication : Priscilla Sannie
Photogravure : Groupe Express Roularta
Exécution : Marie-Christine Tritschler
Gestion : Yvane Perchat
Abonnements : Bertrand de Saint Germain avec Vanessa Mogavero

Lire, service abonnements :
17, route des Boulangers
78926 Yvelines Cedex 9
Tél. : 01 70 37 31 54 abonnements@lire.fr

Ventes au numéro : Sophie Guerouazel avec Marie-France Rasori
N° vert : 08 00 42 32 22

IMPRESSION : ROULARTA PRINTING, MEIBOOMLAAN 33, 8800 ROESELARE (BELGIQUE)

Publication mensuelle éditée par GROUPE EXPRESS-ROULARTA. Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. Principal actionnaire : Roularta Media France. Président du conseil d'administration : Rik De Nolf. Directeur de la publication : Rik De Nolf © GROUPE EXPRESS-ROULARTA N° Commission paritaire : 0614 K 85621. Dépôt légal : mois en cours. ISSN n° 0338-50-19. Second Class Postage paid at Long Island City N.Y. Diff. Presstalis.

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2012

Audience mesurée par AUDIPRESSE

VOUS N'IMAGINEZ MÊME PAS CE QUE **VOUS ALLEZ DÉCOUVRIR**

FOIRE DE PARIS

TOUJOURS PLUS OH !

30 AVRIL
12 MAI

PARIS EXPO
PORTE DE
VERSAILLES

LAISSEZ-VOUS SURPRENDRE
ET VIVEZ UNE EXPÉRIENCE TOUJOURS PLUS OH !

Cette année encore, Foire de Paris repousse les limites de votre imagination ! Venez découvrir LE rendez-vous des tendances déco, loisirs, bien-être, cultures du monde, gastronomie et la 1ère offre d'Europe pour l'aménagement de votre maison.
Partez à la découverte de tous les objets incontournables de demain, repérés par « Les Dénicheurs », notre équipe de têtes chercheuses experts en nouvelles tendances. Entre offre incomparable, expositions, ateliers, spectacles et concerts, laissez-vous emporter ! Foire de Paris, tellement OH ! que vous aurez du mal à y croire.

3 500 marques - nouveautés, curiosités, innovations - 60 concerts et spectacles pendant 18 jours - **www.foiredeparis.fr**

2013 / crédit photo : Achim Lippoth - Comexposium RCS Nanterre 316 780 519

un événement comexposium

BILLETS EN VENTE SUR FOIREDEPARIS.FR
Et dans les magasins FNAC, Carrefour, Géant, Système U, Intermarché, Auchan, Leclerc, Cora, Cultura et sur fnac.com, carrefour.fr, ticketnet.fr et digitick.com.

TOUS LES JOURS 10h . 19h
NUIT DE LA FOIRE
Vendredi 10 mai jusqu'à 23h

DISPONIBLE SUR

GENESIS, PAR SALGADO

Le photographe a exploré 120 pays sous toutes les latitudes. Il en a rapporté des images évoquant les premiers matins du monde, rassemblées dans un magnifique ouvrage par Taschen.

C'est un projet fou qu'en le montrant aux publics d'Europe, d'Amérique et d'Asie à la faveur d'une dizaine d'expositions jusqu'en 2015, est en train de conclure le photographe d'origine brésilienne Sebastião Salgado, Parisien d'adoption depuis quarante ans. Entrepris à partir de 2004, il a consisté pour cet économiste de formation, converti à la photographie depuis le début des années 1970, à rechercher sous toutes les latitudes, parmi 120 pays explorés, les vues de paysages à couper le souffle (tel que, au Venezuela, Le Saut de l'Ange, la plus haute cascade du monde) et les scènes de la « vie sauvage » qui nous projettent brutalement quelques siècles en arrière (par exemple à découvrir, en Sibérie, zone Arctique, l'habitat des Nenets, ces habitants de la péninsule de Yamal qui élèvent des rennes depuis la nuit des temps). Qu'ont-elles de particulier, ces vues et ces scènes ? Si Salgado les a recueillies et choisies, c'est sans aucun doute parce qu'elles sont singulièrement susceptibles d'évoquer ce qu'ont pu être les premiers matins du monde ou, par ailleurs, de nous prendre à témoin de l'incroyable fidélité de ces populations qui, au mépris des promesses de la modernité, perpétuent leurs traditions et cultures ancestrales.

Il y a eu deux étapes dans la vie de Salgado depuis qu'il a obliqué vers la photographie. La première l'a vu évoluer parmi les agences Sygma, Gamma et Magnum. En décidant au tournant de 1994 de développer un angle de vue plus personnel – empathie et compassion pour objectifs, planète et humanité comme théâtres de ses observations – la seconde étape a abouti depuis à la création, avec sa femme Lélia Wanick Salgaldo, d'une agence commune, Amazonas Images. C'est parce qu'il s'est donné les coudées franches que Salgado peut composer son panorama, en se livrant à ses « sauts de l'ange » d'un pôle à l'autre, entre joie et mélancolie et, pareil au manchot à jugulaire, se rétablir in extremis sur le bord de la corniche de glace… **Philippe Delaroche**

Genesis par **Sebastião Salgado,** relié, 26 planches dépliantes, 520 p., Taschen, 49,99 €

Iles Sandwich du Sud, entre la pointe de l'Amérique du Sud et de l'Antarctique. Sous administration britannique. Monnaie : livre sterling. Population humaine : 0.
A bord d'un iceberg formé entre Zavodovski (îlot de 25 m², point culminant à 550 m) et Visokoi (35 m², point culminant à 915 m), une dizaine de manchots à jugulaire usent d'une rampe idéale pour se laisser glisser dans l'océan. Vue prise en 2009.

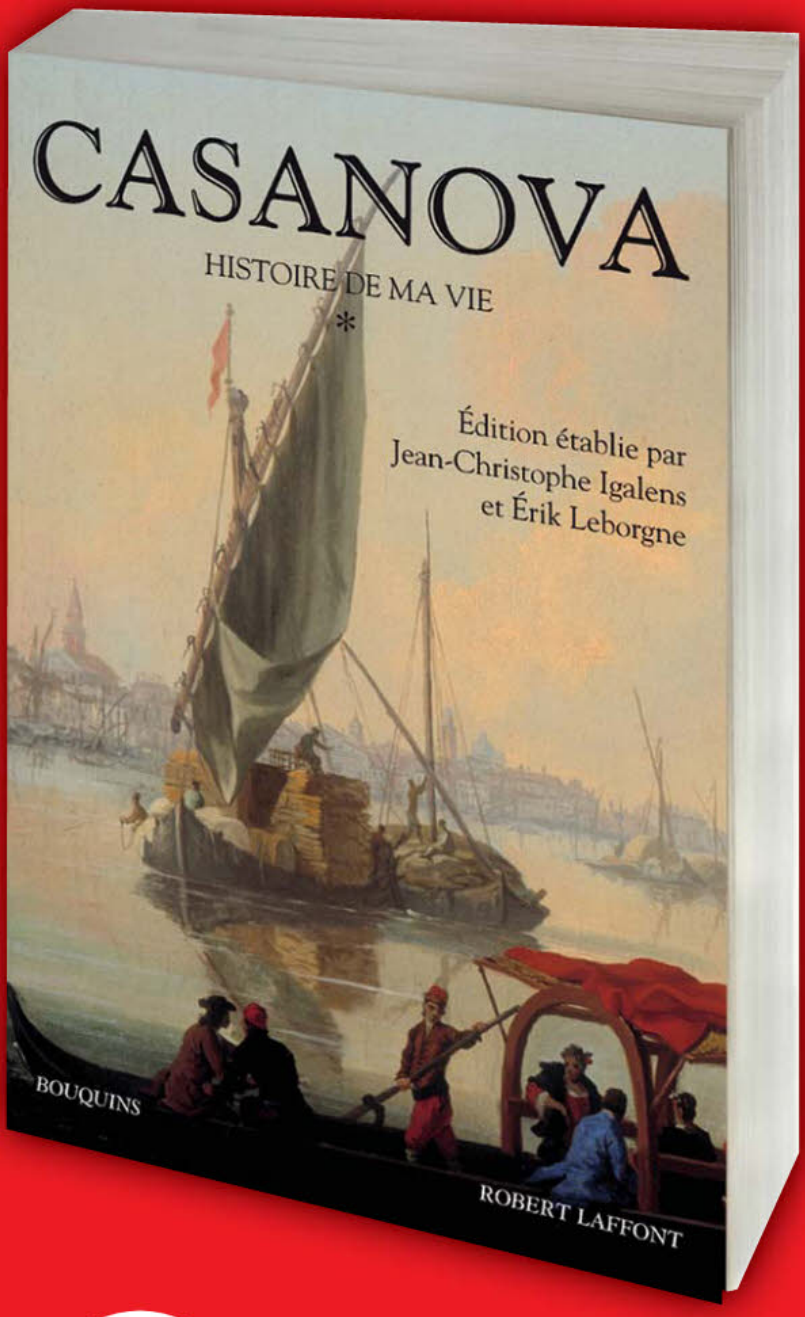
EXPOSITIONS : DESTINATION PARIS VIA LONDRES

Parallèlement à la parution chez Taschen de deux beaux-livres (une édition limitée, une édition grand public mentionnée ici même), d'approches distinctes mais l'un et l'autre emblématiques du projet de Salgado, la grande exposition « Genesis » vient de s'ouvrir à Londres, au Museum d'Histoire naturelle (jusqu'au 8 septembre). Ce sera au tour des Français de la découvrir, entre le 25 septembre prochain et le 5 janvier 2014, à la Maison européenne de la photographie, 5, rue de Fourcy, Paris 4e.

SEBASTIÃO SALGADO/AMAZONAS IMAGES

Les célèbres Mémoires de CASANOVA

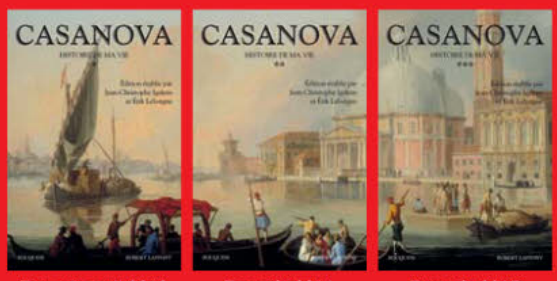
enfin publiés d'après le manuscrit original



Sans conteste l'édition de référence

Tome 1
1 576 pages

32 €



Tome 1 : avril 2013 | Tome 2 : 2014 | Tome 3 : 2015

BOUQUINS
www.bouquins-tm.fr

KIOSQUE.FR

TENDANCE

Quelle(s) Histoire(s) !

Le passé revisité de façon insolite, décalée ou canaille

Au commencement fut *L'Histoire de France pour les Nuls* de Jean-Joseph Julaud, paru en 2004, qui flirte aujourd'hui avec le million d'exemplaires écoulés, toutes éditions confondues.

Puis vint, en 2009, le best-seller de Loràn Deutsch, *Métronome.* L'histoire de France au rythme du métro parisien, avec des ventes atteignant également le million. C'est peu dire que les Français se passionnent pour l'Histoire en général – romans, biographies, séries télévisées font florès – et la nôtre en particulier. Mais précisément parce qu'elle est désormais traitée sur un mode autrement plus abordable que celui des ouvrages savants. Les éditeurs ont flairé le filon, d'où cette floraison de publications récentes qui revisitent événements et acteurs du passé de façon insolite, décalée, voire carrément canaille. Ainsi de *Sexo-Monarchie. Ces obsédés qui gouvernaient la France* (Michel Lafon) où le journaliste Henri de Romèges rappelle autant les faits d'armes que les faits de chair de nos grands hommes – du priapique Henri IV aux 60 maîtresses officielles de Napoléon Ier, en passant par les folies amoureuses de Louis XIV. La romancière Margaux Guyon s'emploie elle aussi à révéler la « fesse cachée » d'illustres personnalités dans ses savoureuses *Petites Histoires sexy de l'histoire de France* (Hugo & Cie) : « Je préviens d'emblée le lecteur que je n'ai pas respecté "à la lettre" la vérité historique mais que tous les faits évoqués y sont vrais, ou vraisemblables », précise cette normalienne. Non sans avouer qu'elle s'est bien amusée à raconter les ébats du bon roi Dagobert comme ceux de la sulfureuse reine Margot. Divertir en instruisant, voilà le mot d'ordre également des *Etonnantes Histoires de France et de Navarre* de Daniel Appriou (Larousse), qui s'inscrit cependant dans un registre parfois par trop primesautier. Plus funèbres, *Les Morts à la con de l'Histoire* racontées par Dimitri Casali et Céline Bathias (Express-Roularta) ne nous en apprend pas moins de belles – et de cocasses – sur le trépas de Cléopâtre comme de Vercingétorix. C'est aussi le propos du recueil de chroniques de Patrick Pelloux, *On ne meurt qu'une fois et c'est pour si longtemps. Les derniers jours des grands hommes* (Robert Laffont), de Jésus à Churchill. Plus originale encore, la nouvelle collection des éditions Armand Colin, Vies d'autrefois, suit l'évolution historique d'un personnage donné – *Etre brigand, du Moyen Age à nos jours* de Benoît Garnot, *Etre parlementaire, de la Révolution à nos jours* de Jean El Gammal, etc. « La multiplication de ce genre de livres réveille chez nos compatriotes une passion endormie pour l'Histoire et chasse le souvenir de cours soporifiques, souligne Didier Chirat, qui vient de publier *Les drôles d'histoires de l'histoire de France* (Vuibert). Selon ce prof d'histoire-géo qui enseigne dans un collège d'Arras – et il a testé la méthode avec succès auprès de ses élèves –, rien de tel que de « partir de l'anecdote pour aborder des notions plus théoriques ». Mais gare à ne pas y sacrifier la rigueur historique, prévient-il… **Delphine Peras**

ILLUSTRATION : JUL

KIOSQUE.FR

Michel Houellebecq, poète (pas si) maudit

Son dernier recueil de poésies est porté aux nues par de nombreux critiques. A juste titre ?

« En observant tous ces coureurs, / Dont certains sociaux-démocrates, / Je sentais la peine et la peur : / C'est dans la souffrance qu'ils s'éclatent. » Contrairement aux apparences, ces vers cyclistes ne sont pas signés d'un journaliste sportif, mais de… Michel Houellebecq. Et si l'auteur star de *La Possibilité d'une île* (réédité en J'ai lu) était le poète français vivant le plus connu ? L'hypothèse tient debout. En effet, bien avant la parution d'*Extension du domaine de la lutte,* il s'était fait connaître avec ses brefs textes iconoclastes et volontairement plats, captant judicieusement la mélancolie du quotidien le plus concret. Certains de ses recueils furent même primés, à juste titre. *La Poursuite du bonheur* obtint le prix Tristan-Tzara en 1992 et *Le Sens du combat* en 1996 le Prix de Flore.

Michel Houellebecq

On ne saurait trop recommander l'écoute de l'album concept *Présence humaine,* que Houellebecq enregistra en 2000 à partir de la récitation de ses poèmes, sur fond d'une bande-son épatante de Bertrand Burgalat. Certains se souviennent peut-être des rimes dépressives du slow *Plein Eté* : « Je suis toujours couché au niveau du dallage. / Il faudrait que je meure ou que j'aille à la plage. » S'il est toujours intéressant de chercher les liens entre les fictions de l'auteur et sa poésie et si son art de l'instantané reste toujours aussi passionnant, on s'étonnera de l'accueil – dithyrambique – réservé par la presse généraliste à son nouveau recueil, *Configuration du dernier rivage,* à notre sens mineur dans l'œuvre de Houellebecq. A nos (estimables) confrères soudain étrangement férus de poésie, on recommandera la chronique de notre collaborateur Jean-Claude Pirotte, histoire de découvrir Bernard Heidsieck, Christian Prigent, Jean Daive, Claude-Michel Cluny, Emmanuel Moses, etc. Ou notre éternel recalé du Nobel : Yves Bonnefoy.

Baptiste Liger

Sur une île *déserte…*

CHRISTOPHE ANDRÉ * emporterait une anthologie de la poésie par André Gide, la Bible et *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust.

Je pense à des livres qui ne s'usent pas trop vite, que je puisse relire sans ennui. Alors, d'abord de la poésie. J'apprendrais les poèmes par cœur, ça me rappellerait mon enfance. Puis déclamer face à l'océan, cela me ferait joyeusement passer le temps. Et ça musclerait ma mémoire : si on reste trop longtemps seul, sur son île, on risque d'être frappé d'Alzheimer ! Presque le point de départ d'un roman. J'emporterais donc une anthologie, pour ne pas me lasser et faire l'effort de découvrir des poètes oubliés ou difficiles. Ma préférée est celle de Gide, dans La Pléiade, qui contient des perles extraordinaires, comme les épitaphes que Jean Passerat ou Mathurin Régnier ont composées pour eux-mêmes.

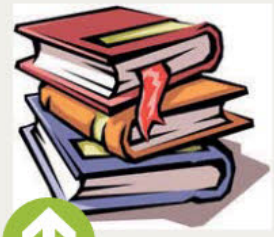
Puis, bien évidemment – désolé pour cette banalité –, je prendrais la Bible. J'aime le souffle de ce livre infini, je suis retourné à chaque fois par les Psaumes, l'Ecclésiaste, les Evangiles… Et puis, comme je pourrais déclamer la poésie en déambulant sur mon île, je pourrais aussi prier, une activité que j'aime et qui m'apaise.

Enfin, je n'oublierais certainement pas le prince des psychologues, Marcel Proust : je me ferais pistonner pour disposer de la *Recherche* dans son intégralité. Je tiens Proust pour le plus fin explorateur de la vie intérieure qui soit : tout mon métier de psychiatre aura consisté à marcher sur ses traces. Tout ce que nous découvrons aujourd'hui par la science, que cela concerne la mémoire ou les émotions, il l'avait pressenti et décrit par son génie. Je pense que même après dix lectures, on continue d'y découvrir des trésors cachés… »

Propos recueillis par D.P.

* Dernier livre paru : *Sérénité. 25 histoires d'équilibre intérieur,* Odile Jacob

P.MATSAS/OPALE - D.R.



EN HAUSSE

LE LIVRE EN ÎLE-DE-FRANCE

Un demi-million d'euros, c'est le montant total des aides qui seront allouées à différents maillons de la chaîne du livre, bien malmenés par la crise économique. Cette mesure a été adoptée par le Conseil régional d'Ile-de-France dans le cadre de sa politique du livre. 127 500 euros seront ainsi versés aux revues, 234 400 à la vie littéraire, 104 400 aux résidences d'écrivains. L'édition, les actions collectives et interprofessionnelles et la librairie indépendante toucheront quant à elles respectivement 109 000, 25 000 et 15 000 euros.

EN BAISSE

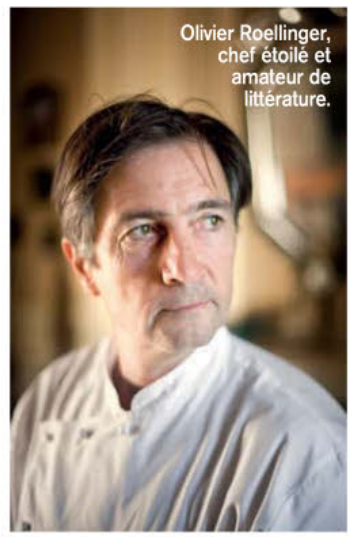
LE THÉÂTRE CERVANTÈS À TANGER

Le 12 décembre, le théâtre Cervantès de Tanger fêtera ses 100 ans. Un anniversaire en vérité plus que lugubre, puisque ce théâtre qui, du temps de sa splendeur, faisait salle comble, est aujourd'hui laissé au plus complet abandon. Mais ses défenseurs ne baissent pas les bras. En effet, les magnifiques mosaïques du théâtre entendront bientôt résonner du Shakespeare. Lors du prochain festival littéraire Correspondances de Tanger (du 3 au 6 octobre), le Cervantès accueillera au pied de sa façade des lectures publiques, dont celle d'*Othello* par Kenneth Branagh.

KIOSQUE.FR

Olivier Roellinger*

« Natif de Saint-Malo, j'ai évidemment lu, vers 15 ou 16 ans, *Les Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand. Le prof nous avait demandé de lire un passage, que j'avais trouvé enquiquinant. Et puis, en visitant son château de Combourg, en Bretagne, j'ai compris ce que Chateaubriand avait écrit. Au-delà de l'œuvre, j'aime l'écrivain et le personnage qu'il s'est façonné, j'aime son romantisme. Je garde aussi un beau souvenir de *La Caravane de Pâques* de Roger Vercel, où il question de ces grands bateaux qui allaient draguer les huîtres sauvages à des dates déterminées et qui un jour, en raison de gros temps, ont décalé leur sortie au lundi de Pâques : une hérésie pour ces laïcs républicains ! De fait, les malheurs se sont succédé ce jour-là…


Olivier Roellinger, chef étoilé et amateur de littérature.

Pour avoir été élevé par des femmes, j'ai été sensible aux romans de Françoise Sagan, comme *Bonjour tristesse* et *Aimez-vous Brahms…*, et j'ai particulièrement aimé *Le Blé en herbe* de Colette qui a pour décor une plage que je connais bien et auquel je repense chaque fois en passant devant sa maison Roz Ven à Saint-Coulomb.

Parmi les livres qui m'ont marqué, il y a également les biographies de Stefan Zweig, celles de Marie-Antoinette et de Marie-Stuart notamment. J'aurais tant aimé savoir écrire comme Zweig, qui va très loin dans la psychologie et les sentiments de ses modèles. Il sait entrer dans leurs méandres et restituer la complexité et la grandeur de l'humain.

Dans un autre registre, je trouve que *L'Impasse Adam Smith* est un livre important : Jean-Claude Michéa y explique comment Adam Smith, chantre du capitalisme et du libéralisme à l'anglaise, a fait fausse route. Je ne suis pas un farouche gauchiste mais je trouve que c'est une belle démonstration de solidarité. Après l'avoir lu, je me suis juré de ne jamais faire de politique ! Enfin, parmi mes lectures plus récentes, je recommande le *Petit Guide des égarés en période de crise* de Didier Long (Salvator), beaucoup de jeunes cadres vont s'y retrouver… »

Propos recueillis par Delphine Peras

* Coauteur avec Christian Lejalé d'*Epices & Roellinger*, Imagine & Co.
À LIRE : *Roellinger, le cuisinier corsaire* par Christian Lejalé, Imagine & Co.

Guérif confesse, Guérif professe

Le patron de la maison d'édition Rivages/Noir raconte ses souvenirs à un journaliste. Tir à vue et règlement de comptes à OK Polar.

François Guérif, découvreur de talents.

Pour un éditeur comme François Guérif qui dirige Rivages/Noir depuis trente-sept ans déjà, et dont les propos (*Du polar*) recueillis par Philippe Blanchet paraissent dans une autre collection de sa maison d'édition (Manuels Payot), il aurait été déplacé de trop ouvertement s'envoyer des fleurs – n'en déplaise aux mânes de James Hadley Chase, la charte du métier recommande les chrysanthèmes, pas les orchidées. Et pourtant, en France, n'a-t-il pas révélé James Ellroy et James Lee Burke ? Et pourtant, n'a-t-il pas obtenu justice pour les auteurs de langue anglaise qu'avaient maltraités aussi bien Boris Vian, qui tripatouilla des textes de Raymond Chandler, que les gens du Château entre 1945 et 1995, Marcel Duhamel et Robert Soulat ?

Le « Château », c'est ainsi, en effet, que Robin Cook, qui en était « très mécontent », surnommait Gallimard. Parue en 1966 sous le titre *Crème anglaise*, sa première traduction en français (cosignée étrangement par Marcel Duhamel et la redoutable stakhanoviste de la SN, France-Marie Watkins) a-t-elle souffert à proportions égales des coupes et libertés qui ont frappé les meilleurs écrivains (tel Jim Thompson, dont un chef-d'œuvre avait été amputé d'un quart) ? Toujours est-il que – Elmore Leonard et Donald Westlake feront de même – Robin Cook quittera le Château et rejoindra les écuries de François Guérif.

Ce dialogue campe l'histoire récente de la littérature policière, et dresse un tableau des chefs-d'œuvre. Curieusement, ceux que François Guérif appelle « les polars de ma vie » composent une liste, laquelle clôt l'ouvrage, où se retrouvent trop peu des titres égrenés au fil des trois cents pages. Parmi les anecdotes, cet épisode où, en 48 heures, William Styron écrivit et communiqua à Guérif sa préface à un livre d'Elmore Leonard. Entre ces deux fameux pistolets, il n'y avait peut-être pas la même encre, mais le même amour de la littérature.

Philippe Delaroche

ERIC FLOGNY/PICTURETANK/PHILIPPE MATSAS/OPALE

KIOSQUE.FR

L'Observatoire gastronomique

Chaque samedi matin, sur France Info, Laurent Mariotte, panier sous le bras, nous emmène faire le marché avec une gourmandise communicative. Fils d'agriculteurs vosgiens, l'animateur au sourire de lutin (il officie également sur TF1 et Cuisine +), s'est fait le défenseur des produits du terroir et nous apprend à les choisir en fonction des saisons (une évidence trop souvent oubliée des consommateurs) : agneau de lait au printemps, ail en été, noisettes en automne, canard en hiver.

Son credo : la cuisine n'est pas réservée aux chefs – mais accessible à tout le monde. L'élève de l'école Ferrandi décline cette philosophie pleine de bon sens dans un ouvrage des plus pratiques, à base de recettes « inratables ». *A toutes saveurs* regorge de judicieux conseils et d'astuces paysannes, qui vous permettront de réaliser les grands classiques (quiche lorraine, poireau vinaigrette au cidre, gratin de potimarron, tomates rôties confites à la provençale, penne au pesto) sans vous ridiculiser auprès de vos convives. Et de renouer avec une cuisine simple, fraîche, saine et équilibrée, qui fleure bon l'enfance retrouvée. Grâce aux fruits et légumes en provenance directe non pas des usines de l'agroalimentaire mais de nos campagnes : fraises, miel, rhubarbe (un légume, apprend-on), prunes, figues, échalotes, courgettes, radis, artichauts, asperges (à partir d'avril)...

« Egg in the middle », l'une des nombreuses recettes de *Comment cuire un œuf.*

Dans un esprit un peu similaire, la Britannique Rose Carrarini, cofondatrice des restaurants-pâtisseries Rose Bakery, propose des recettes on ne peut plus naturelles, d'une grande simplicité, autour du plus évident des produits : l'œuf de poule, une merveille de la création, déclinable brouillé, poché, à la coque, au four, à la florentine...

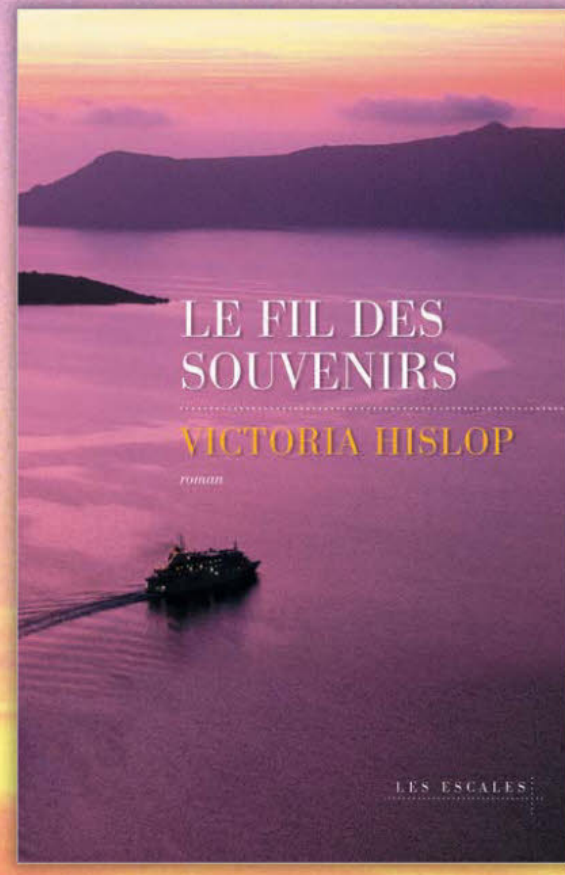
Après *Breakfast, Lunch, Tea,* du même auteur, *Comment cuire un œuf* est le nouveau best of du bio british : pancake, œuf au plat au vert (sur lit d'épinard), pain perdu, « egg in the middle », pudding, œuf Benedict (pain brioché, jambon à l'os et sauce hollandaise)...

Sans oublier une touche d'exotisme, avec les œufs cocotte au dashi, le chawanmushi (hors-d'œuvre japonais avec champignons et crevettes) ou les scones cheddar et poireau au curry. Le livre, de toute beauté (comme toujours avec l'éditeur Phaidon), doit également beaucoup à la finesse des illustrations de Fiona Strickland, une peintre botaniste surdouée. Un résultat saisissant car on jurerait... des photographies. A vos cocottes ! **Tristan Savin**

FIONA STRICKLAND

★★★ ***A toutes saveurs*** par **Laurent Mariotte,** 280 p., Flammarion, 19,90 €
★★★ ***Comment cuire un œuf*** par **Rose Carrarini,** 136 p., Phaidon, 29,95 €

PAR L'AUTEUR DE L'ÎLE DES OUBLIÉS
2 MILLIONS
DE LECTEURS DÉJÀ CONQUIS



Une odyssée familiale bouleversante
Une fresque historique passionnante
Suivez le fil des souvenirs de
Katerina et Dimitris à Thessalonique

LES ESCALES
ÉDITIONS

Lisez les premières pages sur votre smartphone.

KIOSQUE.FR

d'Emmanuelle Pagano*

Monologue de Ludovic Degroote

H. BAMBERGER/P.O.L.

« J'ai découvert cet écrivain contemporain l'année dernière, lors du festival Equivoxes de Quimper où nous étions plusieurs auteurs invités à lire nos propres textes. J'ai été médusée par la lecture que Ludovic Degroote a faite d'un passage de *Monologue* (Champ Vallon), qu'il venait juste de finir d'écrire, tant par sa façon de le faire que par la force de son texte. J'ignore tout de lui, si ce n'est qu'il vit près de Lille, mais je l'ai trouvé très discret dans sa façon d'être, sans jamais prendre la "posture" de l'écrivain. Cette retenue se retrouve dans son écriture, pourtant percutante, voire violente. Dans *Monologue,* il revient sur la mort de sa sœur, à l'âge de 18 ans, dans un accident de voiture en Angleterre alors que lui était encore petit. Chaque personne de la famille prend la parole tour à tour, à commencer par la sœur, pour dire sa peine. Ludovic Degroote a une capacité extraordinaire à s'accaparer les voix de ses proches. Il écrit précisément : "C'est comme s'il s'agissait de parler avec une autre langue alors qu'on essaie seulement d'atteindre la sienne."

J'ai lu ensuite *Un petit viol,* très impressionnant : l'histoire d'un adulte qui abuse d'un jeune garçon mais fait en sorte que celui-ci lui dise "oui", comme si c'était un acte consenti, d'où le l'adjectif "petit" viol. C'est très difficile d'écrire sur un sujet pareil mais Ludovic Degroote arrive toujours à saisir cet entre-deux, à évoquer des situations indicibles. Effectivement, son œuvre semble s'inscrire dans un registre assez sombre mais du sombre qui "invite" comme en témoigne également *Eugène Leroy : autoportrait noir* (Invenit). Ludovic Degroote est catalogué comme poète mais je n'aime pas beaucoup les classifications en littérature, et sa poésie en prose ne recourt pas aux procédés classiques. Voilà vraiment un auteur qui écrit des livres qui nous changent. »

Propos recueillis par Delphine Peras

* Dernier livre paru : *Un renard à mains nues* (P.O.L.)

Terres *de paroles*

Du 24 mai au 2 juin, le festival Terres de paroles investira les plus beaux sites de la Haute-Normandie. De la vallée de la Risle à la célèbre Aiguille creuse, de l'abbaye du Bec-Hellouin à celle de Jumièges, du théâtre de Duclair aux bibliothèques et aux librairies des grandes villes... Sous l'angle de « l'eau et les livres » ou « des récits d'Orient », Terres de paroles mettra en lumière des textes érotiques, des biographies mais aussi des livres d'enquêtes ou issus de la littérature jeunesse. Parmi les écrivains attendus : Lionel Duroy, Hoda Barakat, Jean-Baptiste Del Amo, Alice Ferney, Aharon Appelfeld. Chaque lecture sera suivie d'une rencontre avec les auteurs et les comédiens. Ainsi Denis Lavant prêtera sa voix à *Peste et Choléra* de Patrick Deville (prix Femina), et Irène Jacob servira *Cette nuit-là* de Gila Lustiger. Marguerite Duras et Victor Hugo seront aussi à l'honneur, avec des lectures de *Barrage contre le Pacifique* ou des *Travailleurs de la mer.*

Céline Laurens

www.terres-de-paroles.com

L'AGENDA

DU 4 AU 5 MAI

L'originalité de La Plage aux écrivains, le rendez-vous littéraire d'Arcachon, c'est d'abord son décor, loin du cadre des Salons du livre classiques. Sur le sable du front de mer, près de trente auteurs prennent part à chaque édition. L'effet de proximité et de convivialité est garanti. Cette année, les tables rondes, les rencontres thématiques et les lectures sur le sable seront animées par les acteurs Francis Huster, Fanny Cottençon et d'autres; mais aussi par de nombreux journalistes (Emmanuel Hecht et Marianne Payot pour *L'Express*, Philippe Delaroche pour *Lire*).Parmi les auteurs attendus : Philippe Besson, Catherine Cusset, David Foenkinos, Marie Nimier, Mazarine Pingeot, Valérie Tong Cuong, Bruno Le Maire, ou Philippe Vilain. Deux grands sociétaires de la Comédie-Française, Véronique Vella et Clément Hervieu-Léger, seront de la fête. Rappel : le prix littéraire de la ville d'Arcachon a été décerné le 22 mars dernier à Catherine Cusset pour *Indigo.*

www.arcachon. com/ plageauxecrivains/

DU 7 AU 9 MAI 2013

Chaque printemps, depuis dix ans, le Salon Livres et Musiques de Deauville rend hommage aux écrivains inspirés par la musique. Cette année c'est l'Amérique latine qui sera célébrée au gré de soixante manifestations (lectures musicales, concerts, spectacles, débats). Durant trois jours, Deauville accueillera des auteurs et musiciens venus du Brésil, d'Argentine, du Pérou, de l'Uruguay et du Mexique. Pour les dix ans du Salon, Jérôme Garcin, président du jury, recevra Valentine Goby, Max Genève, Colette Fellous, Stéphane Héaume.

livresetmusiques.fr/

DU 23 AU 26 MAI

Magali Villeneuve et Alexandre Dainche seront les invités d'honneur de la douzième édition des Imaginales à Epinal. On y trouvera des sujets aussi variés que : « Définir l'humain: la littérature-miroir », ou une conférence intitulée *Une nuit Albrecht Dürer*. Cette édition offre une image plus féminine et allemande.

www.imaginales.fr

KIOSQUE.FR

THÉÂTRE

Par Philippe Alexandre

Des rentiers de Labiche aux bourreaux de Hitler

Dernier avertissement : il ne reste que cinq jours en mai pour voir ce *Prix Martin* de Labiche, dont le grand metteur en scène, Peter Stein, a fait un monument de sagesse et de sottise bourgeoises. Heureux temps où les nantis des classes moyennes pouvaient vivre fastueusement de leurs rentes, en jouant au bésigue entourés de domestiques impertinents et des épouses de leurs amis dont ils faisaient leurs maîtresses. A l'Odéon, Stein bénéficie du concours de deux acteurs époustouflants, Jacques Weber et Laurent Stocker. Il nous ferait presque prendre Eugène Labiche pour un grand moraliste du XIX[e] siècle, cette époque sans morale dont il a peint le tableau à travers plus de cent pièces, sans jamais s'indigner.

Ensuite, à l'extrême opposé, il restera jusqu'à l'été pour voir ou revoir *Collaboration.* Créé l'an dernier au théâtre des Variétés, le spectacle a été vite interrompu à la suite d'un accident de Didier Sandre. Au théâtre de la Madeleine, ce remarquable acteur revient en plein talent, avec ses deux partenaires Michel Aumont et Christiane Cohendy. La pièce est de l'Anglais Ronald Harwood, un juif d'Afrique du Sud anobli par la Reine, fasciné par les acteurs, les musiciens, les nazis et les résistants. Son œuvre de dramaturge et de scénariste va de Sarah Bernhardt au « collabo » français Paul Touvier, protégé par le président Pompidou, en passant par le maître d'œuvre de l'Holocauste, Reinhard Heydrich.

Jacques Weber et Laurent Stocker dans *Le Prix Martin* de Labiche.

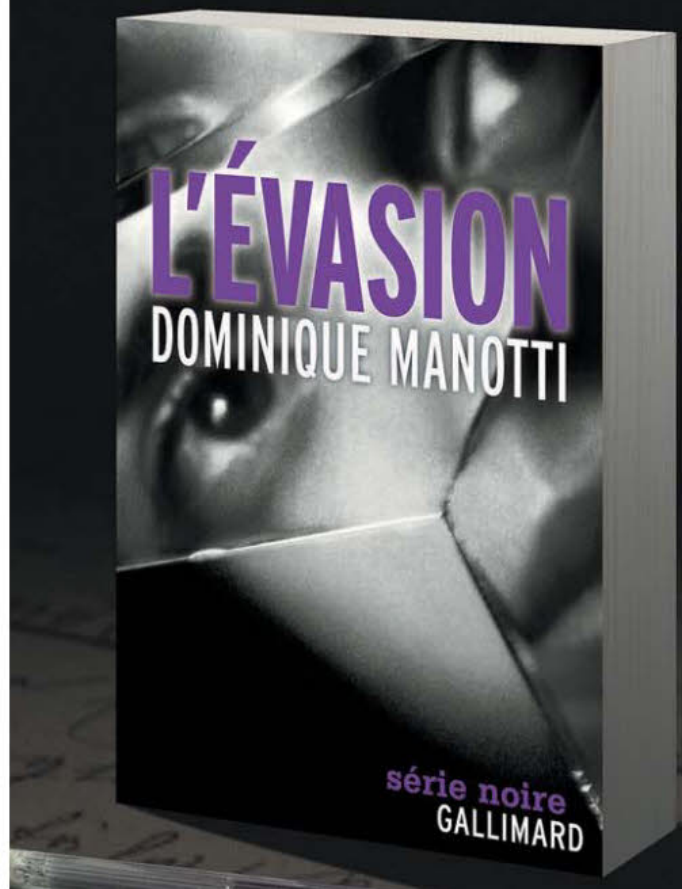
P. VICTOR/ARTCOMART

Cette collaboration est à la fois celle de deux génies, Richard Strauss et Stefan Zweig, associés pour composer l'opéra *La Femme silencieuse* (d'après le dramaturge élisabéthain Ben Johnson). Mais aussi celle avec le régime nazi naissant (on est en 1932-1933), que Zweig refuse sans la moindre concession et que Strauss accepte timidement, honteusement, pour sauver ses petits-enfants, de mère juive.

Ce bouleversant spectacle, qui prend la relève du vaudeville Belle Epoque sublimé par Peter Stein, est une parfaite occasion de se poser une question rabâchée par les instituts de sondage : « Et vous, quel camp auriez-vous choisi sous l'Occupation ? »

Le Prix Martin, **Théâtre de l'Odéon,** 2, place de l'Odéon, Paris 6[e], du mardi au samedi à 20 h, le dimanche à 15 h. Jusqu'au 5 mai.
Collaboration, **Théâtre de la Madeleine,** 19, rue de Surène, Paris 8[e], du mardi au vendredi à 20 h 30, le samedi à 17 h et 20 h 30, le dimanche à 17 h.

Le nouveau roman de
DOMINIQUE MANOTTI



Vrai ou faux ?
Une histoire
dont on peut mourir.

Oculture
série noire
GALLIMARD

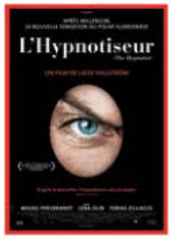
KIOSQUE.FR

Par Baptiste Liger

L'Ecume des jours de Michel Gondry

Il fallait être fou pour adapter le roman culte de Boris Vian car beaucoup de cinéastes ayant tenté l'aventure s'y sont cassé les dents. Bricolo virtuose, Michel Gondry, lui, a tenu bon. Il a réussi à mener à bout cette version, à la fois fidèle et très personnelle de ce livre à l'univers poétique et absurde, emblématique de l'après-guerre. Mais, qu'on l'apprécie ou non, la poésie de Vian peut-elle trouver un équivalent à l'écran ? C'est la question qui se pose pendant la première moitié, ratée, du film. A vouloir retranscrire l'inventivité de l'écrivain, Gondry noie son *Ecume des jours* dans une abondance de trouvailles visuelles – pas toujours habiles – qui étouffent l'histoire d'amour entre Colin (Romain Duris) et Chloé (Audrey Tautou). L'émotion ne passe pas, les dialogues sonnent faux et, malgré cette avalanche d'idées à la *Amélie Poulain*, le récit patine. On se demande même si le texte initial n'est pas inexorablement collé à son époque. Puis le film vire au noir – au sens strict, visuellement ! Le « nénuphar » grandit dans le poumon et, soudain, les gadgets formels, qui paraissaient envahissants, prennent tout leur sens. Le dérisoire devient alors touchant face au drame, à l'écroulement des certitudes, au désespoir – ce n'est pas un hasard si Gondry joue lui-même un médecin observant, impuissant, la maladie se développer… Ne tiendrait-on pas là l'exemple caricatural du « grand film malade » cher à François Truffaut ?

Romain Duris et Audrey Tautou, dans l'adaptation du roman de Boris Vian.



L'Hypnotiseur de Lasse Hallström

A l'image du rayon polar des librairies, le dernier festival de Beaune connut un véritable déferlement scandinave. Si le Danemark se tailla la part belle avec deux films au palmarès (ne ratez pas *Northwest* et *Hijacking* lors de leur sortie en salles !), la Suède fut aussi à l'honneur avec *Call Girl* (salué par le prix Sang neuf) et, hors compétition, avec l'adaptation du thriller à succès de Lars Kepler – saviez-vous que, derrière ce nom, se cachait un couple d'écrivains ? Histoire de se remettre en selle après quelques films hollywoodiens peu convaincants, Lasse Hallström revient au pays pour mettre en scène cette intrigue à rebondissements, dans laquelle un psy spécialiste de l'hypnose médicale voit son fils kidnappé, au moment où il collabore avec la police au sujet du massacre d'une famille (presque) sans histoire. Malgré quelques invraisemblances et un côté bien trop formaté, *L'Hypnotiseur* n'en reste pas moins plutôt plaisant, efficace et correctement manufacturé. Qui a dit comme le livre ? **(En salles le 8 mai)**

Sous surveillance de Robert Redford

Lorsque l'une de ses anciennes comparses du Weather Underground – groupe activiste des années 1970 – est arrêtée, l'avocat Jim Grant (Robert Redford) prend la poudre d'escampette. Un jeune journaliste (Shia LaBeouf) va alors tenter d'en savoir plus sur la personnalité du respectable juriste et des anciens de ce mouvement radical des années 1970… A partir d'un roman de Neil Gordon, l'ancien play-boy de Hollywood renoue ici avec le gros thriller politique qui a fait sa réputation. Si les ficelles sont grosses, *Sous surveillance* manque paradoxalement de nervosité et passe à côté de sa dimension historique et sociétale. Malgré tout, on aura plaisir à voir Nick Nolte, Julie Christie et Richard Jenkins, épatants dans des seconds rôles. Au passage, signalons la sortie en DVD du magnifique *De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites* (Potemkine), film culte de Paul Newman, grand comparse s'il en est de Robert Redford. **(En salles le 8 mai)**

STUDIO CANAL

DVD

FOXFIRE DE LAURENT CANTET (France Télévisions distribution)

Certains films méritent absolument une seconde chance en vidéo – et, mieux, se bonifient avec leur passage sur petit écran. C'est le cas de *Foxfire* de Laurent Cantet, qui marquait le retour sur les écrans du cinéaste « palmé » d'*Entre les murs*. Malgré des longueurs et quelques facilités de scénario, cette adaptation de *Confessions d'un gang de filles* de Joyce Carol Oates décrit remarquablement les désirs d'affranchissement d'une bande d'adolescentes révoltées, dans l'Amérique des *fifties*. Mais entre l'utopie libertaire et la réalité, il y a parfois un grand fossé. Et le cinéaste de nous faire comprendre que ça n'a pas évolué avec les années…

LE MONDE DE CHARLIE DE STEPHEN CHBOSKY (M6)

Alors qu'on s'attendait à un *teen movie* sans grand intérêt, *Le Monde de Charlie* compte parmi les bonnes surprises de ce début d'année. Portant à l'écran son propre roman, Stephen Chbosky a trouvé le ton juste pour raconter l'arrivée dans son nouveau lycée d'un garçon solitaire, traumatisé par le suicide de son meilleur ami. Mal perçu par ses camarades, cet ado trop sensible trouvera toutefois des alliés en la personne de Patrick et de sa demi-sœur, Sam… Tous les codes du genre sont au rendez-vous de ce mélancolique *Monde de Charlie*, qui a le bon goût de ne jamais tomber dans la vulgarité. Et de faire appel à la formidable Emma Watson, enfin échappée de la saga *Harry Potter*.

MAGAZINE

LIVRES AUDIO

La Crise du mariage d'amour par Pascal Bruckner.
Lu par l'auteur, Frémeaux & Associés, 2 CD

Alors que le Parlement examine depuis janvier le projet de loi sur le « mariage pour tous » et que plus d'un million de Français sont déjà par deux fois descendus dans la rue, réfléchir avec Pascal Bruckner au fait que le mariage d'amour aurait peut-être échoué n'est pas inutile. Si le mariage d'inclination devait répondre aux défauts du mariage de raison en soustrayant les époux aux arrangements de leurs parents et en libérant la femme de la tutelle de son mari, il n'est pas sûr que ne tourne pas au fiasco le pari des sociétés modernes : « Mettre la loi au service des passions au lieu d'encadrer les passions par la loi. Fonder le durable sur le transitoire, épouser la moindre inflexion des mœurs en convulsant au besoin les institutions pour mieux les adapter. Chevaucher le tigre au risque d'être renversé, canaliser par l'assentiment le fleuve impétueux des émotions que nos ancêtres endiguaient par les interdits. Ambition délirante dont nous n'avons pas fini de ressentir les effets. » A insérer rapidement dans son lecteur de CD ! **Jérôme Serri**

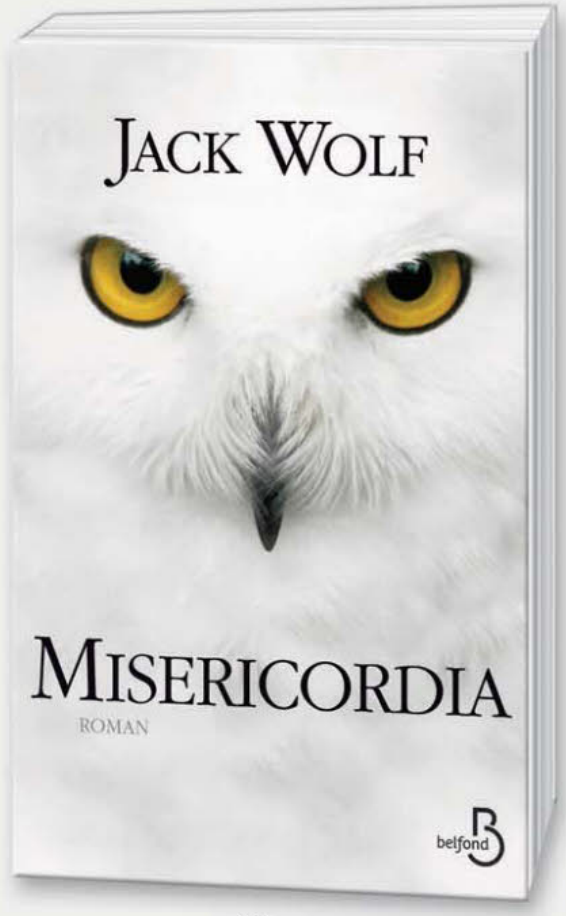
Le Chef-d'œuvre inconnu suivi de **La Messe de l'athée**
par Honoré de Balzac. Lu par Michael Lonsdale, Audiolib, 2 CD

Accompagné du vieux maître Frenhofer, le jeune Poussin rend visite au peintre Porbus, qui vient d'achever une *Marie l'Egyptienne*. Aux yeux de Frenhofer, ce tableau n'est pas abouti. Aussi prend-il le pinceau pour apporter à l'œuvre l'éclat qui lui manque. S'il maîtrise la technique de son art, Frenhofer manque de cette inspiration qui permet de dépasser le simple artisanat. Voilà dix ans qu'il est sur une toile, *La Belle Noiseuse*, et qu'il ne s'en sort pas. Il lui faut une muse. Le jeune Poussin lui propose de faire poser Gillette, la femme qu'il aime. Celle-ci sera l'inspiratrice idéale pour le vieux Frenhofer qui achèvera son tableau sans se rendre compte de la confusion de sa toile, dans laquelle ne sera lisible que le pied du modèle. Ayant constaté l'effarement de ses amis, Frenhofer met le feu à son atelier. Comme à son habitude, Michael Lonsdale est royal. Sa voix feutrée semble toujours installer une pénombre autour du livre. **J.S.**

14 par Jean Echenoz. Lu par l'auteur, suivi d'un entretien avec l'auteur, Audiolib, 2 CD

C'est un bonheur incomparable que d'écouter Jean Echenoz lire ses propres romans. Après *Courir* puis *Des éclairs*, voici *14*. On est saisi par cette avancée à pas mesurés d'une phrase qui doit beaucoup à Flaubert et dans laquelle les éléments de la vie trouvent un agencement qui ne se rencontre nulle part ailleurs. Elle tombe parfaitement, comme on le dit d'un vêtement : « Tout le monde avait l'air très content de la mobilisation : débats fiévreux, rires sans mesure, hymnes et fanfares, exclamations patriotiques striées de hennissements. » L'histoire est ainsi résumée en quatrième de couverture : « Cinq hommes sont partis à la guerre, une femme attend le retour de deux d'entre eux. Reste à savoir s'ils vont revenir. Quand. Et dans quel état. » Ce peu de mots est mystérieusement chargé du sens silencieux de ce roman qui traite d'une guerre effrayante si souvent contée, sens autour duquel tourne l'entretien, bien conduit, qui suit la lecture. **J.S.**

Un roman hors normes mêlant philosophie des Lumières, leçons d'anatomie à la bougie et amours maudites.



22 € – 464 pages Disponible en eBook

Belfond | un département | place des éditeurs

« Jack Wolf, l'enchanteur malin…
Les enfants ont eu *Harry Potter*, les ados *Twilight*, les adultes auront désormais leur livre d'heures culte : *Misericordia*. »

Philippe Chevilley – *Les Échos*

« Un univers singulier et dérangeant dans un coup d'essai sidérant de maîtrise et d'audace. »

Alexandre Fillon – Le *JDD*

www.belfond.fr

belfond

MAGAZINE

LE CHOIX DES LIBRAIRES

L'HYPOTHÈSE DES SAISONS

CHRISTOPHE AVELINE, librairie Saint-Paul, PARIS (75)

par Nathalie Nohant, 256 p., Le Passage, 18 €

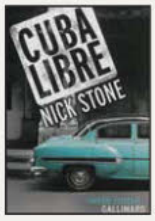
« Notre vie n'est-elle pas une tentative incessamment reconduite d'échapper à la solitude de l'être ? Selon leur rite, les personnages – une fille et deux garçons – se retrouvent quotidiennement au café, un décor idéal pour se livrer. Le lecteur est précipité dans cet univers de décombres de vies, de rumination perforatrice qui brûle autant les protagonistes du récit que son propre lecteur. »

L'AUTRE LANGUE À PORTÉE DE VOIX

SYLVIANE PRADEAU, librairie Martelle AMIENS (80)

par Yves Bonnefoy, 352 p., Seuil, 25 €

« La traduction de la poésie. Toute personne s'y étant livrée en connaît la complexité : tâche immense où le traducteur doit lui aussi se faire poète et créateur. Ce sujet a été fort peu traité mais, rompu à l'art de la traduction, l'auteur vient combler ce manque en insistant sur la spécificité du langage poétique et celle de chaque langue. »



CUBA LIBRE

VALÉRIE SIMONNOT, librairie du Parc-Actes Sud PARIS (75)

par Nick Stone, traduit de l'anglais par Samuel Todd, 512 p., Gallimard, 22,90 €

Cuba Libre est le troisième volet des aventures de Max Mingus, cet ancien flic devenu détective privé, que nous retrouvons face à un nouveau drame : la mort de son meilleur ami, Joe Liston. Il va donc partir sur cette île pour découvrir au fil de son enquête quelques zones d'ombre dans le passé de son ami Joe. C'est toujours aussi agréable de retrouver Mingus, héros fatigué dans une Amérique clinquante que l'auteur égratigne au passage. »

IMMORTELLE RANDONNÉE

MARC MOULINET, librairie Les Beaux Titres LEVALLOIS-PERRET (92)

par Jean-Christophe Rufin, 350 p., Guérin, 19,50 €

« Le titre du nouvel ouvrage de Jean-Christophe Rufin est très explicite. Il s'agit d'un récit de marcheur. Un beau jour, l'auteur décide de faire une petite pause, rien de tel qu'une bonne randonnée en solitaire de près de 800 km. Au début, il hésite : traverser les Pyrénées d'est en ouest ou emprunter le célébrissime chemin de Saint-Jacques de Compostelle ? Jean-Christophe Rufin pratique à volonté l'autodérision, ce qui rend la lecture très savoureuse. »

Retrouvez tous les choix des libraires sur le site :

lechoixdeslibraires.com

A découvrir
dans la cité malouine

Du 18 au 20 mai, Saint-Malo accueillera Etonnants Voyageurs. Véritable invitation au voyage et au vagabondage, ce festival prend désormais place dans l'année mondiale de la littérature, organisée par la Word Alliance. Que peut la littérature ? Quelles formes prend-elle aujourd'hui ? Quels en sont les enjeux ? Poursuivant et prolongeant les débats du festival de Brazzaville qui s'est déroulé en février dernier, le festival donnera la parole aux auteurs et artistes d'Afrique, issus du continent noir en pleine mutation. Avec un pays invité d'honneur : l'Afrique du Sud. En regard : retour aux sources avec un focus sur l'Amérique autour du western, du centenaire de la création de Hollywood, des grands espaces, et du rêve américain. Sans compter les noces du sport et de la littérature grâce à la contribution d'auteurs passionnés comme Frédéric Roux, lauréat du prix France Culture-*Télérama* pour son roman *Alias Ali* paru chez Fayard.

Un ovni
de la bande dessinée

Décidément la bande dessinée n'a pas fini de nous surprendre. Après le sacre d'Arleston au Salon du livre, après l'annonce de la création d'Art Neuf, la première foire internationale de BD, après la donation de la quasi-totalité de ses planches par François Schuiten à cinq instances françaises et belges, Frans Lambeau publie un *Dictionnaire illustré de la bande dessinée belge sous l'Occupation* (André Versaille). Cet ovni éditorial explore une période trouble et peu connue du 9e art.

Subway
ou le fast-food littéraire

Comment redynamiser la fréquentation des bibliothèques ? A cette question, les étudiants new-yorkais ont suggéré une réponse : proposer un fast-food littéraire appelé *The Underground Library*. Les passagers des transports en commun peuvent télécharger dix pages extraites du livre de leur choix, via un QR code. Une fois l'extrait « consommé », le lecteur est invité à emprunter l'ouvrage dans la bibliothèque la plus proche. En prime : l'effet de proximité apporté grâce à la géolocalisation.

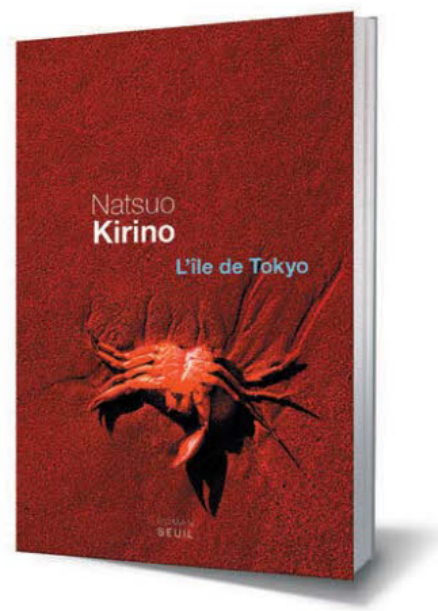
KIOSQUE.FR

CE QUE LA PRESSE EN PENSE

Chaque mois, *Lire* vous offre les coups de cœur et les coups de griffe des principaux critiques.

	Bruno Corty (Le Figaro)	Didier Jacob (Le Nouvel Observateur)	Olivier Mony (Livres Hebdo)	Sabine Audrerie (La Croix)	Macha Sery (Le Monde des livres)
Stephen King *22/11/63* (Albin Michel)	★★★	/	★★	★★★★	★★★★
Tom Wolfe *Bloody Miami* (Robert Laffont)	★★★	★	★	/	★★★
Aharon Appelfeld *Les Eaux tumultueuses* (L'Olivier)	★★★	★★★	★★★	★★	★★★★
Dennis Lehane *Ils vivent la nuit* (Rivages)	★★★	/	★★★	★★★	★★★
Amitav Ghosh *Un fleuve de fumée* (Robert Laffont)	/	★★	/	/	/
Eduardo Mendoza *La Grande Embrouille* (Seuil)	★★★	★★★	★★	/	/
Paul Auster *Chronique d'hiver* (Actes Sud)	★★★★	★★★★	★★★	★	★★
Arnaldur Indridason *Etranges Rivages* (Métailié)	★★	/	/	/	★★★
David Vann *Impurs* (Gallmeister)	/	★★★	★	★★★	★★★
→ **Coup de cœur**	**Kent Anderson** *Pas de saison pour l'enfer* (13e Note Editions)	**José Carlos Llop** *Dans la cité engloutie* (Jacqueline Chambon)	**José Carlos Llop** *Dans la cité engloutie* (Jacqueline Chambon)	**Hervé Guibert** et **Eugène Savitzkaya** *Lettres à Eugène Correspondance 1977-1987* (Gallimard)	**Aharon Appelfeld** *Les Eaux tumultueuses* (L'Olivier)

Ils ont aimé : ★★★★ à la folie ★★★ beaucoup ★★ un peu ★ à peine ☆ pas du tout / pas lu



Cruel, sexuel, intemporel.
Un grand roman japonais.

roman Seuil

KIOSQUE.FR

Quais *du polar*

La neuvième édition du festival Quais du polar, dont *Lire* était partenaire et qui s'est déroulée à Lyon (29 mars-1er avril), a été fréquentée par 60 000 visiteurs. PD James et Henning Mankell en ont été respectivement la marraine et l'invité d'honneur. Qiu Xiaolong et Ira Ishida pour le polar asiatique, Bernard Werber, Donna Leon et Harlan Coben ont rencontré une très large audience. Résultat : 25 000 livres vendus dans la grande librairie du polar.

RADIO

● **VOX LIBRI – Les livres ont une voix** (Radio Notre Dame & librairie La Procure, lundi 11 h) par **Philippe Delaroche. 29 avril :** Tanguy Viel, *La Disparation de Jim Sullivan* (Minuit). **6 mai :** Sébastien de Courtois, *Eloge du voyage-Sur les traces d'Arthur Rimbaud* (Nil). **13 mai :** Philippe Le Guillou, *Le Pont des anges* (Gallimard), *Le Chemin des livres* (Mercure de France). **20 mai :** François Taillandier, *L'Ecriture du monde* (Stock). ● **LA DISPUTE** (France Culture, vendredi, 21 h) autour d'**Arnaud Laporte. 3 mai :** *Le Club des gourmets* traduit du japonais par Ryoko Sekiguchi (P.O.L), *La Pirouette* d'Eduardo Halfon, traduit de l'espagnol (argentin) par Albert Bensoussan (Quai Voltaire). Avec Emily Barnett, Daniel Martin et Philippe Delaroche. ● **LE MASQUE ET LA PLUME** (France Inter, dimanche 20 h) par **Jérôme Garçin. 12 mai :** Théâtre avec *La fin du monde est pour dimanche* de François Morel (Pépinière), *Demain, il fera jour* de Montherlant par Michel Fau (L'Œuvre), *L'importance d'être sérieux* d'Oscar Wilde par Jean-Marie Besset (Montparnasse), *Roméo et Juliette* de Shakespeare par Baptiste Belleudy (Tour vagabonde, Cité des Arts), *Le Porteur d'histoire* d'Alexis Michalik par Alexis Michalik (Studio des Champs-Elysées), *L'affrontement* de Bill C. Davis par Steve Suissa (Rive Gauche). ● **LE CARNET D'OR** (France Culture, samedi, 17 h) par **Augustin Trapenard. 4 mai :** « Marseille » *Massalia Blues* de Minna Sif (Alma), *Husbands* de Rebecca Lighieri (P.O.L), *Sous la ville rouge* de René Frégni (Gallimard). **11 mai :** « Monstres » avec Joann Sfar, *L'Eternel* (Albin Michel), *Cabaret sauvage* d'Isabelle Kauffmann (Le Passage), *Six photos noircies* de Jonathan Wable (Attila). **18 mai :** Plateau Cinéma en direct de Cannes. **25 mai :** « Nuit » avec *La nuit à rebours* de Zoé Valdés (Arthaud), *La Nuit* de Frédéric Jaccaud (Gallimard/ Série noire), *Peau d'ogre* de Vincent Eggericx (Verdier).

TÉLÉ

● **DANS QUELLE ETAGERE** (France 2, tous les jours, 9h05) par **Monique Atlan. 1er mai :** *Rideau !* de Ludovic Zékian (Phébus). **2 mai :** *Quand la Beauté nous sauve* de Charles Pépin (Laffont). **3 mai :** *L'Enfant terrible de la Révolution* de Francis Perrin (Plon). **6 mai :** *La Route de la Kolyma* de Nicolas Werth (Belin). **7 mai :** *La douceur de l'ombre* d'Alain Corbin (Fayard). **8 mai :** *Des fils d'or et de soie* de Françoise Pitt-Rivers (Le Passage). **9 mai :** *Le Vilain Petit Qatar* de Nicolas Beau (Fayard). **10 mai :** *Le Château des Olivers 20 ans après* de Frédérique Hébrard, Catherine Velle, François Velle (Flammarion).

La Grande Librairie

Retrouvez François Busnel sur France 5, tous les jeudis, 20 h 35, rediffusion dimanche, 23 h

2 mai : *Petite Poucette* de Michel Serres (Le Pommier) *Comment vivre ? Une vie de Montaigne en une question et vingt tentatives de réponse* de Sarah Bakewell (Albin Michel) *Erasme. L'Eloge de la folie* de Jordi Savall (Alia Vox) *La Nostalgie* de Barbara Cassin (Autrement) **9 mai :** émission spéciale Proust **16 mai :** *La Disparition de Jim Sullivan* de Tanguy Viel (Minuit), *Chrysis* de Jim Fergus (Cherche Midi) **30 mai :** émission spéciale la Valise idéale. Des écrivains et des libraires donnent leurs conseils de lectures pour l'été.

france 5

france5.fr

FRANCE 5

L'AGENDA

DU 23 AU 26 MAI

La 26e édition du Festival du premier roman de Chambéry accueillera 15 auteurs de premier roman francophones et 8 auteurs de premier roman européens. Le Festival a reçu par le passé Amélie Nothomb, Christine Angot, Carole Martinez, Michel Houellebecq, Olivier Adam ou Laurent Gaudé. Plusieurs auteurs qui ont marqué l'histoire du Festival reviennent pour cette nouvelle édition. On compte parmi eux Jeanne Benameur, Mohammed Aissaoui, Pascal Morin, Hervé Bel, Paul Vacca. Rencontres, lectures, tables rondes thématiques, ateliers d'écriture et de traduction, expositions, spectacles. Le succès (plus de 12 000 visiteurs) tient surtout au fait que ce sont les lecteurs qui font le Ffestival. Chaque année une sélection de 80 premiers romans est soumise à plus de 3 000 lecteurs. Ils votent pour leurs coups de cœur et c'est d'après leur palmarès final que la programmation de la prochaine édition s'établit.

www.festivalpremierroman.com/

LES 25 ET 26 MAI

Fabrice d'Almeida sera l'invité d'honneur du Chapiteau du livre à Saint-Cyr-sur-Loire (37). Pendant deux jours, débats, rencontres-dédicaces, spectacles, ateliers animations invitent le visiteur à entrer dans l'univers du Chapiteau. Conférences. Philippe Carlier présentera, notamment, le 24 mai dès 20 h 30 « Richard Cœur de lion et les autres patients de l'Histoire. » Jean-François Kahn parlera le samedi 25 dès 15 h de son nouveau livre *L'Invention des Français*. Olivier Supiot, talent de la BD révélé à Angoulême, et l'acteur Richard Petitsigne réinventeront *Le Montespan* de Jean Teulé autour d'une lecture-peinture. Parmi les invités : Harold Cobert, François Taillandier, Florence Noiville, les frères Bogdanov.

www.chapiteau-du-livre.com/

KIOSQUE.FR

Jean-Marc Roberts

Le franc-tireur de l'édition française

ULF ANDERSEN/GAMMA

Ecrivain, éditeur, scénariste. 58 ans. Ils sont rares les francs-tireurs du métier des lettres qui ont réussi au fil des ans à se tailler un fief à l'intérieur de cette cloche à fromage qu'est l'édition française, sans s'être laissé griser ou abattre par les hasards de la bonne fortune ou de l'infortune. Jean-Marc Roberts était du nombre. Jeune écrivain prodige, lui qui publia son premier livre à 17 ans, c'est comme si, de son vivant, il était passé en trombe à la postérité en signant, à 25 ans, *Affaires étrangères,* son roman couronné par le prix Renaudot, que portera au cinéma Pierre Granier-Deferre, une adaptation saluée par le prix Louis-Delluc. De Jean-Marc Roberts, lecteur, auteur et éditeur, on retiendra, outre sa légendaire malice, cette furieuse faculté de percevoir à la lecture d'un texte, en l'espace d'une heure ou deux, de nuit comme de jour, le vif argent qui distingue le pur écrivain de l'auteur appliqué. Toujours, au Seuil, chez Julliard, au Mercure de France, chez Fayard puis, à partir de 1998, à la tête de Stock (groupe Hachette), il édita « sentimentalement ». Selon son bon et parfois tyrannique plaisir, quitte aussi à fâcher ou à éblouir. Notamment Philippe Claudel, Christine Angot, Eric Faye, Simonetta Greggio, Colombe Schneck, etc. Douze jours avant sa mort, le 25 mars dernier, Jean-Marc Roberts publiait *Deux vies valent mieux qu'une* (Flammarion); nous en avions réservé un extrait à nos lecteurs *(Lire,* mars 2013).

Philippe Delaroche

André Fontaine, écrivain, journaliste. 91 ans. Il débute dans le journalisme à *Temps présent,* avant de rejoindre *Le Monde* en 1947. Il y fera tout le reste de sa carrière, et n'en quittera la direction qu'en 1991. Spécialiste des rapports Est-Ouest, il y consacrera plusieurs ouvrages *(Un seul lit pour deux rêves, Après eux le déluge...).* (17 mars)

Chinua Achebe, écrivain, homme de radio, conférencier, universitaire nigérian. 83 ans. Considéré comme l'un des pères de la littérature africaine moderne, il marque un tournant dès 1958 avec son roman *Le monde s'effondre,* abordant l'histoire du colonialisme européen du point de vue africain. Nelson Mandela fut l'un de ses plus fidèles lecteurs durant ses longues années de prison. (21 mars)

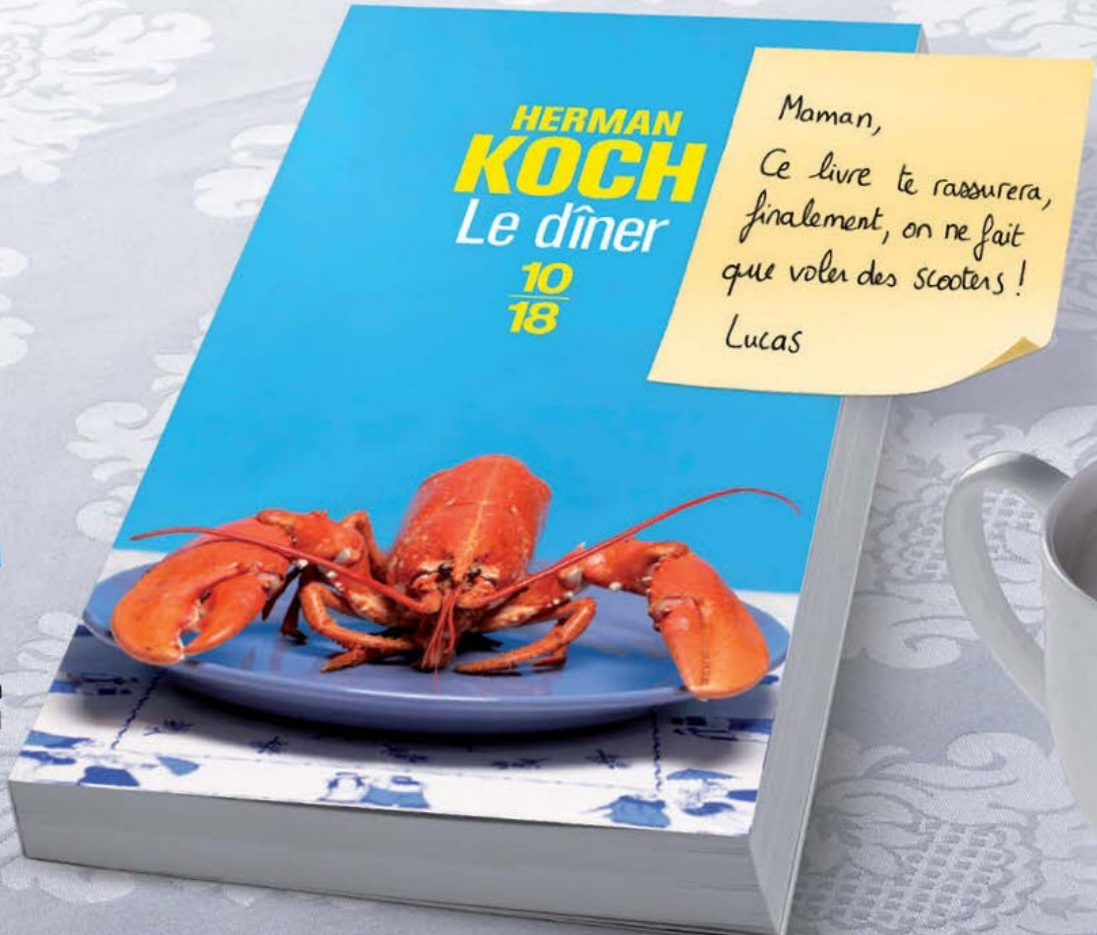
Camille Bourniquel, peintre, critique, scénariste, écrivain. 95 ans. Ami des poètes et des peintres de sa génération (Bazaine, Hartung, Singier, Jean Le Moal, Pignon), il entre à la revue *Esprit* en 1946 et en devient le directeur littéraire en 1957. (1er avril)

Fred, auteur de BD. 82 ans. De son vrai nom, Frédéric Othon Aristidès, grande figure de *Pilote* et ancien d'*Hara-Kiri,* Fred avait fédéré certains des meilleurs dessinateurs de l'après-guerre. Artisan du renouveau de la BD, il s'est rendu célèbre avec la série *Philémon.* Grand prix d'Angoulême en 1980 et Alph'Art du meilleur album en 1994. (2 avril)

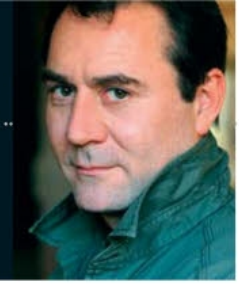
10/18
LISEZ INSPIRÉ

« De l'apéritif au digestif, Herman Koch passe du vaudeville familial au roman noir. On sort de table estomaqué. »

Françoise Dargent,
Le Figaro littéraire



Getty Images - VENISE

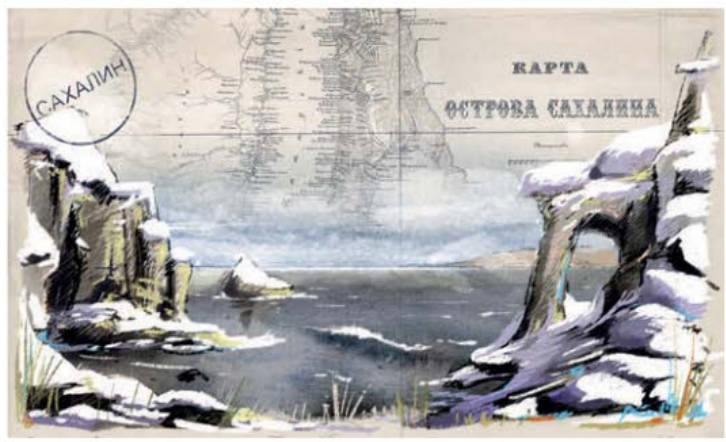


LOINTAINE SAKHALINE

Au large de la Sibérie et du Japon, cette île russe inspira à Tchekhov un récit de voyage très émouvant, repris dans un passage de *1Q84*, le best-seller du Japonais Murakami.

« Quand Tchekhov part pour l'île de Sakhaline, en avril 1890, personne ne comprend ses raisons. Lui-même, incapable d'en donner, se contente de parler de *mania sachalinosa*. Il s'agit là de l'épisode le plus étrange de sa vie », écrit Roger Grenier dans sa préface à la réédition en poche du récit de voyage de l'auteur de *La Mouette*. A l'époque, Tchekhov a juste 30 ans, il est médecin, auteur à succès, et tuberculeux. Dans une lettre à un ami, il prétend partir étudier les conditions de vie dans l'île, « et payer ainsi [sa] dette à la médecine ».

« Après tout, peut-être avait-il juste eu envie d'y aller, rien de plus. Il en avait eu brusquement le désir après avoir regardé la forme de l'île de Sakhaline sur une carte », estime Tengo, l'un des protagonistes de *1Q84*, la trilogie de Haruki Murakami.



Le Transsibérien décrit par Cendrars n'existe pas encore. Anton Pavlovitch Tchekhov met plus de deux mois pour traverser la Sibérie, « immense réserve de silence », avant d'atteindre le Pacifique Nord et l'île voisine du Japon, longtemps interdite aux étrangers. Grenier précise : « Décidé à mener une enquête sur ce lieu maudit voué au bagne et à la déportation, il se met en route dans des conditions folles. Il n'a aucun papier officiel, ni ordre de mission, ni même une lettre de recommandation. […] il risque de se voir prier de retourner d'où il est venu. Il affronte le froid, la pluie, les inondations, puis la chaleur, la poussière, les incendies de forêts. Voici enfin l'île de Sakhaline, au large de la Sibérie : "Tout autour la mer, au milieu l'enfer." »

Mais laissons la parole à l'intéressé : « Je suis arrivé à Nikolaïevsk, l'un des points les plus orientaux de notre pays, le 5 juillet 1890, par bateau. L'Amour y est très large, la ville située à vingt-sept verstes seulement de la mer ; l'endroit est beau, majestueux, mais le souvenir de son passé, la description que m'ont faite mes compagnons de voyage de ses hivers féroces et de mœurs non moins féroces, la proximité du bagne, ainsi que l'aspect même de la ville abandonnée et mourante, vous ôtent toute envie de jouir du paysage. » Il prend note sur note, tel un journaliste scientifique en reportage. « Tout, ici, respire un vagabondage égaré, déréglé. »

Quand Tengo lit des passages de *L'Ile de Sakhaline*, il n'arrive plus à travailler à son propre roman. « Les descriptions de Tchekhov, le spectacle des bords de mer dévastés de Sakhaline s'étaient durablement installés dans son cerveau. S'il fermait les yeux, il se voyait debout seul sur les rivages déserts de la mer d'Okhotsk, captif d'une profonde méditation. Il pouvait faire sienne la mélancolie sans objet de Tchekhov. »

L'écrivain russe, dans son récit, modèle du genre, s'étend sur les Ghiliak, les premiers habitants de l'île. Ces passages fascineront Murakami. Il en reprendra des extraits dans *1Q84*, lus à voix haute par Tengo à la petite Fukaeri : « A l'origine, ils s'étaient installés dans la partie sud de l'île mais, repoussés par les Aïnous qui venaient de Hokkaïdo, ils se sont réfugiés dans la région centrale. Les Aïnous eux-mêmes avaient dû quitter Hokkaïdo car ils étaient chassés par les Japonais. Tchekhov avait compris que la culture et le mode de vie des Ghiliak étaient en train de disparaître. En raison de la russification, leur déclin était imminent et il s'était efforcé de noter tout ce qui restait de leur culture, le plus exactement possible. » (*1Q84*, Livre 1, p. 448)

Entre autres particularités de ce peuple mangeur de « chair de phoque, de saumon, graisse d'esturgeon et de baleine », qui ne manque pas d'intriguer un écrivain du XIX[e] siècle, « ils ne reconnaissent aucune autorité, il semble que la conception de "supérieur" et d'"inférieur" leur est inconnue ».

Le médecin et dramaturge fait preuve d'une curiosité sans faille, d'une réelle empathie vis-à-vis de la population. Tout ce qui concerne Sakhaline l'intéresse : la vie spirituelle, les conditions des forçats, le quotidien d'une isba et – bien sûr – l'organisation médicale.

Conclusion de Murakami : « Ç'aurait été une démarche bien trop superficielle que d'en faire un roman. Et aussi, Sakhaline, cette zone malade, l'a pour ainsi dire infecté. Il l'a faite sienne. Peut-être a-t-il trouvé là-bas précisément ce qu'il recherchait. »

L'écrivain japonais ne nous dit pas de quoi il est question mais nous laisse le soin de l'imaginer. Pour son condisciple russe, l'île lointaine de Sakhaline s'est avérée être un concentré de la condition humaine.

Anton Tchekhov
L'Ile de Sakhaline
(Folio)
Haruki Murakami
1Q84
(10/18)

STÉPHANE HUMBERT BASSET

Le Camion des mots
www.camiondesmots.com
8e édition

CAMION DES MOTS
La littérature à l'heure d'Internet

CARNET DE ROUTE

Goodreads est racheté par Amazon, le réseau social littéraire Entrée Livre a soufflé sa première bougie : zoom sur un secteur dynamique au sein de la Toile.

Les cyber clubs de lecture ont le vent en poupe. Le rachat du site de recommandations Goodreads par Amazon en mars dernier en est l'illustration. Avec 16 millions de membres à son compteur, la plate-forme s'impose comme la plus populaire de la Toile. La France s'est aussi engouffrée dans la brèche depuis plusieurs années. L'un des premiers cyber clubs du genre, Babelio, est un modèle en matière de prescription littéraire virtuelle. Première communauté de lecteurs hexagonale, il brasse 58 000 férus de livres. Pour Babelio, l'idée d'origine était de transférer le bouche-à-oreille sur la Toile et de faire émerger des œuvres de qualité. De son côté, la chaîne de librairies Decitre voit dans le lancement de son propre réseau social littéraire, Entrée Livre, l'opportunité de continuer à échanger avec ses clients. Animé par 120 libraires, son site de recommandations personnalisées, créé depuis peu, développe une relation de proximité avec le lecteur. Un café littéraire interactif pour trouver le bon livre au bon moment dans la profusion de l'offre éditoriale. Plusieurs rendez-vous sont organisés. Grâce aux Jeudis critiques, les membres ont la possibilité de lire en avant-première une sélection d'ouvrages triés sur le volet par des professionnels en échange d'une chronique. L'originalité d'Entrée Livre tient au troc de conseils d'amateurs et de l'aiguillage des libraires. En tant que réseau social, le portail permet autant à l'internaute de tisser de nouvelles relations autour de sa passion que d'échanger avec un acteur du livre. A force de bons conseils, il suivra ses prescripteurs favoris. Quand les clés de la librairie sont aux mains de tous les lecteurs. ● LAURE BEAUDONNET

3 questions à...

D R

ATIQ RAHIMI,
auteur et réalisateur, parrain de l'édition 2013 de la Semaine de la langue française.

> Avec quel mot avez-vous appris le français ?

J'ai découvert la langue française en sixième avec une phrase magnifique : « Voilà Alice, elle dort. » Au lycée franco-afghan, nous apprenions le français à l'aide de diaporamas, de dessins et d'un magnétophone. Nous écoutions des bribes de conversation. Et ma première image fut celle de cette petite fille blonde qui dormait. J'étais familier de l'histoire d'*Alice au pays des merveilles* car elle était traduite en persan. Pour moi, ce fut un voyage aux pays des merveilles du français.

> Pourquoi avoir choisi d'écrire vos romans en français ?

Dans cette langue, j'ai retrouvé l'innocence de l'écriture que j'avais perdue en persan. S'exprimer dans une langue étrangère offre une liberté car la langue maternelle, du fait de son nom – celle avec laquelle on découvre le monde et sa mère –, nous impose des limites, des tabous. Transgresser dans sa langue maternelle est scandaleux. Au contraire, on perd en pudeur dans une autre langue. On développe un lien érotique. C'est la liberté !

> Par quelle œuvre êtes-vous entré dans la langue française ?

L'Amant de Marguerite Duras, le Goncourt 1984, est l'un des premiers livres que j'ai achetés. J'ai adoré ce roman. Je voulais apprendre le français à travers ce texte. La première phrase, « Un jour, j'étais âgée déjà », est absolument magnifique. ●

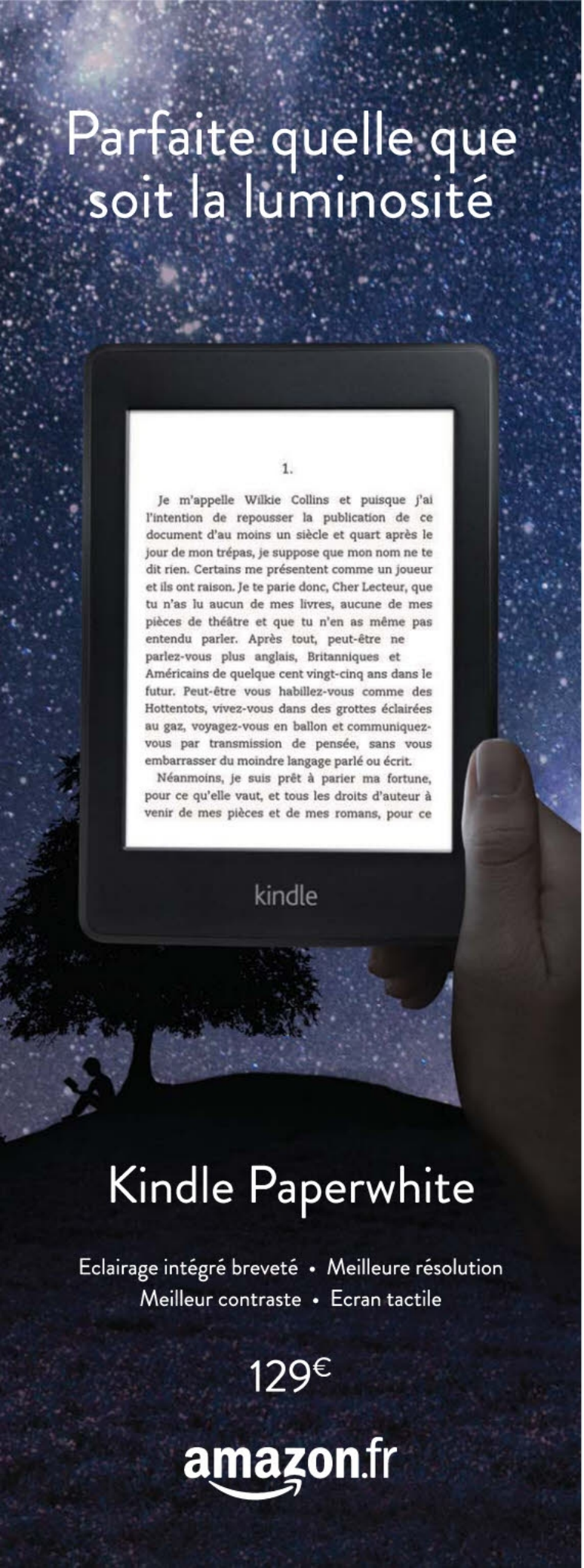
Le mot inventé de... *Jeanne Foucher, élève en CM2 à l'école Sainte-Bernadette à Le Verger (35).*

> « Couroir » (nom) Un couloir où il est permis de courir sans la permission des parents. Ex : A la maison, je vais me défouler dans le couroir avant d'aller me coucher.

Toi aussi, invente un mot rigolo, biscornu ou imprononçable, à condition qu'il ne figure pas dans le dictionnaire. Pour participer, envoie ton mot inventé, sa définition ainsi que ta classe, tes nom, prénom et adresse à Laure Beaudonnet : lbeaudonnet@lexpress.fr

AG17341
LIRE: L'EXPRESS France 3 MAIF ASSUREUR MILITANT
Avec le soutien de : Ministère de l'Education nationale • Ministère de la Culture et de la Communication • Lire et faire lire • Renault Trucks

Parfaite quelle que soit la luminosité



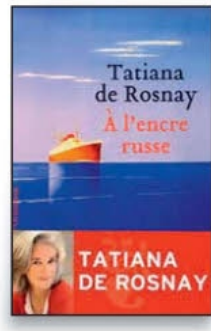
Kindle Paperwhite

Eclairage intégré breveté • Meilleure résolution
Meilleur contraste • Ecran tactile

129€

amazon.fr

PALMARÈS

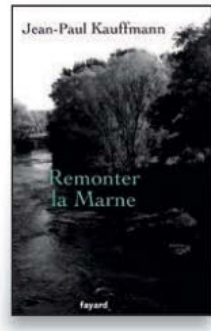


15 / Tatiana de Rosnay

Grâce à un dispositif promotionnel très important, le nouveau roman de Tatiana de Rosnay, *A l'encre russe,* s'est déjà vendu à 88 000 exemplaires. Une réimpression de 10 000 exemplaires est en cours, succès qui coïncide avec la sortie en Pocket de *Spirales*, précédent roman qui était paru chez Plon en 2004. Une vingtaine de rencontres sont proposées chez les libraires jusqu'à fin juin (de Rennes à Orléans en passant par Montpellier).

16 / Alice Ferney

Une couverture presse très étendue, des critiques *(Elle, La Vie, le Figaro, Madame Figaro)* et des chroniques (Olivia de Lamberterie, Sophie Davant sur France 2, *Faut pas se gêner* sur Europe 1) toutes élogieuses. Une participation remarquée à *La Grande Librairie* (France 5). Il n'en fallait pas plus pour que *Cherchez la femme*, qui a déjà fait l'objet d'une réimpression, atteigne les 40 000 exemplaires vendus.



19 / Jean-Paul Kauffmann

Le premier tirage de *Remonter la Marne,* publié fin août, a vite été épuisé. A ce jour, plus de 30 000 exemplaires ont été vendus. Aidé en cela par une presse très positive, Jean-Paul Kauffmann vient de recevoir le prix Prince-Pierre-de-Monaco. *La Chambre noire de Longwood,* récit qu'il avait publié en 1997, avait été couronné par le prix Femina essai, le prix Roger-Nimier, et le Grand Prix Lire-RTL.

27 / Dennis Lehanne

Le succès de *Ils vivent la nuit* s'est construit progressivement grâce à une certaine persévérance (c'est son dixième livre publié chez Rivages), relayée par le succès de trois films, adjuvants non négligeables à la notoriété de son œuvre : *Mystic River* par Clint Eastwood, *Gone Baby Gone* par Ben Affleck et *Shutter Island* par Martin Scorsese. Résultat : 35 000 exemplaires vendus.

7 / Michel Bussi

Ayant raflé l'année dernière le prix Maisons de la presse, *Un avion sans elle* s'est déjà vendu à plus de 50 000 exemplaires. Le livre a été salué par les médias (*Métro, Elle, Télérama, Grazia, L'Express*, France Bleu, France Inter). Il a déjà fait l'objet de deux retirages.

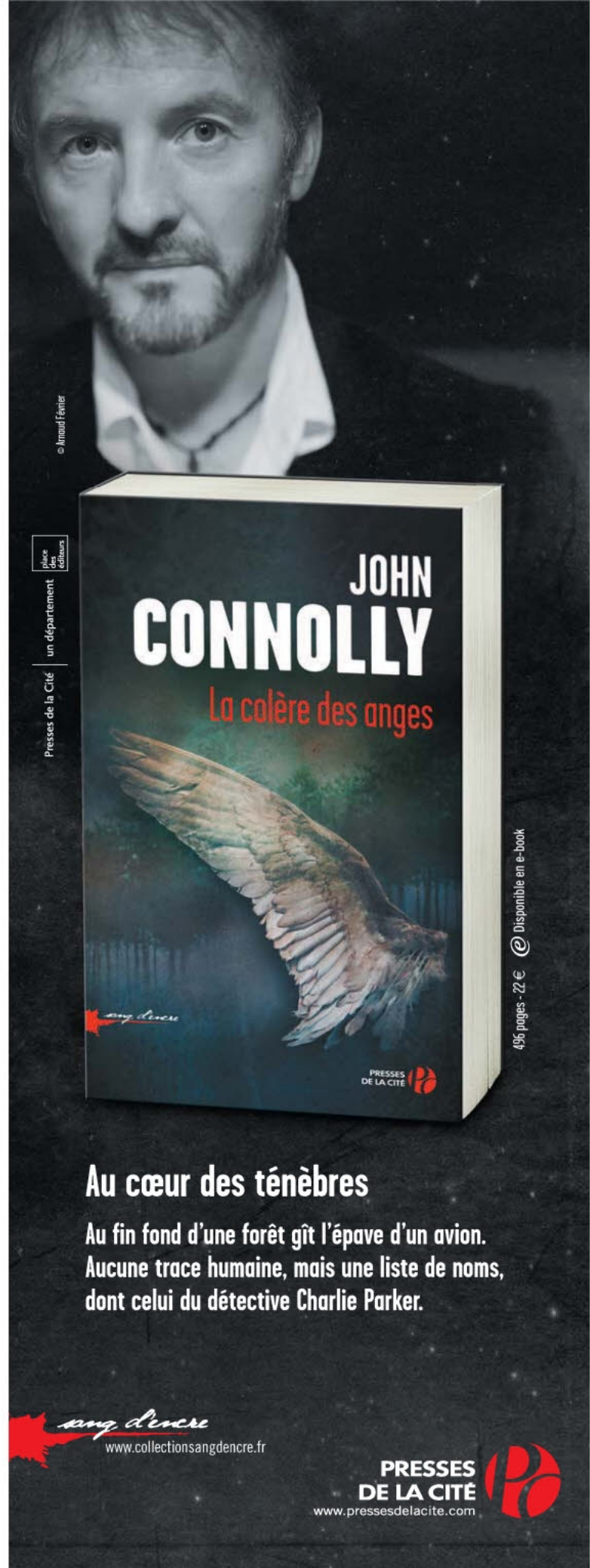
LES MEILLEURES VENTES

Réalisé par edistat du 11 mars au 7 avril 2013 à partir des résultats de 400 points de vente, librairies et grandes surfaces spécialisées. F : fiction. NF : non fiction.

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	Classement précédent / Nb. de mois
F	1	Guillaume Musso	Demain	XO Editions	Entrée
F	2	Jean Teulé	Fleur de tonnerre	Julliard	Entrée
F	3	Paul Auster	Chronique d'hiver	Actes Sud	Entrée
F	4	E.L. James	Cinquante nuances de Grey	JC Lattès	3/4
F	5	E.L. James	Cinquante nuances plus claires	JC Lattès	Entrée
F	6	E.L. James	Cinquante nuances plus sombres	JC Lattès	1/2
F	7	Marc Levy	Un sentiment plus fort que la peur	Robert Laffont	Entrée
F	8	Harlan Coben	Ne t'éloigne pas	Belfond	Entrée
F	9	Grégoire Delacourt	La première chose qu'on regarde	JC Lattès	Entrée
F	10	Joël Dicker	La Vérité sur l'affaire Harry Quebert	De Fallois / L'Age d'Homme	4/5
F	11	Stephen King	22/11/63	Albin Michel	Entrée
NF	12	Hervé Le Bras et Emmanuel Todd	Le Mystère français	Seuil	Entrée
F	13	Philippe Labro	Le Flûtiste invisible	Gallimard	Entrée
NF	14	Michel Serres	Petite Poucette	Le Pommier	7/3
F	15	Tatiana de Rosnay	A l'encre russe	Héloïse d'Ormesson	Entrée
F	16	Alice Ferney	Cherchez la femme	Actes Sud	Entrée
F	17	David Foenkinos	Je vais mieux	Gallimard	5/2
F	18	Tanguy Viel	La Disparition de Jim Sullivan	Minuit	Entrée
NF	19	Jean-Paul Kauffmann	Remonter la Marne	Fayard	Entrée
F	20	Marcela Iacub	Belle et bête	Stock	Entrée
F	21	Tom Wolfe	Bloody Miami	Robert Laffont	Entrée
NF	22	Stéphane Hessel	A nous de jouer ! Appel aux indignés de cette Terre	Autrement	Entrée
NF	23	Françoise Giroud	Histoire d'une femme libre	Gallimard	9/2
NF	24	Shlomo Sand	Comment j'ai cessé d'être juif	Flammarion	Entrée
F	25	Arnaldur Indridason	Etranges rivages	Métailié	Entrée
F	26	Grégoire Delacourt	La Liste de mes envies	JC Lattès	21/10
F	27	Dennis Lehane	Ils vivent la nuit	Rivages	Entrée
NF	28	Bruno Le Maire	Jours de pouvoir	Gallimard	39/2
F	29	Jean-Marc Roberts	Deux vies valent mieux qu'une	Flammarion	Entrée
F	30	Marie NDiaye	Ladivine	Gallimard	Entrée
NF	31	Jean-Claude Michéa	Les Mystères de la gauche. De l'idéal des Lumières au triomphe du capitalisme absolu	Climats	Entrée
NF	32	Eric Zemmour	Le Bûcher des vaniteux 2	Albin Michel	Entrée
F	33	Julian Barnes	Une fille, qui danse	Mercure de France	11/2
F	34	Yasmina Reza	Heureux les heureux	Flammarion	2/2
NF	35	Kenneth Anger	Hollywood Babylone	Tristram Editions	Entrée
F	36	Andreï Makine	Une femme aimée	Seuil	17/2
NF	37	Christian Chesnot et Georges Malbrunot	Qatar. Les Secrets du coffre-fort	Michel Lafon	Entrée
NF	38	Alexandre Jollien	Petit traité de l'abandon. Pensées pour accueillir la vie telle qu'elle se propose	Seuil	-/4
F	39	Didier van Cauwelaert	La Femme de nos vies	Albin Michel	Entrée
NF	40	Patricia Darré	Les Lumières de l'invisible	Michel Lafon	Entrée

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	Classement précédent / Nb. de mois
F	1	Guillaume Musso	7 ans après...	Pocket	Entrée
F	2	Delphine de Vigan	Rien ne s'oppose à la nuit	Le Livre de poche	Entrée
F	3	Harlan Coben	Sous haute tension	Pocket	Entrée
F	4	Marc Levy	Si c'était à refaire	Pocket	Entrée
F	5	Jonas Jonasson	Le Vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire	Pocket	4/9
F	6	Carole Martinez	Du domaine des Murmures	Folio	Entrée
F	7	Michel Bussi	Un avion sans elle	Pocket	Entrée
F	8	Douglas Kennedy	Cet instant-là	Pocket	1/2
F	9	David Foenkinos	Les Souvenirs	Folio	6/2
F	10	Tatiana de Rosnay	Spirales	Le Livre de poche	Entrée



Dans la bulle de *Joann Sfar*

Après la BD et le cinéma, ce touche-à-tout boulimique fait ses premiers pas en littérature avec *L'Eternel*, étonnant roman de vampires. Mais il n'a pas pour autant remisé ses crayons, qui peuplent son petit atelier aux grandes baies vitrées. Rencontre avec un assoiffé d'histoires.

Les habitants du 14e arrondissement feraient bien de se méfier : un vampire rôde parmi eux. A moins que ce ne soit un fantôme, qui hante le quartier Saint-Jacques depuis peu ? Toujours est-il que c'est au petit jour que Joann Sfar nous a donné rendez-vous, à l'heure où les monstres rentrent dans leur couche… Après avoir traversé une cour au charme discret, au bout de laquelle se trouve un immeuble en brique, il faut encore grimper un escalier pentu pour découvrir l'antre de la bête : un petit appartement biscornu, grand ouvert à la lumière. « Grâce à une baie vitrée qui fuit ! » s'empresse aussitôt d'ajouter le maître des lieux, à l'ironie tout aussi débordante.

Voilà quelques mois que l'auteur du *Chat du rabbin* a investi ce drôle de bocal, où il savoure les joies du travail solitaire. « C'est un vrai changement pour moi ! Cela faisait presque vingt ans que j'étais en atelier avec mes camarades Mathieu Sapin, Riad Sattouf et Christophe Blain. Mais l'écriture exige de la solitude. Et je

L'atelier de Joann Sfar, niché dans une cour du 14e arrondissement de Paris.

KIOSQUE.FR

ressens cet atelier comme un cocon, coupé du monde, mais ouvert sur le ciel. » L'écriture, justement, c'est la grande affaire de ce touche-à-tout boulimique qui, après avoir triomphé dans la bande dessinée, puis au cinéma – deux césars pour autant de films –, s'attaque aujourd'hui à la littérature avec *L'Eternel*, un premier roman tout à la fois ambitieux, truculent et déconcertant. Fidèle en somme à son auteur, que le grand public a appris à connaître et à apprécier pour ses albums exubérants, et qui confesse aujourd'hui son admiration pour les mânes d'Isaac Babel, Romain Gary ou Nicolas Gogol. « En BD, j'ai pu tutoyer mes idoles – Pratt, Moebius ou Fred. Non pas que je me sente leur égal, mais leur élève. En littérature, en revanche, mes modèles sont beaucoup plus inatteignables pour moi. » Ce qui n'interdit pas de vouloir s'en approcher…

Il y a un an et demi, Joann Sfar s'est attelé à cet improbable ouvrage, sorte de *Nosferatu* à la sauce yiddish, suivant une discipline stricte : « dix-sept pages manuscrites tous les matins », griffonnées dans des cahiers « de vieilles dames ». « Je me lève très tôt, j'écris dans un café, puis je me cloître ici pour tout retaper, couper et corriger, souligne l'apprenti romancier. Mais je n'écris jamais mieux que dans les salles de bains d'hôtel. Je m'assois par terre, nu de préférence. Comme dans une cellule où rien ne me distrait. Sauf une fois, à Londres, dans un hôtel chic qui disposait d'une télévision près de la baignoire ! Ce jour-là, je n'ai pas écrit grand-chose… »

Son appartement parisien ne risque pas de lui causer pareil tourment, tant la simplicité y paraît érigée en mode de vie. Le rez-de-chaussée peut se résumer à une kitchenette, une table ronde et un fauteuil en cuir. A l'étage se trouvent la chambre et une petite salle de bains, à la baignoire dissimulée derrière un épais rideau rouge. Entre ces deux niveaux, une étroite mezzanine, face à la cour, sur laquelle Sfar a installé sa table de travail – une simple planche de bois juchée sur tréteaux, flanquée d'une vieille chaise en métal, digne des salles de classe que photographiait Doisneau. « Je veux éviter le confort, qui pourrait m'inciter à la paresse, explique l'homme aux 125 albums. Car j'ai beau être bosseur, j'ai un vieux fond d'oisiveté en moi que je dois perpétuellement combattre. »

Il faut croire qu'il s'en tire plutôt pas mal au vu de son bureau, jonché de crayonnés au stylo-bille figurant une joyeuse galerie de monstres, de vampires et de cyclopes ! Où on retrouve aussi, pêle-mêle, des palettes à aquarelle, des paquets de gâteaux entamés, sans oublier une douzaine de pots de crayons, de feutres et de pinceaux. « J'ai besoin de crayons pas cher et qu'on trouve partout, car j'en use beaucoup. Mon fétichisme à moi, c'est de m'habituer aux choses les plus répandues. » Au milieu de ce fatras surnage également le désormais indispensable ordinateur portable, au dos duquel sont collés quelques stickers aux noms évocateurs : Love & Smoke Label, Riders Night, Amsterdam Klezmer Band… « J'écoute beaucoup de musique quand j'écris, confie Sfar, principalement de la country, des airs des Balkans, ou du metal.

Quand il n'écrit pas dans une salle de bains d'hôtel – lieu très propice à la création –, Joann Sfar s'installe à sa table de travail, face au ciel.

Et à tue-tête, c'est important ! Car le calme m'empêche de penser. »

Tout en évoquant sa passion pour les envolées lyriques d'un Sergio Leone, Joann Sfar promène ses mains sur un banjo des années 1930, orné de dessins de vampires. A côté, dans son étui, attend une mandoline bluegrass, au plectre en écaille de tortue, utilisée d'ordinaire par les musiciens de country. « Ma mère était chanteuse, mon père pianiste », rappelle le scénariste de *Jeangot*, BD hommage au grand Reinhardt. « Je suis donc né dans la musique, mais quand ma mère est décédée, ce monde s'est éteint avec elle. Je ne l'ai redécouvert qu'après l'âge de 30 ans. Et depuis, je suis frustré et j'apprends à en jouer depuis des années… » Jusqu'à devenir collectionneur d'instruments, qu'il se procure dans une petite boutique de la galerie Véro-Dodat, spécialisée dans les guitares manouches, jazz ou les ukulélés.

Cette mélomanie, il la partage avec son vieil ami Mathias Malzieu, chanteur du groupe Dionysos et récemment auteur du *Plus Petit Baiser jamais recensé* (Flammarion) – le seul roman d'ailleurs que Joann Sfar garde en ce moment à portée de main. « Mathias n'est pas étranger au fait que je m'autorise à écrire. Quand je l'ai vu publier des livres sans avoir à se confronter au monde de Saint-Germain-des-Prés, juste parce qu'il avait une histoire à raconter, j'ai compris qu'il y avait dans cette forme d'expression quelque chose de très libérateur. »

Son premier roman ne surprendra pas tout à fait les connaisseurs de son univers, qui retrouveront sa fascination pour la Russie des tsars, la culture klezmer ou le surnaturel monstrueux. Un univers fantasmagorique qu'il avait déjà exploré dans les séries d'albums pour la jeunesse *Petit Vampire* et *Grand Vampire*. « Mon dessin a toujours adouci mes histoires, en les rendant humoristiques, enfantines ou grotesques, ●●●

KIOSQUE.FR

Un banjo orné de vampires, l'une des obsessions du dessinateur et écrivain.

●●● reconnaît-il aujourd'hui. Mais cette obsession des vampires, c'est quelque chose que je me trimballe depuis l'enfance. Cela valait sans doute le coup de s'y pencher sérieusement. D'aller au bout de ces angoisses qui souvent vous étreignent. »

Dans *L'Eternel*, Joann Sfar met en scène deux frères, Ionas et Caïn, Juifs d'Odessa, emportés dans la bourrasque de la Première Guerre mondiale. Quand le premier tombe sous les balles allemandes, le second saura consoler dans ses bras la fiancée du héros décédé. Mais Ionas sort bientôt du charnier : devenu vampire, il reviendra hanter un monde où il n'a plus sa place… De ces prémices, Sfar a su tirer un conte moins horrifique qu'existentialiste. Une fable entamée à Toulouse, trois jours avant le début des tueries de Mohamed Merah, et sur laquelle planent les relents fétides de l'antisémitisme. « Dans le roman européen, le vampire est très souvent juif. De Stoker à Murnau, il y a, dans ce personnage de mort-vivant, la haine de cet autre qui s'exclut, et exclut les autres. »

Mais *L'Eternel* ne saurait être résumé à une simple relecture d'un mythe déjà balisé. Convoquant Lovecraft et la psychanalyse, son auteur offre aussi une réflexion plus large sur l'irrationnel, l'incompréhension du monde, ou la nuit primordiale de l'enfance humaine. Si bien que sous cet être survolant la ville se dessine peut-être moins l'ombre d'un vampire que celle de Peter Pan… Est-ce une coïncidence ? Le nouvel atelier de Joann Sfar possède justement une étrange porte-fenêtre qui ouvre sur le vide. Comme une invitation à l'envol, vers ce pays imaginaire qu'il a depuis longtemps fait sien. **Julien Bisson**
Photos : Franck Courtès

Perché sur la mezzanine inondée de lumière, Joann Sfar est désormais seul pour travailler, entouré seulement de quelques monstres sortis de son imagination.

★★ *L'Eternel* par **Joann Sfar,** 464 p., Albin Michel, 22 €

ÉCLATS DE STARS, BRIS DE VERRES ET TESSONS DE BOUTEILLES

Souvenirs précis de Kenneth Anger. Il avait le visage si tiré qu'il ressemblait davantage à un vieux Pékinois qu'à un octogénaire californien. Sa moumoute teinte aile de corbeau et sa dentition refaite laquée d'un blanc aveuglant lui donnaient des airs de danseur de tango ébréché. Il me raconta de la voix douce et faible d'un mourant ses années lumière, celles qu'il avait traversées enfant lorsque, à Los Angeles, il fit ses premiers pas sous les sunlights dans un film où la star s'appelait Mickey Rooney. Devenu une icône de l'underground, Kenneth Anger respirait l'air de Hollywood comme d'autres celui du grand large. En inspirant bien fort, parce que cet air, vicié, était son oxygène. Il déchira un jour le bleu du ciel de la côte Ouest pour en faire jaillir l'enfer le plus noir. Cela donna un livre, *Hollywood Babylone,* qui ressort enfin, et pour la première fois, dans son édition intégrale. Extravagante recension de toutes les turpitudes réelles ou imaginaires que les étoiles transatlantiques auraient subies ou fait subir à leurs « collègues de travail ». Viols, meurtres, partouzes, suicides, overdoses, la visite au royaume enchanté des héros de Celluloïd se grime ici en descente aux abysses. Entre l'historien précis aux connaissances encyclopédiques et le collecteur de ragots, jamais à court d'une pique mortelle, le petit cœur de Kenneth Anger balance sans céder à la tentation de nous ennuyer. C'est tout ce que l'on demande après tout à un livre, le seul compagnon de l'homme qui réussit le prodige d'être à la fois silencieux et si bavard…

Souvenirs réels mais brumeux de l'écrivain russe Edouard Limonov. Un nom d'eau gazeuse sucrée qui se termine en queue de vodka. Un type génial mais impossible, me disait-on, mais la réduction de l'existence à la seule fréquentation des possibles rend cette même existence pathétique, alors autant goûter du Limonov. Grande gueule, buveur, dégoupilleur de grenades verbales, auteur de romans plus ou moins autobiographiques assez loufoques, passé par tout l'arc-en-ciel des couleurs politiques et qu'Emmanuel Carrère tente de cerner, de démasquer, de comprendre dans un récit qui se lit comme un roman d'aventures à la fois complexe et inquiétant, car sous la peau usée de l'extravagant Limonov bat le cœur d'une Russie difficilement déchiffrable. Imprévisible, sentimentale, extrême, mais bien vivante. Le cœur d'un roi qui veut mourir comme un mendiant.

Aucun souvenir d'avoir jamais croisé Raymond Carver, disparu en 1988. Souvenir, en revanche, très précis, de la première nouvelle que j'ai lue de lui : *Les Trois Roses jaunes,* mettant en scène l'agonie de Tchekhov avec le minimum syndical de mots. Cet Américain est à la littérature ce que son compatriote Buster Keaton est au cinéma. Aucun effet en trop. Un frugal de la création qui parvient à nous rassasier. On imagine tout le travail pour y arriver : du sang et des larmes (de l'alcool et des cigarettes aussi, bien sûr). Coller au maximum à la réalité qu'il décrit, brisures, blessures, déchirures. La vie de couple chez lui est un pas de deux sur un océan de tessons de bouteilles. Et maintenant, taisons-nous, je t'en prie.

★★★ ***Hollywood Babylone*** par **Kenneth Anger,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gwilym Tonnerre, 310 p., Souple/Editions Tristram, 11,95 € ★★★ ***Limonov*** par **Emmanuel Carrère,** 492 p., Folio, 8,10 € ★★★ ***Tais-toi, je t'en prie*** par **Raymond Carver,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Lasquin, 320 p., Points, 7,20 €. Et aussi : ***Parlez-moi d'amour*** et ***Débutants*** (le manuscrit original du précédent).

SUR LA TABLE DES NOUVEAUTÉS

Antoine PEILLON

Passionnante enquête d'un journaliste au cœur des affaires de fraude fiscale et de blanchiment.

Clin d'œil fortuit au Mouvement du 22 mars qui relança la contestation jusqu'à déclencher les « événements » de Mai 68 ? Toujours est-il que, apparu en librairie le 22 mars 2012, à peine six mois se sont écoulés avant que Le Seuil décide d'éditer au format de poche *L'Enquête au cœur de l'évasion fiscale* d'Antoine Peillon. Il est vrai, ainsi que le souligne le grand reporter de *La Croix* dans son avant-propos écrit au sortir de l'été, que, entre-temps, l'actualité s'est « emballée ».

Le juge Guillaume Daïeff a progressé dans l'instruction de la plainte dont fait l'objet la banque suisse UBS pour ses pratiques (démarchage illicite, blanchiment) en France. Certains de ses cadres ont été mis en examen. Depuis, la commission française d'enquête sénatoriale a publié un rapport qui confirme l'ampleur de l'évasion fiscale et le modus operandi – types de démarchage, doubles comptabilités, sociétés-écrans, etc. – décrits par Antoine Peillon. C'est l'inertie de certains responsables, susceptibles de couvrir la fraude contre d'occultes chantages et rétributions, qui est la plus révoltante. Mme Bettencourt, « l'intouchable », fait l'objet d'un chapitre. Une prochaine édition fera-t-elle place à Jérôme Cahuzac ? A peine avait-il avoué que journalistes et élus s'acharnaient à en faire un cas d'espèce avide, cupide, trompeur. Pour son seul compte. Vraiment ?

Philippe Delaroche

H. TRIAY/SEUIL

Antoine Peillon dénonce l'inertie de certains responsables susceptibles de couvrir la fraude.

★★★ ***Ces 600 milliards qui manquent à la France*** par **Antoine Peillon,** 186 p., Points, 6,30 €

Portrait de Diderot par Louis Michel Van Loo (1767). Musée du Louvre, Paris.

Diderot, *philosophe du plaisir*

Il incarne l'esprit du XVIIIe siècle. Son œuvre est protéiforme, du théâtre au traité de musicologie en passant par la philosophie et la poésie. Il écrivit plus de 5 000 articles pour l'*Encyclopédie*, s'opposa à ses contemporains Voltaire et Rousseau. D'une rare vitalité, il fut avant tout un explorateur de la liberté et un amoureux de la vie et des femmes.

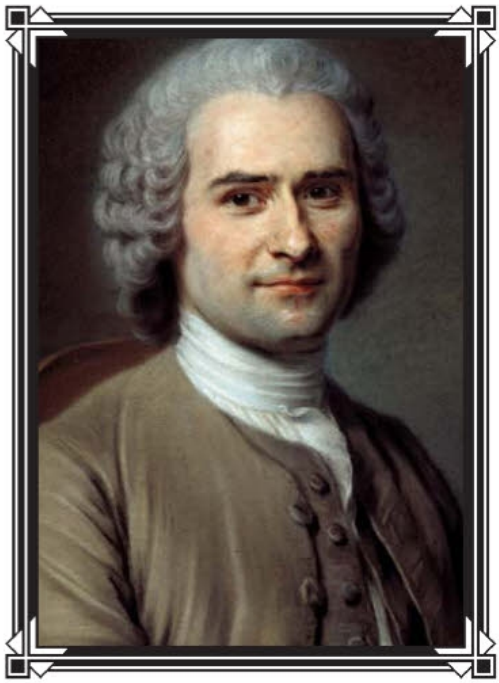
Catherine II par Fiodor Stepanovitch Rokotov, vers 1770. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg. Diderot « le casanier » accepta son invitation et se rendit en Russie en 1773-1774.

PHOTO JOSSE/LEEMAGE - AKG-IMAGES

Nous imaginons Diderot. Nous nous le représentons. Il est peint, sculpté, statufié. Il ne porte pas de perruque, comme Voltaire. Sa chevelure est moins drue que celle de Rousseau. Il est bel homme. Il a plus souvent l'air gai que grave. Il semble autant penseur que pensif. Bref, quand bien même nous ne le connaîtrions qu'approximativement par ses œuvres, nous aurions de bonnes chances de le reconnaître par ses traits. Toutefois, depuis qu'un doute a récemment été jeté sur l'authenticité d'un portrait de Diderot, celui de Fragonard (Louvre-Lens), il faut être prudent. D'autant que Diderot lui-même s'est amusé à discuter de la « ressemblance » d'un portrait et de la possibilité même, pour un peintre, d'en brosser un qui fût « vrai ». Ainsi, lorsque Louis-Michel Van Loo le représente, fin et élégant, le sourire légèrement ironique, à son bureau, la plume à la main, dans sa belle robe de chambre (musée du Louvre), il est, pour nous, tout le XVIIIe siècle dont il semble incarner l'esprit et la lumière. Mais Diderot, dans sa recension du Salon de 1767, où ce portrait est exposé, est plus que réticent à se reconnaître dans le personnage représenté. Le voilà qui tient grief au peintre de lui faire une « tête trop petite », de le montrer « joli comme une femme, lorgnant, souriant, mignard, faisant le petit bec, la bouche en cœur », de le faire ressembler « à une vieille coquette », ou plutôt « à un secrétaire

BIOGRAPHIE

5 octobre 1713 : naissance à Langres.
1733-1743 : vie de bohème. Diderot exerce différents métiers, allant même jusqu'à rédiger des sermons.
1743 : épouse Antoinette Champion, contre l'avis de son père.
1749 : est emprisonné à Vincennes pour avoir publié la *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient.*
1753 : naissance de Marie-Angélique, le seul de ses quatre enfants qui ait survécu et qui deviendra plus tard sa biographe.
1755 : rencontre Sophie Volland, maîtresse, confidente et amie, avec qui il entretient une relation épistolaire assidue.
1751-1757 : publication des sept premiers volumes de l'*Encyclopédie*.
1760 : entreprend d'écrire *La Religieuse*, reprend le texte en 1780, en publie les épisodes dans la *Correspondance littéraire* de 1780 à 1782 (le livre sera édité en 1796).
1762 : *Le Neveu de Rameau* (publié en 1891).
1769 : *Le Rêve de d'Alembert* (publié en 1830).
1778 : parution en feuilleton dans la *Correspondance littéraire* de *Jacques le Fataliste et son maître* (l'édition intégrale paraîtra en 1796).
31 juillet 1784 : mort à Paris.



Portrait de Jean-Jacques Rousseau par Maurice Quentin de La Tour, vers 1753. Rousseau était moins antireligieux que son contemporain Diderot.

d'Etat », alors, dit-il, qu'il n'est qu'un « pauvre littérateur », un simple « philosophe » ! Fausse modestie ? Vraie coquetterie, pour le coup ? Non, ou plutôt pas seulement. Car Diderot ne se limite pas à préférer une représentation de lui-même plutôt qu'une autre. Il pose le problème plus large de l'arbitraire – ou de la subjectivité – de la représentation. « J'avais eu en une journée cent physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté. J'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste […] les impressions de mon âme se succédant toutes sur mon visage, l'œil du peintre ne me retrouvant pas le même d'un instant à l'autre, sa tâche devenait plus difficile qu'il ne la croyait. »

Or ce qui vaut pour le peintre, comment ne vaudrait-il pas pour le biographe ? La vie – « les vies », pour reprendre le titre de la biographie de Pierre Chartier – et l'œuvre de Diderot seraient-elles alors insaisissables ?

L'œuvre ? Elle est en tout cas protéiforme. Tous les genres sont explorés. Le théâtre, la philosophie, la poésie, la correspondance, la critique d'art, le traité de musicologie, même. La figure de la mystification dans l'œuvre, la pratique du persiflage dans la conversation, la prétention cyclopéenne à embrasser toutes les connaissances du monde promettent de rencontrer des fulgurances, des anticipations géniales, la défense de causes sublimes, mais aussi des vanités, des geignardises et des à-peu-près.

La vie ? Elle est, à la fois, calme, sédentaire… et amoureusement agitée. Diderot est casanier. L'enfance à Langres, quelques rares retours dans la petite patrie d'origine, puis Paris et ses environs suffisent à ses dépaysements. Lorsqu'il décline les invitations répétées de Frédéric II de le visiter à Berlin, ce n'est pas seulement parce qu'il déteste le despote, quand bien même il serait « éclairé ». C'est surtout qu'il préfère voyager autour de sa chambre, dans le confort de sa « vieille robe » du même nom. Lorsqu'il répond à l'invitation de Catherine II et entreprend le long voyage pour Saint-Pétersbourg, c'est parce qu'il ne peut plus faire autrement. L'achat en viager de sa bibliothèque par la « Sémiramis du Nord » et la confortable rente que celle-ci lui verse l'obligent à remercier sur place. Aussi bien, si Diderot est à part entière membre de la confrérie des philosophes cosmopolites de son siècle, il n'est pas comme beaucoup d'entre eux – Rousseau, Voltaire ou Grimm, par exemple – gyrovague. Pour Diderot, les aventures sont d'abord celles de l'esprit et les explorations, celles de la liberté.

L'exploration de la liberté et la rupture avec la famille

La première des libertés que Denis Diderot ose, c'est celle conquise sur l'autorité paternelle. Dieu sait pourtant qu'il respecte son père et l'aime tendrement ! De même est-il très attaché à la famille. Il s'obstinera, toute sa vie, à vouloir recouvrer à toute force l'affection de son chanoine de frère qui, pourtant, ne veut rien entendre. Le bigot n'exige-t-il pas que Diderot n'écrive rien contre la religion – ce qui ne surprendra pas – mais, de plus, qu'il renie publiquement les écrits qu'il aurait pu commettre en ce sens ! Ils étaient éloignés depuis l'adolescence. Le chanoine voulut obstinément qu'ils restassent séparés. Il mourut sans que Diderot ait jamais pu le revoir, ni au mariage de sa fille, ni même à l'enterrement de leur père.

AKG-IMAGES

QUAND DIDEROT, AU CACHOT, DÉNONÇA…

Les spécialistes de Diderot n'aiment pas qu'on rappelle qu'il fut, en une occasion, indicateur de police. Le 24 juillet 1749, Diderot est incarcéré sur lettre de cachet. Joseph d'Hémery, inspecteur de la Librairie lors de la perquisition à son domicile, y a trouvé trois exemplaires de la *Lettre sur les aveugles*.

Diderot fut incarcéré à Vincennes en juillet 1749.

On soupçonne, à juste titre, Diderot d'en être l'auteur. Le voilà à Vincennes, au régime sévère. Il ne supporte pas et il craque. Il a 36 ans, et l'avenir, qui s'annonçait radieux il y a peu encore, s'est s'assombri brutalement. Diderot, après avoir vainement tenté d'apitoyer son geôlier, prend la plume le 13 août et se répand dans une lettre toute de contrition. Il reconnaît être l'auteur des *Pensées philosophiques*, des *Bijoux indiscrets*, de la *Lettre sur les aveugles*. Soit, sauf qu'il ne s'arrête pas à cet aveu. Il offre au policier Berryer de livrer les noms de ses complices : « Quant à ce qui concerne ceux qui ont trempé dans la publicité de ces ouvrages, rien ne vous sera celé. Je déposerai de vive voix dans le fond de votre cœur le nom des libraires et des imprimeurs. » Pour se rédimer, Diderot, dont les conditions de détention se sont nettement améliorées, entame alors une traduction, sans dictionnaire, de l'*Apologie de Socrate* et du *Criton*. Difficile, cependant, d'en faire un Socrate des Lumières.

Jean Montenot

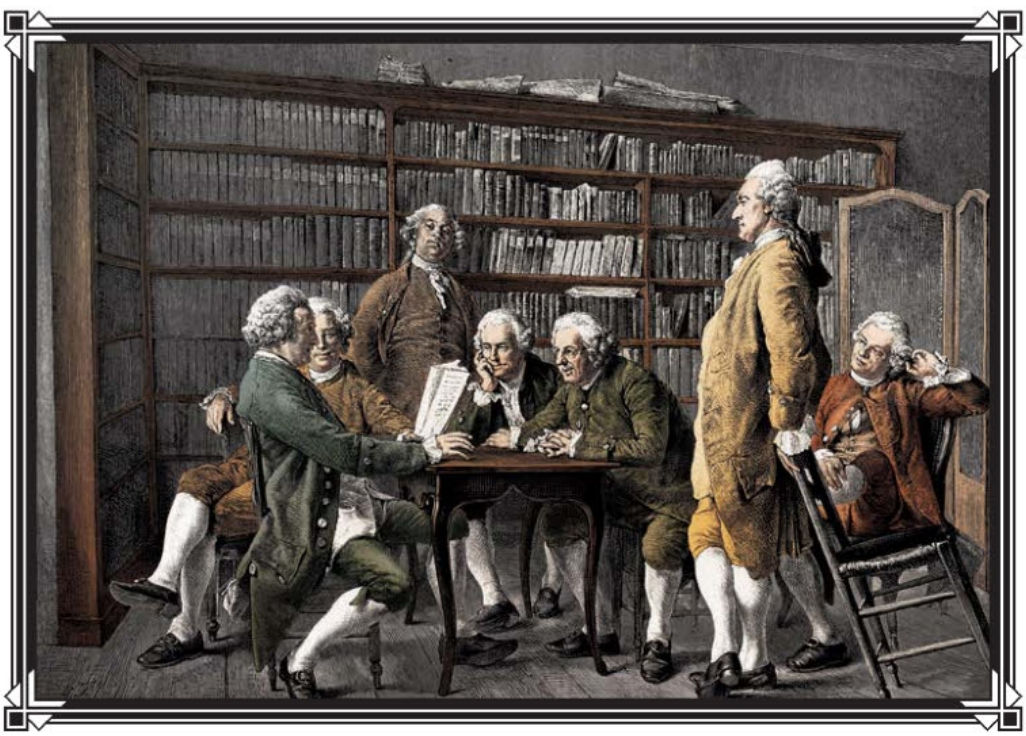
La famille donc, mais pourvu qu'elle n'oppresse pas. Denis Diderot s'en émancipe, d'abord, en échappant de peu au désir paternel de le consacrer au service de l'Eglise. Il prend sa liberté, ensuite, à Paris, lorsqu'il renonce à la carrière juridique que son père lui destine. Une liberté chèrement payée par l'aide familiale supprimée et l'expérience d'une quasi-misère. Il s'émancipe surtout en souhaitant se marier selon ses vœux, non seulement contre les usages du temps mais contre le droit même, puisqu'on ne se marie pas, en ce temps-là, avant trente ans sans l'autorisation paternelle. Là encore, la rébellion se paye au prix fort. Le père Diderot fait enfermer son fils au couvent. Il s'en évade, promet le mariage à sa fiancée et tient sa promesse à l'anniversaire de ses trente ans, en octobre 1743.

Curieux mariage, l'a-t-on assez noté, que celui de Denis Diderot et d'Anne-Toinette Champion, son aînée de trois ans, lingère de son état et analphabète. La manière dont, vingt-cinq ans plus tard, Denis Diderot raconte les circonstances et les conséquences de la rencontre vaut son pesant de raccourci discutable : « J'arrive à Paris. J'allais prendre la fourrure et m'installer parmi les docteurs de la Sorbonne. Je rencontre sur mon chemin une femme belle comme un ange ; je veux coucher avec elle, j'y couche ; j'en ai quatre enfants ; et me voilà forcé d'abandonner les mathématiques que j'aimais, Homère et Virgile que je portais toujours dans ma poche ! » En vérité, Toinette n'a en rien empêché Denis d'être Diderot qui vaqua à ses occupations de philosophe sans entraves. Les récriminations de son épouse étaient notoires. Elle détestait ses fréquentations. Pour cette dévote, les esprits libres étaient d'abord des mécréants. Mais la mégère était, au fond, apprivoisée. Surtout, il tenait à ce que sa fille chérie, Angélique, – la survivante des quatre enfants – échappât à l'influence et aux bondieuseries de sa mère. C'est pourquoi, en conformiste que Diderot était, à beaucoup d'égards, il demeura attaché à son épouse, et à son foyer, jusqu'au bout. De toute façon, sa vie était ailleurs. Elle était dans le travail, dans les salons, dans la conversation et dans les femmes dont il fut amoureux. Il y avait là tant de libertés à prendre, à proclamer puis à conquérir.

L'*ENCYCLOPÉDIE*, UNE BONNE AFFAIRE, MAIS POUR QUI ?

Le démarrage de l'entreprise éditoriale est laborieux. Le premier projet, organisé autour de la traduction de la *Cyclopædia* de Chambers, et confié à l'abbé de Malves, tourne court. Les quatre libraires-éditeurs intéressés sollicitent alors Diderot et d'Alembert. L'affaire est conclue le 16 octobre 1747. Le projet prévoit que l'ouvrage comprendra huit volumes de textes et deux volumes de six cents planches. Pour ce travail, Diderot devrait recevoir 15 000 livres. Est-ce correct ? Au regard du *business plan* initial, oui. Les éditeurs pensent, en effet, devoir investir 50 000 livres pour un gain espéré de 200 000 livres. 50 000 livres, pour chaque éditeur, 15 000 pour chacun des deux directeurs, c'est correct. Mais, on le sait, le coût de l'*Encyclopédie* sera bien supérieur à ces estimations initiales. Il sera estimé à 400 00 livres par Le Breton, le principal libraire. Le contrat avec Diderot sera révisé plusieurs fois. Tout compte fait, le bilan s'établit ainsi (pour une livre = 12 euros). Libraires-éditeurs, apport : 790 000 euros, bénéfices : 30 millions d'euros ! Diderot, pas d'apport en capital, gain : 960 000 euros. Sur vingt-cinq ans, cela fait 3 200 euros par mois ! En ce temps-là, déjà, il valait mieux investir qu'écrire. **M.R.**

Jean d'Alembert, l'un des auteurs de l'*Encyclopédie*.



Diderot et les encyclopédistes. Gravure colorisée d'après Meissonier.

AKG/SCIENCE PHOTO LIBRARY - ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET

GRIMM L'INGRAT

Celui qui deviendra, fortune faite et titres décrochés, le baron Grimm, occupe une place singulière dans la vie de Diderot. L'homme est malin. Amant de Mme d'Epinay, il tirera le meilleur profit de la fréquentation des philosophes. En inventant la *Correspondance littéraire*, qui rassemble des nouvelles de Paris et des textes manuscrits, non soumis à la censure, il offre aux encyclopédistes un public d'une vingtaine de princes et princesses couronnés acquittant le prix fort. Comme il ne paie aucun de ses auteurs, l'affaire est d'un excellent rapport. Diderot lui confiera ainsi, gratuitement, un grand nombre de textes et, notamment, les fameux *Salons* où il chronique les expositions de tableaux et « invente » la critique d'art. Mais Diderot n'en tire aucune amertume. Il est dans une relation de dépendance à la fois intellectuelle et affective, pour ne pas dire amoureuse, avec le personnage. Dans une lettre au sculpteur Falconet, il confie que Grimm lui est « supérieur » : « Ce que la plupart des hommes sont pour moi, des enfants, je le deviens pour lui. » Et puis cette déclaration : « Je l'ai nommé mon Hermaphrodite, parce qu'à la force d'un des sexes il joint la grâce et la délicatesse de l'autre. » Dans cette étrange relation, Denis est le valet, Grimm est le maître. **M.R.**

Grimm et Diderot. Dessin de Louis Carogis.

Ni Dieu ni maître

En 1746, Denis Diderot a commis son premier brûlot. *Les Pensées philosophiques*, publiées anonymement à Paris et prétendument à La Haye, n'y vont pas par quatre chemins. D'une conversation mise en scène entre un athée, un chrétien, un déiste et un sceptique, il ressort que, si extraordinaire qu'il soit, le monde peut être le fruit du hasard. Au pari de Pascal, en somme, Diderot oppose le calcul des probabilités ! A tout le moins, écrit-il, « le scepticisme est le premier pas vers la vérité ». Comme l'opuscule de 138 pages traite aussi de la monarchie de droit divin, qui est donc un pouvoir sans titre, des privilèges, qui n'ont plus de fondements, des droits individuels, qui sont niés, le parlement de Paris ordonne que tous les exemplaires soient lacérés et brûlés. Diderot est suspecté. Pour lui, la grande bataille de la libre pensée a commencé. Et son principal théâtre d'opérations, ce sera l'*Encyclopédie*.

L'*Encyclopédie*, c'est toutefois, d'abord, un labeur de vingt-cinq ans. Le chevalier de Jaucourt y mit sans doute plus de temps, et surtout d'argent, que Diderot. Mais, assurer la direction de l'entreprise, d'abord avec d'Alembert, puis seul après le retrait – la défection – de celui-ci, n'est pas une mince charge. Discuter, que dire ? batailler avec des libraires (éditeurs) cupides et malhonnêtes est bien fait pour épuiser les nerfs. Et puis, il faut corriger, reprendre, compléter les articles mal faits. Il faut, enfin, écrire soi-même. On compte, sur les dix-sept volumes de textes que compte l'*Encyclopédie*, plus de 5 000 articles qu'il convient d'attribuer à Denis Diderot. Aussi peut-il écrire le 12 septembre 1765 à son ami Damilaville et clamer sa délivrance en ces termes : « Le grand et maudit ouvrage est fini ! »

Mais, plus encore qu'un labeur, l'*Encyclopédie* est un combat. Comme l'écrit Gerhardt Stenger, « l'histoire mouvementée de l'*Encyclopédie* se situe, dès sa naissance, dans le cadre d'un affrontement entre partisans et ennemis des Lumières, affrontement dont l'enjeu est le pouvoir intellectuel sur la société et le sujet, une conception du monde. Les éditeurs s'y attendaient sans doute : dès le moment où le caractère de l'ouvrage consistait, selon la formule de Diderot, à "changer la façon commune de penser", il devait se heurter aux tenants des idées reçues et déranger le confort intellectuel. Dieu est au centre de tout, martèlent les gardiens de l'orthodoxie ; l'homme est la mesure de toute chose, réplique Diderot. La bataille va durer quinze ans ».

Voltaire peint par Nicolas de Largillière. Le philosophe s'opposa à Diderot sur la question des prérogatives du parlement.

AKG-IMAGES/ERICH LESSING - D.R.

Dans cette bataille, le degré d'engagement de Diderot, pour ne faiblir jamais, connaîtra, selon les domaines, de sensibles variations. C'est sur la question religieuse, on l'a vu, qu'il est le plus décidé. Contre le déiste Voltaire et le fantasque Rousseau, Diderot est, avec Helvétius et d'Holbach, quoique plus prudemment, décidément athée. Sa réfutation philosophique n'a d'égale que sa détestation des clercs. Elle est telle, cette détestation, qu'elle gâche sa joie lorsque les jésuites sont expulsés. Car, à ses yeux, leurs adversaires triomphants, les parlementaires jansénistes, sont pires, puisque c'est à eux que l'on doit et l'affaire Calas et le martyre du chevalier de La Barre.

Diderot, toutefois, n'en tire pas les mêmes conclusions politiques que Voltaire. Ce dernier estime que les prétentions des parle-

Dernière scène du *Père de famille* de Denis Diderot. Gravure d'après un dessin de Ziesenis, Coutellier, in *Histoire générale illustrée du théâtre.*

SELVA/LEEMAGE

ments à parler au nom de tous, à juger en même temps qu'à gouverner, sont proprement exorbitantes. C'est pourquoi il soutient la réforme Maupeou qui supprime la vénalité des charges, crée un corps de juges professionnels et instaure la justice gratuite. Lorsque sous la pression la réforme doit être retirée, il n'y voit pas le triomphe des libertés. Diderot, lui, prend le parti du parlement. Quoiqu'il sache ce qu'il doit à Malesherbes, le directeur de la Librairie, c'est-à-dire le censeur, et à Sartine, c'est-à-dire la police, quoiqu'il sache que c'est à l'ouverture d'esprit de l'un et aux yeux fermés de l'autre que l'entreprise de l'*Encyclopédie* a pu être menée à son terme, il ne peut se résoudre à défendre un pouvoir arbitraire. Et quoi qu'il pense du corps des parlementaires – « resté gothique dans ses usages, intolérant, superstitieux, jaloux du prêtre et ennemi du philosophe, vendus aux grands… », il fait fond sur la perspective d'une représentation légitime de la nation, le partage du pouvoir législatif avec le monarque et, partant, la limite de son arbitraire.

La patrie reconnaissante

Tout Diderot est dans cette subtilité de l'analyse. Dans l'inclination trop grande au compromis, diront certains. Dans l'empathie immodérée qu'il a pour le genre humain, diront d'autres. Dans la gourmandise aussi qu'il a pour les plaisirs. C'est l'amour qu'il voudrait ne pas voir diviser, aimer Sophie et en même temps sa sœur. C'est l'amitié qu'il voudrait qu'on ne lui reprenne jamais. Celle de Voltaire, qui restera jusqu'au bout distante. Celle de Rousseau qui s'entendra à briser leur relation des temps difficiles avec le soin paranoïaque qu'on lui connaît. Celle de Grimm, aussi, l'ingrat, le parvenu, qui, sur la fin, lui manquera si cruellement. La mise au jour tardive de ses textes les plus célèbres – *Le Neveu de Rameau*, *La Religieuse* – l'aurait consolé. Sa gloire posthume, lente mais sûre, l'aurait flatté. Son entrée au Panthéon l'aurait amusé. « Bourgeois révolutionnaire », « combattant de la liberté », Denis Diderot ne manque pas de titres, pourtant, à ce que la patrie lui soit reconnaissante.

Marc Riglet

TIREZ LES PREMIERS, MESSIEURS LES ANGLAIS !

Au départ de l'aventure encyclopédique française, il y a l'Angleterre, et à la fin aussi ! Elle s'ouvre sous les auspices de la maçonnerie anglaise. Nous sommes en 1736 et Ephraïm Chambers, franc-maçon, auteur déjà d'une *Cyclopædia*, imagine une nouvelle édition pour cette somme des savoirs artistiques et scientifiques du temps. Il prévoit, pour ce faire, de solliciter le concours de toutes les loges maçonniques – environ 250 – du monde ! Le projet est soutenu, en France, par un autre franc-maçon, écossais d'origine, le philosophe Ramsay. Mais les perspectives de censure sont trop sûrement garanties et font avorter le projet. C'est donc l'ouvrage de Chambers qui, en 1745, est proposé au libraire parisien Le Breton pour une édition traduite et augmentée. En France, après quelques péripéties, c'est, pour finir, à Diderot et à d'Alembert que l'entreprise est confiée. La publication s'échelonnera de 1751 à 1772. Un demi-siècle, une Révolution et un Napoléon plus tard, en 1801, l'*Encyclopædia Britannica* se donne comme objectif de « contrer les effets » de l'*Encyclopédie* française, « cette œuvre pestiférée, accusée à juste titre d'avoir disséminé les semences de l'Anarchie et de l'Athéisme ». Après le baptême, l'anathème, en somme !

M.R.

L'INVENTION DE LA CRITIQUE

C'est à la demande de Grimm que Diderot rend compte du Salon de 1759. Cette présentation de tableaux retenus par l'Académie royale de peinture et de sculpture se tient tous les deux ans. Diderot en fera la critique jusqu'en 1781, avec une interruption de 1773 à 1779. Son premier *Salon* ressemble aux comptes-rendus que l'on trouve dans les gazettes du temps : des descriptions le plus fidèles possible. Puis Diderot prend ses aises. Il parle des tableaux, bien sûr, mais souvent ils sont prétextes à « raconter des anecdotes, à réfléchir à voix haute, ou à débattre avec des interlocuteurs fictifs » (G. Stenger, Perrin, 2013). Dès 1761, la critique de Diderot s'étoffe des savoirs techniques acquis auprès de Chardin, La Tour, Greuze... dont il fréquente les ateliers. Il juge donc les formes, les couleurs, les équilibres de façon experte. Mais sa conception du « beau » est d'abord liée au sujet. Un « grand » tableau est un tableau qui propose un « grand sujet ». Il mettra donc au plus bas Boucher et son « tapage d'objets disparates » et au pinacle Greuze, sa « sensibilité » et ses « bonnes mœurs ». Comme, l'année suivante, c'est à Chardin – que ne préoccupe aucun « grand sujet » – qu'il vouera une admiration sans bornes, on en conclura que Diderot sait oublier la théorie quand il s'agit d'aimer la peinture.

M.R.

Diderot, *le dragueur de concepts*

« Il faut laisser l'expérience à sa liberté ; c'est la tenir captive que de n'en montrer que le côté qui prouve et que d'en voiler le côté qui contredit. » Avec sa pensée mobile, multiple, parfois contradictoire, le philosophe part à la conquête de toutes les curiosités de l'esprit.

« Mes pensées sont mes catins », déclare celui qui dit « je » au début du *Neveu de Rameau*. Ce « moi » philosophe mis en scène par Diderot – gageons qu'il y mettait pas mal de lui-même – ne ressemble guère à l'ego cartésien, certain de son existence et assuré de la véracité de ses déductions. S'il est philosophe, c'est en rêveur, sinon en dragueur qui confesse volontiers « abandonner son esprit à son libertinage », être disponible à l'infinie variété de ce qui s'offre comme une promesse de plaisir. Il laisse son esprit « maître de suivre la première idée folle ou sage qui se présente », comme les garçons courent après les filles. Et, tels les dragueurs, s'il les poursuit toutes, « [il ne s']attache à aucune ». Présenter les concepts fondamentaux de la pensée de Diderot revient donc à signaler les principales conquêtes de cet esprit mobile, prompt à dissembler de lui-même et qui, se sachant multiple, parfois contradictoire, était ouvert à tous les vents de la vie de l'esprit.

Cependant il entre aussi une part de légende dans cette image convenue d'un Diderot improvisateur de génie. L'étude de ses manuscrits, sinon de ses goûts en peinture, montre à quel point le fils du coutelier de Langres avait le souci du fini, du poli, du bel ouvrage : « J'aime une philosophie claire et franche telle qu'elle est dans le *Système de la nature* [il s'agit du fameux traité matérialiste du baron d'Holbach, NDLR] ». A dire le vrai, Diderot craignait surtout l'esprit de système qui conduit à faire entrer la profusion vivante du réel dans des catégories abstraites restrictives. Le conseil qu'il adresse à tout expérimentateur physicien vaut ainsi *mutatis mutandis* pour tout philosophe qui ne veut pas dogmatiser : « Il faut laisser l'expérience à sa liberté ; c'est la tenir captive que de n'en montrer que le côté qui prouve et que d'en voiler le côté qui contredit. C'est l'inconvénient qu'il y a non pas à avoir des idées, mais à s'en laisser aveugler[1] […]. » Aussi, malgré leur apparente diversité, les « catins » de Diderot renvoient à l'unité réelle, profonde, rigoureuse de sa pensée philosophique.

ILLUSTRATIONS MIX & REMIX

Autorité politique : moins élaborée que celle de Rousseau, la pensée politique de Diderot se lit notamment dans ses articles de l'*Encyclopédie*, dans ses essais et, bien sûr, dans ses œuvres de fiction. Elle ne se départ pas de son déterminisme matérialiste qui tient que le monde est un et régi dans toutes ses parties par une loi commune. Aussi n'y a-t-il ni bien ni mal dans un monde où chacun dépend du système dans lequel il s'insère ou, si l'on préfère, le mal consiste à s'écarter de cette nécessité naturelle.

A l'opposé de Rousseau, Diderot postule la sociabilité naturelle de l'homme et une inclination à être bienveillant envers son prochain, dont les prémices relèvent selon lui de la physiologie, du désir sexuel et de l'affection maternelle. Cette tendance est renforcée par la considération de l'utilité réciproque et s'illustre par la propriété qui cimente les sociétés politiques. Aussi, à l'instar des cellules individuelles qui tendent naturellement à s'agglomérer pour former des organismes plus complexes, les individus s'intègrent à des corps collectifs qui les englobent, et l'espèce est à l'individu ce que l'essaim est à l'abeille.

Reste à instituer le gouvernement dans les sociétés politiques étant entendu « [qu'] aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres[2] ». L'autorité politique ne peut avoir que deux sources : soit la force et la violence de celui qui a pris le pouvoir, autrement dit le droit du plus fort ; soit « le consentement de ceux qui s'y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux et celui à qui ils ont déféré l'autorité[3] ». Du premier procède le régime despotique du tyran, du second la monarchie légitime dont le pouvoir vient du peuple et s'exerce à son profit, le monarque en étant le représentant et sa fonction étant d'être l'interprète légitime de la volonté générale.

Le monarque ne saurait donc gouverner selon son caprice, « ni traiter ses commettants en troupeau de bêtes[4] », fût-ce pour leur bien. Si cela devait se produire, le peuple serait en droit d'exercer sa liberté politique en déposant par la violence l'usurpateur, qui est allé contre l'ordre naturel en substituant sa volonté propre à celle du corps politique qu'il était censé représenter. C'est aussi pourquoi Diderot défend la liberté de la presse et les « Lumières » que menacent les tyrans lorsqu'ils oublient la volonté générale. Diderot ne concède cependant pas la liberté d'occire un tyran qui serait le *légitime* intendant de ses sujets – fût-il par ailleurs sujet à quelques excès. Aussi, « dans les temps de troubles, le citoyen s'attachera au parti qui est pour le système établi[5] ». Bref, il faut toujours éviter la guerre civile et assurer la stabilité du pouvoir politique. Diderot est proche des physiocrates et de l'idée d'un despotisme légal. En fin de compte, pas de politique qui vaille si elle ne profite aux hommes, à leur confort et à leur bonheur.

Beau : dès l'article « Beau » de l'*Encyclopédie*, Diderot témoigne du souci de surmonter l'opposition entre le beau comme sentiment subjectif et le beau comme donnée objective : « J'appelle donc *beau* hors de moi, tout ce qui contient en soi de quoi réveiller dans mon entendement l'idée de rapports ; et *beau* par rapport à moi, tout ce qui réveille cette idée[6]. » La saisie de ces rapports présuppose l'unité vivante de la chose belle dont le modèle est fourni par la nature et que l'artiste se doit d'imiter : « on admire le beau dans les œuvres de la nature » et « on l'exige dans les productions de l'art[7] ». Le beau est saisi par le goût (v. ci-dessous), ce qui nécessite un apprentissage permettant de sentir ces rapports avant de les reconnaître et d'en juger par l'entendement. En outre, Diderot insiste sur le lien entre le beau et le vrai, et derrière la jouissance esthétique, le plaisir du beau, se tient la connaissance du vrai, car « la jouissance esthétique est une modalité du savoir[8] ».

Dieu : Diderot, qui reçut la tonsure dans sa jeunesse, passa du théisme et du déisme à l'athéisme, évolution motivée en raison du progrès de ses convictions matérialistes et de la volonté de réfuter toute preuve téléologique de l'existence de Dieu (le « spinozisme » de Diderot est incompatible avec toute explication ayant recours à des causes finales). Son matérialisme nourrit une critique radicale de la religion. L'auteur de *La Religieuse* a manifestement des comptes à régler avec la religion en général, la catholique en particulier – il est vrai qu'une de ses sœurs était morte folle en religion : « Jamais aucune religion ne fut aussi féconde en crimes que le christianisme ; depuis le meurtre d'Abel jusqu'au supplice de Calas, pas une ligne de son histoire qui ne soit ensanglantée[9]. » Il écrit à Viallet en juillet 1766 : « Cette religion étant, à mon sens, la plus absurde et la plus atroce dans ses dogmes ; la plus inintelligible, la plus métaphysique, la plus entortillée et par conséquent la plus sujette à divisions, sectes, schismes, hérésies ; la plus funeste à la tranquillité publique […] ; la plus plate, la plus maussade, la plus gothique et la plus triste dans ses cérémonies ; la plus puérile et la plus insociable dans sa morale considérée, non dans ce qui lui est commun avec la morale universelle, mais dans ce qui lui est propre […] ; la plus intolérante de toutes. » Propos de militant athée, dans la lignée du curé Meslier qu'il avait peut-être lu, mais Diderot repousse aussi en philosophe les explications théologiques : « La pensée qu'il n'y a point de Dieu n'a jamais effrayé personne, mais bien celle qu'il y en a un, tel que celui qu'on me peint[10]. »

La croyance en Dieu est rejetée parce qu'elle fait obstacle au bonheur et risque de dénaturer l'être humain. L'idéal des *Pensées philosophiques* (1746) est le libre épanouissement de l'être humain libéré de la crainte de Dieu : « Le beau projet que celui d'un dévot qui se tourmente comme un forcené pour ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, et qui finirait par devenir un vrai monstre s'il réussissait[11] ! » Tout le problème consiste dès lors à fonder une morale sans Dieu, ni religion pour la soutenir. Dans l'entretien avec la Maréchale, cela ne devrait pas poser de problème si l'on veut bien rappeler que :

DIDEROT, UN MATÉRIALISTE ORIGINAL ?

Le terme de *materialist* aurait été utilisé la première fois en anglais, dès 1668, par Henry More dans ses *Divine Dialogues*. Les doctrines diverses qu'on a rangées sous ce nom se sont répandues au XVIIIe siècle dans un contexte dominé par la critique de la religion. Le matérialisme de Diderot n'échappe pas à la règle et il a pour origine le rejet des théories finalistes de la nature. Dans la *Lettre sur les aveugles*, Diderot s'éloigne ainsi du « théisme » d'un Shaftesbury, auteur dont il était d'abord proche et qu'il avait traduit, et qui postulait le dessein d'une intelligence supérieure, pour se rapprocher de l'athéisme matérialiste de Saunderson. Pour Diderot, dans l'univers tout est uni et cet ordre ne doit rien à la Providence. Mais Diderot s'oppose aussi aux matérialismes lorsqu'ils lui paraissent dogmatiques, trop statiques ou liés à des doctrines scientifiques fausses, ainsi ceux du baron d'Holbach, de La Mettrie ou d'Helvétius. Il rédigea même une *Réfutation de* De l'homme *d'Helvétius*. Diderot nourrit sa conception de la matière de sa fréquentation des chimistes, Needham ou Rouelle. Si l'on en croit *Le Rêve de d'Alembert*, le sommet de l'œuvre philosophique de Diderot, la réalité est « un immense océan de matière » (I, p. 631) dans lequel « tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces ». Elle est « en flux perpétuel », d'où le choix du concept de molécule – emprunt aux molécules sensibles de Maupertuis – plutôt que celui d'atome. La molécule ne cesse en effet de différer d'elle-même : « pas une molécule qui ne ressemble à une molécule, pas une molécule qui se ressemble à elle-même dans un instant » (I, p. 631). Fluide, mobile, la matière est aussi animée d'un véritable dynamisme et possède la sensibilité, « qualité générale et essentielle de la matière » (I, p. 611). Ainsi l'homme est un ensemble de micro-organismes, association provisoire dans laquelle les organes disposent d'une certaine autonomie et son cerveau est comparable à un clavecin, les fibres du cerveau en seraient les « cordes vibrantes sensibles » et nos idées et la pensée en seraient les sons et la musique (I, p. 616).

Afin qu'on ne pense pas à tort qu'il y ait un « petit harpeur » qui jouerait la partition, Diderot précise que le cerveau, « l'instrument philosophe est sensible ; il est en même temps le musicien et l'instrument » (I, p. 734). **J.M.**

« [...] s'il prenait en fantaisie à vingt mille habitants de Paris de conformer strictement leur conduite au sermon sur la montagne [...] [il y aurait] tant de fous que le lieutenant de police ne saurait qu'en faire[12] [...] ». Précurseur des positivistes, l'auteur des *Eléments de physiologie* pensait que les fonctions et les propriétés des organes des êtres vivants n'exigent aucunement de faire intervenir Dieu.

Goût : Diderot passe pour l'initiateur de la critique d'art. Pourtant, il était loin de tenir ses jugements pour infaillibles. Il insiste au contraire sur le fait qu'il est un amateur et qu'il peut se contredire : « Je ne garantis ni mes descriptions, ni mes jugements sur rien[13]. » Le mérite principal qu'il se décerne est la franchise. N'écoutant que l'effet que produit sur lui le tableau qu'il veut décrire, son goût le porte à apprécier la véracité dans les œuvres d'art. Chardin le ravit dans le Salon de 1763, parce que « ce vase de porcelaine est vraiment de la porcelaine », que la peinture de tels biscuits fait naître en lui l'envie de les goûter, celle de fruits de les peler ou celle d'un pâté d'y planter son couteau. Le tableau est un morceau de vie, un spectacle vivant qui doit toucher le spectateur. « Un tableau bien composé est un tout renfermé sous un seul point de vue, où les parties concourent à un même but et forment par leur correspondance mutuelle un ensemble aussi réel que celui des membres d'un corps animal[14]. » Sa définition du goût porte la marque de cette expérience de critique : « Qu'est-ce donc que le goût ? Une facilité acquise par des expériences réitérées à saisir le vrai ou le bon avec la circonstance qui le rend beau, et d'en être promptement et vivement touché[15]. » Cette « facilité » suppose une certaine disposition de l'âme : « Si [Diderot a] quelques notions suivies de la peinture et de la sculpture [...] », c'est qu'il a « donné le temps à l'impression d'arriver et d'entrer », qu'il a « ouvert [son] âme aux effets, [s'en est] laissé pénétrer[16]... » C'est ainsi que Diderot choisit Greuze et Chardin et non Boucher, le peintre du roi – même si Boucher est un peintre dont Diderot estime par ailleurs la technique, « il y a tant d'imagination, de magie, de facilité[17] ». Mais il « ne suffit pas d'avoir du talent, il faut y joindre le goût[18] », or manquant (selon Diderot) à la vérité, Boucher ne pouvait que manquer le beau.

Liberté : Diderot ne croit pas à la liberté morale ou métaphysique. La célèbre lettre à Paul Landois (29 juin 1756) est sans équivoque : « Regardez-y de près et vous verrez que le mot *liberté* est un mot vide de sens ; qu'il n'y a point, et qu'il ne peut y avoir d'êtres libres ; que nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation et à la chaîne des événements. Voilà ce qui dispose de nous invinciblement. » Le « spinozisme » matérialiste de Diderot est bien un fatalisme, un nécessitarisme. « La liberté est une chimère [...], la même nécessité subsiste partout[19]. » Cela n'interdit pas l'usage positif du mot de *liberté*, en politique notamment où, fonction de l'aptitude à raisonner, elle désigne la possibilité de faire ce que l'on veut, tout en précisant que la volonté ne choisit pas ce qui la détermine. Il faut seulement admettre qu'une volonté éclairée par la raison n'est pas plus libre qu'une volonté aveuglée par les passions, mais seulement bien plus utile à l'homme et à la société. La société peut être décrite comme une « galerie de pantins[20] » – la mode des pantins avait été importée d'Italie dans les années 1740 – à l'instar du sérail de Kanoglou, figuration allégorique de la cour de Louis XIV, où quantité de « fils imperceptibles » tiennent les hommes entre eux. L'article « Vice » de l'*Encyclopédie* le dit plus nettement encore : « L'homme est le résultat de son organisation, de son éducation, des mœurs de son pays, du climat et des circonstances de sa vie. »

Parmi ces facteurs, Diderot attache une importance particulière au déterminisme physiologique : « nos vices et nos vertus tiennent de fort près à nos organes[21] ». Le glouton qui se croit libre oublie que sa volonté se réduit à ce qu'il est : « deux mâchoires en mouvement ». Il faut constamment le resituer dans son lien à la totalité pour confondre les constructions illusoires des idéalistes comme celles du « platonicien » hollandais Hemsterhuis : « L'homme libre est un être abstrait, un ressort isolé. Restituez-le de cet état d'abstraction dans le monde, et sa prétendue liberté s'évanouit[22]. » Reste le paradoxe apparent d'un philosophe si peu enclin à faire place à la liberté morale ou métaphysique dans son « système » et dont l'œuvre manifeste cependant une liberté de pensée et d'invention peu commune, et la vie, un penchant certain pour le libertinage.

Méthode expérimentale : dès 1746, Diderot énonce les principes qu'il convient selon lui de suivre dans les sciences : « Nous avons trois moyens principaux : l'observation de la nature, la réflexion et l'expé-

ILLUSTRATIONS MIX & REMIX

rience […]. On voit rarement ces moyens réunis. Aussi ces génies créateurs ne sont-ils pas communs[23]. » Il y revient dans l'une de ses dernières œuvres : « Que le physicien fasse une hypothèse ; qu'il s'occupe à étayer ou à abattre cette hypothèse par des expériences [...] j'y consens ; mais qu'il nous épargne l'inutile et fastidieux détail de ses visions. Il ne s'agit pas de qui s'est passé dans sa tête, mais de ce qui se passe dans la nature. C'est à elle-même à s'expliquer ; il faut l'interroger, et non répondre pour elle. Suppléer à son silence par une analogie, par une conjecture, ce sera rêver ingénieusement, grandement, si l'on veut, mais ce sera rêver ; pour une fois où l'homme de génie rencontrera juste, cent fois il se trompera [...]. Il ne peut y avoir qu'une théorie sur une machine qui est une [...]. Si nous possédions le recueil complet des phénomènes, il n'y aurait plus qu'une cause ou supposition[24]. » En attendant, il faut avoir recours à la conjecture, « jugement fondé sur des preuves qui n'ont qu'un certain degré de vraisemblance[25] », et même au rêve, dont la fonction heuristique est reconnue par Diderot : « Cela est de la plus haute extravagance et à la fois de la philosophie la plus profonde. Il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve et il faut souvent donner à la sagesse l'air de la folie afin de lui procurer ses entrées[26]. »

Morale : La question de la morale est liée à celle de la liberté. La lettre à Landois du 29 juin 1756 pose encore bien le problème : « Mais s'il n'y a point de liberté, il n'y a point d'action qui mérite la louange ou le blâme. Il n'y a ni vice ni vertu, rien dont il faille récompenser ou châtier. Qu'est-ce qui distingue donc les hommes ? La bienfaisance et la malfaisance. Le malfaisant est un homme qu'il faut détruire et non punir ; la bienfaisance est une bonne fortune, et non une vertu. » Jacques le Fataliste ne dit pas autre chose : « Jacques ne connaissait ni le nom de *vice*, ni le nom de *vertu* ; il prétendait qu'on était heureusement ou malheureusement né. Quand il entendait prononcer les mots "récompense" ou "châtiment", il haussait les épaules. Selon lui, la récompense était l'encouragement des bons ; le châtiment, l'effroi des méchants. Qu'est-ce autre chose, disait-il, s'il n'y a point de liberté et que notre destinée soit écrite là-haut ? » Diderot suggère donc de rompre avec le prêchi-prêcha des professeurs de vertu, petites et grandes, et de renoncer même au mot de vertu. Dans le *Rêve de d'Alembert*, le docteur Bordeu invite mademoiselle de Lespinasse réticente à remplacer les mots de « vertu » et « vice » par ceux de « bienfaisance » et de « malfaisance » : « Mais docteur, rétorque-t-elle, et le vice et la vertu ? La vertu, ce mot si saint dans toutes les langues, cette idée si sacrée chez toutes les nations – Il faut le remplacer par celui de bienfaisance et son opposé en celui de malfaisance. On est heureusement ou malheureusement né ; on est insensiblement entraîné par le torrent universel qui conduit l'un à la gloire, l'autre à l'ignominie. » Les mots de « bienfaisance » et de « malfaisance » perdent ainsi leur signification morale et n'ont qu'un sens descriptif.

La doctrine de Diderot aurait ruiné les fondements la moralité ? Non pas ! Dans l'*Essai*, évoquant Sénèque, Diderot énonce l'impératif catégorique de sa morale : « Notre philosophe avait rencontré la vraie base de la morale : à parler rigoureusement, il n'y a qu'un devoir, c'est d'être heureux ; il n'y a qu'une vertu, c'est la justice. » Cela n'empêche pas Diderot d'être partisan de la peine de mort : « Quoique l'homme bien ou malfaisant ne soit pas libre, l'homme n'en est pas moins un être qu'on modifie ; et c'est pour cette raison qu'il faut détruire le malfaisant sur la place publique » (à Landois).

Sensibilité/Sentiment : La conviction matérialiste de Diderot se manifeste dans l'opposition à tout dualisme de l'esprit et de la matière. Aussi, toutes les sensations et tous les sentiments procèdent de la physiologie. La thèse fondamentale et audacieuse est que la sensibilité est « une qualité générale et essentielle de la matière ». Ainsi, « il faut bien que la pierre sente ». De ce principe de la sensibilité universelle de la matière procède le fait que les sentiments les plus nobles ont aussi une base matérielle et « il y a un peu de testicule au fond de nos sentiments les plus sublimes et de notre tendresse la plus épurée » (à Damilaville, le 3 novembre 1760). Pour autant, n'allons pas voir dans Diderot le précurseur du réductionnisme, l'amour ne se réduit pas au physiologique de l'amour, Diderot écrit à Falconet, en juillet 1757, qu'il ne saurait « souffrir en aucune circonstance qu'on mette l'homme à quatre pattes, ni qu'on réduise à quelques gouttes d'un fluide versé voluptueusement la passion la plus féconde en actions criminelles et vertueuses[27] ».

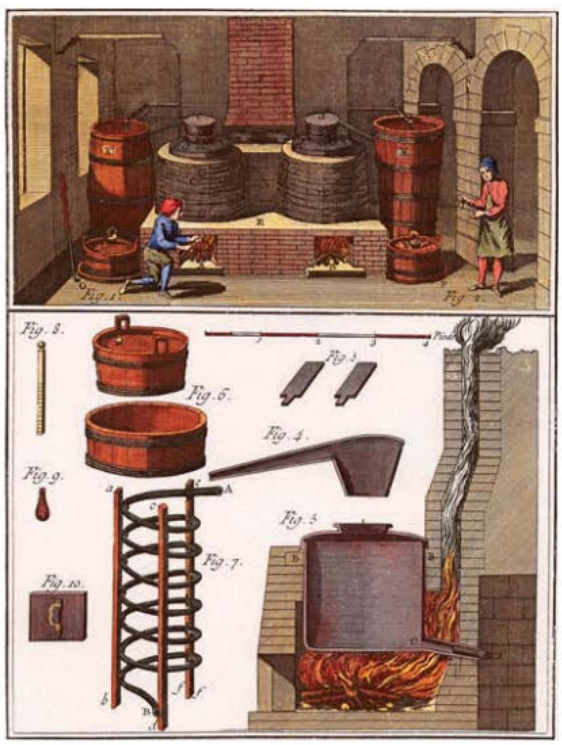
Jean Montenot

1. *Pensées sur l'interprétation de la Nature*, § 47, *Œuvres* I, Bouquins/Robert Laffont, p. 586. ***2.*** *Autorité politique*, *Œuvres* III, Bouquins, p. 22. ***3.*** *Ibidem*. ***4.*** *Histoires des deux Indes*, *Œuvres* III, Bouquins, p. 590. ***5.*** *Encyclopédie*, article « Citoyen », *Œuvres* III, Bouquins, p. 32. ***6.*** *Encyclopédie*, article « Beau », *Œuvres* IV, Bouquins, p. 99. ***7.*** *Traité du Beau*, *Œuvres* IV, Bouquins, p. 81. ***8.*** Jean Starobinski, *Diderot, un diable de ramage*, Gallimard, p. 351. ***9.*** *Salons de* 1763, *Œuvres* IV, Bouquins, p. 257. ***10.*** *Pensées philosophiques* 9, *Œuvres* I, Bouquins, p. 21. ***11.*** *Pensées philosophiques* 5, *Œuvres* I, Bouquins, p. 20. ***12.*** *Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de ****, *Œuvres* I, Bouquins, p. 935. ***13.*** *Salon de 1767*, *Œuvres* IV, Bouquins, p. 749. ***14.*** *Encyclopédie*, article « Composition », *Œuvres* IV, Bouquins, p. 120 ***15.*** *Essais sur la peinture*, *Œuvres* IV, Bouquins, p. 515. ***16.*** *Salon de 1765*, « Préambule », *Œuvres* IV, Bouquins, p. 291. ***17.*** *Salon de 1761*, *Œuvres* IV, Bouquins, p. 205. ***18.*** *Pensées détachées sur la peinture*, *Œuvres* IV, Bouquins, p. 1015. ***19.*** *Observations sur Hemsterhuis*, *Œuvres* I, Bouquins, p. 767. ***20.*** *Les Bijoux indiscrets*, *Œuvres* II, Bouquins, p. 182. ***21.*** *Eléments de physiologie*, *Œuvres* I, Bouquins, p. 1312. ***22.*** *Observations sur Hemsterhuis*, *Œuvres* I, Bouquins, p. 721. ***23.*** *Pensées sur l'interprétation de la nature*, *Œuvres* I, Bouquins, p. 566. ***24.*** *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, *Œuvres* I, Bouquins, p. 1221. ***25.*** *Encyclopédie*, article « Conjecture », Volume III, 1753, p. 870. ***26.*** *Le Rêve de d'Alembert*, *Œuvres* I, Bouquins, p. 894. ***27.*** A Falconet, *Œuvres* V, Bouquins, p. 731.

Diderot, *l'ami des savants*

Economistes, spécialistes des mines et la métallurgie, de l'agriculture, académiciens, médecins, botanistes, architectes... Diderot et d'Alembert révisent tous les textes des experts de l'époque qui contribuèrent à l'*Encyclopédie*. Et à son immense succès.

71 818 articles, réunis en 17 volumes auxquels il faut ajouter 11 volumes d'illustrations. Entre 1751 et 1772, Denis Diderot et Jean d'Alembert ont réuni 160 auteurs pour mettre au point l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Elle va connaître un succès immédiat, et susciter des polémiques d'une violence inouïe. Cette œuvre va secouer toute l'Europe, au point que la Grande Catherine II réclamera à son tour une Encyclopédie propre à la Russie. L'objectif des créateurs de l'*Encyclopédie* : répertorier l'essentiel des connaissances et savoirs de l'époque, les remettre dans leur contexte afin de pousser les lecteurs à modifier leur façon de penser. Dans son « Discours préliminaire », d'Alembert estime « qu'on ne saurait trop faciliter les moyens de s'instruire » en un temps où l'Eglise voyait d'un mauvais œil la volonté de se cultiver et de juger.



Distillation de L'eau-de-Vie, gravure sur cuivre d'Alessandrini et Scattaglia, in *Encyclopédie des sciences, des arts et des métiers.*

Certes, leur projet s'inscrit dans la longue histoire des compilations. Depuis Aristote et Pline, les ouvrages d'énumération littéraires, scientifiques ou professionnels se sont multipliés. A la fin du XVII[e] siècle, le mouvement s'accélère. Antoine Furetière recense 40 000 mots dans son *Dictionnaire universel*. C'est l'époque où Buffon rédige sa monumentale *Histoire naturelle*. Une frénésie de savoir s'est emparée de l'Europe, où il est bien vu de posséder des livres de valeur dans sa bibliothèque ou de se faire portraiturer en train de feuilleter un in-folio luxueusement relié de cuir.

Après la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV en 1685, les huguenots français quittent le pays. Les livres qu'ils publient à l'étranger circulent plus ou moins légalement en France. Dans son remarquable livre *Le Roman vrai de l'Encyclopédie* (Gallimard/Découvertes), François Moureau rappelle que les idées du philosophe anglais Francis Bacon, père de l'empirisme, ont été très bien reçues par les élites cultivées au XVII[e] siècle, un premier pas dans la contestation. L'historien montre aussi le rôle de Leibniz – qui aurait voulu faire son dictionnaire – et celui des francs-maçons qui ouvrent des loges en France sur le modèle anglais.

C'est dans ce contexte que paraît à Londres, en 1728, la *Cyclopædia* d'un obscur tâcheron, Ephraïm Chambers. Les ventes sont si prometteuses qu'un libraire parisien, Le Breton, s'associe à trois confrères pour la faire traduire par Diderot et d'Alembert. Mais les deux hommes, brillants et lucides, perçoivent vite ce qu'il manque à l'ouvrage anglais : une ligne directrice, une approche critique, des auteurs éminents et des illustrations impeccables. Ces quatre critères caractériseront l'Encyclopédie à la française. Leurs articles seront guidés par la rationalité, « nourris, dit François Moureau, des convergences de la science empirique de John Locke et de la certitude que ni le hasard ni le fatalisme ne président aux destinées des choses ». Les auteurs renoncent à la simple accumulation de notes et mettent l'homme au centre de l'Univers.

Malgré leurs goûts similaires pour les scien-

AKG-IMAGES

ces et la musique, leur rejet des superstitions et de l'intransigeance des puissants, les deux initiateurs, quasiment inconnus avant l'aventure, vont la vivre différemment. D'Alembert, scientifique génial, chargé de tout le domaine mathématique, se retire de l'entreprise quand les combats avec les pouvoirs politique et religieux deviennent trop violents. Diderot, au contraire, semblera y puiser un regain d'énergie. Il insiste sur le caractère collectif de l'œuvre, rédigée par des « gens de lettres et artistes liés seulement par l'intérêt général du genre humain ». Par exemple, Voltaire, qui n'envoie que quelques pages plutôt insipides sur la littérature. Rousseau, qui écrit 392 articles sur la musique et un sur l'économie politique qui annonce son *Contrat social ;* puis se fâche, estimant l'article « Genève » injurieux pour sa ville natale. Turgot et Quesnay traitent de l'économie. Le baron Paul Thiry d'Holbach, richissime financier, spécialiste des mines et de la métallurgie, pond, avec sa coterie, quelques centaines de papiers, dont beaucoup prônent le matérialisme voire l'athéisme. On trouve aussi des académiciens de province, des botanistes, des architectes, des experts en ponts et chaussées, qui formèrent, selon Moureau, « sans même le soupçonner, le véritable *Who's Who* du siècle des Lumières ». Parmi eux, le chevalier Louis de Jaucourt, médecin de formation et philosophe, qui rédige environ 18 000 articles, sur les 60 000, sur la biologie, mais aussi la guerre, l'Inquisition, la monarchie, l'esclavage, les droits des citoyens et la liberté de religion.

Même si la philosophie, la religion, la politique et la littérature se taillent la part du lion, les pages scientifiques sont signées par les meilleurs experts du temps, comme Daubenton pour les sciences naturelles. D'Alembert révise les textes sur les mathématiques, la physique et l'astronomie. Diderot se réserve la médecine, l'agriculture, les techniques appliquées à l'industrie. Pas de révélation, mais un tableau rigoureux des connaissances académiques. Tous savent qu'il faudra remettre à jour ces domaines où tout change si vite.

Autre supériorité de l'*Encyclopédie* sur tout ce qui été publié auparavant : la valeur intellectuelle et esthétique des volumes de planches. Diderot contrôle la lisibilité et la dispositon des dessins et gravures pour leur imprimer un style qui se reconnaît au premier coup d'œil. On enquête sur le terrain, on démontre la nocivité du travail manuel. On prouve, surtout, que l'Univers est déchiffrable.

Pourtant, tout ce que la France compte comme adversaires de la liberté de pensée se ligue pour en empêcher la parution. On a du mal à imaginer aujourd'hui l'influence des dévots. Jésuites, jansénistes, gallicans, opposés les uns aux autres, se rapprochent pour prétendre découvrir, par exemple dans l'article « Certitude », des allusions à l'athéisme. Arrivent en renfort évêques et archevêques, le parlement de Paris, le Conseil du roi et enfin le pape. Tous s'interrogent sur le vrai sens des textes, tentent de lire entre les lignes l'intention subversive, le motif de révolte. Les deux premiers tomes de l'*Encyclopédie* sont condamnés. Puis les autres fascicules soumis à la censure. Les partisans de Diderot, dont le libéral Malesherbes, directeur de la Librairie, c'est-à-dire de tout ce qui s'imprime, ne peuvent obtenir que la poursuite de l'impression des volumes de planches. Finalement les derniers volumes sont fabriqués dans la principauté de Dombes, une zone à statut spécial. Et c'est le triomphe. Du coup, les volumes d'occasion se vendent comme des petits pains. Les contrefaçons pullulent. Le libraire Panckoucke lance l'*Encyclopédie méthodique* en rééditant ou en révisant les textes originaux. Mais Diderot refuse de se mêler à cette reprise.

Depuis, historiens et littérateurs s'interrogent sur l'influence de cette œuvre révolutionnaire et sur son rôle dans le déclenchement des événements de 1789. Pour les marxistes, l'*Encyclopédie* reflète les idées de la bourgeoisie progressiste, celle qui va capter la Révolution à son profit. Pour l'historien américain Robert Darnton, auteur de *L'Aventure de l'Encyclopédie* (Gallimard), la réalité est plus complexe. « Le système des valeurs de l'Ancien Régime était ébranlé par une idéologie incompatible avec ses institutions. » L'*Encyclopédie* n'a pas suffi à faire tomber la royauté. Mais elle y a contribué.

Françoise Monier

Une table des connaissances *dressée par les meilleurs*

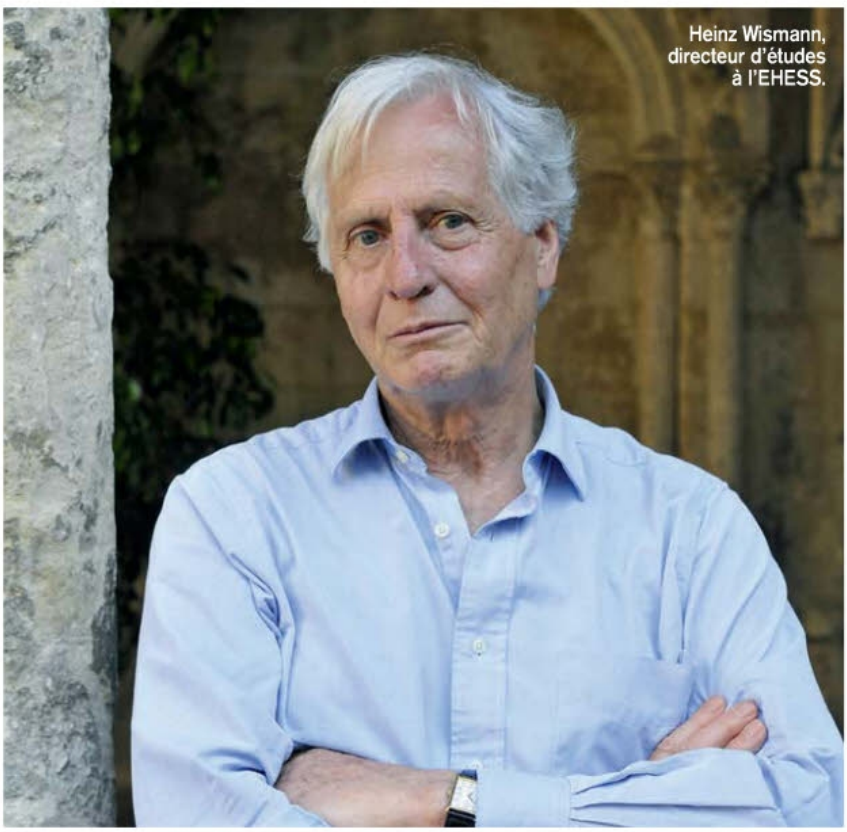
UN PRÉCURSEUR DE LA MODERNITÉ SCIENTIFIQUE ?

Diderot a certes étudié les mathématiques et traduit les *Principia Mathematica* de Newton, mais il n'était pas à proprement parler un scientifique. Il a plutôt été un amateur souvent très éclairé et un vulgarisateur de talent qui, toujours ouvert à la nouveauté, se tenait au fait des connaissances de son temps. Son intérêt soutenu pour la chimie et la médecine l'a plus particulièrement conduit à réfléchir sur les rapports entre la vie et la matière et à avoir des intuitions qui, non sans quelques illusions rétrospectives, ont conduit certains à en faire un précurseur des découvertes modernes dans le domaine des sciences de la vie. A vrai dire, le grand apport de Diderot demeure malgré tout philosophique. Il a progressivement formulé une conception de la nature qui devait fournir un cadre théorique pour les découvertes ultérieures. A un moment où la science galiléo-cartésienne, son mécanisme statique et les fondements théologico-mathématiques de sa physique étaient remis en cause, notamment par le principe newtonien d'attraction à distance, Diderot critiqua cette métaphysique abstraite qui tendait à réduire les problèmes physiques et, a fortiori, les problèmes de ce qu'on appelait pas encore la biologie. Expliquer la spécificité du vivant supposait autre chose que le jeu intellectuel des géomètres, cela requérait de tenir compte des modifications qualitatives et du dynamisme créatif de la matière vivante, d'où l'intérêt que Diderot porta au « principe vital » des médecins de l'école de Montpellier, Barthez et Bordeu. Ses réflexions conduisirent ainsi à une vision de la nature comme résultant d'un long processus d'évolution : « De même que, dans les règnes animal et végétal, un individu commence, pour ainsi dire, accroît, dure, dépérit et passe, n'en serait-il pas de même des espèces entières ? Si la foi ne nous apprenait pas que les animaux sont sortis des mains du Créateur tels que nous les voyons [...], le philosophe abandonné à ses conjectures ne pourrait-il pas soupçonner que l'animalité avait de toute éternité ses éléments particuliers épars et confondus dans la masse de la matière, qu'il est arrivé à ces éléments de se réunir [...], que l'embryon formé de ces éléments a passé par une infinité d'organisations [...], qu'il a eu, par succession, du mouvement, de la sensation, des idées, de la pensée [...], qu'il s'est écoulé des millions d'années entre chacun de ces développements, qu'il a peut-être encore d'autres développements à subir et d'autres accroissements à prendre qui nous sont inconnus [...] ? » **J.M.**

Pas plus français : le moment Diderot

Philologue et philosophe, Heinz Wismann vient de recevoir le prix européen de l'essai Charles-Veillon 2013 pour *Penser entre les langues* (Albin Michel). Et ça n'est pas volé ! Né à Berlin en 1935, parisien depuis 1962, cela fait un demi-siècle qu'il évolue d'une rive à l'autre, de la Méditerranée ou du Rhin, de l'Antiquité ou de la Modernité. Nul en Europe n'est mieux averti que lui, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales, de la conception que les Allemands se font des Français, et réciproquement. Or s'il y a dans l'Histoire un écrivain français dont on sait combien il a séduit les génies de la littérature germanique, Schiller et Goethe en particulier, c'est bien Denis Diderot. Pourquoi ? A la question, Heinz Wismann apporte une explication aussi éclairante qu'inattendue.

Ph. D.



Heinz Wismann, directeur d'études à l'EHESS.

ASSOULINE/OPALE

L*e Neveu de Rameau* illustre un art de la conversation typiquement français. Selon Mme de Staël, les Allemands en sont privés à cause de leur syntaxe – verbe en fin de phrase. Mais le talent de Diderot ne tient-il pas aussi au fait qu'il a su manifester la musicalité de la langue française ?

Heinz Wismann. Tout à fait. J'ai entendu une étudiante de l'EHESS, Nancy Diguerher, le démontrer admirablement à l'occasion de sa soutenance de thèse sur Jean-Philippe Rameau. Rappelons-nous la « querelle des Bouffons » qui opposa Rousseau à Rameau et, par ailleurs, le différend entre d'Alembert et Rousseau. Rameau conçoit la musique à partir de l'harmonie, Rousseau à partir de la mélodie à l'italienne. Rameau veut une musique verticale, statique, majestueuse, digne de la personne royale. A l'opposé, Rousseau veut une musique spontanée, horizontale. Inadmissible pour Rameau ! Il estime que la mélodie, associée à la truculence et à des personnages de rang inférieur, procède d'affects vulgaires. Et puis il y a le cas de d'Alembert. Pourquoi ce dernier, pourtant enthousiaste à l'origine, a-t-il fini par s'opposer à Rousseau ? Il le fait, non pas parce qu'il récuse la mélodie à l'italienne, mais parce que Rousseau prétendait que la mélodie était l'expression sensible de la raison. Or, pour d'Alembert, mathématicien, la seule manifestation sensible

de la raison ne pouvait être que la géométrie. Leurs convictions n'avaient rien à voir avec la musique, mais avec l'orthodoxie cartésienne ! Et l'épilogue extraordinaire de cette querelle, c'est de considérer que, sans y avoir pris part explicitement, Diderot en est sorti vainqueur. Capable de déceler l'effet musical dans la prose, Nancy Diguerher, l'auteur de cette thèse, réussit à nous en convaincre : c'est Diderot qui, en sa qualité d'écrivain, dépasse le conflit entre la mélodie et l'harmonie. *Le Neveu de Rameau* est entièrement sous-tendu par le conflit permanent entre la règle et sa transgression.

Cela suffit-il à justifier l'intérêt des Allemands pour Diderot ?

H. W. Non seulement pour Diderot, mais plus généralement pour la production littéraire française. Je distinguerais deux niveaux d'intérêt. Le premier touche à la forme, à une vive curiosité. Friand de potins littéraires et d'anecdotes qui ne pouvaient se développer dans les petites résidences des principautés allemandes, Goethe dévorait les bulletins, écrits en français, de la *Correspondance littéraire* de frères Grimm. C'est ainsi : les Allemands s'intéressent aux anecdotes. D'ailleurs, *Le Neveu de Rameau* fourmille d'anecdotes – de même que la correspondance de Frédéric II. Le second niveau touche au fond : les Allemands sont fascinés par l'incohérence, par la possibilité de dire tout et son contraire, par le paradoxe (cf. le paradoxe du comédien, selon Diderot). Les Allemands se voient dans un univers éclaté. Ils sont hantés par le problème de l'unité en philosophie comme ailleurs. Et donc rien ne peut plus les fasciner que la faculté qu'offrent aux Français la langue française et l'Etat français de pouvoir se repaître de divergences, d'être installés dans la contradiction et de s'en réjouir. Les Français peuvent se le permettre : ils vivent à l'intérieur d'un territoire et d'institutions unifiés, ils héritent d'une langue et de traditions codifiées.

« Il y a plusieurs demeures dans la maison du roi. » D'après cet adage, le principe d'unité ne peut faire table rase de la diversité...

H. W. On peut le dire ainsi. L'essentiel, c'est l'intérêt que les Allemands nourrissent pour cette façon qu'ont les Français de développer l'autocontradiction performative, de s'installer dans un grand écart constamment utilisé comme source d'inspiration esthétique. Non pas que les Allemands aspirent à imiter les Français. Mais parce que cet art du paradoxe et de l'autocontradiction constitue pour eux la provocation la plus excitante : dans la mesure où eux-mêmes vivent la situation exactement inverse. Allemands et Français sont comme deux chiens de faïence. L'intérêt est réciproque. Par la suite, les Français vont s'intéresser à cette capacité extraordinaire qu'ont les penseurs et artistes allemands de bâtir des systèmes autonomes et des œuvres totales, qui ne présentent pas d'extériorité. Par exemple, à propos de Schubert, les Français eux-mêmes parlent de lieds, pas de chansons. En vertu de l'autonomie de la cellule musicale, le prétexte extérieur que représente le texte passe au second plan. Tandis qu'avec Georges Brassens, c'est le contraire : le texte est prétexte à faire un peu de musique d'illustration. Ce face-à-face, nous pouvons le pousser plus loin à partir des deux éléments qui entretiennent une relation dialectique. D'un côté, les Allemands souffrent d'une atomisation politique et culturelle énorme, renforcée par l'idée inhérente au protestantisme que chacun est responsable individuellement de son salut – pas d'Eglise universelle, mais une multiplicité d'Eglises et de sectes protestantes. D'où leur aspiration irrépressible à l'unité et la création d'œuvres – avec Kant, Hegel, Beethoven, etc. – conformes à cette structure de la langue allemande qui vise toujours l'unité de la phrase. Parfois jusqu'à la prétention, comme chez Richard Wagner, d'aboutir à l'œuvre totale, *Gesamtkunstwerk*, qui préfigure les grandes tentations de totalisation, sinon de totalitarisme. Les Allemands ne sont pas totalitaires au départ ; au contraire, ils sont atomisés. Quant aux Français, c'est là le second élément de notre relation dialectique, ils sont déjà tellement dans la conformité parfaite de l'unité et de la règle garanties qu'ils se paient le luxe de la transgression permanente. Diderot en est un magnifique exemple. Par son art de la provocation. Par le plaisir de dire le contraire de ce qu'on dit.

C'est en cela que Diderot, lui qui écrit noir sur blanc ce que tout le monde pense tout bas – sur l'usage de la flatterie, par exemple – vous paraît si français ?

H. W. Oui, parce qu'il affectionne le paradoxe, le contre-pied. Quand Goethe lit la *Correspondance littéraire*, il est à l'affût de la vie littéraire française, de tout ce qui divise, de tout ce qui sépare, de tout ce qui oppose les gens de lettres. Mais dans sa propre œuvre, il fait la démarche contraire. De même, il livre une traduction édulcorée des écrits de Diderot. Et sa critique des pouvoirs – monarchie, Eglise –, il ne la reprend pas à son compte. Autre époque, autre registre. Alors que Freud estime que le ça doit devenir le moi, Lacan, en le traduisant, le fait plus français qu'il n'est. Lacan renverse les termes : il souligne le fait que sous le moi gît, murmure ou crie le ça.

Les Français priseraient la provocation gratuite quand les Allemands, eux, seraient en quête de la vérité...

H. W. Les Allemands cherchent le dernier mot, or chez les Français il y a toujours un mot de plus. Et le dernier mot, c'est la structure de la phrase ; nous revenons à notre préambule. En France, de quelqu'un qui prétendrait dire le dernier mot, on dit qu'il pète plus haut que son cul. Ce qui donne de l'éclat à la conversation, c'est le trait d'esprit. Le plaisir de provoquer libère les énergies vitales. Diderot est le représentant le plus flagrant de ce que les Français pratiquent quand ils font une petite transgression. Tous les jeux de mots dans les titres de *Libé* en sont l'écho. Impensable en allemand. L'esprit français consiste à jouer avec la règle, à s'en libérer tout en la confirmant.

Propos recueillis par Philippe Delaroche

LES TRIBULATIONS DU *NEVEU DE RAMEAU*

Diderot laissa derrière lui au moins deux ou trois versions de sa *Satire seconde*. Entreprise, poursuivie et remaniée entre 1762 et 1777, cette œuvre, comme tant d'autres, n'a pas été publiée du vivant de son auteur. *Le Neveu de Rameau* n'aurait jamais été porté à notre connaissance si un rocambolesque concours de circonstances ne l'avait tiré de l'ombre. De part et d'autre du Rhin. Un ami russe lui ayant prêté un certain manuscrit déniché à l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, parmi le lot vendu par Diderot à Catherine II, Schiller le lut et le communiqua à Goethe, lequel le traduisit et le fit éditer à Leipzig en 1805. Une quinzaine d'années s'écoulera avant que le public français le découvre à son tour. Sauf qu'au lieu de reproduire la version dont avait disposé Goethe, cette première édition (1821) résultait d'une traduction en français... de la traduction allemande ! Et l'on mesurera à quel point Goethe avait pris des libertés avec l'œuvre originale au bout de près d'un siècle. A la faveur d'un coup de théâtre. Un jour de 1890, l'archiviste de la Comédie-Française, Georges Monval, furetant parmi l'étalage d'un bouquiniste du quai Voltaire, examinait une collection de trois cents volumes de tragédies lorsque, niché entre les pages du tome 126, s'en détacha un manuscrit... celui du *Neveu de Rameau*, de la main de Diderot. Datant de la période 1773-1777, ainsi qu'il a été certifié. C'est d'après ce manuscrit que Plon a publié en 1891 l'édition qui fait foi. **Ph. D.**

Diderot *au cinéma : l'amer Denis ?*

Si Anna Karina reste l'incarnation de *La Religieuse* dans le film de Rivette censuré en 1965 et finalement sorti en 1967, les autres adaptations de cette œuvre de Diderot ont connu un destin plus modeste. En revanche *Jacques le Fataliste* inspira un très beau long-métrage à Bresson.

Avec Diderot, il est de coutume que le scandale soit au rendez-vous. Cela n'a pas manqué avec le septième art, à travers une affaire ayant marqué l'histoire de la censure en France. Après une adaptation au théâtre en 1963 – qui ne posa aucun problème –, le réalisateur Jacques Rivette et son producteur Georges de Beauregard tournèrent une version cinématographique de *La Religieuse,* avec Anna Karina. Fin 1965, alors que le film est encore en cours de tournage, des associations de parents de l'école libre et certaines autorités ecclésiastiques (l'Union des supérieurs majeures de France en tête) s'indignent. Parce qu'il évoque les pratiques homosexuelles dans les couvents, le film est jugé « blasphématoire ». Malgré ces requêtes, le long-métrage reçoit (deux fois) l'aval consultatif de la Commission de contrôle chargée de délivrer les visas d'exploitation, assorti d'une interdiction au moins de 18 ans. Coup de théâtre : le 31 mars 1966, le secrétaire d'Etat à l'Information Yvon Bourges interdit la sortie en salles pour des raisons d'ordre public, jugeant le film de nature « à heurter gravement les sentiments et les consciences d'une partie de la population ».

Le scandale éclate dans le milieu culturel, à l'image d'un Jean-Luc Godard écrivant à André Malraux une fameuse lettre ouverte au « ministre de la Kultur » ! *Suzanne Simonin, la Religieuse de Diderot* – désormais considéré comme un classique de la Nouvelle Vague – sera sélectionné au Festival de Cannes 1967, l'interdiction sera annulée par le tribunal administratif pour vice de forme et le film sortira en juillet 1967. Evolution des mœurs, la version de Guillaume Nicloux (2013) ne suscite, elle, pas le moindre scandale…

Il est vrai que ces deux œuvres se rattachent, malgré elles, à un sous-genre du cinéma, le « film de couvent » (*Le Narcisse noir* de Michael Powell en est le mètre-étalon), prétexte idéal à un peu d'anticléricalisme gratuit et, surtout, à des scènes polissonnes en costumes (la « nunsploitation »). On conseille à ce titre de jeter un œil coquin à une version ouvertement érotique de *La Religieuse, On l'appelle sœur désir* (1986) de Joe D'Amato. Un autre roman de Diderot – le libertin *Bijoux indiscrets* – connut un destin dans les salles spécialisées pour *Le Sexe qui parle* de Claude Mulot, classique du X avec Sylvia Bourdon, bien connue des amateurs…

En dépit de ce que son titre pourrait suggérer, le splendide *Dames du bois de Boulogne* (1945) ne relève pas de cette veine : l'austère Robert Bresson y livrait sa vision d'une partie de *Jacques le Fataliste et son maître.* Cette œuvre majeure de Diderot a d'ailleurs fait l'objet de diverses adaptations télévisuelles académiques – notamment celle de Claude Santelli (1984), valeureux soutier de l'ORTF –, et a inspiré certaines curiosités cinématographiques. Citons une transposition contemporaine et punk signée Antoine Douchet (1995) ou la version portugaise du discret João Botelho (2006). Qui prendra un peu de *saudade* ?

Baptiste Liger

LE PROGRAMME DU TRICENTENAIRE

LANGRES

Jusqu'à la fin 2013

Classée parmi les 100 Plus Beaux Détours de France à la suite du festival Langres Diderot, la ville natale de Diderot fêtera spécialement, en octobre prochain, le tricentenaire de sa naissance.

Le musée d'Art et d'Histoire Guy-Baillet accueillera l'exposition « En attendant Diderot... le cas Rousseau ». Elle illustrera le rapport que Diderot entretenait avec la maladie, comme en témoignent les planches de l'*Encyclopédie* traitant de chirurgie.

http://diderot2013-langres.fr/

Du 20 septembre au 6 octobre,

Troisième édition des Rencontres philosophiques de Langres, autour du thème « Matière et esprit ». Colloque sur Diderot avec la Sorbonne, théâtre avec le *Neveu du Rameau* de Nicolas Vaude, musique avec la récréation des Psaumes de François Pétouille, maître de chapelle à la cathédrale de Langres à l'époque de Diderot, par l'Ensemble vocal Montéclair.

Le festival s'achèvera fin 2013 par l'ouverture de la Maison des Lumières Denis Diderot, qui sera le seul musée de France consacré au philosophe, à son œuvre et à sa pensée.

PARIS

Jusqu'au 26 mai 2013

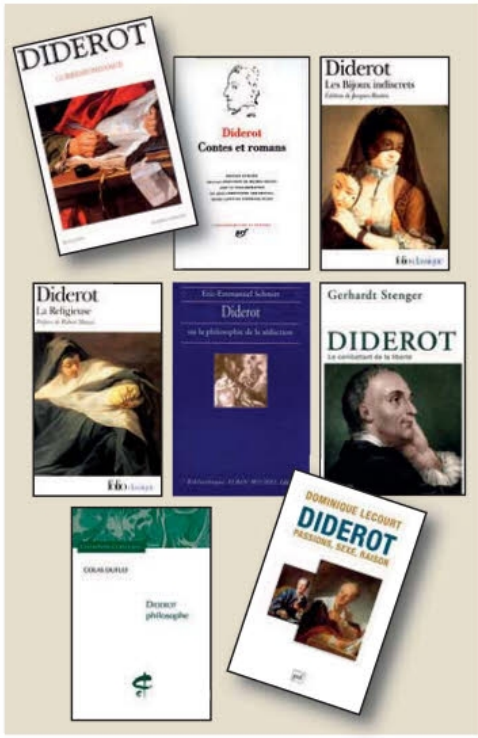
Au Théâtre de poche-Montparnasse. Une rencontre inattendue, par-delà les siècles, celle de Denis Diderot avec un jeune homme d'aujourd'hui, éclairagiste de théâtre. Voici le thème de *Diderot Bagarre* ,conçu d'après la correspondance du philosophe, adapté par Régis de Martin-Donos et Muriel Brot, et qui sera joué jusqu'au 26 mai prochain au Théâtre du Montparnasse à Paris.

A partir de septembre

Au théâtre le Ranelagh. Reprise en septembre de *La Religieuse*, mise en scène

Lectures

A l'aplomb de l'abondante bibliographie : la nouvelle édition critique des *Œuvres complètes* que poursuit Hermann.



Parmi les éditions de référence qui, excepté la dernière, ne sont pas vraiment « complètes », citons, dans l'ordre chronologique : *Œuvres complètes*, Jules Assézat et Maurice Tourneux, Garnier, 20 vol. 1875-1877 ; *Œuvres complètes*, édition « chronologique » par Roger Lewinter, Club français du livre, 15 vol. ; *Œuvres complètes*, édition critique et annotée par Jean Fabre, Herbert Dieckmann, Jacques Proust, Jean Varloot (édition dite « DPV »), Hermann, 1975, 33 volumes prévus, vingt-cinq parus.

Dans un format plus « maniable », on trouvera l'essentiel dans : *Œuvres* par Laurent Versini, Robert Laffont, coll. Bouquins, 5 vol. Cette édition tend à remplacer les cinq volumes parus dans la collection Classiques Garnier : *Œuvres romanesques* (Henri Bénac, 1951) ; *Œuvres politiques* (Paul Vernière, 1963) ; *Œuvres philosophiques* (Paul Vernière, 1964) ; *Mémoire pour Catherine II* (Paul Vernière, 1966) ; *Œuvres esthétiques* (Paul Vernière, 1968). Enfin, La Pléiade a prévu quatre volumes dont deux ont paru à ce jour, sous la direction de Michel Delon : *Contes et Romans* (2004) et *Œuvres philosophiques* (2010).

En format de poche, on recommande de découvrir Diderot avec la lecture du *Neveu de Rameau* et de *Jacques le Fataliste* (Garnier-Flammarion, Folio, Le Livre de poche). Ensuite, *Le Supplément au voyage de Bougainville* et pour les amateurs du Diderot un peu leste les deux chefs-d'œuvre que sont *Les Bijoux indiscrets* et *La Religieuse*. Pour *Le Rêve de d'Alembert* et pour la *Lettre sur les aveugles* (tous deux en Garnier-Flammarion), se reporter à l'édition présentée par Colas Duflo pout le premier et à celle de Marian Hobson et de Simon Harvey pour la seconde.

BIOGRAPHIES

Pour un « condensé » de la vie et de l'œuvre, Raymond Trousson, *Diderot*, Folio Biographies (Gallimard, 2007) complète le *Diderot par lui-même* de Charly Guyot (Seuil, 1953). Plus substantiels, du même Trousson, *Denis Diderot ou le vrai Prométhée* (Tallandier, 2005). Et, tout récemment d'un spécialiste reconnu, Gerhardt Stenger, *Diderot. Le combattant de la liberté* (Perrin 2013) ; et, pour les aficionados, la grande biographie en trois volumes de Pierre Chartier : *Vies de Diderot*, I « L'école du persiflage », II « Prestiges du représentable », III « La mystification déjouée » (Hermann, 2011) qui offre un portrait « gigogne » de l'homme au prisme de l'œuvre.

ESSAIS

L'essai d'Eric-Emmanuel Schmitt, *Diderot ou la philosophie de la séduction* (Albin-Michel, 1997) a contribué à diffuser l'image d'un Diderot philosophe paradoxal. Dans un style différent, plus « diderotien » dans la forme, l'essai, plus ancien, d'Elisabeth de Fontenay, *Diderot ou le matérialisme enchanté* (Le Livre de poche), a marqué les esprits. Accessoirement, on lira avec profit l'introduction de Jean-Claude Bonnet, *Diderot. Promenades dans l'œuvre* (Le Livre de poche).

Le théâtre de Diderot est remarquablement exposé par Béatrice Didier dans *Diderot dramaturge du vivant* (PUF, 2001).

Sans se perdre dans l'abondante littérature savante sur Diderot philosophe, on doit rappeler, de Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie* (Bibliothèque de l'Evolution de l'Humanité, Albin Michel, rééd. 1997) qui montre que l'*Encyclopédie*, loin de détourner Diderot de son œuvre littéraire, en fut le laboratoire. On lira avec intérêt aussi Jacques Chouillet, *La Formation des idées esthétiques de Diderot* (Armand Colin, 1973) et Jean Starobinski, *Diderot, un diable de ramage* (Gallimard, 2012), grands lecteurs de Diderot, sans omettre le recueil d'articles du regretté Yvon Belaval, *Etudes sur Diderot*, (PUF, 2003). Plus récemment Colas Duflo, *Diderot philosophe* (Honoré Champion) s'efforce de souligner la cohérence de la pensée de Diderot. La petite synthèse de Jean-Claude Bourdin, *Diderot. Le matérialisme* (PUF, 2003) fait le point sur cette question. Enfin pour avoir une vue d'ensemble pleine de finesse en moins de cent pages, on recommandera vivement : Dominique Lecourt, *Diderot, passions, sexe, raison* (PUF, 2013).

Jean Montenot

par Nicolas Vaude (avec Christelle Reboul) et du *Neveu de Rameau*, mise en scène par Jean-Pierre Rumeau (avec Nicolas Vaude).

NANTES

Du 24 au 26 mai

« 1749. Les dogmes qui fondent la société d'Ancien Régime s'effondrent. Diderot y contribue largement avec la publication d'un ouvrage athée et matérialiste et d'une satire érotique moquant les plus illustres sujets du royaume. Il est emprisonné. Il noue alors avec Berryer, le lieutenant de police, Mme de Puisieux, sa maîtresse, et son ami J.-J. Rousseau un dialogue qui nous permet de saisir toute la modernité de sa pensée ». Les 24, 25 et 26 mai, le public nantais pourra découvrir Diderot en prison, de Gerhardt Stenger et Henri Mariel, au théâtre de l'Entracte, avec les acteurs Henri Mariel, Béatrice Templé, Michel Valmer et Franck Steinmetz.

http://www.sallevasse.fr

MONTPELLIER

Du 5 octobre 2013 au 12 janvier 2014

Le musée Fabre de Montpellier-Agglomération et la Fondation de l'Hermitage de Lausanne présentent l'exposition *Le goût de Diderot*, du 5 octobre 2013 au 12 janvier 2014. Ce partenariat rappelle l'importance des influences et des contacts entre les grands esprits de la France et de la Suisse au siècle des Lumières. Le musée Fabre, riche de l'une des plus belles collections françaises de peinture et de sculpture de la seconde moitié du dix-huitième siècle, avait toute légitimité à rendre cet hommage. A travers certaines œuvres de grands peintres (Boucher, Chardin, Vien, Greuze, Vernet...) et de sculpteurs (Pigalle, Houdon...) l'exposition permet de se représenter le goût et l'œil de Diderot, tels qu'ils se révèlent dans ses critiques du Salon, écrites à partir de 1759. Il s'agit aussi d'évaluer l'impact de ses textes sur le monde de l'art.

http://musee.fabre@montpellier-agglo.com

KIOSQUE.FR

L'écrivain frappe toujours deux fois !

Antoine PIAZZA

Il y a quatorze ans, l'écrivain sétois faisait ses débuts avec *Roman fleuve*, passionnant récit d'aventures doublé d'une réflexion aiguë sur les liens entre réalité et imaginaire. Fait rare : il en publie aujourd'hui une nouvelle version, nettement améliorée.

La mention est discrète, presque invisible si on n'y regarde pas à deux fois. Il est pourtant bien inscrit « nouvelle version » au dos du *Roman fleuve* que vient de faire paraître Antoine Piazza aux éditions du Rouergue – là même où ce vertigineux récit d'aventures avait déjà été publié, il y a tout juste quatorze ans. De quoi désarçonner les plus fervents de ses suiveurs, peu habitués à voir un écrivain altérer sa production !

L'écrivain de 56 ans est, il est vrai, un habitué des cabrioles littéraires. Natif de Mazamet, comme l'ancien champion cycliste Laurent Jalabert, Antoine Piazza a lui-même tâté de la petite reine – il avait d'ailleurs offert, il y a quelques années, le récit rêveur de ses balades en bicyclette en pays nippon dans *Un voyage au Japon*. Et au cours de la dernière décennie, il a aligné les romans comme autant d'étapes contrastées d'une carrière littéraire remarquable. On se souvient notamment des *Ronces*, chronique acérée de son quotidien d'instituteur dans l'arrière-pays sétois. De *La route de Tassiga*, écho de ses années de coopération en Afrique subsaharienne. Ou encore du *Chiffre des sœurs*, récit de la geste familiale, comme un écho à un passé aujourd'hui englouti. Autant d'ouvrages à l'écriture ciselée et au phrasé entêtant, qui ont fini de consacrer le talent de cet auteur résolument discret. Rien pourtant ne pouvait préparer à cette nouvelle virée, qui revient à son premier roman dans un rétropédalage des plus étonnants.

A l'origine de cette entreprise aussi rare qu'improbable, il y a d'abord un hasard éditorial. Disponible en poche, chez Folio, depuis 2001, le roman s'apprêtait à rejoindre le giron du groupe Actes Sud et à reparaître dans la collection Babel. Alerté par son éditrice, Sylvie Gracia, l'écrivain en profite pour se replonger dans cet imposant récit, qui signait alors son entrée en littérature. « Avant la parution de *Roman fleuve*, j'ai dû écrire huit ou neuf romans, tous refusés par des éditeurs », se souvient cet admirateur de Boris Vian, à l'accent chantant. J'en suis venu à me dire que je n'étais pas fait pour l'écriture. Mais je crois surtout que je n'avais pas encore coupé le cordon avec les auteurs qui m'avaient marqué. En tant qu'auteur, j'ai connu une adolescence prolongée. » La maturité est arrivée à point nommé.

Publié lors de la rentrée littéraire 1999, *Roman fleuve* rencontre à l'époque un joli succès critique, ponctué par une sélection dans les dernières listes des prix Wepler et Femina. Succès que peine à comprendre Piazza : « Il fallait être bien indulgent pour ne pas voir les défauts du livre ! » En relisant son œuvre première, l'écrivain n'a en effet pu qu'en constater les multiples « faiblesses » – des longueurs dommageables, quelques redondances, un dénouement frustrant. Convaincu de reprendre son texte, il demande le fichier informatique à l'éditeur, qui se révèle inutilisable. Il faut alors tout retaper. Ce qui ne devait être qu'une simple correction devient, huit mois durant, un travail entier de réécriture, avec le « désir d'aller beaucoup plus loin » que dans la première version.

Un pari réussi à la lecture de ce « nouveau » *Roman fleuve*, qui a vu son auteur changer de braquet pour s'élever à la hauteur de ses ambitions. Les dialogues y sont plus percutants, les personnages ont gagné en épaisseur, la conclusion s'est enrichie d'annexes burlesques. « Entre ces deux versions du livre se sont écoulées quatorze années, au cours desquelles j'ai écrit cinq livres. Le métier a fini par rentrer ! » savoure Piazza, sans arrogance déplacée.

Du roman originel il a fort heureusement conservé la – formidable – trame initiale. Imaginez une France gouvernée, à l'aube du XXIe siècle, par un tyran nationaliste, ayant

Le président tyran a un plan : faire basculer toute la population dans le domaine inviolable de la fiction

KIOSQUE.FR

Antoine Piazza a entièrement réécrit sa première œuvre.

aboli « les tractations électorales, obsolètes et ridicules, qui paralysaient le pays ». Menacé par ses voisins, membres de la Confédération des Etats européens, le pays guette avec angoisse les premiers signes d'une guerre qui s'annonce terrible. Néanmoins, pour éviter cette déroute annoncée, le président Collet-Personnaz a un plan : faire basculer par décret l'ensemble de la population dans le domaine inviolable de la fiction, afin de la dérober aux horreurs du conflit armé ! Mais encore faut-il pour cela recenser l'ensemble de la production littéraire nationale…

Premier témoin de cet effarant projet, Jean-Pascal Viennet est appelé à la rescousse par les autorités pour en faciliter la réalisation. Ecrivain raté mais connaisseur émérite des lettres françaises, le jeune homme se voit confier une mission secrète dans le Midi. Son but : retrouver la tombe du bon docteur Benassis, bienfaiteur de la cité de Pézenas dans *Le Médecin de campagne* de Balzac. Mais il se trouve bientôt nez à nez avec les premiers colons chargés de peupler le « Territoire de Repli Déréistique » – nom officiel donné au domaine de la fiction. Une petite île sur le Rhône où cohabitent désormais la Gervaise de *L'Assommoir*, le chevalier Des Grieux de *Manon Lescaut*, ou encore la « première femme de chambre de la baronne Putbus », chère à Marcel Proust…

De cet alléchant point de départ, Antoine Piazza livre un grand roman d'aventure, où le suspense prend ses quartiers dans un univers absurde et inquiétant, digne du *Brazil* de Terry Gilliam. Mais au-delà de son évidente efficacité narrative, *Roman fleuve* propose surtout un hommage sincère au monde littéraire, dont les héros – fameux ou anonymes – peuplent le récit de leurs silhouettes familières. « La magie de la littérature, c'est d'exister dans une dimension à part, à la fois proche et inaccessible, souligne aujourd'hui l'écrivain. Pour moi, Julien Sorel, par exemple, existe davantage qu'un individu anonyme du Moyen Age. Certes, il n'est pas réel, mais chaque lecteur du *Rouge et le Noir* continue encore, aujourd'hui, à lui donner chair. »

Antoine Piazza développe avec malice sa marotte. Car, entre ces deux mondes parallèles que sont le réel et la fiction, ne subsiste ici qu'une frontière ténue. Une frontière qui peut être franchie grâce au pouvoir de la langue, selon la théorie du fascinant Eugen Kleber-Gaydier, figure même du « grant-écrivain » national. Avatar à peine dissimulé de Saint-John Perse – il a d'ailleurs raflé le Nobel en 1960 au nez et à la barbe du poète des Iles –, cet auteur adulé de *Refuge des Celtes* ou de *La Revanche des abîmes* fut le premier à penser la « puissance du Verbe fondateur », capable de transférer un individu dans un personnage fictionnel. Une propriété découverte lors de sa captivité durant la Seconde Guerre mondiale – prétexte à une escapade détonante dans le bureau du docteur Goebbels…

Ce détour du roman par l'Allemagne nazie n'apparaît pas, ici, comme un artifice dispensable. Il se justifie en dénonçant une vision totalitaire de la littérature. Car si ambitieuse qu'elle soit, l'entreprise présidentielle de « collection systématique et intégrale de la production littéraire depuis l'aube de notre civilisation » n'est pas sans danger : en inscrivant cet héritage dans le roc, elle le fige dans un absolu indépassable, sans âme et sans avenir. Cette idée, Antoine Piazza la défendait déjà dans la première version du roman. Et il n'est pas sans ironie que de le voir aujourd'hui reprendre son ouvrage, prouvant par l'exemple que la littérature peut et doit être mouvante, malléable, sans cesse renouvelable et renouvelée. « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », avance le dicton populaire. Sans doute ne relit-on jamais non plus deux fois le même roman.

Julien Bisson

EXTRAIT « N'oublions pas que, de leur côté, les grands génies de notre littérature, aidés, dans une moindre mesure, par les poètes de troisième ordre et les modestes tâcherons de la chose écrite, pourvu que ces derniers fussent d'une probité exemplaire, ont constamment maintenu le fil qui relie l'homme au Verbe fondateur. Celui-ci, en effet, ne serait d'aucun secours pour le Reich s'il n'y avait, vaste et accueillant, le décor des milliers de livres de notre patrimoine germanique depuis le *Chant de Hildebrand* ou la *Chronique des empereurs*... Ce décor sera le refuge de tous ceux que le Führer aura désignés dans un ultime décret. Aujourd'hui, toutes les conditions sont réunies pour que, dans la seconde qui suivra l'effondrement, le peuple allemand, voire vingt ou trente personnes appartenant à l'élite du régime, franchissent le voile ténu qui sépare la réalité de la fiction et trouvent refuge dans l'immensité de notre littérature, s'incarnant dans un personnage de tragédie ou de roman ou rejoignant l'anonymat d'un soldat saxon dans une épopée de Klopstock... » (p. 106)

★★★ ***Roman fleuve*** (nouvelle version) par **Antoine Piazza,** 368 p., Le Rouergue, 22,50 €

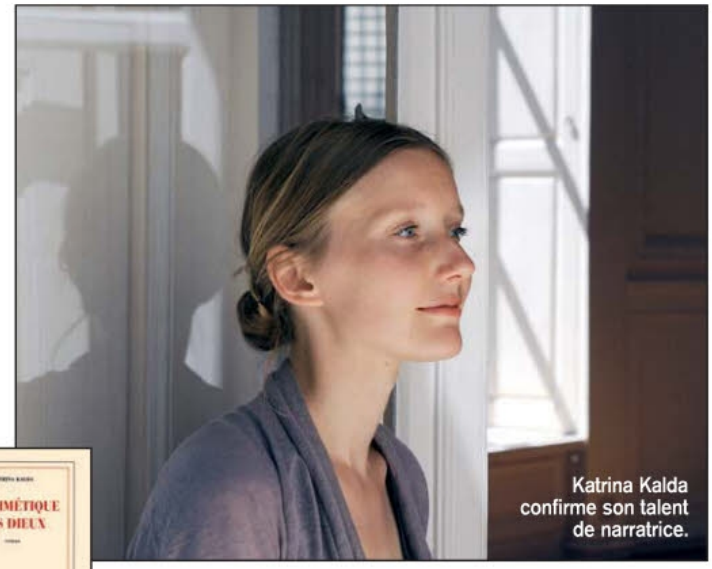
ALEXA BRUNET/TRANSIT

KIOSQUE.FR

Echec et maths

Katrina KALDA

Arithmétique des dieux plonge ses racines dans les heures sombres de l'occupation soviétique en Estonie. Un récit poignant et mélancolique.


Katrina Kalda confirme son talent de narratrice.

Remarquée dès son premier livre, *Un roman estonien* (Gallimard, 2010), Katrina Kalda passe haut la main l'épreuve du deuxième roman avec *Arithmétique des dieux*. Née à Tallinn en 1980, la jeune femme y raconte l'histoire d'une certaine Kadri Raud qui a consacré sa vie au « folklore finno-ougrien ». A 34 ans, celle-ci est « sans mari, ni amant, ni enfant » et affirme que « l'amour est une gigantesque supercherie visant à assurer la survie de l'espèce humaine ».

L'héroïne et narratrice de Katrina Kalda se présente comme l'être le plus rationnel de sa famille. Kadri n'est pas superstitieuse, elle ne croit « ni aux fantômes, ni aux rêves prémonitoires ». Sujette aux cauchemars, aux malaises et aux insomnies, elle a grandi dans l'Estonie soviétique avec ses grands-parents, ses parents, son oncle et ses tantes, ses cousines, dans un logement accordé par le Parti communiste.

★★★ ***Arithmétique des dieux*** par **Katrina Kalda,** 214 p., Gallimard, 16,90 €

Grand-mère Eda était directrice d'usine. Maniaque de l'ordre, premier violon dans l'orchestre symphonique de Tallinn, papa était toujours parti à un concert ou à une répétition. Maman, elle, était professeur de piano et accompagnatrice de danse à l'Opéra. En 1989, elle a franchi le rideau de fer en emmenant sa fille avec elle. S'est installée à Paris, dans une chambre de bonne, où elle est devenue, grâce au réseau d'entraide des émigrés baltes, dame de compagnie d'une vieille Polonaise mourante, femme de ménage et serveuse dans la restauration rapide…

Le récit de Kadri est entrecoupé des lettres envoyées en 1945 à Eda par son amie Lisbeth. Amie qui signe Liisi et détaille la rudesse de son quotidien. Liisi était alors déportée dans un kolkhoze en République socialiste soviétique de Russie. Dans le district de Kargasok, elle trimait du soir au matin dans une fabrique quand elle n'était pas dans les champs à débroussailler, dès le printemps…

Très enlevé, *Arithmétique des dieux* plonge le lecteur dans les heures sombres de l'Estonie. Comme l'avait fait Sofi Oksanen dans *Purge,* qui revenait déjà sur l'occupation allemande pendant la Seconde Guerre mondiale et la répression soviétique. A l'instar d'Oksanen, Katrina Kalda croise habilement les méandres et les secrets d'une famille avec les cahots de l'Histoire. Le résultat donne un roman à la fois poignant, mélancolique et incarné.

Alexandre Fillon

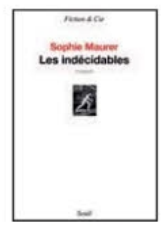
Silence, on tourne

Sophie MAURER

De New York à Denver, un « road book » façon Wim Wenders ou Jim Jarmusch, à la poursuite d'un homme en quête de paix.

Un soir, trois mois après la mort de son père, Ariel n'est pas rentré et s'est enfui, laissant derrière lui sa compagne, Lou, et leur bébé pour prendre la direction des Etats-Unis. Sacha, le narrateur du beau roman de Sophie Maurer, est son ami depuis l'enfance et la petite école. Il pense tout savoir de lui, « même les choses inavouables ». Les garçons viennent de petits villages. De ceux avec « moins de mille habitants et pas un seul feu rouge ».

Célibataire depuis sa rupture avec Chloé, Sacha a un travail qui consiste à traduire des livres d'auteurs américains dans une langue proche de la sienne. Peu à peu, il nous apprend à mieux connaître Ariel. Un type habité qui n'a jamais pu supporter « la couleur, ni la pleine lumière ». Un type qui ne faisait jamais les choses comme tout le monde et prétendait : « Je suis une publicité mensongère, une promesse faite en croisant les doigts derrière soi. »



★★★ ***Les Indécidables*** par **Sophie Maurer,** 138 p., Seuil, 16 €

Sacha s'envole à son tour vers les Etats-Unis. Se rend d'abord à New York. Chez Flora, une peintre et sculptrice qu'Ariel a aimée jadis. Son périple lui permet de croiser des gens qu'il prend le temps de regarder et d'écouter. Tel Eric, routier qui aime lire et affirme : « Nous sommes un pays d'enfants » en évoquant sa terre natale. Les voici en route vers Detroit, dont Sacha aime les musiques nées là-bas. Une ville « éventrée, comme sortant d'une guerre civile, d'un bombardement, d'un séisme de magnitude 7 sur l'échelle de Richter, de n'importe quoi capable d'effondrer sans distinction bâtiments et habitants ».

Mais la réceptionniste de l'hôtel leur ayant indiqué qu'Ariel n'est pas resté, qu'il a continué en direction de Chicago, il faut poursuivre le voyage. En interrogeant son répondeur, Sacha y trouve un message d'Ariel où celui-ci explique qu'il a besoin de silence et de temps. Ce qui ne l'empêche pas de poursuivre sa quête. De descendre ensuite à Denver, « l'ultime fanal avant l'Ouest »… Deuxième roman de Sophie Maurer après *Asthmes* (Seuil, 2007), *Les Indécidables* frappe d'un bout à l'autre par son climat, ses paysages, ses émotions. L'écrivaine a l'art de la torpeur, du flottement. Une manière originale de s'emparer d'un pays si bien filmé par Wim Wenders ou Jim Jarmusch. Le voyage vaut largement le détour.

A.F.

HÉLIE/GALLIMARD

KIOSQUE.FR

L'amour sur un volcan

Yanick LAHENS

Un roman psychologique, réaliste et érotisant, dans une capitale haïtienne au bord du drame.

Désir et amour sont des tremblements permanents, et à Port-au-Prince plus encore qu'ailleurs, suggère Yanick Lahens. Trois ans après le séisme dans la capitale haïtienne, elle écrit toujours sur la faille (un mot, simple et terrible, qui était le titre de son précédent livre). *Guillaume et Nathalie* est une composition plus subtile que le titre, un peu anodin, peut laisser croire.

Subtile, la voix narrative qui suit ces deux personnages, émise toujours légèrement à distance, respectant tous les gestes de leurs approches et chaque souffle de leur désir. Au début, cette voix raconte au présent. Il y a Guillaume, un type qui « à l'aube de la cinquantaine, [...] ne changera pas. Il n'en a plus besoin. Il a déjà fait ses preuves. Dans sa profession et auprès des femmes. » Il y a Nathalie, épanouie, qui « avoue une trentaine et trois ou quatre années » : « Quelque chose, dans leur façon d'avancer vers la porte d'entrée de l'immeuble, indique que, s'ils ne sont pas encore des amants, ils sont sur le point de le devenir. L'imminence d'un tel événement semble inéluctable. » Et Yanick Lahens de nous faire entrer pudiquement dans la scène, avant de changer de voix, d'adopter le temps passé dès le troisième chapitre.

Subtile encore, la façon dont le roman attire la complicité de la ville dans l'histoire, mêlant celle-ci aux bruits, à la chaleur, à la pesanteur et à la réalité d'une capitale qu'on sent déjà (le livre se déroule fin 2009) au bord d'un drame aussi imminent que l'explosion du désir. Nous sommes entre Pétionville, banlieue de Port-au-Prince, et la petite ville de Léogâne, à quelques encablures de là où les deux amants se rencontrèrent dans un centre polyvalent où travaille Guillaume. Celui-ci, employé dans une ONG, est devenu un peu blasé à force de se briser contre des murs de désillusion. Nathalie, elle, est de la génération d'après, qui ne connaît ni illusions ni désillusions.

Subtile enfin, la rencontre, la collusion, entre l'érotisme le plus pur exploré par les deux amants et l'angoisse d'un drame que l'on sent monter au même rythme que l'excitation sexuelle. Dans un livre où Yanick Lahens n'oublie pas de décrire le contexte social, voici une réflexion pleine de vie sur le basculement de l'âge et la crainte de perdre tout désir. *Guillaume et Nathalie* est un court roman où on fait l'amour comme sur un volcan.

Hubert Artus

★★★ ***Guillaume et Nathalie*** par **Yanick Lahens,** 180 p., Sabine Wespieser, 18 €

Piéton de Paris

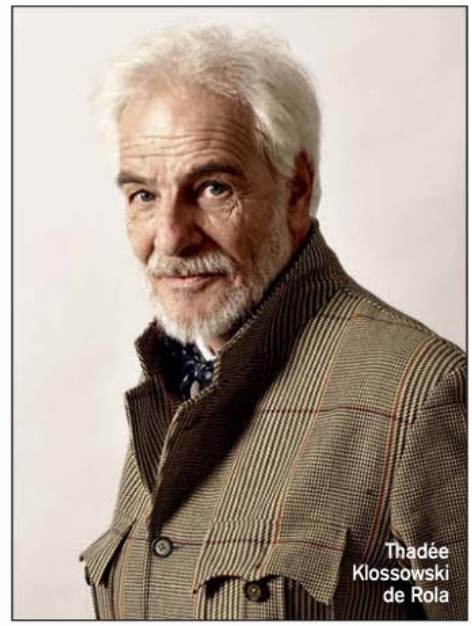
Thadée KLOSSOWSKI DE ROLA

Ce dandy qui fréquenta le Tout-Paris des années 1970 publie des extraits de son journal. Très beau retour sur une jeunesse bohème.

Responsable de l'édition en six volumes des *Œuvres complètes* de Georges Bataille, fils du peintre Balthus, Thadée Klossowski de Rola a longtemps attendu avant de publier son premier livre. *Vie rêvée* regroupe des pages de son journal de l'année 1965 puis des années 1971 à 1977. Lorsqu'on s'y glisse, le jeune Thadée a 21 ans et se déclare « raté ». Il vient de lire d'une traite la *Recherche* de Proust à l'infirmerie militaire. Pour l'heure, il loge dans l'ancien bureau de Bataille – « le wagon », soit deux pièces rue Saint-Sulpice – dont les livres et les manuscrits remplissent la bibliothèque.

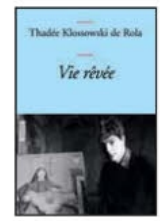
Torturé par sa fainéantise, il gagne un peu d'argent en rewritant des textes pour la revue *Planète*, mais il lui faut aussi vendre des tableaux de Fautrier afin de survenir à ses besoins. Le jeune homme sort beaucoup. Fréquente Maxim's, Lipp, Chez Castel ou le 7. Les femmes qui l'entourent se nomment Bell, Baba ou Loulou qui a manqué mal tourner à Tanger avec Brian Jones. Le diariste boit des vodkas campari, s'interroge sur « l'abandon de la perspective », se plonge dans des livres d'André Dhôtel, Virginia Woolf traduite par Yourcenar, les polars de Ngaio Marsh ou *La Coupe d'or* de Henry James où le frappe « la chose indicible, la situation inextricable ».

« J'écris comme on marche, inquiet, dans la venelle – qui me suit ? qui me pousse, vers quel traquenard ? », note-t-il. Sa plume affûtée ravive tour à tour les souvenirs. Celui de Pierre Jean Jouve et de ses pieds « vernis, très élégants » entrevus à Cabris quand il avait 5 ans ; celui d'une visite à Ezra Pound, à Rapallo, avec Dominique de Roux ; ou d'un Tennessee Williams qui, à Venise, l'a appelé « Today ». Voici que l'on croise Yves Saint Laurent, « ce fêlé, grand garçon malicieux » ; Marisa Berenson avec « son visage de musaraigne » ; Helmut, Mathieu, Marceau ou l'oncle Pierre, « petit homme courbé, emphatique ou chuchotant tout d'un coup, comme environné de mille dangers ».



Thadée Klossowski de Rola

JF. PAGA



★★★ ***Vie rêvée*** par **Thadée Klossowski de Rola,** 320 p., Grasset, 22 €

Thadée Klossowski de Rola n'en rajoute jamais. Il n'est pas dupe pour un sou, saisit les êtres, les moments et les lieux avec éclat et poésie. Ce piéton de Paris manifeste un goût très sûr pour les choses vues, les portraits qu'il brosse en un tour de main habile. Sa langoureuse et trépidante *Vie rêvée* révèle parfois des accès de mélancolie, de tristesse avant que le dandy n'embraye et reprenne sa route avec élégance.

Alexandre Fillon

KIOSQUE.FR

Quand l'éphémère devient essentiel

Il faut arrêter de répéter des sottises. Non, la nouvelle française n'est pas la mal-aimée de la littérature ni rien de mieux que le laboratoire du roman. Les lecteurs de l'Hexagone ne boudent pas le texte court pour se précipiter exclusivement sur les Anglo-Saxons. Chaque année, des festivals (Place aux nouvelles à Lauzerte), concours (Tu connais la nouvelle à Saint-Jean-de-Braye) et prix Goncourt (remis le 7 mai) célèbrent ce genre littéraire. Il ne faut pas y voir juste un exercice de style ou un apprentissage mais une forme serrée, expresse, intense, un travail d'orfèvre qui transforme l'éphémère en essentiel. Voici quatre recueils qui viennent de paraître, tous différents dans leur approche de la nouvelle. Ils démontrent bien que le terreau est fertile, le genre bien vivant dans sa diversité.

Annie SAUMONT
La styliste

Elle en a écrit par centaines. Des nouvelles très courtes comme si le lecteur entrait dans la pièce au moment de la crise, dans le parc à l'instant décisif, ou sur la place du village, dans la cité, à l'école, au bistrot. Annie Saumont appuie là où ça va justement faire mal. Ce qui s'est passé avant, à nous de le deviner, ce qui se déroulera ensuite n'aura plus aucune importance. Annie Saumont est une tornade et pourtant ses mots sont comptés, légers ou brusques et toujours murmurés. Les faits divers sont un peu sa tasse de thé, le suspense est sa nourriture quotidienne, mais elle aime aussi les petits accrocs de l'existence, les chemins de traverse, les modestes, les indignes, les transparents. Prenez son nouveau livre, *Un si beau parterre de pétunias* : on y croise cette vieille dame trop solitaire depuis la mort de son chien. Seules les fleurs du jardin lui apportent un semblant d'occupation, une raison de se lever le matin. Elle songe à prendre des locataires. Il faudrait qu'ils soient parfaits. Mais les gens ne sont jamais comme on les imagine. Comme ce garçon de café mélancolique, cet enfant qui voudrait tant voir comment la première femme a pu naître de la côte du premier homme, ou cette vieille épouse un peu ennuyeuse. Pour parler du monde entier en le regardant par le chas d'une aiguille, Annie Saumont a un truc : elle tord l'écriture, lui donne un rythme qui frise l'incongru, détourne l'orthographe, ignore la ponctuation ou la déplace légèrement.

Annie Saumont est une toute petite femme qu'on ne remarque pas dans la rue, elle en profite pour observer sans être vue et rapporter de quoi nourrir des textes insolents. Pour tenter de la définir, depuis son premier recueil de textes courts, en 1969, on dit qu'elle est singulière. Non, Annie Saumont est unique. **Christine Ferniot**

★★★ ***Un si beau parterre de pétunias*** par **Annie Saumont,** 210 p., Julliard, 17 €

Thierry JONQUET
Hommage au noir

Il aimait le roman noir, plongeait volontiers dans le fait divers et les sales histoires du quotidien. Thierry Jonquet est mort en 2009 après avoir écrit des nouvelles, romans, pièces de théâtre, scénarios de bande dessinée. Il n'en avait pourtant pas fini avec le monde et ses obscénités mais le temps lui a manqué. Ses débuts dans un centre de gériatrie lui avaient démontré que la vie ne s'achevait pas sur un lit de roses. Plus tard, en lisant des Série Noire, il va comprendre que la littérature populaire peut exprimer l'urgence et la barbarie. Il écrit son premier roman en 1982, *Mémoire en cage*. Viendront plus tard *Mygale, Les Orpailleurs, Moloch, Mon vieux…* puisant dans l'horreur ordinaire des sujets de fiction noire.

400 coups de ciseaux, son recueil posthume, est un testament, composé de textes courts, inédits ou publiés un peu partout au fil des années, des *Temps modernes* à Eden Productions. Parfois, l'auteur apprécie de titiller le fantastique, revient faire un tour dans un hôpital psychiatrique où la sociothérapie n'a pas que du bon, traîne en zonzon ou du côté du périphérique. Le voilà entre Hambourg et Aubervilliers, ou bien entre Calais et Douvres pour trafic d'organes. Il écrit droit, la fioriture n'est pas son style quand il grince des dents.

Thierry Jonquet savait regarder autour de lui, dénicher une petite histoire qui symboliserait une grande tragédie. *400 coups de ciseaux*, nouvelle inédite qui donne son titre au recueil, est emblématique de son univers : double machination, personnages au bout du rouleau, mécanique impeccable jusqu'au moment où la faiblesse des sentiments reprend le dessus. Les histoires d'amour finissent mal, en général… **C.F.**

JULLIARD

★★★ ***400 coups de ciseaux*** par **Thierry Jonquet,** 240 p., Seuil, 18 €

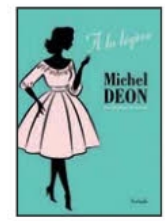
KIOSQUE.FR

Michel DÉON

Sur un air des années 1950

Dans les nouvelles de Michel Déon, les jeunes femmes ont des profils de médaille. Les couples illégitimes s'aiment près d'un feu de bois. Dans une crique à l'abri des intrus, on regarde une jeune fille prénommée Agnès se baigner nue puis s'allonger sur le sable tiède. On dîne sur la terrasse en buvant des cocktails délicats. Les hommes s'habillent même en vacances et les femmes proposent d'aller danser à un bal de village où l'on joue encore la *Comparsita,* un tango vieux comme le monde. Les histoires de Michel Déon ressemblent à un film des années cinquante dont les héros sont d'une beauté à vous couper le souffle : un peu de Maurice Ronet pour le charme troublant face à leurs confidentes, amies et maîtresses impossibles ayant un faux air d'Annie Girardot ou de Françoise Arnoul. Des courts métrages en noir et blanc, nostalgiques et distingués.

La couverture d'*A la légère* dit tout cela : papier chic, dessin de jeune femme en ombre chinoise accompagnant le titre, comme une brume de mai. Les textes sont inédits ou presque, car ils ont paru dans des magazines comme *Votre beauté* en 1956 ou *La Parisienne* en 1953. Michel Déon décrit un monde qui n'existe pas où les héroïnes ont de ravissants genoux et laissent deviner le liseré d'une culotte blanche. La dernière aventure se déroule à Formentera. On peut y lire : « La mort du pittoresque a sonné le glas de la vie d'aventures. » Mais dans cette île, les étrangers sont encore rares et les filles ne s'effarouchent pas : elles parlent volontiers aux inconnus du continent. Michel Déon est d'abord l'auteur de romans comme *Les Poneys sauvages, Un taxi mauve, Le Jeune Homme vert*, mais ses rares nouvelles soulignent ses talents de styliste désenchanté. **C.F.**



★★ ***A la légère*** par **Michel Déon,** 128 p., Finitude, 13,50 €

Tonino BENACQUISTA

Claustro héros

Assassin anonyme, ce n'est pas une vocation pour le personnage de « Meurtre dans la rue des Cascades », première nouvelle du recueil signé Tonino Benacquista. Cet homme ne supporte pas d'être ignoré. Et pourtant, le tueur par accident reste invisible dans la foule, oublié comme n'importe quel péquin. Quand les prisons regorgent de vrais et faux coupables, ce monsieur Zéro paraît tout triste de rester dehors, cherche la punition, l'aveu extorqué, la course-poursuite. Idem pour le héros de la deuxième fiction, « L'origine des fonds » : un type gâté par la vie et qui n'en est pas plus heureux. Il est riche, extrêmement et inutilement puissant. La fortune est venue par hasard après une enfance sans grâce. Et le voilà, face à un presque inconnu, capable de faire le chemin à l'envers, revenir sur un mensonge d'enfant et s'en trouver rasséréné. Parfumeur amoureux trop tard, antiquaire vieillissant, gamin enfermé dans son secret, milliardaire éloigné du monde… tous ces hommes se sont écartés de la vie, comme si le silence les glorifiait.

Souvent écrites à la première personne, les nouvelles de Tonino Benacquista préfèrent l'ombre à la lumière, fermant la porte sur des secrets bien gardés. Dehors, il y a trop de clinquant, de gens qui vous bousculent et parlent à tort et à travers. On retrouve dans ces textes courts des thèmes chers au romancier et scénariste qui préfère les silhouettes aux marioles. Auteur de romans noirs, il sait que les hommes d'apparence banale cachent des doubles vies chargées de secrets. Ici, le mystère n'est pas toujours un mauvais signe. Une douleur d'enfance peut transformer un fils fragile en homme puissant. On sent chez l'auteur un plaisir du détail, quelque chose de naturaliste dans l'écriture, une pincée de claustrophobie ironique, comme on rajouterait une épice pour donner du goût. Un bon goût. **C.F.**

★★★
Nos gloires secrètes par **Tonino Benacquista,** 230 p., Gallimard, 17,90 €

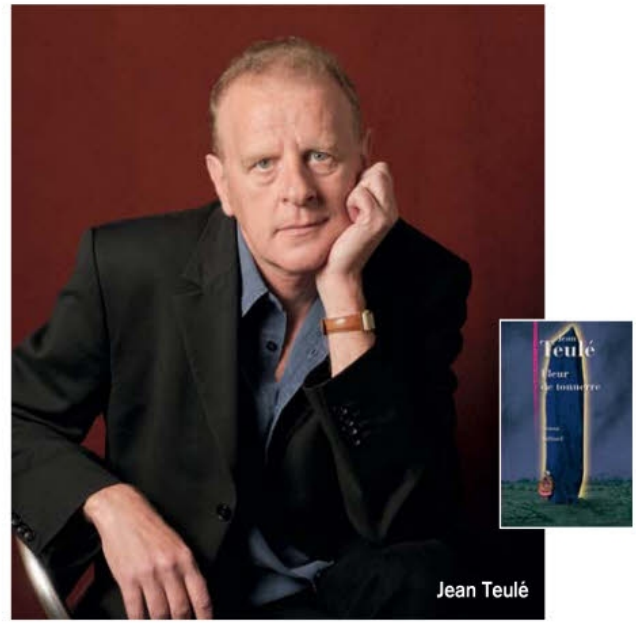
D.R

KIOSQUE.FR

Arsenic celtique

Jean TEULÉ

Fasciné par la Bretagne, sa langue et ses légendes, l'écrivain dresse le portrait d'Anne Jégado, célèbre tueuse en série du XIXe siècle.



Il a toujours eu de l'affection pour les filles bancales et les gars qui ont un grain. Après avoir tâté de la bande dessinée puis de la chronique télévisée, Jean Teulé s'est tourné vers la fiction, concentrant ses histoires sur des personnages qui ne deviendraient jamais des héros. Un de ses livres s'intitule *Bord cadre* et ce terme lui convient. Il patrouille à la périphérie, parmi des coins désertés par les touristes, pioche dans une humanité peu gâtée par la nature et la société. Il y eut le Montespan ou Charly 9, des cousins sans grâce de ses poètes préférés, Rimbaud et Villon. Et voici, aujourd'hui, Hélène Jégado, surnommée Fleur de tonnerre.

La petite naît en Bretagne, à Plouhinec, au XIXe siècle. Dans son village, on croit dur comme fer à tous les contes celtiques et le moindre bruit de sabot est assimilé au ricanement du diable. Derrière les pierres druidiques, elle sait qu'elle peut croiser l'Ankou, « l'ouvrier de la mort », vêtu d'une cape et coiffé d'un large chapeau. De superstitions en racontars, la gamine grandit au cœur des légendes les plus noires. De là à devenir une empoisonneuse, il n'y a qu'un pas ou, plus exactement, une poudre pour tuer les rats. L'arsenic devient sa fidèle compagne et Fleur de tonnerre se transforme en tueuse en série, organisée, implacable et sympathique. Car elle empoisonne avec affection, capable d'aimer et de tuer dans un même mouvement. Est-elle une fée maléfique ou une exaltée qui se prend pour le diable ? Jean Teulé ne cherche pas à percer le mystère et se promène à ses côtés, de cabanes en maisons de maître, de l'église au presbytère. Hélène mourra à 49 ans, guillotinée, en 1852 à Rennes, devant une foule hystérique.

On sent chez Jean Teulé une fascination pour la Bretagne trempée, maudite et caqueuse. Il en aime la langue autant que les chaumières et les routes boueuses. Hélène est pour lui le pur produit d'un monde clos, nourri de légendes qui empêchent de faire la différence entre réalité et fiction. Son écriture épouse sa folie, accompagne ses gestes et ses soupirs attristés devant les lèvres écumantes des victimes. Cette danse morbide est obsédante, répétitive et addictive, comme les chansons *a cappella* des sœurs Goadec dans les fest-noz.

Christine Ferniot

★★ ***Fleur de tonnerre*** par **Jean Teulé,** 288 p., Julliard, 20 €

Garbo pour être vrai

René de CECCATTY

Dans *Un renoncement,* l'auteur raconte le retour raté de Greta Garbo dans une adaptation de *La Duchesse de Langeais* qui ne vit finalement pas le jour.

L'image s'avère parfois une affaire de paradoxe. Ainsi, « que se passe-t-il quand un être dont la spécificité est d'apparaître est conduit à continuer d'exister dans l'inapparence, dans la disparition » ? C'est à cette question que René de Ceccatty cherche à répondre dans *Un renoncement*, prolongement de son œuvre (les magnifiques *L'Accompagnement*, *Aimer* et *Noir souci*) qu'il ne faudrait certainement pas réduire à une simple évocation biographique de Greta Garbo. Ou, plus exactement, d'un moment bien précis de sa vie. En 1949, cela fait près de huit ans – et, plus précisément, depuis la sortie de *La Femme aux deux visages* de George Cukor – que la Divine ne donne plus de nouvelles sur les écrans. Et les studios hollywoodiens ne s'en portent pas plus mal puisque l'interprète de *La Reine Christine, Mata Hari* ou *Anna Karénine*, malgré sa légende et la finesse de son jeu, n'est plus une garantie de succès. Son visage, aussi, a pris quelques rides rédhibitoires aux critères esthétiques d'alors ; d'autres beautés se sont fait un nom. C'est alors que le producteur Walter Wanger se lance dans le projet d'adapter, dans une production européenne, *La Duchesse de Langeais* – a priori un rôle sur mesure pour Garbo (qui faillit camper George Sand, aussi) : « Une femme mal mariée et coquette, représentante d'une société frivole et d'une époque aux valeurs fausses et dénaturées, rencontre trop tard un homme héros du passé, qu'elle veut séduire sans lui céder. Quand enfin il la convainc, un malentendu les sépare. Et elle s'enterre dans une sorte de mausolée, le Carmel, où il la retrouve par hasard cinq ans plus tard. Elle ne se donne à lui que morte. » Surtout, l'actrice tient là un personnage dont le destin répond au sien. Le metteur en scène prévu pour cette alléchante adaptation de Balzac ? Max Ophuls. Hélas, ce projet ne put se réaliser et on ne revit jamais la comédienne, jusqu'à sa mort en 1990.

★★★ ***Un renoncement*** par **René de Ceccatty,** 440 p., Flammarion, 21 €

Avec une grande précision documentaire, René de Ceccatty utilise cette anecdote d'*Un renoncement* comme la métaphore du destin de cette rebelle du septième art, spectatrice de sa vie et étrangère à sa propre existence. Il dépeint une femme d'une timidité maladive (qui parlait d'elle au masculin), dépassée par toutes les normes – sexuelles, notamment – et qui luttait tant bien que mal face à la vieillesse et à la solitude. Mais n'est-ce pas le propre d'un acteur que d'être un fantôme, à jamais ?

Baptiste Liger

U. ANDERSEN

KIOSQUE.FR

François Taillandier : génial ou kitsch ?

POUR

« Il y a bien trois rythmes du temps : celui d'un homme, celui de la cité, celui de Dieu, qui sont comme les trois cordes d'un instrument de musique, et peuvent s'harmoniser ou dissoner. » Dès lors, il appartient à l'Histoire de retranscrire sa partition. Le chef d'orchestre de *L'Ecriture du monde* se nomme François Taillandier, écrivain prolifique (salué par le Grand Prix du roman de l'Académie française, en 1999, pour *Anielka*) qui nous avait récemment impressionnés avec les cinq volumes de son ambitieuse saga *La Grande Intrigue*. Après ce véritable défi littéraire, il lui fallait se lancer dans un projet aussi fou : un grand récit historique montrant l'évolution culturelle et civilisationnelle de l'Europe entre le Ve et le XIe siècle. Pas moins. Loin de la fresque kitsch engluée dans les détails superflus et les romances imbéciles, le premier des trois tomes prévus impose un ton personnel, un regard original sur un monde en train de basculer. Et ce n'est donc pas un hasard si *L'Ecriture du monde* s'ouvre sur la fuite d'un homme, Magnus Aurelius Cassiodorus dit Cassiodore.

Nous sommes en 550 après J.-C., et cet homme d'Etat romain renommé, alors âgé de soixante-cinq ans, quitte la cour de Ravenne pour son cher domaine de Scylacium, en Calabre. Durant sa vie, ce vieil homme sans descendance a connu la richesse, le pouvoir et les plaisirs de la chair, même si, au fond, tout cela n'avait guère d'importance à ses yeux. Lassé de la guerre et du « temps politique », celui qui se rallia au roi ostrogoth Théodoric pense aujourd'hui à mener à bien le projet de sa vie : « un monastère qui serait en même temps un conservatoire ». Ce lieu de transmission prendra le nom de « Vivarium ».

Après le décès de Cassiodore, Léandre d'Hispalis découvrira cet endroit où quelques copistes cherchent à faire perdurer la connaissance – « copier soigneusement Lucrèce ou Thucydide, bien loin de relever d'une dévotion païenne, était le moyen d'amener sous la lumière divine les créations et les pensées de tous les hommes, qui en elle seulement prenaient sens ». Comment Léandre peut-il prolonger l'œuvre de son aîné, homme éclairé de son époque ? *L'Ecriture du monde* s'intéresse ensuite au destin de la princesse Théolinda, fille de Garibald, chef des Bavarii, qu'il avait promise, en guise de cadeau diplomatique avec le peuple franc, à Childebert. Toutefois elle préfère un autre destin et épouse en 590 Autharis, le jeune roi des Lombards. Mais ce dernier meurt un an plus tard, et la veuve partage alors le trône avec son successeur, le duc de Turin, Agilulf. Surtout, Théolinda se rapproche du pape Grégoire, dont elle partage bien des vues. La régente réussira-t-elle à « préserver la paix avec les Francs, avec Constantinople, avec les Vars, avec Rome » ? Pourra-t-elle vraiment « cimenter l'unité des Latins, des Goths, des Lombards » ?

Jamais écrasé par les sources historiques, François Taillandier brosse le portrait de quelques idéalistes sachant faire face aux problèmes les plus concrets et réussit une épopée politique, philosophique et mystique aux relents on ne peut plus contemporains. En attendant la suite…

Baptiste Liger

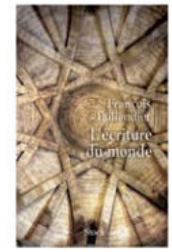
François TAILLANDIER
s'est lancé dans un projet fou, un grand « roman historique » sur l'évolution de l'Europe entre le Ve et le XIe siècle.

D. BALICKI / STOCK

CONTRE

Après les pleurnicheries augustiniennes du dernier Goncourt (*Le Sermon sur la chute de Rome* de Jérôme Ferrari), voici les méditations moroses de Cassiodore, le dernier Romain. Il n'y a pas si longtemps – disons, un siècle – il n'était aucun bachelier latiniste – ils l'étaient tous – qui ignorât l'existence de Cassiodore. C'était un cliché de l'histoire romaine, comme Mucius Scaevola et sa main brûlée, la roche Tarpéienne, le Capitole et ses oies… Personne n'aurait jamais songé à faire du « dernier Romain » un sujet de roman. Soit on laissait l'affaire aux historiens qui nous raconteraient la chute de l'Empire, les Barbares, la réforme grégorienne, et bien d'autres choses encore, soit on laissait Cassiodore tranquille. Aujourd'hui, sur les décombres des humanités, on aime à « fictionner » les fins du monde. Il faudra bien un jour oser offrir une collection que l'on appellerait « Déclin de l'Occident » ! Je plaisante, et je suis de mauvaise foi, puisque Cassiodore, précisément, est témoin de la chute d'un monde mais qu'il est en même temps le passeur de ses trésors pour la plus grande gloire du nouveau monde : la chrétienté. Donc, va pour les analogies déclinistes avec un zeste d'espoir. Mais, pourquoi un « roman » ? Pour faire cultivé ? Pour écrire précieux (dans les seules pages 170 et 171, on note « poliorcétique », « arrière-faix », « gouliafraient ») ? Décidément, n'est pas Yourcenar qui veut.

Marc Riglet



★★/☆ ***L'Ecriture du monde*** par **François Taillandier,** 290 p., Stock, 19 €

KIOSQUE.FR

Flaubert
dans son siècle

Michel WINOCK

L'historien nous fait traverser le XIXe siècle en compagnie de celui qui, pour la connaître trop bien peut-être, n'aimait pas son époque. Un portrait classique et pourtant enlevé.

Après Clemenceau, après Madame de Staël, Flaubert. Après le « Tigre », après « la trop célèbre », voici « l'ermite de Croisset ». Manifestement, chez Michel Winock, le goût de la biographie est pris et il faut s'en réjouir car il en maîtrise, décidément, les règles de l'art.

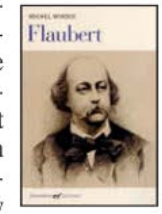
La première de ces règles est, on le sait, de s'employer à tenir ensemble la vie et l'œuvre de son personnage. On admet toutefois que, dans cette répartition, il puisse y avoir des inflexions et que tel biographe, par exemple, soit plus l'historien de la vie que l'écrivain de l'œuvre, ou l'inverse. Biographie historique, donc, ou biographie littéraire ? Le *Flaubert* de l'historien Michel Winock relève plutôt de la première catégorie. Il s'en explique d'emblée d'ailleurs. Ce qui intéresse tout particulièrement Michel Winock, c'est « d'inscrire la vie et l'œuvre de Gustave Flaubert dans le grand siècle de la transition démocratique ». Cela nous offre un récit enlevé, qui nous fait traverser le XIXe siècle en compagnie de celui qui ne l'aimait pas, mais qui, peut-être pour cette même raison, en comprenait le mieux les ressorts. Ajoutons, s'agissant d'une biographie de Flaubert, que ceux qui gardent un souvenir lointain et inquiet de *L'Idiot de la famille* n'ont pas à redouter de rencontrer, là, l'amphigouri des analyses sartriennes.

Très classiquement, donc, et sous le signe d'Hippolyte Taine, Michel Winock nous invite à situer la vie de Gustave Flaubert dans son « milieu », la bourgeoisie, et son « moment », le XIXe siècle. On ne peut être plus au cœur de son siècle ! Né sous Louis XVIII (1821), mort sous Jules Grévy (1880) ! Gustave Flaubert est contemporain des trois effervescences révolutionnaires : 1830, 1848, 1870. Il en a contracté une détestation croissante pour le peuple révolté quoique ne conchiant pas moins la bourgeoisie qui le matait.

> **« J'appelle bourgeois** quiconque pense bassement »

Ah ! le bourgeois et Flaubert ! Michel Winock nous rappelle la célèbre définition qu'il en donne : « J'appelle bourgeois quiconque pense bassement » et il note justement que cette définition, plus « morale » que sociologique et politique, épargne le bourgeois Flaubert. On ne peut pas, en effet, être plus bourgeois, sous le rapport des conditions de vie, que Gustave Flaubert. Bourgeoisie provinciale installée, assez à l'aise pour que Gustave puisse choisir de vivre de ses rentes, du moins durant la première partie de sa vie, assez libre pour se donner tout entier à la réalisation de son œuvre. Si la « bourgeoisie » de Flaubert ne se discute pas, on ne saurait dire, toutefois, qu'il vécut bourgeoisement. Sa phobie du mariage, sa terreur d'avoir une progéniture, son inclination pour la réclusion, le fait aussi qu'il fasse partie de la fraction libre-penseuse de cette classe des notables lui épargnent d'être trop près du modèle standard qu'il épingle avec *Bouvard et Pécuchet*. Mais à vrai dire, son anticonformisme est lui-même assez standard. Vitupérer la médiocrité des temps, la petitesse des hommes, l'absence de grands desseins, l'avènement des masses, l'abaissement des élites… est un lamento bien porté au mitan du XIXe siècle.

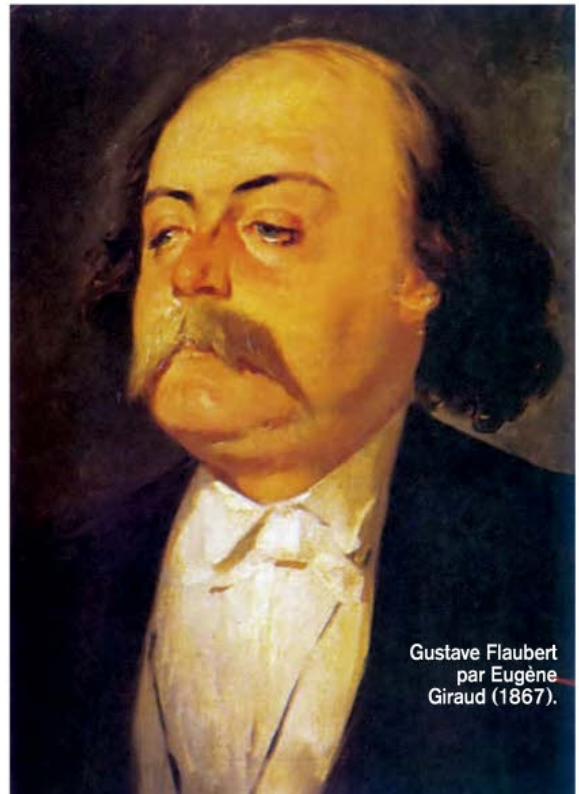
Albert Thibaudet avait noté la part prise par les écrivains dans cette critique du siècle, dans ce refus de l'époque. En France, disait-il, la politique est à gauche et la littérature est à droite. Gustave Flaubert s'inscrit bien dans ce modèle mais, s'il est assurément réactionnaire, c'est à sa façon, originale et plus esthétique que politique. On ne trouvera pas chez lui de détestation de la Révolution, à la Barbey d'Aurevilly. Il ne pense pas que le péché originel dit tout de l'humaine condition. Et même quand la peur de la populace lui fait juger durement la Commune, il n'applaudit pas au triomphe de Thiers et s'alarme de l'installation d'un « régime conservateur à la bêtise renforcée ».



Que Gustave Flaubert ne déteste pas tant, au fond, ce « bête » XIXe siècle, on le déduira de son admiration affichée pour Victor Hugo. Devant la puissance créatrice du « patriarche de la République », l'ermite de Croisset rend les armes. Michel Winock nous dit tout cela – et mille autres choses encore, les femmes, l'amitié, l'art pour l'art – avec science, sensibilité et brio. Son *Flaubert* se lit d'une traite. Et, avec le morceau de bravoure que constitue son dernier chapitre, « Esquisse de portrait », Michel Winock parvient même à surmonter la difficulté de clore la biographie de celui qui assenait… « la bêtise, c'est de conclure » !

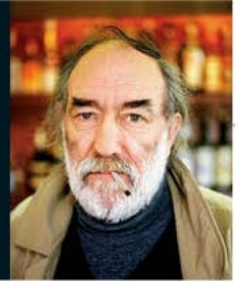
Marc Riglet

★★★ *Flaubert* par **Michel Winock,** 540 p., Gallimard/Biographies NRF, 25 €



Gustave Flaubert par Eugène Giraud (1867).

la CHRONIQUE DE JEAN-CLAUDE PIROTTE



Journal d'un poète

lettres non postées

Max Jacob était un épistolier hors pair, toujours drôle et affectueux. Il a écrit des milliers de lettres à des correspondants aussi divers que les Maritain, Jean Grenier, André Salmon, Marcel Béalu et bien d'autres, comme Louis Emié. A parcourir les quelques rares volumes de correspondance parus à ce jour, on ne peut que se réjouir de découvrir en chacun de petits miracles qui font de chaque lettre une œuvre d'art, jetée sur le papier comme en se jouant. A André Salmon, le 21 septembre 1922, depuis Saint-Benoît-sur-Loire :

Très cher André
J'ai honte de t'écrire en prose.
La vie hélas ! n'est pas bien rose,
et l'on n'a pas toujours le bonnet de travers
qu'il faudrait pour s'écrire en vers.

Il a fallu partir, la finance étant rare.
Si j'avais rencontré l'éditeur Gallimard
j'aurais semé de louis le quartier Montparnasse,
mais Gallimard avait pris le train de Colmar
me laissant inquiet d'une possible disgrâce !
Car c'est ainsi… voyez peinture, Aubry, Gebel !
Dieu me punit de n'avoir pas porté Lebel
en me faisant sentir les tranchées tous les jours.

On voit que Max, avec drôlerie, n'hésitait pas à lancer ici et là quelques pointes. Mais nous parlons de lettres postées, arrivées à leurs destinataires. Or Max tenait en telle estime l'art épistolaire qu'il s'est bientôt employé à rédiger des lettres imaginaires, où donner libre cours à sa verve cinglante. Rien que les titres de quelques-unes de ces lettres (accompagnées de commentaires ?) donnent le ton : *La Pantoufle de Cendrillon (lettre d'une jeune danseuse)*, *Charitables liens de famille*, *Lettre de Monsieur Milliardaire…* Ces lettres d'une étourdissante ironie et cruauté composent une galerie de portraits crachés où La Bruyère, *mutatis mutandis*, retrouverait les siens. Gens médiocres, médecins sans éthique, lettre d'une bonne qui signe *Vot daivouai…* Max dessine là des figures d'une médiocrité exemplaire, qui nous font rire certes, mais rire jaune. Ces portraits forment la matière du *Cabinet noir*. Sous l'Ancien Régime, le cabinet noir était un service de surveillance du courrier postal. Quel meilleur titre donner à cette suite épistolaire hilarante et féroce, assortie de commentaires gratinés ?

Mais Max ne s'est pas borné à « inventer » le cabinet noir de sa façon. Il a, dans des textes retrouvés et qui ne figurent pas dans le Quarto qui lui est consacré, « remis ça », si je puis dire, avec les sept *lettres du garçon de restaurant*. Voici le début de la sixième :

Mon cher Jules,
Me voici en pleine saison, c'est-à-dire en pleine « pagaye », « pagaye » que j'exploite de mon mieux pour m'adoucir la vie. J'ai maintenant une grande expérience de mon métier et sais employer les vices et le travail qui existent sans le service. Je deviens de plus en plus gras, car maintenant régulièrement je prends ma propre commande au nez et à la barbe de tous ces messieurs. Le matin à huit heures je vais faire la cave, porter au restaurant les vins et liqueurs nécessaires pour la journée et prendre en même temps les quelques bouteilles nécessaires à mon petit service personnel. Quant au chef cuisinier c'est le roi des cornichons car il suffit de lui faire une commande sur un ton sûr et décidé pour qu'il réponde : « Entendu, tout de suite ! »

Mais l'Occupation est là, bientôt les lettres de Max témoignent de son angoisse, et de la douleur de savoir ses frères et sœurs voués au sinistre sort des Juifs. Lui-même refuse de quitter Saint-Benoît-sur-Loire. Ses amis le pressent de venir se cacher ici ou là, Louis Emié lui propose un abri sûr dans les Pyrénées. Max n'en démord pas :

Plus bas ! plus bas encore ! Cherche plus bas la matière et puis le néant de cette matière. Aujourd'hui mercredi des cendres, on m'a dit « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » Eh ! quoi je suis un rien, une apparence, une illustration. Dieu m'a fait de poudre et voici la mort prochaine ; après cette mort, cette apparence ira pourrir dans un coin.

Max meurt à Drancy. Ses derniers billets, ce sont les gendarmes « complaisants » qui les auront postés.

★★★★ ***Max Jacob, Œuvres,*** édition établie, présentée et annotée par Antonio Rodriguez, préface (en poèmes) de Guy Goffette, 1 820 p., Gallimard/Quarto, 29,50 €
★★★★ ***Max Jacob, André Salmon, Correspondance 1905-1944,*** édition établie par Jacqueline Gojard, 360 p., Gallimard/Les Cahiers de la NRF, 39,60 €

PATRICE NORMAND/ÉDITIONS STOCK

BIOGRAPHIE

Fille du pédiatre Aldo Naouri, épouse du cinéaste Dante Desarthe, cette normalienne agrégée d'anglais est née à Paris en 1966. Elle a travaillé comme traductrice avant de publier, en 1992, *Je ne t'aime pas, Paulus*, un premier roman pour la jeunesse. Très prolifique dans ce genre, toujours publiée à L'Ecole des loisirs, Agnès Desarthe est également l'auteur de six romans pour adultes, tous parus aux Editions de L'Olivier – notamment *Un secret sans importance*, prix du Livre Inter en 1996, *Mangez-moi*, ou encore *Dans la nuit brune*, prix Renaudot des lycéens en 2010.

Comment j'ai appris à lire

Agnès DESARTHE

Comment j'ai appris à lire
par **Agnès Desarthe,**
180 p., Stock, 17 €.
En librairie le 2 mai.

LE LIVRE « Je n'ai aucun problème avec la lecture. J'ai un problème avec les livres. » Dès l'âge de 7 ans, la petite Agnès Desarthe a décrété que lire ne servait à rien. Elle veut seulement écrire, ignorant alors « qu'il existe un lien de nécessité entre ces deux activités ». Mais pour cette écolière douée, appliquée, « lire, c'est mourir un peu », c'est synonyme d'ennui. Les histoires, elle préfère se les raconter à elle-même. Est-ce son imagination débordante qui la handicape de la sorte ? Car il y a bel et bien « une honte à ne pas lire », surtout dans son milieu de bourgeois éclairés. Honte dont Agnès Desarthe finira par se débarrasser au gré d'un singulier cheminement qu'elle détaille avec une saine sincérité, sans forfanterie ni fausse modestie, mais non sans malice ni humour.

Soulignant à quel point ne pas aimer lire a longtemps été pour elle une sorte de credo, revendiqué comme une identité, l'auteur de *Quelques minutes de bonheur absolu* revient aux sources de ce désamour, qui a partie liée avec ses origines, et raconte comment il s'est peu à peu inversé. Et de reconnaître que *Tistou les pouces verts,* merveilleux roman pour la jeunesse de Maurice Druon, l'a captivée au point de l'inciter à rédiger un conte fortement similaire, un « plagiat », estime-t-elle, qui forcera l'admiration de son entourage ! S'il y aura ensuite Jacques Prévert, les polars de la Série noire, puis Faulkner, Duras, Camus, et tant d'autres révélations, la brillante élève d'hypokhâgne continuera à apprivoiser les livres par des chemins de traverse. « Ecrire, traduire m'ont appris à lire et continuent de le faire », conclut Agnès Desarthe au terme de cette passionnante confession.

D.P.

KIOSQUE.FR

Retour en arrière. Cela commence vers onze ou douze ans. Mon père a décidé de prendre les choses en main. Il ne commet aucune erreur. Il ne m'humilie pas, ne me menace pas. Il ne prétend pas non plus que mon orthographe désastreuse s'améliorera par magie à condition que je lise un certain nombre de pages par jour. Il n'y a pas de « carotte », pas de récompense, rien à espérer que le plaisir du texte auquel il a toujours été sensible et qu'il aimerait pouvoir partager avec moi. Je ne crois pas qu'il ait demandé conseil, ni qu'il ait lu quelque ouvrage ou article au sujet de ce type particulier de rééducation. Il procède à l'instinct. Il ne commente pas, il agit.

« Tiens, me dit-il, lis ça. » La couverture est noire avec un filet jaune citron. L'épaisseur est inférieure à une phalange. Le nom de l'auteur me plaît. Carter Brown. Ça claque. Je l'imagine noir et américain. Il n'est ni l'un ni l'autre, mais je ne suis pas à ça près. Son héros récurrent se nomme Al Wheeler, et je me souviens soudain, en écrivant ce nom, d'une poupée garçon, haute comme une main, à la sympathique corpulence de tonneau et aux cheveux coupés au bol que ma sœur et moi avions baptisée ainsi, Al Wheeler, sans doute en hommage au détective mis en scène par cet écrivain anglais. Je me rappelle une paire de babouches, une salopette et divers ponchos confectionnés spécialement pour lui. J'alternais donc couture et lecture.

Après Carter Brown, j'adopte Chester Himes (mon préféré peut-être). Je lis plusieurs fois *La Reine des pommes*. Je passe un été à piocher de moi-même dans la bibliothèque de la maison de campagne, me fiant à la couverture noire et jaune. James Hadley Chase, Raymond Chandler, Dashiell Hammett. La cure fonctionne, une cure d'intoxication à l'Amérique, aux belles blondes enjôleuses, aux héritières faussement ingénues, au whisky, aux flingues, au sang, mais aussi aux bons mots, à l'humour, à l'économie et à la précision des descriptions. Je navigue en toute tranquillité dans cet univers fortement déconseillé aux âmes sensibles.

La théorie de mon père-prescripteur était, je crois, que l'immense avantage du « polar » sur le roman classique consistait dans sa faculté à vous tenir en haleine : on tourne les pages parce qu'on veut savoir qui a fait le coup. On lit sans se rendre compte qu'on lit. Un peu comme en cachette de soi-même, en somme. Ce n'est cependant pas le souvenir que je garde de cette thérapie par la Noire. Bien souvent, je ne comprenais rien à l'intrigue. Ce que j'aimais, c'était l'atmosphère, le charme irrésistible des détectives, leur humour désespéré, leur décadence assumée, leurs histoires d'amour. J'aimais les bagnoles et les hanches ondulantes, l'argot léger, l'érotisme désabusé. Mais il y avait autre chose encore : une langue. Cette langue n'était pas tout à fait du français et cela, je crois, me rassurait infiniment. C'était la langue de la « Série noire », un idiome unique, métissé, inventé par des traducteurs à ce point amoureux du texte d'origine, ou à ce point pressés d'en finir avec lui qu'ils en conservaient la trace dans le texte d'arrivée. Dans la « Série noire », on *avise* une paire de pompes, on boit un *putain de* scotch, on évoque la mémoire de *ce vieux* Chico, et les boucles – forcément blondes – *cascadent* sur les épaules de l'innocente éplorée. L'angoisse s'allégeait, le poids installé sur mon cœur d'enfant se soulevait un instant : je pouvais éponger des litres de sang, assister à des scènes de meurtres, surveiller des ébats assez explicites, sans frissonner, sans craindre les cauchemars, sans être choquée. J'étais protégée de tout par le miraculeux micmac linguistique de l'entre-deux-langues. Le français était remis en jeu, menacé à chaque ligne par l'idiome source. Une polarité puissante m'apparaissait sans que je fusse, à l'époque, capable de la nommer, ni même de la décrire. L'anglais continuait de sonner, l'anglais n'était pas mort, il tordait le français, empêchait sa correction. Cela jouait, comme on dit d'un bois qu'il joue, et me préservait de l'asservissement tant redouté.

J'ai conçu à partir de là une véritable théorie de la traduction. Je ne soupçonnais pas alors que je deviendrais moi-même, un jour, traductrice (et encore moins que j'adopterais dans ma pratique la théorie diamétralement opposée). Mon idée était que le texte d'arrivée devait laisser affleurer les structures et le génie de la langue d'origine, qu'ainsi on offrait au lecteur la possibilité de goûter deux langues pour le prix d'une. L'accès à l'idiome étranger avait une chance de se faire en dépit de tout, clandestinement une fois de plus. Selon moi, le lecteur français lisant des traductions fortement orientées vers la langue source profitait non seulement de la fable, de la manière de l'écrivain, mais également de la matière même de l'anglais ; comme dans les films sous-titrés où l'on entend une langue, tout en en lisant une autre.

L'effacement des frontières, qui peut paraître anecdotique dans un parcours de lecture, fut pour moi la première étape de la construction ou de la reconstruction d'un lien affectif avec le livre. La polysémie liée à la traduction me libérait d'un poids ; là aussi, le texte était hanté par son contretexte, par un réseau encodé. Ce qu'avait accompli, dans ma petite enfance, le conte avec ses prin-

KIOSQUE.FR

cesses, ses gnomes et ses fées, puis, plus tard, l'humour traqué dans les chansons et les bandes dessinées, la traduction l'autorisait d'une autre façon, peut-être plus cruciale encore car elle venait toucher une douleur, un secret.

Tous les soirs, au dîner, mon père nous racontait des histoires. Trois sources différentes venaient nourrir le flot jamais interrompu de son discours : ses souvenirs d'enfance (en Libye, puis en Algérie), les péripéties médicales de ses patients (recueillies au sein de son cabinet et servies avec des noms d'emprunt afin de respecter le secret professionnel), et les contes issus du folklore judéo-libyen qu'il tenait de sa mère. Dans ce dernier cas, il récitait parfois certaines bribes dans sa langue maternelle, un dialecte qu'il disait pauvre en vocabulaire, mais qui semblait riche – à proportion inverse – en émotions. Il nous arrivait ainsi d'entendre des versions bilingues, ce qui se produisait plus souvent encore avec les chansons qu'il aimait écouter et fredonner, écrites, elles, dans le sublime arabe classique égyptien qui venait se fondre au luth dans les complaintes d'Oum Kalsoum ou de Farid El Atrache. Presque systématiquement, lorsqu'il passait de la langue d'origine à celle que nous partagions, mon père dénonçait la trahison accomplie. « En français, ça ne donne rien », regrettait-il.

Je détestais ce constat. Plus il martelait l'intraduisibilité, plus je me renfrognais. De la langue reine, la langue de son enfance – une enfance pauvre, lointaine, exotique, à dix dans une cave, mère veuve faisant des lessives –, nous demeurions, nous ses enfants, exclus. Ce qui me blessait dans ces remarques linguistiques, c'était la conviction que j'avais qu'il préférait l'arabe, cet arabe si sensuel que le mot *leïl*, « nuit », suffisait à couvrir trente-deux mesures d'une mélopée qui en comptait cinquante. J'étais vexée, je crois, que mon père parût privilégier le passé au présent, et surtout à l'avenir. Nous, ses enfants, étions nés en France ; nous grandirions donc dans cette langue deuxième, cette langue du pis-aller, de l'approximation poétique, de la neutralité émotionnelle. Je sentais, sans le formuler, que la douleur de l'exil le poursuivrait éternellement, et je ne comprenais pas comment nous, qui étions trois enfants « vraiment exceptionnels », ne suffisions pas à faire pencher la balance du bon côté. J'ignore ce qu'il en était réellement pour lui et ne prétends pas le savoir ; ce dont je suis certaine c'est que rien dans mon expérience n'a ressemblé à ce qu'il est commun d'appeler la langue maternelle.

Certes, ma mère, née à Paris de parents russes parlant aussi le yiddish et le roumain, était francophone. Ma langue maternelle devrait logiquement être le français, de ce fait. Mais c'était toujours mon père qui parlait. Le locuteur, c'était lui, et ce locuteur ne cessait de pester contre le seul idiome que nous pratiquions en commun, de le dévaluer, de le disqualifier. Le français fut ainsi pour moi une langue paternelle plus que maternelle, une langue déconsidérée, une langue à laquelle on n'arrivait qu'au prix d'une trahison. Etait-ce en réponse à cette déception, informulée de ma part, que mon père s'ingéniait à reproduire sous forme de séquences comiques des conversations entre ma grand-mère maternelle et ses amies, qui, discutant en russe, se trouvaient parfois forcées de glisser le mot « pâte à choux », vraisemblablement absent de l'idiome slave et cependant indispensable au bon déroulement de leurs échanges incessants de recettes ? Je me rappelle aussi le sketch dans lequel il interprétait un garagiste algérien qui discourt en arabe à propos de la voiture qu'il vient de réparer et saupoudre son explication en V.O. de « courroie de transmission », « durite », « tête de delco », toutes expressions prononcées avec un accent maghrébin d'une authenticité irréprochable.

Peut-être tentait-il, lors de ces prestations, de rétablir un certain équilibre, de rendre justice au français et de nous faire remarquer que la question de l'intraduisibilité se posait dans toutes les langues et dans toutes les directions.

Je restais cependant persuadée que le français était une langue cible (on distingue, en traduction, la langue source et la langue cible), et plus encore ce que je continue, malgré moi, d'appeler la « langue d'arrivée », avec toutes les souffrances et les humiliations que ce terme suppose dans mon imaginaire. L'arrivée en France c'était, du côté de ma mère, l'exil de ses parents dans les années 1930, les études, la débrouille, et, bientôt, la guerre et la déportation ; du côté de mon père, c'était les années 1960, la décolonisation, le début de l'immigration, les « sales Arabes » et les « têtes de bougnoules ».

Aujourd'hui, je sais que c'était beaucoup plus compliqué et imbriqué que cela. La France, c'était la patrie des Lumières, des droits de l'homme, d'une possible ascension sociale, c'était l'école de la République, l'accès à la culture, la liberté.

Pourquoi, dans une liste de trente qualificatifs, l'enfant n'en retient-il qu'un ? Pourquoi, malgré un passeport, une éducation, une culture, des avantages, un grand confort matériel et affectif, l'enfant se sent-il étranger ? Marqué du stigmate indélébile des parias ? Pourquoi demeure-t-il méfiant, mal sûr ? Quel intérêt a-t-il à prêter un serment que personne n'exige qu'il tienne ? Qui croit-il sauver, et de quoi ?

KIOSQUE.FR

Agnès DESARTHE

Jamais je ne parlerai bien français, jamais je n'écrirai cette langue correctement, jamais je ne consentirai à lire ses grands auteurs, me jurais-je intérieurement.

Il y a quelques années encore, je confondais, comme le ferait un étranger, les expressions « en pied » et « de plain-pied ». J'hésite souvent à prendre la parole de peur de commettre une faute et toujours, quand j'écris, j'ai l'impression de produire un galimatias hybride, maladroit, tangent, éternellement asymptotique au français.

Avec l'anglais, langue apprise à l'école, sur le terrain et par la fréquentation assidue des textes, le problème ne se pose pas. Je suis en territoire neutre, libérée de la menace d'une trahison, affranchie des conflits de loyauté. Ma mère ayant été anglicisteon pourrait croire qu'en suivant et en poursuivant cet apprentissage, je n'ai fait que marcher sur ses traces. La coïncidence est réelle, mais la conclusion stérile. L'anglais constituait avant tout, pour moi, le code secret qu'utilisaient mes parents pour communiquer entre eux devant leurs enfants. Cela suffisait à en faire un objet de conquête irrésistible. Cette langue n'était pas, comme le français, l'arabe ou le russe, contaminée par l'exil, elle appartenait à qui voulait la prendre, à qui voulait l'apprendre. C'était le véhicule d'un renouveau possible, d'un nouveau départ. Ce qui devait se jouer, du point de vue de la polarité, entre le lignage paternel et le lignage maternel se dénouerait plus tard, à la faveur de la lecture d'Isaac Bashevis Singer. Mais j'y reviendrai.

Vers la même époque, et à la suite de cette thérapie littéraire, j'ai lu aussi beaucoup de Simenon et, un peu plus tard, je suis devenue fugitivement adepte de la science-fiction. Je savais que c'était de la littérature de genre. J'ignorais que c'est ainsi qu'on la nommait, mais elle remportait mon adhésion. Non pas parce qu'elle était « facile à lire », ou qu'elle jouait sur le suspense et le désir de s'échapper, mais parce qu'elle exhibait sa forme. Je ne retenais jamais les intrigues. Des livres que je consentais à lire je ne pouvais évoquer que les formules, certaines vignettes, des métaphores ou des images qui m'avaient frappée.

L'exemple le plus significatif, de ce point de vue, est peut-être *L'Attrape-cœurs* de J. D. Salinger. Encore une (bonne) idée de mon père. La traduction était signée Jean-Baptiste Rossi (un des noms d'emprunt de l'écrivain Sébastien Japrisot). Malgré mes treize ans et ma maigre connaissance de l'anglais j'entendais, une fois de plus en filigrane, le texte d'origine. « Old Phoebe » devenait « vieille Phoebe », et je savais pertinemment qu'aucun auteur français n'aurait pensé à désigner ainsi la fillette d'une dizaine d'années qu'est la jeune sœur du héros, Holden Caulfield. Vieille Phoebe, me répétais-je en moi-même, quelle idée géniale, quel écart sublime avec l'ordinaire. Depuis, j'ai dû relire ce roman cinq ou six fois. Je ne sais toujours pas de quoi il parle. S'il m'arrive d'en parcourir un résumé, je ne retrouve rien de mes sensations. Je sais que la douleur du deuil y est tenace, qu'une angoisse de mort spécifique, telle qu'elle est ressentie par les enfants et les adolescents, y tient une place majeure. Mais je me souviens surtout de cette vieille Phoebe, devenue « la môme Phoebe » sous la plume d'Annie Saumont, qui en livra une nouvelle traduction en 1986.

« Vieille Phoebe » versus « la môme Phoebe ». Le premier est adorablement absurde, génialement indigeste, comme un large panneau indiquant en lettres de feu la direction de la version originale. Le second est daté et pose la troublante question du vieillissement des traductions.

On remarque souvent que les grands auteurs ne vieillissent pas, tandis que leurs textes transposés dans des langues étrangères accusent rides et raideur. Il y a quelque chose de Dorian Gray dans cette histoire de traduction toujours à refaire, à revoir, à réactualiser. J'y réfléchis souvent. Parfois, je trouve la réponse, et, presque aussitôt, elle m'échappe, comme s'il s'agissait d'un tabou. J'aime « la môme Phoebe » parce qu'elle me fait penser à l'éternité de l'original et à l'inévitable corruption de la contrefaçon que nous, traducteurs, en faisons.

J'aime par-dessus tout, comme la plupart des gens, qu'on me raconte des histoires, mais dans mon premier temps de lecture, dans ces limbes pleins d'adversité et de détours au cœur desquels les livres et moi avons vécu durant une dizaine d'années, il ne pouvait être question que de forme et de formes. Très tôt, on nous a appris – dès le collège je crois – que l'on ne devait pas distinguer la forme du fond. Je ne comprenais pas la nature du piège auquel on nous enjoignait d'échapper. Le fond, pour moi, n'existait pas. Je n'y avais pas accès. Un livre que je comprenais, ou que je croyais comprendre, je ne pouvais le poursuivre. Je le cachais sous mon lit. Je ne voulais plus le voir. Il était, selon moi, illisible.

BIOGRAPHIE

Ecrivain, philosophe et théologien, né en 1961 en région parisienne, Alain Durel s'est d'abord orienté vers le théâtre avant d'étudier les sciences humaines à l'université d'Aix-en-Provence. Après des essais et une biographie de Charles de Foucauld, il adopte une forme plus littéraire, entre carnet de voyage, autobiographie et traité de vie spirituelle, de *La Presqu'île interdite. Initiation au Mont Athos* (prix des Journées du livre chrétien en 2010) à *Petits Conseils célestes sur le bonheur* (2012). Alain Durel tient une chronique dans l'émission *Lumière de l'orthodoxie*, chaque dimanche sur Radio Notre-Dame.

Dostoïevski amoureux

Alain DUREL

Dostoïevski amoureux
par **Alain Durel,**
248 p.,
Editions de l'Œuvre,
20 €

LE LIVRE Une rencontre au sommet ! On ne saurait mieux qualifier la première scène de cette biographie atypique qu'Alain Durel consacre à Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski (1821-1881) : à Yalta, en 1918, à l'aube de la Révolution bolchevique, il met d'emblée face à face Anna Grigorievna, la veuve du grand écrivain russe, à Apollinaria Souslova, dite Polia, qui fut sa « sulfureuse maîtresse ». Longtemps après la mort de son mari, la première s'est retirée dans cette station balnéaire très courue de Crimée pour y tenir une librairie ; la seconde vient également y finir ses jours. C'est en découvrant une telle coïncidence qu'Alain Durel, fervent admirateur de l'auteur de *Crime et Châtiment,* s'est décidé à « suivre les méandres de sa tumultueuse vie amoureuse », particulièrement à travers son rapport avec ces deux femmes.

Dostoïevski a connu la seconde avant la première, au début des années 1860, alors qu'il était encore marié avec Maria Dmitrievna Issaïeva, de santé fragile, décédée en 1864. Polia, « fille du peuple », belle jeune femme de 22 ans, s'entiche d'emblée de cet homme d'âge mûr, maussade, d'une pâleur maladive, qui n'a pourtant « rien d'un don Juan ». Mais elle admire trop l'intellectuel et se plie à ses désirs les plus extravagants, non sans le tourmenter à son tour. De Saint-Pétersbourg à Paris en passant par Rome et Wiesbaden, leur idylle sera compliquée. Jusqu'à ce que Dostoïevski rencontre la sage Anna, très jeune elle aussi, dont il fera sa secrétaire avant de l'épouser en 1867. Ni essai, ni étude à caractère scientifique, prévient Alain Durel, son livre puise dans les souvenirs de ces deux égéries pour éclairer d'une lumière romanesque un Dostoïevski profondément humain, passionné, tourmenté. **D.P.**

I. SONTGEN

KIOSQUE.FR

Ce n'était heureusement ni la beauté ni le bonheur charnel que Polia venait lui demander. Certaines particularités de son physique ne lui déplaisaient d'ailleurs pas. Ainsi, il avait des yeux légèrement difformes, le gauche marron, mais la pupille du droit si dilatée qu'on apercevait plus l'iris, cette dissemblance oculaire ajoutant une expression énigmatique à son regard. Il montrait d'ordinaire une grande force physique, si les crises d'épilepsie ne le laissaient pas faible comme un enfant. Mais elle voyait surtout en lui l'écrivain dont le renom ne cessait de grandir et, même si elle ne le comprenait pas toujours, elle devinait l'immense envolée spirituelle de son œuvre. Son idéalisme secret et tout le romantisme qu'elle cachait sous la froideur nihiliste du réalisme, la poussaient irrésistiblement vers cet homme de la quarantaine, laid et malade. Il lui semblait qu'elle avait trouvé un amoureux digne d'elle, amour flatteur, car ses camarades étudiants n'en ignoraient rien. Son instinct avait aussi deviné chez lui, à la fois tyran et victime, une personnalité qui correspondait à ses propres contradictions. Polia souffrait d'une sorte de traumatisme psychologique, mélange de tempérament et de frigidité, de curiosité sexuelle et de dégoût charnel. Dans l'amour, l'idée d'une soumission de la femme au « mâle » la révoltait et elle ne parvenait pas à concevoir qu'une femme pût s'offrir, s'oublier, s'abandonner au pouvoir de l'homme.

Ceci rend d'autant plus obscurs les motifs qui la poussèrent à se jeter dans la gueule du loup ! Ce fut à la fois un attrait naturel et un choix raisonné. L'écrivain la dépassait, l'enchantait, la fascinait et elle le hissait sur un piédestal. Tels ces fétichistes d'Afrique noire, elle vouait un culte à son idole, incarnation du génie parmi les hommes. Son amour pour lui semblait ne pas pouvoir connaître de limite. Il l'éveilla à la sensualité, l'initia à ce mystérieux commerce des corps, mais sans pour autant parvenir à la satisfaire. Il laissait même apparaître parfois d'effrayants aspects de sa nature qui la troublèrent profondément. Hélas, l'expérience de l'intimité vint altérer l'image du dieu vivant, tantôt l'amant se révélait un amoureux médiocre, tantôt, la considérant comme une simple chose, il l'offensait par ses outrances. Ses perversions, qu'elle acceptait d'abord comme des exigences de sa volupté, provoquaient en elle une répulsion instinctive. Le domaine des sentiments était chez lui comme le monde des Idées de Platon, transcendant et inaccessible, la sexualité, à l'inverse, une chose ténébreuse, dont les rayons de l'amour ne parvenaient pas à réduire l'opacité. Tel le dieu Osiris dépecé en une multitude de morceaux dispersés dans le Nil, son intelligence, son cœur et son corps, tout à fait dissociés, semblaient vivre leurs existences propres. Trop passionnée elle-même pour recoller les éclats de ce monstre aux crocs acérés, Polia risquait fort de s'y déchiqueter. Plus il reléguait le sexe au rang d'une chose secondaire, plus les manifestations de son plaisir semblaient outrancières. A la splendeur de leurs joutes intellectuelles s'opposait, tel le reflet d'un beau visage déformé par un miroir magique, la vulgarité d'étreintes qu'elle aurait rêvées plus romantiques…

Leurs ébats érotiques* avaient lieu, le plus souvent, dans des petits hôtels de passe : lumière blafarde, odeur de tabac froid, tapis couvert de taches, papier peint défraîchi, salle d'eau crasseuse, fines cloisons à travers lesquelles se faisaient entendre, comme amplifiés, le râle des clients ou les feints gémissements des filles de joie.

L'orgasme, chez Polia, n'était pas synonyme de plaisir, du moins d'un plaisir pleinement consommé. Il était toujours lié à la souffrance et à la frustration, même s'il pouvait atteindre un haut degré d'intensité.

Polia n'était pas encore savante en matière érotique et ne pensait pas que l'on pût faire l'amour autrement que dans la posture ordinaire. Mais son amant se chargea bien vite de son éducation « sentimentale ». Tels les fakirs de l'Inde, ils essayaient toutes les postures imaginables, inversée, par-derrière, debout, enfin toutes les figures qu'ils pouvaient inventer ou qu'il connaissait par des livres obscènes. Comme si aucun point de l'espace n'avait dû échapper à leur vertigineux avilissement, ils copulaient sur tous les meubles.

Souvent, avant de faire l'amour, son amant lui lisait d'abord quelque ouvrage lascif, des contes érotiques ou de la littérature libertine française. Une fois suffisamment excité par cette lecture, il pouvait se livrer à ses crapuleries. S'il lui apprit de nombreux raffinements érotiques, ce ne fut pas uniquement par luxure, mais aussi parce que, souvent, il en était réduit à contenter Polia en l'onanisant de différentes manières, n'ayant plus les forces suffisantes pour la satisfaire par le coït. Elle avait un appétit sexuel très grand et qui dépassait ses forces. Les amants copulaient plusieurs fois pendant la nuit. Quelquefois, elle le réveillait au point du jour pour exiger ses faveurs.

Ce premier amant donnait à Polia trop d'occasions de peine et d'humiliations. Il subordonnait la fréquence de leurs rendez-vous à son travail, à ses affaires, à sa famille, aux mille avatars de sa difficile existence, prétendait ne plus vivre avec sa femme, mais ne cessait pourtant de penser à elle et prenait, pour ne pas troubler la tranquillité de celle-ci, des mesures de précaution évidemment absurdes et exagérées. Sa femme, qui jalousait sans raison toutes les autres femmes, ne soupçonna rien de la trahison de son mari. Comme *La Lettre volée* d'Edgar Poe qui, exposée à la vue de tous et par là même n'attirant l'attention de personne, est ainsi soustraite au regard par sa trop grande visibilité, il parvint toujours à lui cacher cette liaison.

Tandis qu'il semblait n'avoir jamais trop de soin pour sa femme, il ne sacrifiait rien à Polia : même programme journalier, mêmes habitudes, mêmes occupations. Elle

KIOSQUE.FR

s'exaspérait parfois, ressentant pour sa femme une jalousie sourde, mais passionnée. Il arguait qu'on ne divorce pas d'avec une mourante. Mais elle n'avait que faire de ses explications. Comment tolérer ce traitement inégal ? N'avait-elle pas tout donné à l'amour ? Et lui ? Rien ! Quel enthousiasme aurait-elle pu éprouver pour leurs rendez-vous réguliers et secrets, soigneusement cachés aux yeux de tous ? Polia ressentait d'ailleurs de plus en plus cette liaison clandestine comme une véritable humiliation. Pour lui, au contraire, rien que de tout à fait normal, leurs relations lui paraissaient parfaitement convenables, il se conduisait en homme sérieux, affairé, qui comprend ses devoirs à sa manière et n'oublie pas son petit plaisir. Mieux encore, de même que certains médecins affirment qu'il faut se saouler au moins une fois par mois, de même considérait-il comme parfaitement hygiénique de coucher avec sa maîtresse au moins une fois par semaine. Elle était étonnée et vexée surtout par la méthodique régularité de leurs rencontres, par cette mesure, cette ponctualité de fonctionnaire qu'il mettait dans le péché, domaine obscur et honteux où elle ne s'était aventurée que sur ses incitations. Elle avait découvert l'amour charnel non sous l'image d'un dieu joufflu, ailé et rieur, mais comme un débordement exubérant de force vitale, et dans les convulsions d'une volupté aigrie par la maladie et les songes noirs, par les grimaces et les gémissements d'un Dionysos à moitié fou !

Au lieu des grands idéaux spirituels qu'une jeune fille des années 1860 et une femme émancipée recherchaient avec ardeur, elle se trouvait aux prises avec le sexe sous son aspect le plus effrayant, interdit, tabou. Malgré toutes leurs maximes sur la liberté et le droit pour chacun de vivre à sa guise, malgré leur mépris des préjugés, malgré leurs prêches en faveur de la liberté sexuelle, Polia et ses camarades nihilistes s'avéraient plutôt puritains, et il était difficile de se débarrasser de ce puritanisme intérieur avec un professeur d'art amoureux comme Dostoïevski. Ce dernier avait éveillé en Polia « la femelle », il avait troublé son cœur en profondeur, si bien qu'elle commençait à craindre ses sens en même temps qu'elle s'y soumettait, ne voyant plus dans la domination du plaisir que de nouvelles chaînes apprêtées par l'homme. Au début de leur histoire, l'admiration sans bornes qu'elle lui vouait l'aveuglant encore à tout ce qu'il pouvait y avoir d'obscur dans sa manière de concevoir l'étreinte amoureuse, elle lui était docile. Mais n'est-ce pas toujours ce qui arrive lorsqu'un homme mûr possède une femme jeune et sans expérience ? « Dans les relations entre un homme et une femme, répétait-il souvent, invariablement une des parties subit, invariablement une des parties est offensée ! »

Commander comme un maître à son esclave était l'un des ingrédients essentiels qui entraient dans la recette de sa jouissance. Mais, étant elle-même de la race des maîtres et non des esclaves, il sentit rapidement de la résistance. Très vite, la dévote inclination de Polia pour l'écrivain évolua vers un sentiment complexe où se mêlaient amour et désir de vengeance.

– Tu ne peux te pardonner de t'être donnée à moi, lui dit-il un jour dans un moment de grande lucidité, et maintenant tu te venges.

La sédition s'ajoutait au plaisir, soumettre une femme comme elle étant naturellement plus passionnant que de posséder une captive muette. Mais tout au long de cette lutte tendue à laquelle aboutirent leurs relations, elle ne cessait de souffrir, percevant comme particulièrement déshonorante une situation sentimentale si malsaine, tandis que la sensation de débauche, comme l'insatisfaction physique, la laissaient amoindrie. Elle ressentait cette contradiction de la vie qui opposait l'amour tel qu'elle le comprenait et le voulait, aux réalités de cette union qui la révoltaient et dont elle rougissait désormais. Rien, entre eux, qui ne fut laid et médiocre : ces rencontres en meublé, ce décor d'adultère dressé en cachette de sa femme, ses mises en scène sadomasochistes, tous les mille détails de cette liaison illégale, comme ils lui faisaient honte, le lendemain ! Et quelle humiliation, aussi, de ne pas être introduite dans son laboratoire littéraire, d'être tenue à l'écart de ses projets de romans, de le voir se comporter avec elle comme avec une gourgandine qu'il martyrisait à loisir. Elle l'aimait et aurait voulu qu'il l'aimât en retour, non pour sa beauté, mais pour son intelligence.

Mais, en raison de leurs caractères respectifs, il leur était difficile, voire impossible, de jamais s'expliquer jusqu'au bout. Leurs rencontres étaient parfois tissées de querelles violentes. A ses récriminations, il répondait par de virulentes vociférations, aussi soudaines qu'inutiles. Lui-même, d'ailleurs, n'ignorait rien de ses multiples défauts, les reconnaissant volontiers. C'était là sa seule qualité morale. Dans un de ces hôtels sordides où il la conduisait pour abuser de ses charmes, éclata un jour une dispute qui, par son intensité autant que sa franchise, leur permit de franchir un cap.

– Je suis peut-être risible, dégoûtant même, mais si tu m'aimes, tu dois cesser de traîner notre amour dans la boue, hurla-t-il en se rhabillant.

– Si tu me demandes de ne pas dire que je rougis de mon amour pour toi, répondit Polia, non seulement je ne le dirai pas, mais je ne l'ai jamais dit, car je n'en ai jamais rougi, parce qu'il est beau, sublime même ! J'ai dit que je rougissais de nos *relations charnelles*. Il n'y a là rien de nouveau pour toi car je ne te l'ai jamais caché, ni combien de fois j'ai voulu les rompre !

Dans les premiers mois de leur liaison, Dostoïevski n'avait pas accordé à Polia l'importance qu'elle devait prendre pour lui à la suite de cette escarmouche. Cette altercation lui ouvrit les yeux sur la sincérité des sentiments de la jeune femme. Au printemps de 1863, leur aventure se changea enfin en une idylle enflammée. Il était subjugué au point de ne plus pouvoir se passer un seul jour d'elle. Il semblait que Polia soit enfin entrée dans

KIOSQUE.FR

sa vie par la grande porte, qu'il l'aimât avec son corps, avec ses nerfs, avec son âme. Tandis qu'à la maison l'attendait sa femme phtisique, la solitude du cabinet de travail, nulle vie, nulle joie, nulle distraction, elle était toute la beauté de sa vie, l'allégresse, l'ivresse, le sens de ses jours et de ses nuits. Il continuait cependant à vivre deux existences parallèles, dans deux mondes qui ne se ressemblaient guère, et cela avec une telle aisance que sa maîtresse en vint à se demander s'il n'était pas atteint d'un dédoublement de la personnalité, comme Goliadkine, le « héros » du *Double*. Leur amour n'était pas un secret pour son frère Michel, dans l'appartement duquel il lui donnait souvent rendez-vous. Ayant toujours considéré le mariage de son frère comme une erreur, Michel protégeait ses amours adultères, peut-être même voyait-il Polia en future épouse !

Lorsque la maladie de sa femme empira et qu'il fallut la transporter à Vladimir, les deux amants décidèrent d'aller passer l'été à l'étranger. A travers l'Europe, pensaient-ils, ils réussiraient peut-être à se délivrer des gênes de leur liaison secrète et à vivre tous les deux en liberté, au grand jour ! Mais sa revue fut interdite par ordre des autorités qui, on ne sait pourquoi, avaient considéré comme un acte rebelle un article qui ne faisait que reprendre ses thèmes slavophiles habituels. Cette affaire l'ayant engagé en d'interminables pourparlers, ils décidèrent qu'elle partirait seule et qu'il la rejoindrait en août. Le fait de quitter Saint-Pétersbourg sans lui n'était-il pas le signe d'une faille dans leur amour ?

Cette relation aux commencements difficiles avait été malmenée par les séismes d'une passion trop brûlante et Polia constatait que le nouveau souffle de leur romance ne parvenait pas à effacer les outrages qu'il lui avait fait subir et qui restaient gravés dans sa mémoire. Elle éprouvait même un certain réconfort à s'éloigner de son amant, comme si la tension amoureuse, telle la pression des locomotives lancées à trop vive allure, était devenue trop forte entre eux ou comme si, ayant enfin obtenu de lui qu'il l'aimât, son amour devînt moins urgent, moins essentiel. Ainsi que ces personnes qui n'osent pas s'avouer heureuses à l'annonce du décès d'un parent éloigné dont ils toucheront une part d'héritage, la jeune femme n'admit qu'avec difficulté au début, puis avec lucidité, à mesure que le train l'éloignait de Russie, que ce départ ressemblait à une fuite, voire à une libération. Elle quittait l'Egypte et son despotique Pharaon pour se rendre dans un pays où, selon la formule biblique, « coulaient le lait et le miel » et où elle pressentait qu'allait bientôt commencer une nouvelle période de sa vie.

Durant l'été 1863, Dostoïevski fit tous les efforts pour partir à l'étranger. Mais ses affaires allaient si mal qu'il ne put guère s'absenter de Saint-Pétersbourg. On ne l'avait pas autorisé à reprendre *Vremia* et il devait songer à quelque publication nouvelle, sous un autre titre. En attendant, il fallait satisfaire les créanciers, les abonnés, les collaborateurs et, de toute manière, se tirer de cette mauvaise passe. Il fallait de l'argent pour tout, pour les soins de sa femme à Vladimir, pour les médecins, pour les médicaments, pour Pacha, son fils adoptif, pour l'appartement et pour le voyage à Paris où il devait rejoindre Polia. Mais l'argent le fuyait, il s'embourbait dans de nouvelles dettes, dans de nouvelles avances prises sur des œuvres inexistantes, signait les contrats les plus désavantageux, tandis que leur séparation affolait sa passion. Il rêvait de leur prochaine rencontre et au voyage qu'il allait faire avec elle en Italie. Les deux amants n'avaient pas cessé de correspondre depuis le départ de Polia pour la France. Au début d'août, cependant, elle cessa subitement de lui écrire et, trois semaines durant, il ne reçut aucune lettre d'elle, ce qui l'engagea à précipiter son départ.

Quand il put enfin s'éloigner de Saint-Pétersbourg, sa bourse était fort démunie. Et, comme toujours, cédant à son autre passion insatiable, il décida de s'arrêter sur la route de Paris, à Wiesbaden, pour tenter sa chance au jeu, sans doute la pire de ses addictions, avec les jeunes femmes. Il est vrai que le frou-frou d'une robe pouvait le mettre dans tous ses états, autant sans doute que de voir tourner une bille rouge, et cela bien qu'il n'aimât ni les robes ni l'argent ! On aurait pu croire que, sans perdre un instant, il allait se précipiter au rendez-vous de sa bien-aimée. Et bien non, à ses étreintes il préférait la jouissance douloureuse du tapis vert ! Du 21 au 24 août, il joua donc à la roulette. Cette fois, il n'eut pas seulement le don de gagner une forte somme mais, l'ayant à moitié reperdue, il eut la présence d'esprit de s'arrêter à temps et de quitter Wiesbaden. Il avait sur lui plus de cinq mille francs, une partie pour sa femme, pensait-il, et une partie pour faire la fête avec sa maîtresse. C'est donc plein de célestes espoirs qu'il débarqua dans la capitale française et lui dépêcha aussitôt un télégramme. Or, depuis leur dernière entrevue, beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts de Paris. Polia décida de lui écrire pour lui signifier son intention de rompre. Mais comme il lui tardait de la voir, sans attendre sa réponse et sans rien soupçonner de ses sentiments à son égard, il bondit jusqu'à la pension où elle habitait, rue Soufflot.

* Nous ne savons rien, ou très peu, de la vie sexuelle de Dostoïevski. On peut seulement tenter de se l'imaginer à partir de quelques confidences, glanées dans les récits d'Apollinaria et d'Anna.

Alain DUREL

KIOSQUE.FR

ROMANS ÉTRANGERS

Le diable est au coin de la rue

Alice MUNRO

Le dernier recueil de la nouvelliste canadienne, ironiquement intitulé *Trop de bonheur,* dépeint des femmes à la recherche d'une autre vie. Mais leurs destins basculent très vite dans le tragique.

Indépendant du fameux Booker Prize, le Booker International Prize est décerné tous les deux ans depuis 2005. Après Ismail Kadaré et Chinua Achebe, c'est Alice Munro qui l'a obtenu en juin 2009 « grâce à la profondeur, à la sagesse et à la précision de son travail », ont souligné les membres du jury. Belle manière de saluer la grande dame des lettres canadiennes, que Cynthia Ozick considère comme « le Tchekhov nord-américain, ni plus ni moins ». Cette victoire, elle l'a savourée avec modestie, affirmant être « tout à fait surprise » avant de retourner dans sa thébaïde, au large de Toronto, où elle s'ingénie à traverser les miroirs – comme l'autre Alice – pour explorer le pays des chimères.

Une aventure qui a commencé à la fin des *sixties*, quand miss Munro publia son premier recueil de nouvelles, alors qu'elle animait une librairie à Victoria, sur l'île de Vancouver. Des nouvelles, elle n'allait plus cesser d'en écrire, en inventant des personnages qui sont de fragiles feux follets et qui rêvent d'échapper à la réalité pour s'envoler vers le Grand Ailleurs : de recueil en recueil, l'auteur de *La Danse des ombres heureuses* et de *Fugitives* compose des histoires qui sont autant de fugues, des fugues musicales, des fugues vers la liberté.

« Si j'ai commencé par écrire des nouvelles, c'est parce que ma vie ne me laissait pas assez de temps pour édifier un roman et, après, je n'ai plus jamais changé de registre », explique Alice Munro, dont les récits sont des modèles de raffinement psychologique. Ils mettent souvent en scène des femmes vulnérables, lucides, prêtes à larguer les amarres pour ne pas rester engluées dans la toile d'araignée de leur quotidien – routine conjugale, frustrations, pesanteurs sociales, train-train domestique, sclérose des sentiments. On les voit alors disparaître à l'improviste en emportant avec elles le goût de l'inconnu, comme dans la chanson des Beatles que fredonne l'une d'entre elles – *She's leaving home, bye bye !* Et si elles finissent par rentrer au bercail pour revêtir leur camisole de servitude, elles auront eu le temps de changer de peau, grisées par la petite musique des lointains, « comme un sursis qui illumine l'air entier ». Ces âmes si tourmentées, la nouvelliste les décortique comme des noix, en plongeant son scalpel dans leurs blessures intimes, en débusquant leurs secrets et en laissant s'ébrouer le vibrato de leurs émotions avec une subtilité admirable.

Du côté de Castle Rock évoque aussi la petite enfance d'Alice Munro, née en 1931 à Wingham – Ontario – dans « une maison de pauvres ». Son père est trappeur, il élève des renards argentés et des animaux à fourrure puis, lorsque la crise frappera cette profession, il sera veilleur de nuit dans une fonderie de la région. Son épouse, elle, fera du colportage d'hôtel en hôtel, avant d'être terrassée par la maladie de Parkinson. A l'ombre de ce couple en sursis, la petite Alice grandit comme une plante privée de lumière. Parfois, elle est « l'amuseuse de service » et, parfois, son effronterie lui vaut de sérieuses raclées. Elle raconte son besoin de s'enfuir, d'enfourcher sa bicyclette, d'échapper aux corvées et, surtout, d'élucider son propre mystère – « Beaucoup de moi restait clandestin », dit-elle. A 17 ans, elle ressemble à Cendrillon. Elle trime dur. L'été 1948, pendant les vacances, alors qu'elle est domestique chez un directeur de banque, elle rêve qu'un invité vienne la couvrir de caresses et elle écrit à sa copine une lettre où elle invente des scènes torrides – déjà, le goût de la fabulation… Trois ans plus tard, elle trouve un bon moyen pour s'envoler du nid où elle ne fut pas assez couvée : elle se marie, sans trop savoir si elle offre vraiment à son époux « un cœur entier ». Et elle ajoute : « Je pensais l'aimer. Amour et mariage. C'était une pièce agréable et lumineuse dans laquelle

« Je m'identifie à ces inadaptés qui auraient dû partir, ne l'ont pas fait, et ne sont plus à leur place nulle part »

Alice Munro est avare de confidences publiques et, pour la connaître vraiment, il faut lire *Du côté de Castle Rock*, son livre le plus autobiographique, traduit aux Editions de l'Olivier en 2009. Elle y parle de ses ancêtres écossais – ils ont émigré vers l'Amérique au début du XIX[e] siècle – et, surtout, de son adolescence, un étouffoir où elle se sentait prisonnière, comme les héroïnes de ses futures nouvelles. « Je ne m'identifie pas, écrit-elle, à ces êtres qui sont parvenus à un certain épanouissement dans la vie, mais plutôt à ces inadaptés, à ces captifs qui auraient dû partir mais qui ne l'ont pas fait, n'ont pas pu, et ne sont plus à leur place nulle part. »

KIOSQUE.FR

Alice Munro raconte à merveille les ruptures, les abandons et les humiliations.

SHAPTON

on entrait, où on était en sécurité. Les amants que j'avais imaginés, les prédateurs au plumage éclatant, ne s'étaient pas montrés, n'existaient peut-être pas, et de toute manière je pouvais difficilement me considérer comme digne d'eux. »

Le nouveau recueil d'Alice Munro – *Trop de bonheur*, un titre terriblement ironique – rassemble dix récits où, une fois encore, des femmes se précipitent désespérément vers d'improbables chimères. Mais au coin de la rue, le diable les attend en ricanant et leurs destins, brutalement, basculent dans l'abîme. C'est le cas de Doree, une fille de hippies qui a épousé un autre marginal, un psychopathe qui refuse d'abord que leurs enfants aillent à l'école et qui finira par les tuer sauvagement. « Pendant quelque temps, écrit Alice Munro, elle ne cessa de s'enfoncer dans la bouche tout ce qui lui tombait sous la main. Après la terre et l'herbe, ce furent des serviettes ou des vêtements. Comme si elle tentait d'étouffer non seulement les hurlements qui montaient en elle mais la scène qu'elle avait dans la tête. » L'autre histoire de folie, c'est celle à laquelle est confrontée la vieille Nita qui, alors qu'elle « s'immerge dans la maladie » à cause d'un cancer, aura le grand tort d'héberger sous son toit un maboule recherché pour un triple meurtre…

Le monde des marginaux hante *Trop de bonheur*, où une autre femme, Sally, commence par raconter un pique-nique qui aurait dû être idyllique avant qu'une machine infernale ne se mette en marche pour briser le petit cocon familial et lui ravir son fils cadet, dont elle retrouvera la trace auprès d'une bande de SDF totalement délabrés. D'une nouvelle à l'autre, Alice Munro met en scène des êtres livrés à la misère, à la sauvagerie, à la vieillesse, au deuil, à la maladie, à la trahison. Ou à l'humiliation conjugale, comme cette prof de musique, Joyce, dont le compagnon s'envolera avec sa jeune apprentie, une prédatrice déguisée en inoffensive péquenaude. « La vie avait dévasté Joyce, calamité bien ordinaire », ironise Alice Munro, dont les histoires sont autant d'abandons, de ruptures cruelles. Avec quelques gros plans sur des enfances saccagées. Celle d'un gamin surnommé « Bet'rave » à cause de l'horrible tache de naissance qui le défigure. Ou celle de la jeune Marlène, à tout jamais coupable d'avoir causé la mort d'une petite handicapée mentale, au cours d'un jeu criminel.

« Ce que je connais en moi-même, c'est ma part de Mal. Tel est le secret de ma consolation. C'est-à-dire que je connais ce qu'il y a de pire en moi », lance un personnage d'Alice Munro, des mots qui résument les tragédies qu'elle orchestre, sans jamais forcer le trait. Dans sa dernière nouvelle, elle semble vouloir offrir une lueur de rédemption à toutes ces âmes brisées dont elle a été la confidente : elle donne en effet la parole à Sofia Kovalevskaïa (1850-1891), la grande mathématicienne russe qui fut l'une des premières femmes à enseigner dans une université européenne – à Stockholm – en défiant les interdits liés à son sexe. Et si cette célébrité du monde scientifique a intéressé la Canadienne, c'est parce qu'elle fut aussi romancière, une aventurière de l'esprit dont elle brosse un portrait remarquable. Des pages soudain apaisées, au terme d'un livre souvent très sombre où Alice Munro, cette alchimiste du quotidien, s'escrime à transmuer les ténèbres en lumière. **André Clavel**

EXTRAIT « Les gens cherchent des solutions de tous côtés. Ils ont l'esprit meurtri. Tant de choses se bousculent autour d'eux et les blessent. On voit sur leurs visages toutes leurs ecchymoses, toute leur douleur. Ils sont bouleversés. Ils courent en tous sens. Il leur faut faire les courses, aller à la laverie automatique, se faire couper les cheveux et gagner leur pitance ou passer retirer leurs allocations. Ce sont les pauvres qui doivent le faire et les riches doivent s'acharner à chercher la meilleure façon de dépenser leur argent. C'est du travail ça aussi. Ils doivent faire bâtir les plus belles maisons équipées de robinets en or. Et leurs Audi, leurs brosses à dents magiques et tous les appareils imaginables. Et puis des alarmes pour se protéger contre les cambrioleurs et les assassins. Et les voilà, tous les riches et les pauvres, privés de la paix de l'âme. Tout ce que nous pouvons acquérir, nous ne pouvons le tirer que de notre esprit. » (p. 29)

★★★★ ***Trop de bonheur (Too Much Happiness)*** par **Alice Munro,** traduit de l'anglais (Canada) par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso, 320 p., L'Olivier, 24 €

KIOSQUE.FR

Paysage à l'anglaise

Graham SWIFT

Secrets de famille, enfances meurtries, âmes perdues... L'écrivain britannique construit une mosaïque subtile sur fond d'Angleterre rurale.

L'écriture de Graham Swift tient de la marqueterie intimiste.

Swift, prénom Graham. A l'ombre de l'illustre inventeur de Gulliver, l'auteur du *Pays des eaux* et de *La Dernière Tournée* n'a pas eu de mal à imposer son encombrant patronyme en Grande-Bretagne. Laquelle lui a offert le Booker Prize – en 1996 – afin de saluer une œuvre exigeante, qui risque de dérouter les lecteurs pressés. Car il faut un peu de patience pour se glisser dans les romans de Graham Swift. En effet, ils tiennent du vitrail et de la marqueterie intimiste. Mais, une fois qu'on a su s'acclimater à leur singulière architecture, on sait qu'on ne les quittera plus. Parce que les histoires qu'ils racontent sont un subtil dosage de suspense, de tragédies discrètes et de psychologie à l'anglaise.

C'est un merveilleux paysagiste de la mémoire qui a signé *J'aimerais tellement que tu sois là*. Un roman tout en flash-back, une mosaïque où la chronologie s'émiette et se reconstitue peu à peu, au fil d'une longue introspection. Au cœur du récit, l'intimité d'un couple qui va brutalement se déchirer. Nous sommes sur l'île de Wight, où Jack Luxton et sa femme Ellie gèrent un camping, un labeur qui leur permet, chaque hiver, de prendre quelques jours de vacances sous le soleil de Sainte-Lucie. Mais, cette année-là – en novembre 2006 –, Jack annonce à son épouse qu'ils ne partiront pas aux Caraïbes. Parce qu'il vient de recevoir une lettre funeste qui l'informe de la mort de son frère cadet, Tom, fauché sur un champ de bataille de Basra, en Irak. Pourquoi Ellie saute-t-elle alors dans sa Cherokee, pour disparaître sans donner la moindre explication ?

C'est ce que l'on découvrira peu à peu, dans les méandres d'un récit qui remonte le temps en fouillant le passé de ces trois êtres prisonniers de leurs secrets. Celui d'Ellie, flanquée d'une mère elle aussi fugueuse. Celui de Jack, né dans une ferme du Devon soudain réduite à la faillite, à l'époque de la vache folle. Et celui de Tom, parti à la guerre pour échapper aux démons d'une enfance meurtrie. Entre ces personnages, entre les vivants et les morts, entre les générations, Graham Swift orchestre un office des ténèbres poignant, dans une Angleterre rurale dont il rameute tous les fantômes. Un roman nimbé de mélancolie, sous le fusain d'un confident des âmes perdues. **André Clavel**

★★★ ***J'aimerais tellement que tu sois là (Wish You Were Here)*** par **Graham Swift,** traduit de l'anglais par Robert Davreu, 406 p., Gallimard, 23,90 €

California nightmare

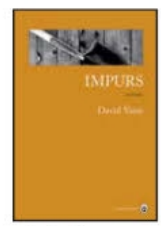
David VANN

Dans son troisième roman, il délaisse l'Alaska au profit de la Californie, où un huis clos de désaxés va virer au cauchemar.

C'est gagné ! Avec seulement trois romans, David Vann a réussi à imposer sa voix aux tout premiers rangs de la nouvelle garde américaine. Sa spécialité ? Les névroses familiales, les perversions et les déviances qui enchaînent parents et enfants aux mêmes gibets, là où Œdipe se fait le complice des Atrides. Quant aux décors préférés de Vann, ce sont des coins perdus au bout du monde, des lieux inhospitaliers qui lui permettent de décrire la violence des éléments et la défaillance des humains avec une prose toujours très sobre, aiguisée dans les ateliers de Raymond Carver et de John Fante.

Si les glaces de l'Alaska servaient de théâtre à *Sukkwan Island* et à *Désolations*, c'est au contraire la fournaise californienne qui va peu à peu embraser *Impurs*, un roman où la tension monte crescendo dans le huis clos d'une famille passablement désaxée. Nous sommes dans une grande maison isolée de Carmichael – au large de Sacramento – où Galen, 22 ans, vit sous la coupe d'une mère étouffante. « Elle avait fait de lui une espèce d'époux, lui, son fils. Chaque jour il avait le sentiment qu'il ne pourrait supporter un jour de plus, mais chaque jour il restait », écrit Vann avant de brosser un portrait terriblement acide de ce garçon velléitaire, complexé, sorte de Portnoy végétarien – et vaguement bouddhiste – qui attend la visite de la transcendance entre deux masturbations. Jusqu'à ce que son allumeuse de cousine, Jennifer, déboule dans la maison pour y ficher la pagaille en compagnie d'une mère aussi toxique que celle de Galen. A cette « mafia », Vann ajoute une grand-mère atteinte d'Alzheimer – et assez riche pour exciter les convoitises –, de quoi nous offrir un remake de *Family Life* sous le soleil californien.

Orchestré comme un psychodrame de plus en plus tendu, *Impurs* met en scène des personnages livrés aux mêmes désordres affectifs, aux mêmes rancœurs et, dissimulée sous les apparences, à la même folie. Une folie qui poussera vers le pire ce conte cruel où l'auteur de *Sukkwan Island* prouve qu'il est bien le confident du diable. **A.C.**



★★★ ***Impurs (Dirt)*** par **David Vann,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laura Derajinski, 288 p., Gallmeister, 23,10 €

DR

KIOSQUE.FR

Quiétude, inquiétude

Anita DESAI

L'Indienne publie trois longues nouvelles où elle dessine des personnages hantés par leur passé, entre réalité et illusion.

Tous les livres de l'Indienne Anita Desai – née à Bombay en 1937 – sont des porcelaines délicates, ciselées par une main de fée. Ecriture impeccable, élégance, justesse de ton. Mais sous cette prose si lumineuse, presque lisse, se cachent une multitude de zones d'ombre et de fêlures souterraines. Ce double mouvement – quiétude, inquiétude – constitue la singularité d'une œuvre dont les personnages, eux aussi, sont déchirés entre l'être et le paraître, la comédie sociale et les exigences du cœur. Après plusieurs années de silence, Anita Desai vient de signer un recueil de trois longues nouvelles, *L'Art de l'effacement*, où elle met en scène des êtres aux prises avec leur passé, un passé toujours évanescent, fugace, incertain, entre réalité et illusion.

★★★ ***L'Art de l'effacement (The Artist of Disappearance)*** par **Anita Desai,** traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin, 190 p., Mercure de France, 20,50 €

D'abord, il y a ce haut fonctionnaire qui débarqua jadis aux confins de l'Inde, dans un village où il découvrit un palais poussiéreux rempli d'objets insolites : une sorte de musée clandestin qui, au fil des années, finira par s'effacer de sa mémoire pour revenir soudain le hanter, au soir de sa vie, sans qu'il sache s'il a vraiment existé ou s'il n'était qu'un rêve – comme s'il était victime d'un mirage. Le deuxième récit brosse le portrait d'une enseignante indienne qui, elle aussi, va remonter le cours du temps en s'initiant à un dialecte en voie de disparition – l'oriya – afin de renouer avec son enfance, de retrouver les parfums de son pays natal et de pouvoir traduire en anglais une romancière de ce pays-là – une entreprise qui la troublera au plus haut point, jusqu'à la faire douter de sa propre identité. Quant à la dernière histoire, elle se situe au pied de l'Himalaya, où un solitaire reclus dans une vallée perdue essaie d'oublier sa jeunesse et de chasser ses mauvais souvenirs – autre face-à-face avec le passé – avant qu'une équipe de télévision ne vienne violer la quiétude de son ermitage.

D'un récit à l'autre, Anita Desai montre comment la mémoire nous construit et nous détruit tout à la fois, en nous torturant et en nous effaçant peu à peu de nous-même. Comme si la plus précieuse de nos facultés était aussi la plus trompeuse… **A.C.**

Jadis et maintenant

Martin SUTER

L'abolition du temps, telle est l'obsession des deux héros du dernier ouvrage de l'auteur suisse. Un roman troublant sur le cerveau humain.

L'ange du bizarre se nomme Martin Suter. Son obsession ? Les pathologies du cerveau humain, une machine qui, sous sa plume, se détraque souvent. Dans *Le Temps, le temps*, il revient à ses hantises en mêlant polar et fantastique pour mettre en scène deux personnages aux prises avec la mort – et peut-être la folie –, face à des horloges dont ils rêvent d'arrêter les aiguilles.

Peter Taler habite dans la banlieue de Zurich. Il y a un an, son épouse Laura a été assassinée devant la porte de leur petit immeuble et la police a été incapable de démasquer le coupable. Depuis, Peter n'est plus qu'une ombre, un survivant qui, chaque soir, allume une Marlboro qu'il laisse se consumer dans un cendrier, afin de retrouver le parfum de Laura et de la ressusciter, comme s'il voulait abolir le temps.

Le temps est aussi le grand ennemi de son voisin, Knupp, un vieil original qui habite en face, dans une maison où il se livre à d'étranges manèges. Chaque jour, Peter l'observe de sa fenêtre – clin d'œil à Hitchcock – et les deux hommes finiront par se lier d'amitié avant que Knupp ne déballe son histoire : il y a vingt ans, le 11 octobre 1991, sa femme Martha est morte et, depuis, il s'escrime à reconstituer à l'identique, dans les moindres détails, les décors de ce jour-là. Pour revenir au passé et faire revivre son grand amour. Une tâche extravagante, quasi faustienne, qui l'oblige par exemple à tailler régulièrement les arbres du jardin afin que « tout demeure comme jadis »…

« Le temps ne passe pas, mais tout le reste passe. La nature. La matière. L'humanité. Mais pas le temps. Il n'existe pas », expliquera le vieillard à Peter, témoin d'un délire dont il deviendra le complice tout en accumulant les indices qui pourraient le conduire sur les traces du meurtrier de Laura. A moins qu'elle ne soit pas morte et que le monde soit un immense trompe-l'œil, un gigantesque mirage ? L'auteur de *Small World* a l'art de semer le trouble dans ce roman où, prisonniers de leurs propres illusions, ses personnages appellent à la rescousse Wells et Balzac, dont l'une des nouvelles – *Adieu* – raconte la même histoire. **A.C.**

Martin Suter mêle polar et fantastique.

★★★ ***Le Temps, le temps (Die Zeit, die Zeit)*** par **Martin Suter,** traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, 322 p., Christian Bourgois, 18 €

DPA

KIOSQUE.FR

Logiciel, mon mari !

Scott HUTCHINS

A partir des travaux de son père, un trentenaire célibataire tente de faire parler un ordinateur. Et finit par trouver l'amour.

L'intelligence dite « artificielle » ne l'est peut-être pas autant que cet adjectif le suggère. Neill Bassett en sait quelque chose. Ancien rédacteur publicitaire, ce trentenaire originaire de l'Arkansas travaille dans une petite société de la Silicon Valley, sur un projet révolutionnaire de linguistique informatique. Imaginez, en effet, qu'un ordinateur puisse prochainement parler de manière convaincante et faire naturellement la conversation. Neill cherche à enseigner à cette machine à trouver les bons mots, en se basant sur le journal d'un médecin génial qui s'est suicidé et qui n'est autre que son père. Sa propre vie de jeune divorcé n'a rien de passionnant. Il rentre le soir, dans son petit appartement de San Francisco, se pose sur son canapé tout neuf pour regarder la télévision, n'oublie pas de donner à manger au chat… Enfin, Neill sort un peu, histoire de tomber dans ce plus grand danger du célibat : « Devenir si transparent et inconsistant que le regard des autres vous traverse. » Il croise dans les bars des « types sympas » et, surtout, des « filles provisoires ». Jusqu'au jour où ce séducteur « de milieu de peloton » va tomber sur Rachel, qui lui fera peut-être oublier sa relation avec son ex-femme, Erin. Car il a pour constante de ne jamais régler ses problèmes avec son passé : et si les progrès de l'ordinateur faisaient tout bonnement renaître, à proprement parler, le père de Neill ? Et ces discussions, peut-être pas si virtuelles, ne pourraient-elles pas révéler à ce vieil adolescent des vérités qu'il n'est pas prêt à entendre ?

Premier roman de l'Américain Scott Hutchins, *L'Amour comme hypothèse de travail* pourrait être du même niveau que l'un de ces best-sellers mêlant surnaturel et sentimental (disons à la Marc Levy ou Guillaume Musso), préférant les saynètes gentilles et les rebondissements faciles à l'interrogation métaphysique. Heureusement, s'il assume cette recette et la manie avec un évident savoir-faire, l'auteur a le bon goût de dépasser la surface, et de poser des questions finalement assez pointues qu'on trouve plus généralement dans la littérature de science-fiction. Ne noyant jamais son récit dans la théorie, Hutchins décrit l'inévitable rapprochement entre l'homme et le monde virtuel qu'il a créé, et la proximité entre les sentiments et le fruit d'un programme informatique. Qui a dit un « virus » ?

Baptiste Liger

★★ ***L'Amour comme hypothèse de travail (A Working Theory of Love)*** par **Scott Hutchins,** traduit de l'angais (Etats-Unis) par Elisabeth Peellaert, 450 p., Belfond, 21 €

Farce casher

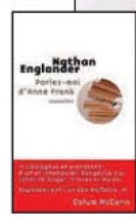
Nathan ENGLANDER

Entre burlesque et tragédie, huit nouvelles dans le meilleur esprit de la littérature juive new-yorkaise. Un petit chef-d'œuvre.

Il faut savoir soigner ses premières phrases. Ainsi, le début de *Parlez-moi d'Anne Frank* – ou, plus exactement, de la formidable nouvelle-titre – donne d'emblée le ton du recueil : « Dix minutes peut-être qu'ils sont chez nous et Mark est déjà en plein cours magistral sur l'occupation israélienne. » Le narrateur et sa compagne Debbie ont en effet invité dans leur demeure de Floride un couple d'amis partis vivre en Israël, où ils élèvent leurs dix enfants… Les deux femmes avaient fait les quatre cents coups, à l'adolescence. Les choses et les opinions ont donc bien changé, à l'image du corps de Lauren – aujourd'hui, c'est « une femme forte vêtue d'une robe informe et coiffée d'une grosse perruque blonde à la Marilyn Monroe », complètement obsédée par la Shoah… Un fossé sépare donc désormais les laïcs américains et les orthodoxes partis en Terre sainte. Mais un peu de vodka, un soupçon de drogue aux effets spectaculaires et quelques révélations inattendues seront l'occasion pour Nathan Englander (remarqué avec *Le Ministère des affaires spéciales*), dialoguiste brillant, de quelques répliques d'anthologie. Citons notamment cette évocation des mariages mixtes – à ne pas confondre avec les « grillades mixtes » ! – considéré par l'un(e) des protagonistes comme « l'Holocauste d'aujourd'hui »...

Ce texte d'ouverture reste le point d'orgue de ces huit histoires, brillantes, variées et surprenantes, où la comédie burlesque côtoie allègrement la tragédie. On sera ainsi dérangés par la femme vendant son enfant, atteint d'une fièvre aiguë, pour le sauver et déjouer le malheur, dans « Collines jumelles ». Et on sera touchés par l'intelligence de la fable « Fruits gratuits pour les jeunes veuves», soit l'étonnement du petit Etgar, ne comprenant pas pourquoi son père offre des légumes au professeur Tendler, qui l'avait pourtant sévèrement tabassé lors de la crise du canal de Suez… Enfin, les amateurs de polissonneries d'antan seront sensibles à « Peep-show », à l'image d'Allan qui, en regardant les cinémas rénovés de la 42e Rue, se demande « où sont passés les bonimenteurs qui, à l'entrée, promettaient nirvana et culs lascifs, spectacles pour adultes et cuisses crémeuses ». Vous voulez en savoir plus ? Laissez plutôt parler votre imagination : l'auteur a suffisamment travaillé comme ça ! **B.L.**

Nathan Englander signe huit nouvelles savoureuses.



★★★ ***Parlez-moi d'Anne Frank (What We Talk When We Talk About Anne Frank)*** par **Nathan Englander,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Elisabeth Peellaert, 222 p., Plon/Feux croisés, 21 €

D.R.

KIOSQUE.FR

Errances baltiques

Jan BROKKEN

Un très beau récit de voyage dans les pays baltes, peuplé de rencontres avec les habitants d'aujourd'hui et les fantômes du passé.

Jan Brokken, écrivain et reporter, a eu envie d'aller voir la Baltique. Pour cela, il a quitté les Pays-Bas et a d'abord découvert le golfe de Riga. Un lieu truffé de mines mais ouvert à tous les navires de toutes les nationalités depuis la dissolution de l'Union soviétique. A Riga, où Richard Wagner avait occupé pendant trois ans le poste de directeur musical et artistique de l'Opéra, deux habitants sur trois sont russes. Brokken vient y entendre *Cantus* du compositeur estonien Arvo Pärt. Et nous rappelle au passage que les Lettons, en l'espace d'un siècle, « furent successivement contraints de choisir entre les Allemands et les Russes, les rouges et les blancs, les staliniens et les fascistes, les démocrates et les nationalistes purs et durs ».

En Lituanie, il est aussi parti sur les traces de Chaim Jacob Lipchitz. Un sculpteur qui avait été l'ami de Le Corbusier, avait étudié aux Beaux-Arts à Paris, séjourné en Espagne avec Diego Rivera au début de la Première Guerre mondiale. Puis le voici à Vilnius, intrigué par l'enfance de Romain Gary, né Roman Kacew en mai 1914. Sur place, où il en profite pour relire *La Vie devant soi*, une dame lui explique que la ville s'appelait alors Vilné. La communauté juive locale y a enduré des conditions terribles au sein du ghetto.

Suivons-le à Kaliningrad, anciennement Königsberg, saccagée trois fois pendant la Seconde Guerre mondiale, la ville d'Emmanuel Kant et de Hannah Arendt. Ou à Rakvere, haut lieu de la saucisse en Estonie. Et à Tallinn, où le KGB interrogeait et torturait dans un bâtiment en brique…

Jan Brokken est parti à la recherche de l'Histoire.

Chemin faisant, Jan Brokken prend langue avec des marins, des chauffeurs de taxi, un professeur de yiddish qui adore la musique folk. Conteur alerte, notre guide s'intéresse à la fois à la littérature, au cinéma ou à l'art. Il cherche des réponses, recoupe des pistes. Convoque dans ses pages Eduard von Keyserling, Mark Rothko, Sergueï Eisenstein et de nombreux inconnus. Opiniâtre, Brokken brave le froid et la neige, frappe aux portes et n'hésite pas à plonger dans les heures troubles de l'Histoire, avec ses révolutions, ses exodes et ses drames, pour permettre de mieux connaître et comprendre l'âme balte. Le voyage vaut le détour. **Alexandre Fillon**

★★★ ***Les Ames baltes. Périple à travers l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie (Baltische Zielen. Lotgevallen in Estland, Letland en Litouwen)*** par **Jan Brokken,** traduit du néerlandais par Mireille Cohendy, 384 p., Denoël, 20 €

Victimes et bourreaux

Rax RINNEKANGAS

Dans *Le Juif égaré,* l'écrivain finlandais explore les pistes sinueuses de la culpabilité, de l'identité et de la mémoire.

La découverte de Rax Rinnekangas a été un véritable éblouissement. Le talent singulier du Finlandais éclatait tout du long de *La lune s'enfuit* (Phébus 2011, repris en Libretto) qu'un critique littéraire avisé a eu la bonne idée de comparer au *Fusil de chasse* de Yasushi Inoue et à *L'Ami retrouvé* de Fred Uhlman. On ne pouvait qu'être saisi par un court et lumineux roman qui se déroule le temps d'un été. Celui où Lassi, 13 ans, passe ses vacances dans la ferme de son oncle, au nord du pays, et s'adonne à des jeux dangereux. Styliste impeccable, Rinnekangas tenait là à la fois du poète, du peintre et du cinéaste.

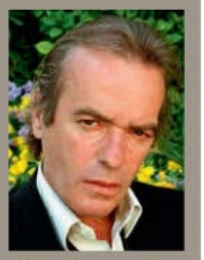
On le retrouve aujourd'hui avec *Le Juif égaré*. Un livre au ton différent, mais tout aussi fort et habité. Le narrateur est un écrivain qui n'a « ni rêves, ni famille, ni enfants ». Il vit dans un deux-pièces hérité de sa mère dont il ne sort plus depuis qu'il est tombé malade, il y a bientôt sept mois. L'écrivain a entrepris la rédaction d'un roman mettant en scène trois personnages ayant un lien avec la Shoah. Le premier est un photographe d'âge mûr qui a beaucoup voyagé et qui a sur la conscience un poids qui le consume.

Le deuxième personnage est une Espagnole, mince et brune, avec des traits fins ; une femme en pleurs nettement plus jeune que le photographe. Le troisième, Rafael, est le cousin du photographe. Un cousin qu'il n'a pas vu depuis dix ans quand il le croise au Musée d'art contemporain et qui a commis, à l'âge de 19 ans, un acte « par lequel il avait manqué à la morale et au respect d'autrui ». Peu à peu, le lecteur apprend que le photographe a abandonné son épouse et son fils. Qu'il est marqué par le travail d'Imre Kertész dont il cherche à imiter « l'écriture linéaire ».

Le photographe se rend régulièrement en Pologne, à plus d'une heure de train de Cracovie. Visite les camps de la mort d'Auschwitz et de Birkenau afin de perpétuer le souvenir de ceux qui ont affronté « la pire expérience imaginable – un massacre organisé »… Grand livre sur la culpabilité, l'identité et la mémoire, *Le Juif égaré* frappe par sa tenue, son regard, son questionnement. Et aussi, comme c'était déjà le cas dans *La lune s'enfuit*, par son éblouissante lumière. **A.F.**

★★★ ***Le Juif égaré (Kadonnut Juutalaispoika)*** par **Rax Rinnekangas,** traduit du finnois par Johanna Kuningas en collaboration avec Patricia Duez, 224 p., Phébus, 20 €

M. DOOMERNIK



BIOGRAPHIE

Né en 1949 dans le comté de Wales, au sud-ouest de l'Angleterre, professeur d'ateliers d'écriture à l'université de Manchester, le fils du célèbre romancier Kingsley Amis domine de longue date la scène littéraire britannique avec ses livres corrosifs – une vingtaine – sur la société anglo-saxonne contemporaine. En témoignent non seulement ses romans, du *Dossier Rachel* (1973) à *La Veuve enceinte* (2010) en passant par *Money, Money* et *Chien jaune*, mais également ses essais controversés sur le féminisme comme sur les attentats du 11 septembre 2001.

SASSIER/GALLIMARD

Lionel Asbo, l'état de l'Angleterre

Martin AMIS

Lionel Asbo, l'état de l'Angleterre (Lionel Asbo : State of England)
par **Martin Amis,** traduit de l'anglais par Bernard Turle, 378 p., Gallimard, 21 €.
En librairie le 7 mai.

LE LIVRE On connaissait la vertigineuse attraction dite des « montagnes russes ». Martin Amis, lui, a opté pour sa déclinaison littéraire, que l'on pourrait baptiser « les montagnes russes à l'anglaise », tant son héros Lionel Pepperdine va descendre très bas et monter très haut... mais toujours dans l'abjection. Haut-le-cœur assuré ! On vous explique : délinquant dès l'âge de 3 ans, enchaînant les actes délictuels avec application, de vols à l'étalage en cambriolages, cette petite frappe d'un quartier pourri de Londres – un véritable taudis – a passé plus de temps derrière les barreaux que sur les bancs de l'école. Alcoolique (jamais soûl), drogué (jamais défoncé), mateur compulsif de films pornos, toujours prêt à la castagne et toujours accompagné d'une paire de pitbulls psychopathes, il trouve très drôle de se faire rebaptiser Lionel Asbo – pour *Anti-Social Behaviour Orders*, ces mesures destinées à combattre les comportements antisociaux. Et voilà qu'à 24 ans cet individu répugnant gagne au Loto cent quarante millions de livres sterling ! Largement de quoi s'acheter un manoir de trente pièces, de se gaver de caviar, de s'abreuver de latour-pauillac, mais surtout de conjuguer son credo du *no limit* au présent de l'impératif pour mieux choquer les milieux huppés. Bon prince, Martin Amis adoucit ce tableau au vitriol d'une Angleterre rongée par tous les maux avec le gentil Desmond Pepperdine, dit Des, neveu de Lionel et adolescent attachant. Quand on gagne autant d'argent, lui confie oncle Li, « on est sonné. Pas heureux. Pas triste. Sonné... ». Comme le lecteur de ce roman coup de poing que d'aucuns trouveront *too much*. **D.P.**

KIOSQUE.FR

Chère Jennyvième,

Je sors avec une femme plus vieille que moi. Cest une dame dune certaine distinction, ça me change agréablement des adolesentes de mon âge que je connais (comme Alektra par exemple, ou Chanel). Le sexe est super et je crois que je suis amoureux. Mais il y a une grave complication que voila : cest ma mamie !

L'auteur de ces lignes, Desmond Pepperdine (Desmond, Des, Desi), avait quinze ans et demi. Il affectait une écriture d'une élégance étudiée : à l'origine, les lettres partaient vers l'arrière mais, à force de patience, il les avait contraintes à pencher vers l'avant ; puis, une fois qu'elles avaient toutes été harmonieusement conjointes dans le même sens, il les avait ornées de menues fioritures (ses *e* étaient franchement baroques : comme des *w* à la verticale). Des était autodidacte en calligraphie, comme dans d'autres matières.

Le côté positif cest que la différence d'age nest pas si…

Il raya cette phrase, et reprit.

Ça a commencé il y a qu'inze jours quand elle a téléphoné pour dire cest encore ma plomberie mon chou. Alors jai répondu Mamie ? Jarrive. Elle habite un studio r/d/c spécial 3e âge à vingt minutes à pied de chez nous et sa plomberie lache souvent. Je nai beau pas être plombier jai des notions car mon tonton George et de la partie. Jai fait la réparation et elle a dit pourquoi tu prends pas un verre ou deux avec moi ?

La calligraphie (et aussi la sociologie, l'anthropologie et la psychologie) mais pas encore la ponctuation. Il ne se trouvait pas trop mauvais en orthographe, le petit Des, mais il ne savait pas que la ponctuation était un de ses points faibles car il venait à peine de commencer le cours. Or la ponctuation, pensait-il (à juste titre), était un art en soi.

Alors on a pris plusieurs Dubonnet que je nai pas l'habitude de boire et elle me lançait de drôles de regards. Elle met toujours les Beatles et ce jour' là elle passait tous les slows comme Golden Slumbers, Yesterday, *et* Sh'es Leaving Home. *Alors elle a dit ce quil fait chaud je vais me changer me mettre ma chemise de nuit. Et elle ces rappliquée en nuisette mini !*

Il s'instruisait tant bien que mal (pas à Squeers Free, qui, récemment, avait remporté, avait-il lu dans la *Diston Gazette*, la palme du « Pire établissement scolaire de toute l'Angleterre »). Sa compréhension de la planète et de l'univers comportait d'inconcevables lacunes. Il était sans cesse éberlué par la vastitude de son ignorance.

Alors on a encore pris qu'elque verres et je pensais : ce quelle est bien conservée. Elle a pris soin delle elle est vraiment en forme surtout avec la vie quelle a mener. Alors après encore plusieurs verres elle me demande tu cuis pas dans ton blazer ? Viens ici mon mignon et fais' moi donc un calin ! bon, quest'ce que je pouvais faire ? Elle a posé la main sur ma cuisse et la remontée sous mon short. Alors je suis humain non ? La hifi jouait I Should've Known Better *mais de fil en aiguille… et cétait génial !*

Par exemple, le seul quotidien national que Desmond eût jamais lu, c'était le *Clairon du matin*. Et Jennyvième, la destinataire de sa lettre, était la Dame Courrier du cœur du *Clairon* ou, dirons-nous, sa Lady Taz. Elle était à la tête d'une rubrique qui consistait en comptes rendus détaillés de liaisons sans doute entièrement imaginaires et ses réponses se résumaient à un calembour obscène assorti d'un point d'exclamation. L'histoire de Desmond n'était pas imaginaire.

Il faut me croire tout sa « me ressemble pas du tout ». Cétait pas prévu ! Dac on vit à Diston, ou se genre de chose ses pas si mal vu. Et dac ma mamie a eu une jeunesse coquine. Mais ces une dame respectable. Ce qu'il y a ses que ces bientôt son anniversaire et je crois que sa lui a tourné la tête. Quand a moi-même, je viens d'une famille strict chrétienne en tout cas du coté de mon père (Pentecotiste). Et puis comprenez Jennyvième, je suis très déprimé depuis que ma maman Cilla est morte il y a trois ans. Je ne trouve pas les mots. Javais besoin de tendresse. Et quand Mamie ma touché, comme sa. B'en…

Des n'avait pas l'intention d'envoyer son courriel à Jennyvième (dont l'anatomie partiellement dénudée ornait aussi la page intitulée non pas « Lady Taz » mais « Ange Agony »). Il la rédigeait simplement pour soulager sa conscience. Il imaginait la réponse de Jennyvième neutre, non sentencieuse. Dans la veine : Au moins, toi, tu l'aimes, ta mamie ! Il continua donc d'écrire.

A part le coté légal qui mempèche de dormir, il y a un énorme autre problème. Son fis Lionel est mon tonton et comme un père pour moi quand il nest pas en prison. Comprenez moi cest un criminel essetrémement violent et sil découvre que je culbute sa maman, il va me buter purée. Littéralement !

On pourrait avancer qu'il s'agissait là d'une grossière sous-estimation des vues dudit Lionel sur le thème « transgression et représailles »… L'urgence pour Des était de maîtriser l'apostrophe. Ensuite, les arcanes des deux-points, du point-virgule, du trait d'union, de la parenthèse, du tiret, de la barre oblique…

Le côté positif, c'est que la différence d'âge nest pas si grande. Comprenez Mamie Grace était précoce et elle est tombée enceinte à 12 ans, exactement comme ma maman.

Il entendit les chocs mats et épais des verrous, regarda sa montre, horrifié, tenta de tenir droit sur ses jambes, puis, tout à coup, Lionel se retrouva là, devant lui.

Le voici donc, Lionel, impressionnante silhouette blanche, coude contre le chambranle, front contre le poing levé, halètement enroué, maillot de corps violet dégageant une vague vapeur grise (l'ascenseur était hors service et l'appartement se trouvait au trente-troisième étage ; cela dit, la masse corporelle de Lionel pouvait tout aussi bien dégager de la vapeur quand il faisait la sieste par un après-midi paisible). Sous l'autre bras Lionel portait une livraison de bières. Deux douzaines, recouvertes d'un film de polyéthylène. Marque : Cobra.

« Tu rentres tôt, Tonton Li. »

D'un geste de sa main calleuse, Lionel imposa le silence à Des. Un ange passa. D'apparence, Lionel était brutalement générique : silhouette d'un bloc, tête massive, crâne rasé, poils fauves. Dans la vaste métropole mondiale, des centaines de milliers de jeunes gens ressemblaient à Lionel Asbo. Selon la lumière et le décor, il avait des airs, disait-on parfois, du prodige de l'équipe d'Angleterre et de Manchester United, l'attaquant Wayne Rooney : pas phénoménalement grand, pas gras mais exceptionnellement large et le thorax extraordinairement *profond* (Des voyait son oncle tous les jours – or Lionel paraissait toujours plus grand que nature, une taille

KIOSQUE.FR

de plus qu'il ne s'y attendait). Il avait d'ailleurs le même sourire aux dents écartées que Rooney. Cela dit, si ses incisives du haut étaient très écartées, ça se voyait peu car il souriait rarement. On ne les voyait que quand il ricanait.

« ...Qu'est-ce tu fais avec ce *stylo* ? C'est quoi que tu écris ? Je pige pas. »

Des réfléchit vite. « C'est sur la poésie, Tonton Li.

– La *poésie* ! s'exclama Lionel, esquissant un mouvement de recul.

– Ouais. Un poème qui s'appelle *La Reine des F…*

– La *quoi* ?.… Parfois tu me désoles, Des. Pourquoi t'es pas dehors à casser des vitres ? Ce n'est pas sain. Au fait, tu sais quoi ? Tu te rappelles ce type que j'ai défoncé au pub l'autre vendredi ? *Mister* "Ross Knowles", excusez du peu. Il porte plainte. Il m'a dénoncé. Tu peux y croire, toi ? »

Desmond devinait aisément ce que Lionel pouvait éprouver face à une telle manœuvre. Un soir de l'année précédente, en rentrant à l'appartement, Lionel avait trouvé Desmond innocemment affalé devant *Crimewatch UK*. La séquelle fut la plus longue et la plus sonore des rossées que Desmond eût jamais reçues des mains de son oncle. *Ils demandent à des membres du public*, avait crié Lionel, bras croisés devant l'écran plasma, *de cafarder leurs voisins !* Crimewatch, *c'est un… c'est comme une émission pour pédophiles. Ça me débecte.*

Aujourd'hui, Desmond répond : « Il te traîne en justice ? Waouh, ça c'est… c'est… Y a pas pire, c'est nul. Tu vas faire quoi, Tonton Li ?

– Je me suis rancardé à gauche et à droite, et il se trouve que c'est un solitaire. Il crèche dans un meublé. Alors, je peux faire peur à personne. A part lui.

– Mais il est encore à l'hôpital…

– Et alors ? Je lui apporterai une grappe de raisin. Tu as nourri les chiens ?

– Ouais. Sauf qu'on n'a plus de Tabasco. »

Les chiens, Joe et Jeff, étaient les pitbulls psychopathes de Lionel. Leur territoire, c'était l'étroit balcon de la cuisine où, toute la journée, ils grognaient, tournaient en rond et montraient les dents – sans parler de la guéguerre à qui aboierait le plus fort qu'ils menaient avec la meute de rottweilers du dernier étage de la tour voisine.

« Mens pas, Desmond, fit Lionel doucement, t'avise jamais de me mentir.

– Je mens pas !

– Tu m'as dit que tu leur as donné à manger. Mais tu leur as pas donné leur Tabasco !

– Tonton Li, j'avais pas les ronds ! Ils n'ont que les gros flacons au magasin et ils valent cinq livres quatre-vingt-quinze !

– C'est pas une excuse. Tu aurais dû en piquer un. Tu as dépensé trente livres, *trente livres* pour un 'tain de dictionnaire et tu peux pas dépenser trois sous pour les chiens !

– Trente livres ? Jamais !.… Mamie me l'a donné. Elle l'a gagné avec ses mots croisés. Les mots croisés où tu peux gagner des prix.

– Joe et Jeff, c'est pas des *toutous*, Desmond Pepperdine. C'est mon outil de travail. »

Pour Des, le travail de Lionel demeurait nimbé de mystère. Il savait qu'en partie il s'occupait de l'ultime et délicate étape d'affaires de recouvrement de dettes ; et il savait que cette étape consistait en partie à « revendre » (Lionel employait le terme *réinitialiser*). Des ne faisait que suivre la simple logique puisque les principales raisons pour lesquelles Lionel faisait de fréquents séjours en prison étaient « extorsion sous la menace d'une arme » et « recel de biens volés »… Il resta planté là, Lionel, et il fit une chose à laquelle il s'entendait : il dispensa de la tension. Des l'aimait profondément, d'un amour plus ou moins inconditionnel. (*Je n'aurais pas survécu sans Tonton Li*, songeait-il souvent.) Mais il se sentait toujours légèrement malade en sa présence. Pas « mal à l'aise ». Carrément malade.

« Tu rentres tôt, Tonton Li, répéta-t-il d'un ton aussi désinvolte que possible. T'étais où ?

– Cynthia. Je sais pas pourquoi je me démène. Purée, l'*état* de cette Cynthia ! »

La blonde spectrale qui portait le nom de Cynthia – *Cymfia* dans la bouche de Lionel – était ce qui dans la vie de ce dernier s'approchait le plus d'une « copine d'enfance », en ce qu'il avait commencé à coucher avec elle à l'âge de neuf ans (quand elle en avait dix). Elle était également ce qui s'approchait le plus pour lui de la définition d'une petite amie officielle, dans la mesure où ils se voyaient régulièrement : une fois tous les quatre ou cinq mois. Des femmes en général, Lionel disait à l'occasion : Valent pas le dérangement, si vous voulez mon avis. Les femmes ? M'en fous. Je me fous des femmes… Et Des trouvait qu'il en était mieux ainsi : les femmes auraient dû se réjouir qu'il *se foute d'elles*. Dans le nombre, cela dit, il y en avait une dont il ne se foutait pas – une qui mettait le foutoir partout : une certaine beauté marie-couche-toi-là du nom de Gina Drago…

« Des. Cette Cynthia, lâcha Lionel avec un mépris outrancier. Même, euh, pendant le, euh, tu sais, pendant la chose, je pensais : Lionel, tu gâches tes plus belles années, Lionel, rentre chez toi. Rentre chez toi, mon gars. Rentre chez toi et mate un bon porno. »

Des prit le Mac et se leva d'un bond. « Tiens. Je sors dehors, de toute manière.

– Ah ouais ? Où ça ? Voir cette Alektra ?

– Non… J'ai rencard avec mes potes.

– Alors rends-toi utile. Vole une voiture. Au fait, tu sais quoi. Ton tonton Ringo a gagné à la loterie…

– Pas vrai. Combien ?

– Douze livres cinquante. C'est un piège à cons, la loterie, si tu veux mon avis. Ah, je voulais te poser une question. Quand tu files en douce le soir… »

Des était encore planté là, tenant son Mac à deux mains comme un serveur son plateau. Lionel était encore planté là, tenant ses Cobra à deux mains comme un livreur son carton.

« Quand tu files en douce le soir, tu as toujours un couteau sur toi ?

– Tonton Li, tu me connais.

– Eh bien tu devrais. Pour ta sécurité. Et ta tranquillité d'esprit. Tu vas te faire tailler une boutonnière. Ou pire. Il n'y a plus de bagarres à mains nues, pas à Diston. Plus qu'au couteau, de nos jours. Et à mort. Ou au flingue. Bah,

cela dit, j'imagine qu'ils ne te voient pas, purée, dans le noir ! »

Des rit de ses belles dents blanches.

« Prends un couteau dans le tiroir en sortant. Un noir. »

Des n'avait pas *rencard avec ses potes*. (Il n'avait pas de potes. Et il n'avait pas *envie* d'avoir des potes.) Il fila chez sa mamie.

On le sait, Desmond Pepperdine avait quinze ans. Grace Pepperdine, qui avait eu la vie dure et donné naissance à beaucoup, beaucoup d'enfants, présentait relativement bien pour ses trente-neuf ans. Lionel Asbo, à vingt et un ans, paraissait déjà sévèrement atteint.

A Diston la dystonique (connue aussi comme Diston City ou, plus simplement, City), rien – ni personne – ne dépassait la soixantaine. Sur une courbe planétaire des espérances de vie, Diston aurait figuré entre le Bénin et Djibouti (cinquante-quatre ans pour les hommes, cinquante-sept pour les femmes). Et ce n'était pas tout. Sur une courbe planétaire des taux de natalité Diston aurait figuré entre le Malawi et le Yémen (six enfants par couple – ou mère célibataire). A Diston, la pyramide des âges revêtait donc une drôle de forme. City ne dépérirait pas.

Des avait quinze ans. Lionel avait vingt et un ans. Grace avait trente-neuf ans…

Il se pencha pour soulever le loquet du portail, il descendit les sept marches en sautillant et frappa à la porte avec le heurtoir. Il écouta. Lui parvint alors le bruit de pas traînants, le son des pantoufles en peluche de sa mamie et, en fond (comme toujours), la pureté mélodique d'un air des Beatles. Le grand préféré de Grace : *When I'm Sixty-Four*. Quand j'aurai soixante-quatre ans.

L'aube frémissait au-dessus de l'incroyable édifice : l'énormité entassée de la Tour Avalon.

Sur le balcon de la taille d'une petite place de parking, caché par un rideau, Joe, allongé, rêvait d'autres chiens, de chiens ennemis, de chiens de chasse infernaux aux yeux brillants comme des pépites. Il aboya dans son sommeil. Jeff roula sur le côté en poussant un soupir de béatitude.

Dans la chambre numéro un (de la taille d'un court de squash bas de plafond), où les distances étaient considérables entre un point A et un point B, entre la porte et le lit, entre le lit et l'armoire, entre l'armoire et la psyché, allongé, Lionel rêvait de la prison et de ses cinq frères. Ils étaient tous à la cafétéria de la prison, où ils faisaient la queue pour s'acheter des Mars.

Dans la chambre numéro deux (de la taille d'un grand lit à baldaquin), allongé, Des rêvait d'une échelle qui montait au Paradis.

Le jour se leva. Lionel partit tôt (en affaires) avec Joe et Jeff. Des continua de rêver.

Depuis six ou sept mois, il ressentait ça : les tiraillements et accélérations de l'intelligence en lui. Cilla, la mère de Des, était morte quand il avait douze ans et, pendant trois ans, il avait vécu comme dans les limbes, dormi comme d'un long sommeil de plomb, un engourdissement amer, une transe amère.

...Puis il s'était réveillé.

Il s'était mis à tenir un journal intime et un carnet. Une voix résonnait dans son crâne : qu'il écoutait et à laquelle il parlait. Ou, plutôt, il entrait en communion avec elle : il entrait en communion avec les chuchotements de son intelligence. Tout le monde en avait une, de voix intérieure ? Une voix intérieure plus intelligente que nous ? Il se dit que probablement non. D'où venait la sienne, alors ?

Des analysa son arbre généalogique : son Arbre de la Connaissance personnel.

A vrai dire, Grace Pepperdine, Mamie Grace, n'avait pas vraiment prêté attention à sa propre instruction, pour des raisons évidentes : à dix-neuf ans, elle était déjà mère de sept enfants. Cilla était l'aînée. Tous les autres étaient des garçons : John (désormais plâtrier), Paul (menuisier), George (plombier), Ringo (chômeur) et Stuart (notaire véreux). Ayant épuisé la veine Beatles (y compris le Beatles « oublié », Stuart Sutcliffe), exaspérée, Grace avait baptisé son septième enfant Lionel (hommage à un héros de moindre envergure : le chorégraphe Lionel Blair). Lionel Asbo, comme il s'autorebaptiserait plus tard, était le cadet d'une famille très nombreuse, dirigée par une mère célibataire tout juste en âge de voter.

Même si elle faisait les mots croisés du *Telegraph* (pas le Kwik mais carrément le Cryptic, pour lequel elle était bizarrement douée), Grace n'était pas une rapide. Cilla, elle, était *futée comme une portée de singes – dixit* Lionel. *Douée, qu'ils disaient. Première de sa classe les doigts dans le nez. Ensuite, elle s'est fait mettre en cloque de toi. Elle en était à son sixième mois quand elle a passé son certificat. Elle l'a réussi quand même. Après, quand t'as été là, Des, ça a été la fin des haricots.* Cilla Pepperdine n'avait pas eu d'autre enfant mais elle avait brûlé par les deux bouts une jeunesse aussi débridée qu'il était humainement possible de s'en concocter une avec un bébé chez soi : un bébé, un tout-petit puis un petit garçon.

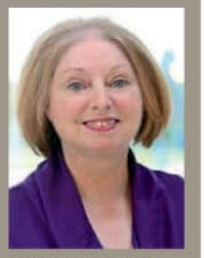
Que Des connaissait-il de son papa ? Peu de chose. Ignorance que Cilla partageait en grande partie. Mais il y avait une chose que tout le monde savait de lui : il était noir. D'où la teinte résineuse de son rejeton, café au lait avec un nuage d'un je-ne-sais-quoi de plus foncé. Bois de rose ? Grain serré, dégageant un arôme distinctif. L'adolescent sentait bon, était bien découplé, avait des dents régulières d'un blanc éclatant et un regard mélancolique. Quand il souriait face à la glace, il souriait en fait d'un air triste au fantôme de son père – au fantôme du géniteur perdu. Dans le monde réel, il ne l'avait vu qu'une fois.

Ils remontaient la Pente Raide, main dans la main, Desmond (sept ans) et Cilla (dix-neuf), après une virée au parc d'attractions, Happy Valley, lorsque Cilla s'exclama :

« C'est *lui* !

Qui ?

Ton papa ! Regarde. Ton portrait tout craché. Même bouche. Même nez. Ça alors ! »



JOSHUA IRANDI

BIOGRAPHIE

Née en 1952 à Glossop, dans le Derbyshire, Hilary Mantel étudie le droit à la London School of Economics, puis à l'université de Sheffield. A 27 ans, elle est hospitalisée à la suite d'une grave maladie, diagnostiquée des années plus tard comme une forme sévère d'endométriose. Handicapée par le traitement aux stéroïdes, elle entre dans la carrière littéraire, mêlant romans historiques et fictions intimistes. Après des années d'expatriation au Botswana, puis en Arabie saoudite, elle publie en 2009 le premier tome du *Conseiller*, une trilogie autour de Thomas Cromwell, qui rafle le Booker Prize. Trois ans plus tard, le second tome est couronné à son tour, faisant d'elle la troisième romancière – et la première femme – à remporter deux fois la récompense.

Dans l'ombre des Tudors

Hilary MANTEL

Le Conseiller, tome 1 : Dans l'ombre des Tudors (Wolf Hall)
par **Hilary Mantel,** traduit de l'anglais par Fabrice Pointeau, 810 p., Sonatine, 23 €. En librairie le 16 mai.

LE LIVRE Voir un roman historique remporter le prestigieux Booker Prize constituait déjà une petite surprise en soi. Mais quand les deux premiers tomes d'une même saga s'arrogent la récompense à trois ans d'intervalle, l'événement vire au phénomène éditorial ! Méconnue en France jusqu'à cette double consécration, Hilary Mantel entre sur la scène littéraire par la grande porte avec *Le Conseiller*, formidable trilogie ancrée dans l'Angleterre des Tudors, et centrée sur la figure de Thomas Cromwell, personnage dangereusement trouble devenu génie de l'ombre d'Henri VIII. Ce premier tome, justement baptisé *Dans l'ombre des Tudors*, suit l'ascension vers le pouvoir de ce jeune homme de « basse extraction », élevé à coups de poing, avant d'être placé sous la protection du cardinal Wolsey. Prémices d'une incroyable destinée qui le verra bientôt frayer avec les grands du royaume, causer un schisme dans l'Eglise, et s'attirer une ribambelle d'ennemis, du très pieux Thomas More à l'intrigante Anne Boleyn... De ce personnage obscur, longtemps maudit par l'histoire anglaise, Hilary Mantel offre un portrait subtil et complexe, sur fond de fanatisme religieux et d'humanisme naissant. Dans le sillage d'un Ken Follett ou d'un Tim Willocks, la romancière orchestre une épopée malicieuse et magistrale, qui conjugue le grand souffle de l'Histoire et l'acuité psychologique, la reconstitution d'époque et une critique politique toujours actuelle. Au bout des 800 pages de ce pavé, ne subsiste au fond qu'un seul regret : celui de devoir patienter toute une année avant de pouvoir en découvrir le second volet... **J.B.**

KIOSQUE.FR

« Maintenant, lève-toi. »

Terrassé, hébété, silencieux, il est à terre, étendu de tout son long sur les pavés de la cour. Sa tête pivote sur le côté, ses yeux se tournent vers le portail, comme si quelqu'un allait lui venir en aide. Un seul coup, correctement asséné, suffirait désormais à l'achever.

Depuis l'entaille qu'il a à la tête – résultat du premier assaut de son père – du sang ruisselle sur son visage. Ajoutez à cela que son œil gauche est aveugle ; mais s'il plisse le droit, il peut voir que la couture de la botte de son père s'est défaite. La ficelle s'est arrachée du cuir, et un nœud dur dans la ficelle a accroché son sourcil et ouvert une autre entaille.

« Lève-toi ! » rugit Walter, se demandant où il pourrait maintenant le frapper.

Il soulève la tête de quelques centimètres et rampe sur le ventre, tentant de ne pas exposer ses mains, car Walter aime les piétiner.

« Tu es une anguille ou quoi ? » demande son père.

Il recule en trottinant, prend son élan et assène un nouveau coup de pied.

Celui-là lui coupe le souffle, et il songe que c'est peut-être le dernier. Son front retombe sur le sol ; il gît par terre, attendant que Walter lui saute dessus. La chienne, Bella, aboie dans de la remise où elle est enfermée. Ma chienne me manquera, pense-t-il. La cour sent la bière et le sang. Quelqu'un crie, près des quais. Rien ne fait mal, ou peut-être est-ce tout qui fait mal, car il ne parvient pas à isoler une seule douleur distincte. Mais il sent le froid, à un endroit précis : à travers sa pommette qui repose sur les pavés.

« Regarde, regarde ! » beugle Walter. Il sautille sur un pied, comme s'il dansait. « Regarde ce que j'ai fait. J'ai bousillé ma botte en te donnant un coup de pied dans la tête ! »

Lentement. Avance lentement. Qu'importe qu'il te traite d'anguille, de ver ou de serpent. Tête baissée, ne le provoque pas. Il a le nez plein de sang et doit ouvrir la bouche pour respirer. Son père est momentanément distrait par la perte de sa chère botte, ce qui lui laisse le loisir de vomir.

« C'est ça ! hurle Walter. Dégueule partout ! » Dégueule partout sur mes chers pavés. « Allez, garçon, debout. Lève-toi. Par le sang du Christ rampant, mets-toi debout ! »

Le Christ rampant ? songe-t-il. Que veut-il dire ? Sa tête pivote sur le côté, ses cheveux se mêlent à son vomi, la chienne aboie, Walter rugit et des cloches carillonnent de l'autre côté de la rivière. Il a une sensation de mouvement, le sol crasseux semble se dérober et osciller sous lui comme la Tamise. Il expulse l'air de ses poumons, pousse un dernier grand râle. Il entend quelqu'un dire à Walter, tu l'as tué cette fois. Mais il se bouche les oreilles, ou Dieu les bouche à sa place. Il est entraîné par le courant, sur une grande vague noire.

La première chose dont il se souvient ensuite : il est près de midi et il est appuyé au montant de la porte de la taverne *Pegasus the Flying Horse*. Sa sœur Kat arrive de la cuisine avec un plateau de tourtes chaudes entre les mains. En le voyant, elle le lâche presque, la bouche béante de stupéfaction.

« Regarde-toi !

– Kat, ne crie pas, ça me fait mal. »

Elle appelle son mari en beuglant : « Morgan Williams ! » Elle cherche de l'aide autour d'elle, les yeux enfiévrés, le visage rougi par la chaleur du four. « Viens prendre ce plateau ! Corbleu, où êtes-vous tous passés ? »

Il tremble de la tête aux pieds, exactement comme Bella la fois où elle est tombée du bateau.

Une fille arrive en courant.

« Le maître est parti en ville.

– Je le sais, idiote. » La vue de son frère l'a mise dans un tel état qu'elle avait en fait complètement oublié. Elle tend le plateau à la fille. « Si tu les laisses à un endroit où les chats peuvent les voler, je te flanquerai une telle raclée que tu verras des étoiles. »

Maintenant que ses mains sont vides, elle les joint un moment en une fervente prière.

« Tu t'es encore battu, ou est-ce que c'était ton père ? » Oui, dit-il, acquiesçant vigoureusement, faisant jaillir des gouttes de sang de son nez ; oui, répète-t-il, montrant ses ecchymoses, comme pour dire : c'est Walter qui m'a fait ça. Kat demande une bassine, de l'eau, un chiffon, elle ordonne à Satan de venir, sur-le-champ, et de reprendre avec lui son suppôt Walter. « Assieds-toi avant de tomber. » Il tente d'expliquer qu'il vient de se relever. Dans la cour. Ç'a pu se passer il y a une heure, ou peut-être une journée, et, pour autant qu'il sache, aujourd'hui pourrait être demain ; sauf que s'il était resté étendu dehors toute une journée, Walter l'aurait sûrement achevé sous prétexte qu'il était en travers de son chemin, ou alors ses plaies auraient séché, et il aurait désormais mal partout et serait presque incapable du moindre mouvement ; il a assez goûté aux poings de Walter pour savoir que le deuxième jour peut être pire que le premier.

« Assieds-toi. Ne parle pas », dit Kat.

Quand la bassine arrive, elle se tient au-dessus de lui et se met au travail, tamponnant son œil fermé, progressant par petits cercles jusqu'à atteindre la bordure de ses cheveux. Elle respire difficilement et sa main libre est posée sur l'épaule de son frère. Elle jure tout bas, parfois elle pleure, et elle lui frotte la nuque en murmurant : « Là, chut, là », comme si c'était lui qui pleurait. Il a l'impression de flotter, et qu'elle le retient au sol ; il aimerait mettre son bras autour d'elle, enfoncer son visage dans son tablier, et rester là à écouter son cœur battre. Mais il ne veut pas la salir, tacher ses vêtements avec son sang.

Quand Morgan Williams arrive, il porte son beau manteau de ville. Il a une tête de Gallois, une expression pugnace : il est clair qu'il a appris la nouvelle. Il se tient à côté de Kat, les yeux baissés, cherchant ses mots ; puis il s'écrie :

« Tu vois ! » Il serre le poing, et l'agite trois fois en l'air. « Voilà ! dit-il. Voilà à quoi il aurait droit. Walter. Voilà à quoi il aurait droit. De ma part.

– Ecarte-toi, lui conseille Kat. Tu ne veux pas de morceaux de Thomas sur ton beau manteau. »

Et Thomas non plus ne veut pas laisser de morceaux de lui sur Morgan, alors il s'écarte.

KIOSQUE.FR

« Moi, ça m'est égal, mais regarde-toi, garçon. Tu pourrais démolir cette brute dans un combat loyal.

– Ce n'est jamais un combat loyal, déclare Kat. Habituellement il arrive par-derrière, avec quelque chose dans la main, n'est-ce pas, Thomas ?

– Cette fois-ci, on dirait que c'était une bouteille en verre, observe Morgan Williams. Est-ce que c'était une bouteille ? »

Il secoue la tête. Son nez se remet à saigner.

« Ne fais pas ça, frère », dit Kat.

Elle a les mains couvertes de sang ; elle les essuie sur son tablier, met du sang partout. Il aurait finalement aussi bien fait d'y poser la tête.

« Je suppose que tu n'as pas vu, demande Morgan, ce qu'il brandissait exactement ?

– C'est tout l'intérêt d'une attaque par-derrière, réplique Kat. Espèce de magistrat du dimanche. Ecoute, Morgan, veux-tu que je te parle de mon père ? Il prend la première chose qui lui tombe sous la main. C'est parfois une bouteille, certes. Je l'ai vu faire avec ma mère. Même avec notre petite Bet, que je l'ai vu frapper à la tête. Il m'est aussi arrivé de ne *pas* le voir, ce qui est encore pire car, dans ce cas, c'est que les coups m'étaient destinés.

– Je me demande dans quelle famille j'ai mis les pieds », lance Morgan Williams.

Mais en réalité, c'est une simple façon de parler ; certains hommes reniflent constamment, certaines femmes ont toujours la migraine : Morgan Williams, lui, se répète inlassablement cette même question. Le garçon ne l'écoute pas ; il se dit, si mon père a fait ça à ma mère, qui est morte depuis bien longtemps, alors peut-être l'a-t-il tuée ? Non, il aurait sûrement payé pour ça : Putney est peut-être sans loi, mais on n'assassine pas impunément. Désormais, c'est Kat qui lui fait office de mère : elle pleure pour lui, lui masse la nuque.

Il ferme les yeux ; essaie de les rouvrir en même temps. « Kat, demande-t-il, j'ai toujours mon œil, n'est-ce pas ? Parce que je n'y vois rien. » Oui, oui, oui, répond-elle, pendant que Morgan Williams continue d'essayer de comprendre ce qui s'est passé, et avec quel objet le garçon a été frappé. Il penche pour un objet dur, assez lourd, coupant, mais peut-être pas une bouteille *brisée*, autrement Thomas aurait aperçu son bord tranchant avant que Walter ne lui fende l'arcade en cherchant à l'aveugler. Thomas entend Morgan élaborer sa théorie et il voudrait lui parler de la botte, du nœud, du nœud dans la ficelle, mais ouvrir la bouche semble demander trop d'efforts comparé au moindre bénéfice qu'il y aurait à mettre les choses au clair. Dans l'ensemble, il est d'accord avec les conclusions de Morgan ; il essaie de hausser les épaules, mais ça lui fait si mal, il se sent si broyé et désarticulé qu'il se demande s'il a le cou brisé.

« Quoi qu'il en soit, dit Kat, qu'as-tu donc fait, Tom, pour le rendre si furieux ? D'ordinaire, il ne cherche pas la bagarre avant la tombée de la nuit, du moins pas sans une bonne raison.

– C'est vrai, renchérit Morgan Williams, avait-il une raison ?

– Hier. Je me suis battu.

– Tu t'es battu hier ? Et contre qui, grands dieux, t'es-tu battu ?

– Je ne sais pas. »

Le nom de son adversaire – de même que le motif de la bagarre – lui est sorti de la tête ; et il a l'impression que, ce faisant, cela lui a arraché un bout de crâne. Il se touche la tête, précautionneusement. Une bouteille ? Possible.

« Oh, s'écrie Kat, ils se battent tout le temps. Les garçons. Près de la rivière.

– Soit. Maintenant, dis-moi si j'ai bien compris, reprend Morgan. Hier, il rentre à la maison avec ses vêtements déchirés et les poings écorchés, et son père lui dit, qu'est-ce que c'est que ça, tu t'es battu ? Puis il attend une journée avant de le frapper avec une bouteille. Et après il l'assomme dans la cour, il le roue de coups de pied, il lui martèle tout le corps avec une planche de bois qui traînait là...

– Il a fait ça ?

– On en parle dans toute la paroisse ! Ils m'attendaient tous sur le quai pour me raconter, ils s'égosillaient avant même que j'aie amarré le bateau. Morgan Williams, écoute, le père de ta femme a battu Thomas et il a rampé agonisant jusque chez sa sœur, ils ont appelé le prêtre... As-tu appelé le prêtre ?

– Oh, vous autres, Williams ! s'écrie Kat. Vous vous croyez si importants, par ici. Les gens font la queue pour vous raconter des choses, mais pourquoi, d'après toi ? Parce que vous gobez n'importe quoi.

– Mais tout était vrai ! hurle Morgan. Ou presque ! Hein ? Si on met de côté le prêtre. Et le fait qu'il n'est pas encore mort.

– Tu feras un bon magistrat, pour sûr, réplique Kat, vu que tu n'es pas fichu de faire la différence entre un cadavre et mon frère.

– Quand je serai magistrat, je mettrai ton père directement au pilori. Lui donner une amende ? Aucune amende ne suffirait. A quoi bon donner une amende à quelqu'un qui ira dépouiller ou escroquer de la même somme le premier innocent qui croisera son chemin ? »

Thomas gémit : il essaie de le faire sans les importuner.

« Là, là, là, murmure Kat.

– Il me semble que les magistrats en ont plus qu'assez de ton père, poursuit Morgan. Quand il ne dilue pas sa bière avec de l'eau, il laisse ses bêtes paître illégalement sur le terrain communal, quand il ne saccage pas le terrain communal, il attaque un agent de la paix, quand il n'est pas ivre, il est ivre mort, et s'il ne meurt pas avant son heure, c'est qu'il n'y a pas de justice dans ce monde.

– C'est bon, tu as fini ? » demande Kat. Elle se tourne de nouveau vers son frère. « Tom, tu ferais bien de rester avec nous. Morgan Williams, qu'est-ce que tu en dis ? Il pourra accomplir les tâches pénibles, quand il sera guéri. Il pourra faire les comptes à ta place, il connaît les additions et... comment s'appelle l'autre chose, déjà ? D'accord, ne te moque pas de moi, tu crois que j'ai eu le temps d'apprendre à compter, avec un père pareil ? Si je suis capable d'écrire mon nom, c'est grâce à Tom.

– Il ne sera, dit-il. Pas d'accord. »

C'est tout ce qu'il parvient à prononcer : des phrases courtes, simples, déclaratives.

« Pas d'accord ? Il devrait surtout avoir honte », réplique Morgan.

Kat dit : « Dieu n'a pas octroyé cette faculté à mon père. »

Il dit : « Parce que. A quelques kilomètres seulement. Il peut facilement.

– Venir te chercher ? Qu'il essaie. »

Morgan lève de nouveau le poing : son petit poing de Gallois nerveux.

Après que Kat a fini de le nettoyer et que Morgan Williams a cessé de fanfaronner et de reconstituer l'agression, il s'allonge une heure ou deux pour récupérer. Pendant ce temps, Walter arrive avec une de ses connaissances, ce qui occasionne bon nombre de cris et de coups de pied dans les portes, qui lui parviennent de façon étouffée, comme dans un rêve. La question qui le préoccupe désormais est : que vais-je faire si je dois quitter Putney ? Ceci est en partie dû au fait que ses souvenirs de la bagarre de la veille sont en train de lui revenir, et qu'il croit se rappeler la présence d'un couteau : s'il a été utilisé, ce n'était pas contre lui, alors s'en serait-il lui-même servi ? Tout est confus dans son esprit. En revanche, ce qui est clair, c'est ce qu'il pense de Walter : j'en ai assez. S'il s'en prend encore à moi, je le tue, et si je le tue, on me pendra, et si je dois finir pendu, je veux que ce soit pour une meilleure raison.

Au rez-de-chaussée, des éclats de voix. Il ne distingue pas chaque mot. Morgan dit, cette fois-ci, c'en est trop. Kat revient sur sa proposition de garder Thomas chez eux, car Morgan Williams dit : « Walter débarquera toujours ici, n'est-ce pas ? Et il dira : "Où est Tom, renvoyez-le à la maison, qui a payé le foutu prêtre pour lui apprendre à lire et à écrire, moi, et c'est toi qui en tires tous les bénéfices maintenant, espèce de Gallois suceur de poireau." »

Il descend au rez-de-chaussée. Morgan lui lance d'un ton enjoué : « Tu as bonne mine, vu ce qui t'est arrivé. » La vérité concernant Morgan Williams – et il ne l'en aime ni plus ni moins – la vérité, c'est qu'il ne flanquera jamais une raclée à son beau-père. De fait, Morgan a peur de Walter, comme beaucoup de gens à Putney – et aussi à Mortlake, et à Wimbledon.

Il annonce : « Je m'en vais. »

Kat rétorque : « Tu dois rester cette nuit. Tu sais que le deuxième jour est le pire.

– Qui frappera-t-il quand je ne serai pas là ?

– Ça ne nous regarde pas, répond Kat. Bet est mariée et tirée d'affaire, Dieu merci. »

Morgan Williams déclare : « Si Walter était mon père, je te le dis, je m'en irais de ce pas. » Il marque un temps. « D'ailleurs, nous avons économisé un peu d'argent. »

Une pause.

« Je vous rembourserai. »

Morgan réplique en riant, soulagé : « Et comment t'y prendras-tu, Tom ? »

Il ne sait pas. Il peine à respirer, mais ça ne veut rien dire, c'est simplement parce qu'il a du sang séché dans les narines. Son nez n'a pas l'air cassé : il le palpe pour s'en assurer, et Kat dit, attention, c'est un tablier neuf. Elle esquisse un sourire peiné, elle ne veut pas qu'il parte, mais elle ne va pas contredire Morgan Williams, n'est-ce pas ? Les Williams sont des gens importants, à Putney, à Wimbledon. Morgan est fou d'elle ; il lui rappelle parfois qu'elle a des employées pour faire la cuisine et brasser la bière, alors pourquoi ne va-t-elle pas se reposer et coudre à l'étage comme une lady, et prier pour sa réussite lorsqu'il se rend à Londres en manteau de ville pour conclure quelques affaires ? Deux fois par jour elle pourrait faire le tour du *Pegasus* dans une belle robe et remettre en ordre ce qui ne l'est pas : c'est ce que pense Morgan. Et même si, pour autant qu'il sache, elle travaille toujours aussi dur que lorsqu'elle était enfant, il devine qu'elle apprécie ses exhortations à se reposer et à se comporter comme une lady.

« Je vous rembourserai, répète-t-il. Je pourrais devenir soldat. Je pourrais vous envoyer une partie de ma solde et je rapporterais peut-être un butin. »

Morgan dit : « Mais il n'y a pas de guerre.

– Il y en aura une quelque part, réplique Kat.

– Ou alors je pourrais être mousse. Mais, pour Bella : vous croyez que je devrais aller la chercher ? Elle hurlait. Il l'avait enfermée.

– Il avait peur qu'elle lui morde les orteils ? » demande Morgan.

Il aime se moquer de Bella.

« J'aimerais l'emmener avec moi.

– J'ai déjà entendu parler de chats de navire, mais jamais de chiens de navire.

– Elle est toute petite.

– Elle ne passera jamais pour un chat, dit Morgan en riant. Et puis tu es trop robuste pour être mousse. Ils doivent grimper aux gréements comme des petits singes. As-tu déjà vu un singe, Tom ? Tu feras un meilleur soldat. Sois honnête, tel père tel fils, tu n'as pas été le dernier servi quand Dieu a distribué les poings.

– Bon, fait Kat. Voyons voir si nous nous comprenons bien. Tom se bat. Pour le punir, son père s'approche en douce par-derrière et le frappe avec un objet, quelque chose de lourd et probablement tranchant, et après, quand il est au sol, il lui arrache presque l'œil, lui donne des coups de pied dans les côtes, le frappe avec une planche de bois qu'il a sous la main, lui esquinte tellement le visage que si je n'étais pas sa sœur, j'aurais eu du mal à le reconnaître : et la réponse de mon mari c'est, Thomas, deviens soldat, va arracher un œil à quelqu'un que tu ne connais pas, donne-lui des coups de pied dans les côtes, tue-le et fais-toi payer pour ça.

– C'est toujours mieux, réplique Morgan, qu'aller se battre sur les quais sans le moindre profit pour qui que ce soit. Regarde-le. Si ça dépendait de moi, je déclarerais une guerre rien que pour l'enrôler. »

BIOGRAPHIE

Née en 1977 en Finlande, le pays de son père, où avait émigré sa mère d'origine estonienne, Sofi Oksanen a étudié la littérature et la dramaturgie à Helsinki avant de se consacrer à l'écriture. Après un premier roman très autobiographique, *Les Vaches de Staline* (réédité ces jours-ci au Livre de poche), c'est le troisième, *Purge*, qui la propulse sur la scène littéraire mondiale en 2008 : récompensée à maintes reprises en Finlande, traduite en plusieurs langues, cette fiction très forte sur l'occupation soviétique en Estonie a notamment obtenu le prix Femina étranger et le prix Fnac en 2010.

Quand les colombes disparurent

Sofi OKSANEN

Quand les colombes disparurent [Kun kyyhkyset katosivat] par **Sofi Oksanen,** traduit du finnois par Sébastien Cagnoli, 404 p., Stock, 21,50 €. En librairie le 15 mai.

LE LIVRE Après leur engouement pour *Purge* – quelque 350 000 exemplaires écoulés, toutes éditions confondues depuis 2010 –, gageons que les lecteurs français vont se passionner de nouveau pour ce troisième titre de la Finlandaise au look gothique : elle y poursuit avec un brio renouvelé son exploration méticuleuse, sans concession, du passé de l'Estonie, cette fois entre 1941 et 1966. Deux ans après le début de la Seconde Guerre mondiale, alors que le pays est communiste, Roland et son cousin Edgar ont déserté l'Armée rouge et rejoint la résistance estonienne pour repousser les Russes. Libérés du pacte germano-soviétique, les Allemands sauront y faire, tant et si bien qu'ils prendront possession des terres et pourchasseront les nationalistes estoniens. Inconsolable de la mort de sa « bien-aimée » Rosalie, refusant de se soumettre au joug hitlérien, Roland se retrouvera au terrible camp de Klooga. Edgar, lui, n'aura de cesse de retourner sa veste : « grande gueule invétérée », ce personnage trouble « au caractère fabulateur » se met au service du régime nazi sous une nouvelle identité, Eggert Fürst. Et après que l'Armée rouge aura reconquis l'Estonie en 1944, il n'aura aucun scrupule à repasser de l'autre côté et à participer avec zèle à la traque des anciens partisans de l'autorité allemande. C'est bien lui le « camarade Parts » que l'on retrouve en 1963, chargé d'écrire le récit édifiant de l'occupation nazie pour mieux glorifier le socialisme soviétique. Tant de trahisons finiront-elles par être démasquées ? A la fois très maîtrisé et bouleversant, ce roman mêle admirablement fiction et réalité historique, restituant au plus près le calvaire de cette Estonie si longtemps déchirée, meurtrie. **D.P.**

T. HÄRKÖNEN

KIOSQUE.FR

1948 Estonie occidentale
RSS d'Estonie, Union soviétique

Nous sommes retournés devant la tombe de Rosalie pour déposer des fleurs des champs sur la butte d'herbe au clair de lune, nous nous sommes recueillis un moment avec les fleurs entre nous. Je ne voulais pas que Juudit s'en aille, je ne voulais pas la laisser partir, aussi ai-je dû prononcer à voix haute une chose à ne pas dire dans une telle situation :

« Nous ne nous reverrons jamais. »

Mes mots étaient rocailleux, et j'ai fait venir à ses yeux un reflet d'eau, ce même reflet d'eau qui m'avait souvent bouleversé, transformant mon esprit rationnel en un canot d'écorce brinquebalant. A présent, il se balançait sur les vaguelettes qui ondoyaient au coin de ses yeux. Peut-être voulais-je adoucir ma souffrance, d'où mes paroles maladroites ; ou peut-être n'était-ce que de la cruauté, pour lui permettre, chemin faisant, de pester contre moi et mon insensibilité ; ou peut-être que j'attendais encore un dernier témoignage de sa réticence à partir – j'étais toujours incertain du cours de ses sentiments, malgré toutes les épreuves que nous avions partagées.

« Tu regrettes de m'avoir entraînée avec toi, après tout cela », a chuchoté Juudit.

Sa perspicacité m'a fait tressaillir ; je me suis essuyé la nuque, embarrassé. Elle m'avait encore coupé les cheveux, ce soir-là ; il en était tombé dans le cou et ils me chatouillaient.

« Ça ne fait rien, je comprends », a-t-elle continué.

Je ne l'ai pas contredite, mais j'aurais pu. Je n'allais pas jusqu'à croire que j'aurais obtenu de meilleurs résultats en forêt sans elle et le surcroît d'attention qu'elle requérait – contrairement à ce qu'insinuaient les hommes. Mais je ne pouvais pas faire autrement que l'emmener dans les bois, en apprenant qu'elle s'était enfuie de Tallinn, à l'approche des Russes, pour chercher refuge dans la ferme des Arm. Leur maison n'était pas fiable, pour nous autres : la forêt était plus sûre. Juudit était alors comme un oiseau blessé dans le creux de la main, son état était précaire, et elle avait été nerveuse pendant des semaines. Ce n'était que quand notre infirmier avait trouvé la mort au combat que les hommes avaient laissé Mme Vaik venir nous aider, nous et Juudit. J'avais réussi à la sauver ; mais une fois qu'elle s'éloignerait devant nous sur des chemins bleutés, je ne pourrais plus la protéger. Les hommes avaient raison, en fin de compte : la place des femmes et des enfants était à la maison, Juudit devait retourner en ville. Autour de nous, la corde se resserrait, et la sécurité des forêts diminuait. Je l'ai regardée en coin : elle avait les yeux tournés vers la route par laquelle elle partirait, la bouche entrouverte, elle inspirait de toutes ses forces, et le souffle froid qu'elle exhalait tentait d'ébranler ma décision.

« C'est mieux ainsi. Pour nous tous. Tu vas reprendre la vie que tu avais quittée, j'ai dit.

– Ce ne sera plus la même. Plus jamais. »

« Puis le gardien Mark arriva et les emmena un par un au bord du fossé, où il les exécuta avec son pistolet. »

12 000. Documents de procès relatifs aux tueurs de masse Juhan Jüriste, Karl Linnas et Ervin Viks. Recueil établi par Karl Lemmik et Ervin Martinson, Tallinn, Editions d'Etat d'Estonie, 1962.

1941 Estonie du Nord
RSS d'Estonie, Union soviétique

Le vrombissement s'amplifiait ; je savais ce qui approchait derrière les arbres. J'ai regardé mes mains : elles ne tremblaient pas. Dans un moment, j'allais courir en direction de la colonne de véhicules qui venait vers nous, sans penser à Edgar, à ses nerfs. Du coin de l'œil, je le voyais palper son pantalon avec des gestes tremblants et un teint peu adapté au combat. Nous avions été récemment en instruction en Finlande, où j'avais dû m'occuper de lui comme d'un enfant ; mais, sur le champ de bataille, c'était une autre affaire. Le devoir nous appelait. Bientôt. Maintenant ! J'ai couru, les grenades me battaient les cuisses, j'en ai sorti une de la tige de ma botte et mes doigts l'ont fait voltiger. La chemise de l'armée finlandaise que je portais depuis l'instruction sur l'île me semblait toujours neuve, elle donnait de la force à mes jambes. Bientôt, tous les hommes de mon pays porteraient les uniformes de l'armée d'Estonie, d'aucune autre, pas ceux des conquérants étrangers, ni des alliés, seulement les nôtres. Tel était notre objectif : reconquérir notre pays.

J'entendais les autres qui me suivaient, le terrain qui ployait sous notre puissance, et je m'élançais d'autant plus déterminé vers le grondement des moteurs. Je sentais la sueur de l'ennemi dans mon nez, la fureur et le fer dans ma bouche, c'était quelqu'un d'autre qui courait dans mes bottes, le même guerrier endurci qui, lors du combat tout à l'heure, avait plongé dans le fossé pour lancer des grenades sur les volontaires du bataillon de destruction – dégoupiller, amorcer, lancer, dégoupiller, amorcer, lancer –, c'était un autre – dégoupiller, amorcer, lancer –, et cet autre se ruait maintenant vers le vrombissement. Toutes nos mitrailleuses étaient braquées sur la colonne. Ils étaient plus nombreux que nous l'avions cru, ils étaient une infinité, des Russes et des volontaires au physique estonien, équipés d'une infinité de véhicules et de mitrailleuses. Mais nous n'avions pas peur, non, c'était l'ennemi qui avait peur : la colère affluait en nous, et elle affluait avec une telle force que nos adversaires ont fait une halte, les pneus de leur autocar Mootor ont tourné dans le vide, notre haine les a cloués sur place à l'instant où l'on a

KIOSQUE.FR

ouvert le feu ; j'ai foncé avec les autres sur le Mootor et nous n'avons pas fait de quartier.

Les muscles de mes bras tremblaient encore après les balles tirées, mon poignet sentait toujours le poids de la grenade lancée, mais j'ai compris peu à peu que le combat était passé. Quand mes jambes se sont accoutumées à l'immobilité et que la pluie de douilles a cessé de tomber sur le terrain, j'ai remarqué que la fin de la bataille n'avait pas apporté le silence pour autant. Elle avait apporté un bruit, celui des larves voraces remontant de la terre pour marcher à l'assaut des cadavres, le grouillement résolu des valets de la mort avides de sang frais, et cela empestait, cela puait les excréments et le vomi aux âcres relents de suc gastrique. J'étais ébloui, la fumée de la poudre se dissipait, et l'on aurait dit qu'à la lisière d'un nuage se profilait un wagon d'or étincelant prêt à emporter les victimes, les nôtres, celles du bataillon de destruction, Russes et Estoniens, tous dans le même wagon. J'ai cligné des yeux. Mes oreilles sifflaient. Je voyais les hommes haleter, s'essuyer le front, osciller comme les arbres. Je guettais le ciel, le wagon scintillant, mais on ne m'a pas laissé m'appuyer à la carrosserie cabossée du Mootor. Les plus rapides s'affairaient déjà comme s'ils faisaient leurs courses au marché : il fallait ramasser les armes des morts, seulement les armes, les cartouchières… et les poches. Nous pataugions parmi des fragments de corps, des membres convulsés. Alors que je venais de prendre une cartouchière sur le corps d'un ennemi, ma cheville s'est fait happer au ras du sol. D'une fermeté étonnante, la prise me tirait vers une bouche qui émettait un râle. Mes genoux ont défailli sans me laisser le temps de viser et je me suis effondré à côté de ce mourant, aussi impuissant que lui, sûr que mon heure avait sonné. Mais ses yeux n'étaient pas tournés vers moi, ses mots laborieux s'adressaient à quelqu'un d'autre, à un être cher ; je ne comprenais pas ce qu'il disait, il parlait russe, mais sa voix était celle qu'un homme réserve à sa fiancée. Je l'aurais deviné même sans voir la photographie dans sa main souillée, une photographie bordée de blanc. A présent, l'image était rougie par son sang, et son doigt cachait le visage de la fiancée ; j'ai arraché mon pied d'un mouvement sec, et la vie a disparu des yeux de cet homme, dans lesquels je venais de me voir. J'ai fait l'effort de me relever : il fallait continuer.

Une fois les armes ramassées, le grondement des véhicules a recommencé au loin et le sergent Allik nous a donné l'ordre de nous replier. Nous estimions que le bataillon de destruction attendrait des renforts avant de lancer un nouvel assaut ou de chercher notre camp, mais il finirait par se lancer de nouveau à nos trousses. Nos mitrailleurs avaient déjà atteint l'orée du bois lorsque j'ai vu une silhouette familière sauter sur un corps avec acharnement : Mart. Ses pieds avaient écrasé le crâne, la cervelle se mélangeait à la terre, mais il frappait, frappait, frappait, il frappait le corps avec la crosse de son fusil comme s'il voulait le clouer au sol. J'ai accouru pour le gifler, si fort qu'il en a lâché son arme. Mart se débattait sans rien voir, sans me reconnaître, il vociférait contre des ennemis invisibles et brassait de l'air. J'ai réussi à le ligoter avec ma ceinture et à l'accompagner au poste de secours où les hommes entassaient les affaires à la hâte. J'ai chuchoté que celui-ci devait être surveillé. J'ai porté un doigt à ma tempe ; l'infirmier a jeté un coup d'œil à Mart qui haletait avec de l'écume aux commissures des lèvres, et il a acquiescé. Le sergent Allik bousculait les hommes, il a arraché une flasque à quelqu'un en lui assenant qu'un Estonien ne se bat pas beurré comme un Popov. J'ai commencé à chercher Edgar, soupçonnant qu'il avait déguerpi, mais non, mon cousin était accroupi sur une pierre, la main devant la bouche, la figure en nage. Je l'ai pris par l'épaule ; dès que je l'ai relâché, il a frotté son manteau avec un mouchoir sale là où j'avais posé mes doigts ensanglantés.

« Ce n'est pas un endroit pour moi, ici. Ne m'en veux pas. »

Une soudaine aversion s'est propagée dans ma poitrine : en un flash, je me suis souvenu du café caché par ma mère, dont elle régalait Edgar en secret mais pas les autres. J'ai secoué la tête. Il fallait se concentrer, oublier le café, oublier Mart et le mourant au regard confus auquel je m'étais identifié, cet homme semblable à celui qui s'était rué dans la bataille avec ses pieds dans mes bottes. Il fallait oublier l'ennemi qui s'était cramponné à ma cheville, dans les yeux duquel je m'étais reconnu, tandis que je ne m'étais pas vu dans ceux du sergent Allik. Ni de l'infirmier. De tous ceux dont je présumais qu'ils s'en sortiraient indemnes. C'était mon troisième combat depuis mon retour de Finlande, et j'étais toujours en vie, mes mains souillées du sang ennemi. D'où venaient donc ces soudains scrupules ? Pourquoi ne me reconnaissais-je pas en ceux dont je savais qu'ils voyaient de leurs propres yeux poindre l'heure de la paix ?

« Comptes-tu chercher des nôtres ailleurs ou rester te battre ici ? » m'a demandé Edgar.

J'ai tourné la tête vers les arbres. Nous avions du pain sur la planche : il fallait fragiliser l'Armée rouge qui occupait l'Estonie, communiquer des informations sur le cours des événements aux alliés en Finlande. Je me rappelais comme nous étions contents, là-bas, vêtus de nos fringues finlandaises flambant neuves ; et le soir, en rang, nous chantions *saa vabaks Eesti meri, saa vabaks Eesti pind*. A notre retour en Estonie, mon unité avait à peine coupé quelques lignes téléphoniques, puis notre radio avait cessé de fonctionner et nous avions estimé que nous serions plus utiles si nous nous joignions à d'autres combattants. Le sergent Allik s'était montré courageux, les « frères de la forêt » progressaient à une vitesse folle.

« Les fugitifs pourraient avoir besoin de protection », a chuchoté Edgar. Il avait raison. Le groupe qui avan-

KIOSQUE.FR

çait dans les profondeurs des bois était escorté par de nombreux gars valables, mais ils n'iraient pas vite, car le seul moyen de sortir de la zone encerclée était de traverser le marais. Nous avions combattu comme des fous pour leur donner du temps en retenant l'ennemi, mais notre victoire leur assurerait-elle assez d'avance ? Edgar devinait mon anxiété. Il a ajouté : « Qui sait comment ça se passe à la maison ? On est sans nouvelles de Rosalie. »

Avant même d'y réfléchir, j'avais déjà acquiescé et j'allais déclarer que nous irions sur le champ protéger les fugitifs, alors qu'Edgar ne cherchait sûrement qu'à échapper au prochain assaut, pour sauver sa peau. Mon petit cousin connaissait mes points faibles. Nous avions tous laissé à la maison des fiancées, promises ou épouses ; moi seul cherchais dans ma bien-aimée un prétexte pour renoncer au combat. Mais je me persuadais que mon choix était tout à fait honorable, voire raisonnable.

Le capitaine trouvait que notre départ était une bonne idée. Cependant, chemin faisant, j'éprouvai un curieux détachement. Peut-être parce que je n'avais pas encore recouvré l'ouïe à l'oreille gauche, ou parce que les dernières paroles de l'ennemi mourant adressées à sa fiancée résonnaient toujours dans ma tête. J'avais l'impression que tous les événements passés étaient illusoires et que l'odeur de la mort ne quittait plus mes mains, que j'avais pourtant lavées dans un ruisseau. Les lignes de ma main – de vie, de cœur et de tête – se détachaient comme des sillons brun foncé, le sang coagulé pénétrait au plus profond de ma chair et je marchais toujours main dans la main avec les morts. De temps à autre, je me rappelais mes jambes qui s'étaient lancées dans le combat, mon poing qui n'avait pas hésité à faire chanter la carabine jusqu'au moment où, à bout de cartouches, il avait empoigné le pistolet, puis une pierre ramassée par terre, pour finir par cogner la tête d'un soldat rouge contre le garde-boue du Mootor. Mais ce n'était pas moi, c'était l'autre.

Ma boussole avait disparu dans la bataille et nous arpentions des forêts inconnues. Je continuais d'avancer, toutefois, comme si je savais où nous allions, et je déviais quand j'entendais un chant d'oiseau. Edgar ne tarderait pas à remarquer que mon orientation était hésitante, mais il ne s'en plaindrait guère : nous étions plus en sécurité à l'écart des fugitifs, qui étaient traqués par le bataillon de destruction. Il n'était pas nécessaire de le dire tout haut. A plusieurs reprises, Edgar se hasarda à suggérer que nous attendions tranquillement l'arrivée des Allemands : toute autre option était vaine et, au point où l'on en était, il valait mieux ne plus prendre de risques. Je ne l'écoutais pas, j'allais de l'avant : j'irais à la ferme des Arm pour protéger Rosalie et sa famille, je vérifierais aussi la situation chez les Simson et puis, si les combats se poursuivaient, je me chercherais un frère digne de confiance pour m'engager dans ses troupes. Edgar me suivait, comme il m'avait suivi sur le golfe de Finlande pour aller à l'instruction. Là-bas, l'eau qui s'infiltrait dans les fissures faisait pâlir les joues de mon cousin, il aurait voulu faire demi-tour. Quand ses skis avaient gelé, j'avais cassé les cristaux sous les semelles, toujours pour Edgar. Puis nous avions skié l'un derrière l'autre, moi devant, lui derrière, comme maintenant. Cette fois, cependant, je voulais garder une bonne distance entre nous, laisser son souffle haletant se dissiper dans le bruissement des arbres. Mes doigts avaient tremblé quand j'avais sorti ma blague à tabac, j'espérais qu'il ne s'en était pas aperçu. La tête de l'homme cramponné à ma cheville me revenait sans cesse à l'esprit, j'accélérais, le sac à dos alourdissait mes pas, j'accélérais quand même, je voulais semer le visage de cet homme dont je soupçonnais qu'il était mort par mes balles, cet homme dont la fiancée ne saurait jamais où il était tombé, ni que sa dernière pensée avait été : « Je t'aime. » D'autres raisons me décidaient à m'en aller pendant que les autres se préparaient à l'assaut suivant : les alliés boches avaient déjà éveillé ma méfiance, auparavant.

Ils avaient envoyé notre troupe sur les arrières de l'Armée rouge, sans autre équipement que quelques grenades, des pistolets et une radio en panne. Nous n'avions même pas une carte d'Estonie digne de ce nom. On nous avait envoyés à l'abattoir, c'était sûr. Toutefois, je m'étais conformé aux ordres et j'avais ravalé mes soupçons. Comme si on n'avait pas tiré de leçon des siècles passés, du temps où les barons baltes nous arrachaient la peau du dos.

Avant d'aller en Finlande, j'avais envisagé de m'engager dans les troupes du « Capitaine vert », voire de préparer un attentat. Mes plans avaient changé quand on m'avait invité à l'instruction organisée par les Finlandais et que la mer avait gelé, facilitant notre passage en Finlande. J'avais pris cela pour un signe du destin ; dans les rangs des frères de la forêt, il régnait une humeur fanfaronne et insouciante avec laquelle on ne risquait pas de gagner une guerre, de repousser l'ennemi, de ramener les siens de Sibérie et de récupérer sa maison. Je trouvais que le Capitaine vert avait un comportement dangereux : dans sa poche intérieure, il portait un calepin dans lequel il notait tous les renseignements sur les hommes de son contingent, et il élaborait noir sur blanc des projets précis d'offensives et de souterrains. J'avais été conforté dans mes doutes par la fille de Mart. Elle m'avait dit que le bataillon de destruction était tombé sur les registres de cuisine dans les colonnes desquels sa mère avait noté soigneusement qui passait manger chez eux et quand, le Capitaine vert ayant promis que toute la peine et toute la nourriture seraient remboursées plus tard. A présent, la maison familiale de Martin n'était plus que ruines fumantes, Mart avait perdu la raison, et sa fille errait quelque part devant nous parmi les autres fugitifs. Une partie des frères mentionnés dans ces registres d'intendance avaient déjà été exécutés.

KIOSQUE.FR

Un certain regard

Bruno DUMÉZIL, Claude GAUVARD

Ecrire l'histoire de France à la première personne, telle est l'idée insolite de la nouvelle collection des PUF. Et un défi que les auteurs des deux premiers volumes ont relevé avec bonheur.

Il y a comme un regain d'histoire de France. Le Seuil, avec une *Histoire de la France contemporaine,* renouvelle sa célébrissime *Nouvelle Histoire de la France contemporaine* et s'engage dans l'édition de dix volumes sur sept ans. Belin offre un *Grand Atelier de l'histoire de France* en trois volumes avec les césures classiques – Moyen Age, temps modernes, histoire contemporaine – et avec le souci de présenter les procédés de fabrication du récit historique (inventaire des sources, des controverses, des enjeux). Les Presses universitaires de France, encore, proposent une nouvelle collection : Histoire personnelle de la France (voir encadré).

Le choix du mot « personnel » intrigue, évidemment. On songe à l'ouvrage culte de François George (Balland, 1983). On se doute, toutefois, qu'il ne saurait s'agir de nouvelles pérégrinations et méditations littéraires dans la France des années 1960. On pense alors à un autre titre insolite, à cette *Histoire sincère de la nation française* que publie Charles Seignobos dans les années 1930 (réédité en 1982, aux PUF, précisément). Cette grande synthèse classique qui faisait la part des hommes, des événements et de la politique dans notre histoire de France n'avait pas eu l'heur de plaire aux clercs de l'école des Annales. Lucien Febvre n'avait-il pas jugé sans appel en qualifiant le livre de « préhistorique », « conservateur », « décourageant » ?

« Sincère », « personnelle », on devine que derrière ces mots se niche un point de vue, pour ne pas dire un parti pris, tant sur le métier d'historien que sur l'écriture de l'histoire. En écrivant à la première personne, on peut paraître arrogant. Mais, en s'exposant à la critique de la subjectivité, n'est-on pas au fond plus modeste qu'en prétendant faire de la « science » ? Quoi qu'il en soit, les deux premiers volumes de cette « Histoire personnelle » promettent le meilleur.

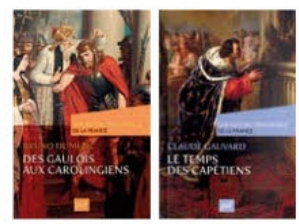
Le *Des Gaulois aux Carolingiens* de Bruno Dumézil nous fait traverser au grand galop près de dix siècles d'histoire. Histoire d'un pays, la France, qui n'existe pas encore, mais dont les fondations, tout au long de cette période, sont posées, ou plutôt dont les couches sédimentaires sont déposées. Avec un beau sens de la synthèse, nous savons, lecture faite, que nous devons aux Gaulois nos paysages, aux Romains, notre droit et notre langue, et à l'Eglise, enfin, notre vision du monde et le système social.

Le Temps des Capétiens de Claude Gauvard a les mêmes charmes d'une histoire longue maîtrisée. On lit l'histoire des débuts fragiles d'une dynastie promise à une belle longévité. On mesure la part du hasard – une suffisante succession ininterrompue d'héritiers mâles – dans ce résultat. Mais, au-delà du cours fluide du récit, ce qui ressort avec force, pour l'intelligence de la période, c'est la partie liée entre l'Eglise et les monarques. L'influence de l'une se consolide dans la puissance des autres. Pour les rois, il y a deux impérieuses obligations : accéder à la sainteté et construire l'Etat. Parce que Saint Louis incarne la première et Philippe le Bel la seconde, ils ont mérité leur notoriété !

Marc Riglet

Saint Louis, imaginé par le Greco.

AKG-IMAGES/ERICH LESSING



★★★ ***Des Gaulois aux Carolingiens*** par **Bruno Dumézil,** 232 p., PUF/Une histoire personnelle de la France, 14 €

★★★ ***Le Temps des Capétiens*** par **Claude Gauvard,** 198 p., PUF/Une histoire personnelle de la France, 14 €

Histoire personnelle
Une collection à suivre

Les Presses universitaires de France méritent leur nom. Les ouvrages qu'on y édite viennent des universités par leurs auteurs, les professeurs, et y retournent par leurs lecteurs, les étudiants. Recherche pointue ou ambitieuse synthèse, un livre des PUF nous arrive donc toujours solidement lesté de notes de bas de page érudites, de bibliographie soigneuse et d'index fouillé. Même les ouvrages de la célébrissime collection Que sais-je ?, offerte à un vaste public, sont confiés aux spécialistes ad hoc et sacrifient aux canons de l'édition universitaire.

En lançant la collection Une histoire personnelle de la France, les PUF veulent nous surprendre. Dirigée par l'éminente médiéviste Claude Gauvard, son ambition est condensée en trois mots : « Un historien, un récit, une vision ». « Ici, précise le dépliant de présentation, pas de jargon, pas de notes, mais un récit fluide et rythmé, où chaque historien imprime de sa voix le flux des événements et des analyses qui en sont faits. »

A en juger par les deux premiers volumes, la promesse est tenue. Cinq autres ouvrages sont annoncés : en septembre 2013, *La Guerre de Cent Ans* par Claude Gauvard et *De la Renaissance à Louis XIV* par Jean-Marie Le Gall. En 2014, trois livraisons concluront l'entreprise : *Des Lumières au Premier Empire* par Olivier Coquard, *La France du XIX^e siècle* par Emmanuel Fureix, et, enfin, *La France du XX^e siècle* par Jean-François Sirinelli.

M.R.

KIOSQUE.FR

Un débat à l'ordre du jour

Alain CABANTOUS

Que doit-on faire le dimanche? Alain Cabantous parcourt plus de deux siècles de bataille autour de cette journée aux prises avec des considérations religieuses, économiques et politiques.

Le débat actuel sur le repos dominical, qu'il faudrait scrupuleusement préserver ou bien qui entraverait scandaleusement la liberté de travailler, semble s'inscrire dans une histoire aux trois grandes étapes bien identifiées. Aux origines, il y aurait des sociétés religieuses et champêtres tout occupées à louer le Seigneur et ses saints. Le travail, rendu à son étymologie (*tripalium*, « supplice »), y serait moins célébré que l'honneur ou la sainteté. De jours chômés en fêtes votives, de noces en charivari, le monde serait un tableau de Breughel et la société médiévale une préfiguration de la société des loisirs.

La Promenade du dimanche, de Carl Spitzweg.

AKG-IMAGES

Et puis, patatras, l'irruption de la modernité mettrait fin à cet éden. Sous les auspices du dolorisme protestant, le travail devient une valeur aux deux sens du terme : celle qu'on célèbre et celle qu'on produit. Le travailleur doit rendre gorge. La cupidité des propriétaires n'a pas de bornes, les communautés protectrices et les Eglises consolatrices cèdent sous les coups répétés du Moloch capitaliste. L'individu, désormais seul au monde, est plongé « dans les eaux glacées du calcul égoïste ».

Mais, troisième temps, l'histoire n'est pas finie. Les travailleurs se rebellent. Dans un combat inégal, ils s'efforcent néanmoins de vendre au meilleur prix– en temps ou en argent – leur force de travail. C'est le mouvement enclenché pour la réduction du temps de travail. C'est ce temps libre sécularisé qu'on leur dispute donc à nouveau aujourd'hui.

L'histoire du dimanche d'Alain Cabantous prend pied dans ce cadre général d'une histoire pluriséculaire du travail et du temps qu'il convient de lui consacrer. Mais, en se concentrant sur la question du « jour du Seigneur » et en retenant, comme période historique, l'aube de notre modernité, il nous fait découvrir une histoire plus complexe qu'on l'imagine. Il n'allait pas de soi, par exemple, que le jour du Seigneur tombât… un dimanche ! Ainsi, dans l'Angleterre puritaine, on s'étripe entre vétéro-testamentaires, qui ne veulent entendre parler que du sabbat, et néotestamentaires qui s'en tiennent au jour supposé de la naissance du Christ, précisément, un dimanche. Ainsi, les Baptistes du Septième Jour, nous dit Alain Cabantous, « tiennent la célébration du dimanche pour un reliquat de paganisme étroitement associé à l'antisémitisme de la société du Haut Empire romain ». Si la bataille fait rage, c'est que les protagonistes mettent la barre très haut. En 1682, par exemple, pour le pasteur Tovey, « le déplacement du jour du Seigneur au dimanche est l'œuvre de l'Antéchrist » et il rappelle que « tout chrétien doit une obéissance littérale au Décalogue ».

Recueillement, repos, loisir, oisiveté ?

De leur côté, les partisans du dimanche ne font pas non plus dans la demi-mesure. Le père Lejeune, célèbre oratorien, n'affirme-t-il pas : « C'est un dimanche que les principales œuvres attribuées à la Très Sainte Trinité ont été faites : la création appropriée au père, la rédemption du fils, la sanctification du Saint-Esprit. C'est un dimanche que le Sauveur vint au monde et qu'il fut enfanté d'une vierge, ce fut un dimanche que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres pour sanctifier le monde. » Et le savant chronologiste jésuite, Denis Petau, après de longs calculs, « croit pouvoir démontrer que le premier jour du monde, soit le 26 octobre 3984 avant Jésus-Christ à 9 heures du matin, était un dimanche » ! Que répliquer à cela ?

Plus largement, cette histoire du dimanche puise aux sources variées de l'Europe de la Réforme et de la Contre-Réforme. Au-delà des « batailles » du dimanche, il y a les débats sans fin sur « l'ordre du jour » du jour du Seigneur. Il ne suffit pas d'avoir réglé la question de son emplacement dans la semaine, il faut encore être d'accord sur le programme des festivités. Heures de la messe, contrôle de l'assiduité, liste des exemptions… Et lorsque l'institution dominicale paraît s'être solidement installée, voici que surgit le calendrier révolutionnaire qui s'inscrit sans fard dans le projet antireligieux de la table rase. Mais les controverses sur le bon emploi du dimanche, ou du décadi, se poursuivent. Recueillement, repos, loisir, oisiveté ? Si l'affaire n'est pas près d'être réglée, c'est que, on le verra clairement au XIXe siècle, la question du dimanche est moins théologique qu'elle n'est économique et politique. Ce qui est en jeu, c'est le contrôle du temps. Cette belle histoire du dimanche nous le confirme : le maître des horloges est le maître tout court.

M.R.

★★★ ***Le dimanche, une histoire. Europe occidentale (1600-1830)*** par **Alain Cabantous,** 368 p., Seuil/L'Univers historique, 24 €

KIOSQUE.FR

Le son de la vie

Le chœur des grenouilles européennes

Bernie KRAUSE

Parcourant la planète, ce docteur en acoustique tend l'oreille et son micro pour comprendre les bruits du monde, qui sont aussi des langages.

« Va-t'en dans l'Iowa, écouter le maïs qui pousse ! » Bernie Krause peut remercier le réalisateur qui l'a ainsi chassé brutalement d'un plateau de tournage. Alors jeune guitariste de studio, aspirant bruiteur pour films, il découvre, dans l'Amérique profonde, que les tiges de maïs couinent, grincent, craquent. Dès lors, il se consacre à l'écoute et à l'étude de tous les bruits du monde, vagues de l'océan, vents dans les branches, pluie sur les feuilles. Et aussi stridulations de cigales, coassements de grenouilles, grondements de félins et borborygmes d'hippopotames. Chaque être vivant émet un son particulier, chaque falaise ou lac vibre à sa manière, explique l'auteur du *Grand Orchestre animal* (Flammarion). Un livre dans lequel il raconte son travail et ses aventures avec un humour décapant.

★★★ *Le Grand Orchestre animal,* par **Bernie Krause,** 324 p., Flammarion, 23 €

Les signaux acoustiques changent selon les saisons, la météo, les heures, les circonstances. A la saison des amours, les bêtes ne parlent pas comme à l'automne, les babillages de l'aube ne ressemblent pas aux palinodies du soir. Les cris d'alerte résonnent plus fort que les cris de reconnaissance. Seuls les peuples plongés dans la nature comme les Touvas d'Asie centrale ou les Pygmées Baka savent les déchiffrer. Ils sont persuadés que ces langages ont formé les nôtres.

A force d'attention, Krause a compris que l'ensemble forme un immense orchestre où chacun doit s'accorder à l'autre pour exécuter sa partition. Cela commence par un chœur d'insectes, suivi des glous-sements des batraciens. Puis arrivent les oiseaux, et enfin les mammifères. Chacun a son créneau pour se faire entendre. On s'arrête pour écouter les autres. Pour ces compositions, Krause invente le concept de biophonie. Docteur en bioacoustique de l'université de Cincinnati, il abandonne la scène et ses paillettes, les studios des Doors et de George Harrison, pour courir les coins perdus de la planète avec ses micros. Un jour, il se trouve si près d'un jaguar qu'il perçoit ses gargouillis stomacaux. Il arrive qu'un jeune chimpanzé le fasse décamper, le prenant pour un rival. Résultat : des milliers d'heures enregistrées auprès de plus de 15 000 espèces.

Aujourd'hui, Bernie se désole. La moitié des chorales mises en boîte n'existent plus. Les villes, les usines et les transports ont remplacé les mélodies de la nature. L'auteur se demande, en évoquant les baleines échouées sur les plages, si elles meurent faute d'avoir pu s'exprimer et s'entendre. **Françoise Monier**

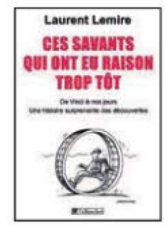
Chercheurs retrouvés

Laurent LEMIRE

L'historien met à l'honneur ces inventeurs dont les découvertes ont été injustement ignorées par leurs contemporains.

La vie des chercheurs n'est pas facile. Si certains d'entre eux font une découverte avant leurs confrères, celle-ci ne sera pas reconnue. A « ces savants qui ont eu raison trop tôt », Laurent Lemire, historien et écrivain, a consacré un livre brillant et tragique. Il y décrit une vingtaine de cas, de la Renaissance à nos jours, de précurseurs rejetés par les pouvoirs politiques, religieux, ou, tout simplement, par les castes universitaires.

Le cas de Léonard de Vinci sort du lot. Dès sa jeunesse, ce bâtard d'un notable toscan apparaît comme un surdoué. Très vite, on remarque son talent pour la peinture. Mais les portraits qu'il exécute, les décors de théâtre ne sont pour lui qu'un gagne-pain. Ses véritables passions : la machine humaine et la mécanique. Ses archives sont couvertes de croquis d'écorchés, de schémas de chars d'assaut et d'engins volants. Or l'Eglise, à l'époque, interdit les dissections sur les cadavres. Vinci doit coder ses textes. Ses hélicoptères et autres machines fantastiques ne verront jamais le jour.



★★★ *Ces savants qui ont eu raison trop tôt* par **Laurent Lemire,** 256 p., Tallandier, 18,90 €

Autre génie incompris, qui s'en est accommodé, Gregor Mendel. Moine à Brno (en actuelle République tchèque), il fait pousser des petits pois dans le jardin du monastère. Pas pour la soupe du soir, mais pour vérifier le mode de transmission des caractères visibles. Il couvre ses carnets de calcul, publie des articles que personne ne remarque. Pourtant Mendel a découvert les principes de l'hérédité. Comme le religieux ne cherche pas la gloire, il se tourne vers la météo. Mais pour le monde scientifique, il restera le père de la génétique.

Seule femme de ce livre, Rachel Carson a vécu douloureusement l'hostilité qu'ont soulevée ses travaux sur les pesticides. Son livre *Printemps silencieux* accuse le DDT de détruire la faune. Les industriels, furieux, se liguent contre elle. Comment une femme pourrait-elle s'y connaître en chimie et en biologie ? Il faudra un quart de siècle pour que Carson soit reconnue comme la première écologiste scientifique.

D'Alfred Wegener, qui démontre la dérive des continents, à l'abbé Lemaître, premier à calculer le big bang, de l'extravagant baron Nopcsa, découvreur de petits dinosaures ancêtres des oiseaux, à Peter Higgs, le physicien britannique qui a donné son nom au boson dont l'existence expliquerait la nature de la matière, ils sont nombreux à avoir sacrifié vie et carrière pour faire reconnaître leurs intuitions. Lemire a su leur redonner vie. Et les réhabiliter. **F.M.**

IMAGEBROKER/HEMIS.FR

KIOSQUE.FR

L'humanisme en panne

Rémi BRAGUE

En quelques décennies, l'humanisme a fait l'objet d'un vaste détricotage. Telle est l'analyse de ce philosophe et universitaire qui s'inquiète de la légitimité de l'homme, hors du divin.

Dans ce nouvel essai, Rémi Brague analyse le changement radical du cadre dans lequel se pose la question de l'humanisme et de l'antihumanisme. L'ouvrage prend place comme un second « satellite » (après *Les Ancres dans le ciel*, Flammarion, 2011) d'un travail plus ambitieux, annoncé par l'auteur (p. 250) et qui devrait s'intituler *Le Règne de l'homme*. La matrice de ce second ballon-sonde est un cours donné à l'université de Louvain en 2011 accompagné de quelques articles et compléments. Aussi ne sera-t-on pas surpris que l'auteur retrace, dans la droite ligne de son métier de professeur, « rapidement les grandes étapes du développement de l'idée humaniste » et tente d'en donner une description ordonnée, tant il est vrai que le mot « humanisme » est sujet à bien des confusions. Rémi Brague distingue ainsi « à grandes enjambées » différentes manières de caractériser le propre de l'homme. Dans l'Antiquité, l'apport grec a pointé la *différence* de l'homme, animal possédant le *logos* et seul « animal politique ». L'apport des « religions bibliques » a mis l'accent sur la *supériorité* de l'homme qu'atteste l'élection divine, d'où l'affirmation de sa dignité éminente à la Renaissance et la multiplication des discours sur la dignité de l'homme.

Il est ensuite revenu aux temps modernes d'avoir spécifié l'homme par le fait qu'il se soit donné pour mission la « conquête » de la nature. Enfin, dernier apport, celui de « l'humanisme exclusif » qui hisse l'homme au sommet, l'humanité pouvant devenir son propre Dieu (penser à la religion de l'humanité, chère à Auguste Comte). C'est d'ailleurs au terme

Un concept à usage polémique

de ce processus séculaire et sous la plume d'Arnold Ruge, un « hégélien de gauche » allemand, que le mot d'humanisme serait apparu en 1840.

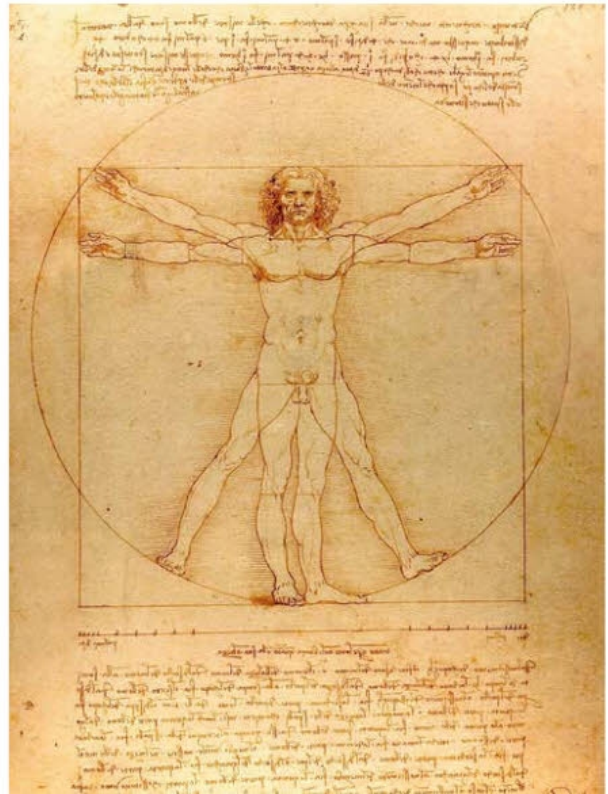
D'où il ressort que l'humanisme est un concept à usage polémique qui a fait l'objet en quelques décennies d'une critique radicale. On s'en est ainsi pris en suivant un ordre chronologique inverse à tout ce qui avait servi à légitimer l'exception humaine. Brague pointe les étapes de ce détricotage du concept d'humanisme, tout en rappelant que sous la critique, parfois un peu facile, de cette notion se jouent des atteintes bien réelles, et assez dangereuses, à tout ce qui peut justifier la dignité de l'homme. L'humanisme, en se débarrassant de la référence à un absolu qui le dépasse et qui lui soit extérieur, autrement dit en devenant humanisme athée, aurait ainsi perdu sa boussole, tant ontologique qu'éthique, et préparé sa propre critique.

Il s'agit donc de mettre au grand jour la logique et les ressorts de cet « antihumanisme » moderne. Ayant montré le lien entre la mort de Dieu et la mort de l'homme, comprenez entre la destitution du divin comme instance supérieure qui limitait l'homme dans ses fantasmes prométhéens de toute-puissance et la déchéance de l'homme dont témoigneraient les horreurs de la modernité industrielle, l'auteur ne fait pas mystère de la nécessité de l'établissement « d'un nouveau rapport à la transcendance, en clair une religion » (p. 248). Tout en précisant que l'accès à cette transcendance se ferait par le truchement de la raison. Une transcendance – on retrouve là des accents platoniciens sous le chrétien qu'essaye d'être Rémi Brague – « se manifesterait comme le Bien qui appelle à l'être tout ce qui est » (*ibid.*).

Ce livre mérite aussi d'être lu pour ses analyses plus spécifiques : il convoque ainsi à la barre les « Frères de la Pureté » ou « Frères sincères » qui, dans l'Irak de la seconde moitié du X^e^ siècle, proposaient une critique de la domination de l'homme. Plus insolites, mais non moins stimulants, les développements sur l'antihumanisme d'un des plus grands poètes russes du XX^e^ siècle, Alexandre Blok, qui donna une conférence intitulée « L'effondrement de l'humanisme » et fut peut-être le premier à forger le terme « antihumanisme » (p. 113). Le lecteur à qui les affirmations de Michel Foucault ont tourné la tête trouvera une critique de certaines des assertions du penseur de la « mort de l'homme » – *qui bene amat, bene castigat*, encore qu'on ne saurait affirmer que Rémi Brague éprouve beaucoup de dilection, sinon de charité, à l'endroit de l'auteur des *Mots et des Choses*. Enfin, dans un chapitre rédigé à partir d'un article paru dans la revue *Le Débat*, le livre donne sa place à un auteur encore trop méconnu en France : Hans Blumenberg. C'est d'ailleurs à ce philosophe que Brague est en partie redevable de son concept de légitimité de l'homme moderne.

Jean Montenot

★★★ ***Le Propre de l'homme. Sur une légitimité menacée*** par **Rémi Brague,** 258 p., Flammarion, 19 €



L'Homme de Vitruve, **de Léonard de Vinci**

VENISE, GALLERIA DELL'ACCADEMIA

KIOSQUE.FR

Rubens, j'écris ton nom…

Philippe MURAY

Se libérer à l'aide d'un des peintres les plus inactuels. Du grand art !

★★★ *La Gloire de Rubens* par **Philippe Muray,** 272 p., Les Belles Lettres, 23 €

Les éditions Les Belles Lettres ont la bonne idée de rééditer le livre que Philippe Muray consacra à Rubens, il y a une vingtaine d'années. L'écrivain, trop tôt disparu, aimait cet « énorme brasseur de femmes et d'affaires », et il l'aimait pour s'en prendre encore plus radicalement à son siècle à qui il reprochait son penchant pour le minimalisme. « Je chante donc ce peintre parce qu'il n'est pas de notre siècle », écrit-il. Le fait est qu'il y a un monde entre cet artiste dont le dessin est « perpétuellement saoulé par la couleur » et ceux qui paraissent s'être enfermés dans la géométrie comme on se retire au désert. « Oui, j'aime Rubens, écrit-il d'entrée de jeu. C'est fait, c'est dit, je ne pense plus qu'à Rubens, il fallait bien que cela arrive. Je ne m'intéresse plus qu'à lui, à ce qui en parle, à ce qui lui ressemble, et tout ce qui ne m'y reconduit pas, de près ou de loin, m'ennuie. » Cette passion ne peut faire bon ménage avec le ton académique des historiens d'art. Muray, lui, est écrivain. Aussi ce peintre baroque, chez qui « la colonne salomonique est le principe élémentaire de sa graphie », est-il celui dont il avait besoin, celui dont il voulait épouser la rage convulsive. Il le préfère mille fois à Rembrandt dont la « sublime méditation » le déprime. Celui-ci « nous visite tard, la nuit, comme un fantôme de bronze poudreux, écrit-il. S'il nous fait craquer, s'il est si génialement déchiré, c'est qu'il n'arrête pas de peindre, dans sa pénombre d'or fondant, le deuil de tout ce que nous n'avons pas eu ».

Pour un lecteur tôt nourri par *Les Voix du silence*, Rubens peut difficilement être extrait de son époque pour devenir une figure nietzschéenne du « oui » à la vie. Il demeure celui des peintres dont les scènes furent le plus évidemment annexées à l'univers de l'« Irréel », à cette somptueuse fable dans laquelle la Vierge et Vénus devinrent cousines après des siècles de « Surnaturel ». Aussi ce lecteur songera-t-il que c'est sans doute pour pouvoir écrire que Muray s'enthousiasma tant de l'œuvre de Rubens. L'écrivain n'aurait-il pas en effet secrètement pensé qu'il y avait plus de place pour lui chez ce géant que chez tout autre peintre, plus de place pour sa propre phrase ? Plus de place pour s'abandonner à la vitupération célinienne. **Jérôme Serri**

Dans l'ombre de la blancheur

Philippe JOCKEY

Derrière le mythe de la Grèce blanche, il y a plus que l'effacement des couleurs.

JARNOLD/HEMIS.FR

★★ *Le Mythe de la Grèce blanche. Histoire d'un rêve occidental* par **Philippe Jockey,** 208 p., Belin, 19 €

Quand le mythe de la Grèce s'est-il forgé et pour quelle raison ? Comment s'est-il développé ? En quoi consiste-t-il ? Ce sont ces questions qui agitent le très beau livre de Philippe Jockey, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur d'histoire et de civilisation grecques à l'université de Provence. « Dans l'éclat du Parthénon, le blanc des maisons, des îles et des marbres bruts de carrière, nous reconnaissons, écrit l'auteur, nos origines blanches. » C'est en effet d'un véritable pèlerinage aux sources de notre civilisation que rêvent les candidats au voyage lorsqu'ils feuillettent les magazines des agences de tourisme. Et l'auteur d'ajouter : « Le Grec moderne, obstacle bruyant et haut en couleur, s'interpose entre "elle" et nous. Dans le brun trapu au poil noir et dru qui nous rend la monnaie, nous refusons de reconnaître le lointain descendant de l'Apollon du Belvédère ou de l'Hermès de Praxitèle. » Les restaurateurs s'emploient encore à effacer des marbres les « concrétions grises ou brunâtres » qui ne sont que « des restes de couleurs altérées ».

Même si nous savons que la Grèce était polychrome, dans notre imaginaire elle est blanche. C'est ainsi que nous l'aimons, que nous voulons la voir. Or, nous connaissons aujourd'hui les procédés de fabrication des couleurs, nous savons le soin avec lequel les tons étaient choisis en fonction de l'emplacement, plus ou moins éclairé, des statues. La couleur à l'époque triomphait et le blanc était « la couleur de l'inachèvement ». Pour Philippe Jockey, nous passons à côté du double échec dont ce blanc est le signe : celui des Anciens qui ont échoué à trouver une couleur susceptible de traverser les siècles, et celui de l'homme moderne qui, induit en erreur par une aussi constante blancheur, ne peut que manquer la pratique politique que la Grèce avait organisée autour de la « notion même de bigarrure ». Loin d'être enfermée dans le cadre étroit de l'archéologie, cette étude passionnante met celle-ci au service de l'examen d'un mythe dans lequel la parole grecque semble s'être dépolitisée. **J.S.**

KIOSQUE.FR

Montaigne, notre contemporain

Sarah BAKEWELL

Une promenade littéraire à la rencontre de l'homme, du philosophe, mais aussi de soi-même.

Ni une thèse de plus sur Montaigne, ni une biographie, le livre de Sarah Bakewell relève plutôt du genre de l'exhortation à la lecture et de la promenade littéraire documentée. Sans jamais accabler sous trop d'érudition, cet essai sur l'auteur des *Essais* prend la forme d'une vingtaine de tentatives de réponse à une seule question, abordée à chaque fois sous un angle différent, et qui donne son titre au livre : comment vivre ? Ce n'est peut-être pas celle que s'est posée Montaigne en écrivant les *Essais* « à sauts et à gambades », mais le procédé permet d'entrer dans l'intimité d'un homme d'autant plus attachant que, malgré la distance temporelle, son moi kaléidoscopique semble offrir à chaque lecteur un miroir de lui-même. Sarah Bakewell, après bien d'autres, est tombée sous le charme de Montaigne, et son talent est de savoir faire partager son enthousiasme de lectrice moderne.

L'un des mérites de *Comment vivre ?* est de traiter son sujet en se tenant à hauteur d'homme : jamais Sarah Bakewell ne donne l'impression d'être en position de surplomb lorsqu'elle évoque certains épisodes clés de la vie de Montaigne. Cette ancienne bibliothécaire, devenue romancière et auteur de biographie – on lui doit un récit de la vie captivante de Jørgen Jørgenson, un aventurier danois du XIX^{e} siècle –, s'avère être un excellent professeur quand elle met en relation telle expérience de la vie de Montaigne avec tel extrait des *Essais*. Elle souligne l'importance de la mort de La Boétie, l'ami « stellaire », dans la genèse de la vocation littéraire de Montaigne : « écrire sur la Boétie finit par le conduire aux *Essais* » (p. 155) ; ou explique comment Montaigne fut « stimulé telle une huître par le sable » (p. 173) par la traduction, que lui avait enjoint d'entreprendre son père, de la *Theologia naturalis* de Raymond Sebond. Ce travail fut en effet à l'origine du plus long texte des *Essais*, l'« Apologie de Raimond de Sebonde ».

On pourrait craindre quelque démagogie quand Bakewell prétend voir en Montaigne une sorte de précurseur des « blogueurs », « facebouqueurs » et autres utilisateurs des réseaux sociaux au motif qu'il aurait saisi la vie au vol et su « coucher par écrit ce qui lui passe par la tête ». Il n'est en effet pas sûr qu'on puisse la suivre sur cette voie et comparer le *carpe diem* contemporain et ses dérives présentistes avec la sagesse du plus célèbre des maires de Bordeaux, laquelle consistait plutôt à « vivre à propos » et à « savoir jouir loyalement de son être », tout en étant conscient de ses limites et soucieux de se ménager « une arrière-boutique ». Mais c'est là aussi une des raisons (et peut-être la rançon) du succès du livre dans le monde anglophone. En des temps où la France se cherche une image à l'étranger, il est piquant que ce soit d'une Anglaise qui passa son enfance dans divers pays européens et vécut en Australie que l'on trouve de quoi redorer notre blason.

Montaigne plaît aux Anglo-Saxons aussi parce qu'il n'y a rien d'impérial, ni d'impérieux chez ce sceptique qui traversa des périodes de grand trouble. Il incarne autrement la France qu'un Descartes ou qu'un Pascal. Si Montaigne s'est fourvoyé (mais il y avait un peu d'affectation dans son propos), ce fut quand il écrivit dans son adresse « Au lecteur » : « Je n'y ai eu nulle considération de ton service, ni de ma gloire. » Le livre de Bakewell prouve en effet que le service du lecteur y est entier, et la gloire de Montaigne s'en trouve renforcée. « Lisez Montaigne […]. Il vous calmera. […] Lisez pour vivre », écrivait Flaubert dans une lettre à mademoiselle Leroyer, citée deux fois (p. 21 et p. 311). Lisez donc Bakewell, aussi. *Entertaining !*, comme ils disent. **Jean Montenot**

★★★ ***Comment vivre ? Une vie de Montaigne en une question et vingt tentatives de réponse*** par **Sarah Bakewell,** traduit de l'anglais par P.-E. Dauzat, 496 p., Albin Michel, 23,49 €

UNE FEMME MAIRE DE PARIS ?

ANNE, RACHIDA, NATHALIE, MARIELLE… ? #PARIS2014

AKG-IMAGES/ULLSTEIN BILD

KIOSQUE.FR

Des idées et des deuils

Michel POLITZER

Le fils du philosophe Georges Politzer publie un récit émouvant sur la vie de son père. De la révolution hongroise de 1919 à l'adhésion au parti communiste français, qui le conduira au martyre.

Une biographie ordinaire de Georges Politzer (1903-1942), philosophe mal connu, pourrait s'écrire, jalonnée par quelques repères. Ce brillant agrégé de philosophie, d'origine juive et hongroise, entre dans le débat intellectuel des années 1930 avec deux brûlots : *Critique des fondements de la psychologie* et *La Fin d'une parade philosophique : le bergsonisme*. Ensuite, il y eut l'adhésion inconditionnelle au parti communiste français, la clandestinité et la mort en martyr au mont Valérien. Mais son fils Michel, peintre et sculpteur, faute de matériau décisif, opère un délicat montage : souvenirs, photos éparses, maigres archives, articles et livres. Le résultat ? Un récit sinueux et très émouvant de la vie de ses parents, Georges et Maï, jeune gynécologue d'origine basque, qu'il perd à l'âge de 9 ans sous l'Occupation.

Mais pourquoi donc ce titre sibyllin, *Les Trois Morts de Georges Politzer* ? A 16 ans, jeune lycéen et commissaire politique, Georges Politzer participe, le fusil à la main, à la révolution hongroise et rouge de Béla Kun. La répression violente contraint Georges le rebelle à faire le deuil du romantisme révolutionnaire.

A Paris, agrégé de philosophie, il adhère en 1930 au parti communiste français et renonce au tranchant prometteur de sa pensée, succombant au dogmatisme stalinien. C'est la mort pénible d'une pensée libre, forte et audacieuse. Enfin, tombé dans un traquenard policier, il finit, avec ses camarades de réseau, torturé et fusillé au mont Valérien.

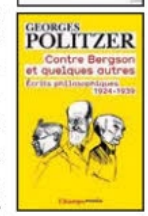
Ces trois scansions d'une vie, c'est bien du Politzer et de la plus belle aune. En 1921, fuyant un père despotique, il débarque, désargenté, à Paris. Il fréquente ses compatriotes exilés. Autoritaire, le regard méprisant et le sarcasme à la bouche, il a conscience de sa supériorité intellectuelle. Il s'inscrit à la Sorbonne, maîtrisant un Freud qu'il lit dans le texte et adoubé par le professeur Dumas, grand maître de la psychologie à la française. Politzer a trouvé la voie royale. En 1928, il fait paraître *Critique des fondements de la psychologie*, réédité sans cesse aux Presses universitaires de France. Larguant les amarres universitaires, il oppose la psychologie classique évaluant en laboratoire les fonctions cognitives – mémoire, perception, attention, etc. – à la seule psychologie « concrète » qui s'attache à l'homme en situation. Tel homme avec ses souvenirs propres, ses perceptions intéressées, l'attention qu'il porte à une femme. Pour Politzer, seule la psychanalyse, discipline absolument novatrice, est à l'écoute de ce sujet singulier. Il n'y a pas de rêve, il n'y a qu'un rêveur. C'est le *drame*, selon Politzer, qui porte la condition humaine. Non seulement nous jouons un rôle dans la vie sociale, mais nous sommes immergés dans un monde prégnant de significations intersubjectives. « Nous sommes entourés de personnes et non de structures physico-chimiques », écrit le philosophe. Aller au cinéma n'est pas une simple translation d'un point à un autre. A quel moment savons-nous qu'un geste porté devient un crime ? Seul le langage fait émerger un monde. Et qu'est-ce que la psychanalyse, sinon délivrer le sens le plus intime de la vie d'un patient ? Pourquoi un jeune homme, beau et riche veut-il épouser une vieille femme laide et pauvre ? Seule, la psychanalyse peut répondre à cette intention biscornue.

Ce libre-penseur succombe au dogmatisme stalinien

Georges Politzer et son épouse Maï, vers 1940.

La bête noire de Politzer, c'est Bergson. En 1929, il sonne la charge dans *La Fin d'une parade philosophique : le bergsonisme*. Pour le philosophe, le membre du Collège de France méprise le rationalisme, la révolution bolchevique, la psychologie « concrète ». La durée bergsonienne ne serait que platitude, la conception qu'il se fait du rêve, pure vacuité. Bergson est le triste promoteur d'une « philosophie de l'homme-en-général », stigmatisée par le jeune philosophe. En 1930, il adhère comme nombre de ses proches au parti communiste, il se lance à fond dans l'étude du marxisme et est affecté au bureau « économie et statistiques. » Soucieux de militance et d'éducation prolétarienne, il abandonne, provisoirement, ses recherches audacieuses et devient un stalinien qui, apparemment, ne bronche pas face à la signature du pacte germano-soviétique en août 1939. A la mort de Freud, Politzer rédige, pour la revue *La Pensée, La Fin de la psychanalyse,* qualifiée d'« éclectisme très hétéroclite ». Empêtrée dans la biologie, thérapeutique inefficace, elle est même impuissante à comprendre le nazisme. Politzer a choisi Marx contre Freud, choix qui le conduira au mont Valérien.

Alain Rubens



COLLECTION BOURGERON/RDA

★★★ ***Les Trois Morts de Georges Politzer*** par **Michel Politzer,** 368 p., Flammarion, 21 €

★★ ***Contre Bergson et quelques autres. Ecrits philosophiques, 1924-1939*** par **Georges Politzer,** présentation et notes par Roger Bruyeron, 436 p., Champs Essais, 14 €

KIOSQUE.FR

Le paradis, c'est d'enfer

La montée des eaux provoque des ravages écologiques et sanitaires dans le Pacifique Sud.

Julien BLANC-GRAS

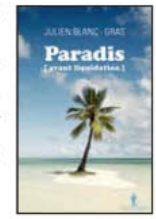
L'archipel des Kiribati est menacé de disparition à cause du réchauffement climatique. Témoignage.

On l'avait repéré avec *Touriste*, récit hilarant de ses tribulations de par le monde. Julien Blanc-Gras, dont l'ambition avouée est le « quadrillage méthodique de la planète », remet le couvert avec *Paradis (avant liquidation)* – on appréciera, ou pas, le jeu de mots – récit non moins drolatique mais sur un sujet, cette fois, des plus sérieux : le réchauffement climatique. Le Tintin reporter a séjourné un mois sur un atoll de l'archipel des Kiribati, dans le Pacifique Sud. C'est-à-dire au paradis. En principe. Sur la photo.

Mais on apprend, d'emblée, que « les dirigeants des Kiribati envisagent de recourir à un plan de sauvegarde extraordinaire : déplacer leur population aux Fidji ». L'éden est menacé par la montée des eaux. Cette micronation est un « pays en voie de disparition ». L'écrivain géovore a décidé de s'y rendre avant qu'elle soit rayée de la carte.

L'air de ne pas y toucher, jonglant avec la bêtise humaine comme un Marsupilami avec les fusils des braconniers, Blanc-Gras a l'art de tout remettre en perspective, de grossir les détails qui comptent, de se moquer sans méchanceté, tout en pointant les vraies questions. Il a développé un style rythmé, malicieux, alternant ton primesautier et pince-sans-rire. Ainsi ce commentaire, après avoir constaté les affolantes carences d'un hôpital : « Je ressors de ma visite avec une certaine envie de mourir, mais pas ici. » Ou encore, à propos des Fidji : « Ce pays est un plagiat de l'île Maurice. […] On a simplement changé d'océan et ajouté quelques indigènes qui marchent sur le feu. »

A la fin de son périple, il retrouve « le peuple des aéroports, ce monde solvable en miniature ». En transit à Los Angeles, l'opulence le désole : « Même les mouettes sont grasses. » Puis, en rédigeant son manuscrit dans la grisaille parisienne, il se demande « qui a éteint la lumière ». Ce merveilleux petit livre doux-amer nous éclaire sur une humanité en train de se noyer. **Tristan Savin**



★★★ *Paradis (avant liquidation)* par **Julien Blanc-Gras,** 252 p., Au Diable Vauvert, 17 €

L'axe du mal

Olivier WEBER

Un reportage implacable au cœur des ténèbres cambodgiennes.

Ecrivain baroudeur, Olivier Weber nous invite à un voyage dans les maquis de l'impunité, dans « la banalité du mal ». L'histoire se situe au Cambodge, dans la région de Pailin, enclave d'anciens khmers rouges, à la frontière thaïlandaise. Ce formidable récit de voyage se lit comme un roman d'aventures. C'est pourtant une enquête de terrain à la manière de Joseph Kessel quand il racontait la Vallée des rubis.

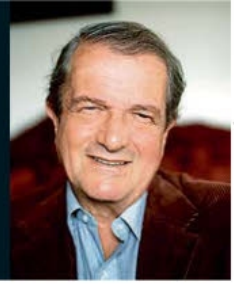
Il y est d'ailleurs question de trafics de pierres précieuses, mais aussi de chair fraîche : l'Angkar – l'organisation de Pol Pot – punissait de mort les relations sexuelles hors mariage, mais ses anciens chefs se sont reconvertis dans le proxénétisme (le quartier des bordels s'appelle New Market). Ils se prétendaient communistes purs et durs et ouvrent des casinos. De sa plume implacable, l'auteur du *Faucon afghan* dresse une édifiante galerie de portraits pour décrire une zone de non-droit, une sorte de micro-Etat mafieux, république du crime livrée au vice, pour le plus grand profit de ces « impunis » : les bourreaux du peuple khmer, responsables de l'un des pires génocides de l'Histoire mais scandaleusement oubliés par les tribunaux de leur pays. **T.S.**

★★★ *Les Impunis* par **Olivier Weber,** 250 p., Robert Laffont, 20 €

G. STEINMETZ/CORBIS

FRANÇOISE GIROUD SERAIT FIÈRE

60 ans L'EXPRESS
EN AVANCE DEPUIS 1953
READ SURF CONNECT



MACHINE INFERNALE, MODE D'EMPLOI

Pour arrondir leurs fins de mois, les journalistes publient des livres. Nul ne voudra le leur reprocher… Mais, du coup, dans cette production industrielle, il y a des ouvrages qui n'ajoutent rien à ce que télévisions et radios ont révélé et analysé heure après heure. Ce n'est pas le cas du *Coup monté* de Carole Barjon et Bruno Jeudy : le récit minutieux, vu des coulisses, du « duel à mort » auquel vont se livrer des semaines durant « Courage Fillon » et « Al Capone » pour la présidence de l'UMP. Chemin faisant, les deux auteurs-journalistes esquissent les portraits sans complaisance des deux personnages en marche vers un destin national.

Jean-François Copé est, certes, en famille, « le plus délicieux des hommes. Mais, en dehors du clan, pas de quartier : Copé est brutal, rancunier, parfois menaçant […]. Il n'a pas son pareil pour enfumer les interlocuteurs trop crédules ». Son adversaire est, lui, « dissimulé, bien élevé (trop ?), lisse en apparence. Il lui manque ce culot qui fait souvent les numéros 1 ».

La thèse de ce récit échevelé, c'est que Nicolas Sarkozy et Jean-François Copé ont roulé, piégé François Fillon. Le mélodrame commence le dimanche 18 novembre, au soir de l'élection. Un collaborateur de Copé déboule dans le bureau de son patron et lui dit : « Vous avez gagné avec 100 000 voix d'avance […]. François Fillon va faire une déclaration dans vingt minutes et pourrait proclamer sa victoire […]. Il faut annoncer que vous avez gagné, sinon on va se faire avoir ! » Chose dite et aussitôt faite. « Copé a-t-il conscience qu'il vient d'endosser à cet instant les habits du putschiste ? se demandent nos auteurs […]. Pour lui la victoire est une évidence. Il a gagné parce qu'il est le meilleur, comme le lui répète depuis toujours sa mère : "Mon fils, tu ne peux être que président de la République." » Il n'en est pas encore là.

La vérité éclate trois jours plus tard, lorsqu'une collaboratrice de Fillon, Isabelle Schmid, en vérifiant le décompte établi par la commission *ad hoc*, la COCOE, découvre que « ça ne colle pas » et que son champion a en réalité 26 voix d'avance. Le même jour, à 10 heures du matin, Fillon s'en va protester auprès du président de cette commission, le sénateur et professeur de droit Gélard qui lui fournit une explication abracadabrante : il n'a rien dit parce que ç'aurait été « la pagaille ». Dans la nuit de dimanche à lundi, ce juriste promu arbitre du match, fatigué, a levé la séance de comptage à 4 heures du matin, laissant les urnes à la disposition des cadres du parti, en « oubliant » de réclamer le décompte des voix : « Je n'y pensais plus, dira-t-il à Barjon et Jeudy. J'ai été enfumé », avoue-t-il aux deux auteurs abasourdis par cette « pantalonnade ».

Le livre a été écrit après interrogatoire des grands et petits témoins, de près ou de loin, de cette bataille présumée historique. Ne manque que la parole de Nicolas Sarkozy, peu désireux, bien sûr, d'assumer le rôle que lui prêtent les deux auteurs de grand architecte de la machine infernale. Malgré cette lacune, les deux journalistes ont effectué une enquête minutieuse, presque trop : résultat, le livre n'a pas le charme littéraire, quasi romanesque, qu'exigerait cette histoire qui eût inspiré un Balzac ou un Mauriac.

Aussi prolifiques que les journalistes, les économistes multiplient les livres sur la crise, pourquoi elle est née, comment en sortir. Ce mois-ci, c'est le tour de Patrick Artus, associé à la journaliste Marie-Paule Virard. Leur livre raconte quarante ans d'échecs de la politique économique française. Il commence par ces mots : « La mélancolie est à son comble » et s'achève sur un appel à « renouer le pacte implicite entre les gouvernants et les citoyens pour le redressement et la modernisation ». Entre ce constat et ce souhait, quarante années au cours desquelles les gouvernements successifs ont dédaigné les problèmes structurels « pour mieux jouer les apprentis sorciers et privilégier le bricolage en tous genres » : de la décennie 1980 consacrée à la désinflation avec ses conséquences terribles sur l'investissement productif, les gains de productivité, l'augmentation de la pression fiscale et surtout l'emploi, à cette décennie 2010 qui voit « la mâchoire du déclin se refermer doucement mais sûrement sur l'industrie française ».

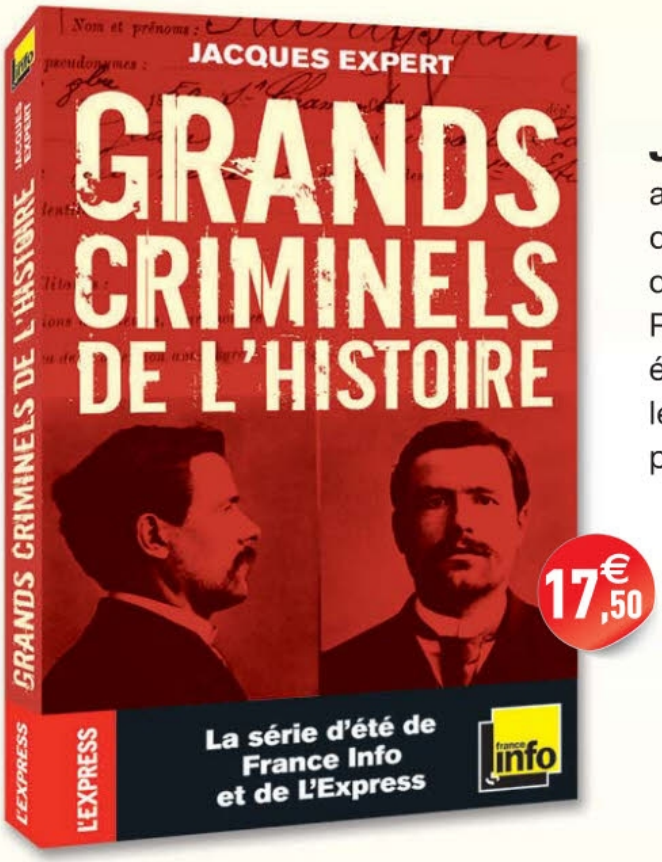
★★ ***Le Coup monté*** par **Carole Barjon** et **Bruno Jeudy,** 210 p., Plon, 14 €

★★ ***Les Apprentis sorciers*** par **Patrick Artus** et **Marie-Paule Virard,** 196 p., Fayard, 16 €

★★★ ***Pour en finir avec les grincheux*** par **Sibylle Vincendon,** 198 p., Fayard, 16 €

Hélas ! Tous ces ouvrages d'économie plus ou moins vulgarisée contribuent à nous saper le moral en décrivant sur tous les tons, avec une satisfaction masochiste, le déclin de la France. Heureusement, Sibylle Vincendon, autre journaliste, marche hardiment à contre-courant avec son livre roboratif intitulé *Pour en finir avec les grincheux*. Le pape du déclinisme étant, selon elle, Nicolas Baverez, prophète de malheur très lu et entendu : « Son livre, *La France qui tombe,* affirme la journaliste, n'a pas été publié pour nous faire rêver mais plutôt pour distribuer une série de claques sur la joue droite… On sort de cette lecture avec l'envie d'aller se jeter dans la Seine. » Sibylle Vincendon tient un discours opposé. Son ouvrage se termine sur cette ardente recommandation du philosophe et économiste Patrick Viveret : « Choisir d'être heureux est un acte de résistance politique. »

REDÉCOUVREZ CINQUANTE CRIMES EFFROYABLES... MAIS VRAIS !



Jacques Expert revient sur des grandes affaires criminelles qui ont défrayé la chronique du XV^e siècle à nos jours, et qui, pour nombre d'entre elles, sont tombées dans l'oubli. Pourquoi ont-ils agi de la sorte ? En revivant ces épisodes terrifiants, découvrez la vie, les vices, les motivations et les errements de leurs protagonistes. Et ce qu'ils sont devenus...

Jacques Expert est journaliste. Longtemps grand reporter à France Inter et France Info, il a notamment suivi l'affaire Villemin. Aujourd'hui directeur général adjoint de la chaîne Paris Première, il est aussi l'auteur de plusieurs romans policiers (*Adieu*, Sonatine, 2011) et de la série d'été *Histoires criminelles* sur France Info (2011, 2012).

© France Inter : Christophe Abramowitz

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU DIRECTEMENT EN LIGNE SUR www.lexpress.fr/librairie/grandscriminels

BON DE COMMANDE

SHL/PLILI0415

À renvoyer accompagné de votre règlement à l'adresse suivante : L'Express Boutique 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9

Oui, je souhaite commander un ou plusieurs livres au prix unitaire de :

	Référence	Prix unitaire	Quantité	Prix total
Grands criminels de l'Histoire	EE15212Z1	17,50€	.....	.....€
Total de votre commande				.....€
Participation aux frais d'envoi France métropolitaine*				3,50€
Total à payer				.....€

Ci-joint mon règlement de .....€ par :

❑ chèque à l'ordre de Groupe Express-Roularta

❑ carte bancaire N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire fin |_|_| |_|_| Clé* |_|_|_|

Date et signature obligatoires :

Nom .....Prénom .....

Adresse .....

.....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

e-mail .....

Offre valable jusqu'au 30.06.2013, dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données que vous avez transmises, en adressant un courrier à L'Express-Roularta Éditions. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❑

* Clé : les trois derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire
Pour les Dom-Tom et l'étranger, merci de passer commande sur www.lexpress.fr/librairie.
Les frais de port seront calculés automatiquement.

éditions EXPRESS ROULARTA GROUPE EXPRESS-ROULARTA, SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 47 150 040 € - 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75009 PARIS - RCS 552 018 681 PARIS

AG15797

KIOSQUE.FR

Jean VAUTRIN et BARU

Coup de chaud dans la Beauce profonde

Quand deux pointures comme Vautrin et Baru s'associent, on peut s'attendre au mieux. Ça se confirme à la lecture. Au départ, un polar du premier, paru en 1982 et déjà transposé à l'époque au cinéma par Yves Boisset. Mais c'est que tout est transposition, ici, où la Beauce profonde accablée par la chaleur de l'été prend des airs de Middle West, avec *rednecks* au fusil facile, frères tarés, fermière nymphomane et gangster en fuite. Au reste, dans cette France des années 1980 qui compte encore en francs et circule en deux-chevaux, on s'appelle Cobb ou Jessie et on est presbytérien : la confusion est totale… N'est pas moins grande la confusion des valeurs : chacun des membres de la famille d'« accueil » du gangster en cavale ressemble à un monstre, y compris le plus jeune, qui pourrait bien être le pire. Ce qui importe, c'est ce qu'ajoute Baru, toujours aussi vif, avec son sens du réalisme légèrement caricatural et, surtout, sa science des cadrages, qui confère à l'ensemble un dynamisme étonnant. Il y a derrière tout ça une générosité qui finit par contaminer jusqu'aux histoires les plus atroces. **Pascal Ory**

★★★*Canicule* par **Jean Vautrin** (scénario) et **Baru** (dessin), 104 p., Casterman, 18 €

Tom TIRABOSCO et Christian PERRISSIN

Joseph Conrad ou l'enfer du Congo

Le Korzeniowski du sous-titre n'est autre que le futur Joseph Conrad, conduit, à la poursuite d'un rêve d'aventure, à se retrouver, en 1890, commandant de steamer sur le fleuve Congo. L'officier de marine marchande découvre rapidement un véritable enfer, entre maladies de toutes sortes, médiocrité et rapacité des Blancs, sadisme des traitements infligés aux « nègres », dans une atmosphère générale de non-droit. Le Congo de cette époque n'appartient en effet pas encore à l'Etat belge – ce qui, au reste, n'améliorera que relativement la condition des colonisés – mais au roi des Belges, Léopold II, à titre de propriété personnelle… De ce séjour éphémère dont il faillit revenir à l'état de cadavre, Conrad sortira plusieurs textes, dont le très troublant *Au cœur des ténèbres*, qui inspirera plus tard Coppola pour son *Apocalypse Now* et donnera à Marlon Brando son dernier grand rôle, celui du terrible Kurtz, dont on trouve dans cet album la lointaine ébauche. Le scénario, fidèle aux sources, de Perrissin et le dessin, réaliste et expressionniste à la fois, de Tirabosco rendent compte de cet épisode au fond dramatiquement ordinaire. **P.O.**

★★*Kongo. Le Ténébreux Voyage de Józef Teodor Konrad Korzeniowski* par **Tom Tirabosco** (scénario) et **Christian Perrissin** (dessin), 176 p., Futuropolis, 24 €

★★★*La Vénus à la fourrure* par **Guido Crepax,** d'après le roman de Leopold von Sacher-Masoch, 96 p., Delcourt, 16,95 €

Guido CREPAX

Sado Masoch

Même les lecteurs étrangers à la BD connaissent Milo Manara. Plus rares sont ceux qui connaissent Guido Crepax, l'autre grand Italien de la BD dite « érotique ». Ceux qui le découvrent sont vite convaincus que c'est lui le plus grand. Une bonne partie de l'œuvre du créateur de *Valentina* reste inaccessible au public français, ce qui est un pur scandale. Aujourd'hui, c'est l'adaptation du classique de Sacher-Masoch, publiée en Italie en 1984 et en France en 1985, dans une grande indifférence, qui a droit à une nouvelle chance.

On retrouve dans la version crepaxienne l'élégance de l'auteur, ici un peu hiératique. Le tout baigne dans l'atmosphère fin de siècle qui convient, où les allusions à Huysmans et D'Annunzio se retrouvent en homologie avec un dessin qui n'a jamais autant fait penser à Aubrey Beardsley. Par une série de courtes séquences se précise la nature des liens (le mot s'impose) qui unissent Wanda à Séverin, avec, au fond, cette ambiguïté : qui, dans le rapport joué du sadomasochisme, est le maître de l'autre ? A moins qu'il n'y en ait pas, justement, et que l'on soit devant une forme absolue d'égalité des sexes. Mais ceci est une autre histoire, qui est moins dans Sacher-Masoch que dans Crepax – où un Séverin « guéri » consulte le docteur Freud –, voire dans notre temps. **P.O.**

KIOSQUE.FR

David GROSSMAN

La société **Itapapa**

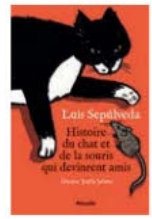
David Grossman se met au récit pour enfants avec six histoires courtes et malicieuses. Depuis *Une femme fuyant l'annonce* (prix Médicis étranger, 2011) et *Tombé hors du temps* (2012), on sait la souffrance d'un père qui a perdu un fils à la guerre. Et si « la poésie est le langage de la douleur », le récit jeunesse est sans nul doute celui du bonheur d'être père. Ces historiettes écrites entre 1986 et 1990 en témoignent. A 5 ans, Itamar est un petit curieux doté d'un papa enthousiaste d'entrer dans son jeu pour mieux l'accompagner dans son imaginaire. Pour ce faire, ils créent la société Itapapa, car à deux tout est possible ! Itamar apprend ainsi à vaincre sa peur du monstre triste et bleu, entre dans les tableaux pour parler avec les lions, transforme son père en singe grâce à un chapeau magique ou s'envoie par la poste pour donner de ses nouvelles. Six histoires d'une infinie tendresse pour explorer le monde de l'enfance. **Nathalie Riché**

★★ ***Les Aventures d'Itamar, 6 histoires à lire le soir*** par **David Grossman,** traduit de l'hébreu par Emmanuel Moses, illustré par Charlotte des Ligneris, 80 p., Seuil Jeunesse, 13,50 € (dès 5 ans)

Luis SEPÚLVEDA

L'humain, le chat et la souris

On a toujours besoin d'un plus petit que soi, paraît-il, mais on a surtout besoin d'un ami. Max est étudiant et vit seul avec son chat Mix, dans sa petite chambre de Munich. Tous deux sont inséparables. Mais le temps passe et le jeune homme, occupé par son job, délaisse quelque peu son vieux compagnon à moustaches. Un jour, un bruit étrange attire Mix : c'est une souris marron avec une rayure blanche sur le dos. L'animal a élu domicile dans le placard de la cuisine, juste derrière les corn-flakes. Mix la baptise aussitôt Mex. La souris volubile guide le vieux Mix devenu aveugle, les voilà amis. Luis Sepúlveda aime les chats, il nous l'avait déjà prouvé avec *Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler*. C'est le chat de son fils aîné qui lui a inspiré cette jolie fable sur l'amitié, une histoire intimiste à ronronner à deux pour le câlin du soir. **N.R.**



★★ ***Histoire du chat et de la souris qui devinrent amis*** par **Luis Sepúlveda,** illustré par Joëlle Jolivet, 80 p., Métailié, 11 € (dès 8 ans)

Gabriel Janer MANILA

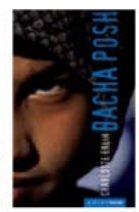
Enfant **sauvage**

Ce petit livre lumineux restitue l'enfance de Marcos qui vécut seul, parmi un troupeau de trois cents chèvres, dans une vallée perdue du sud de l'Espagne, entre 1953 et 1965. Un jour, son père vend le garçon à un propriétaire terrien comme on vend une bête. Marcos n'a pas 7 ans. Un vieil homme lui enseigne comment prendre soin des chèvres et subsister dans la forêt, l'abandonnant dans une grotte, avec pour toute compagnie les loups, les renards, les chauves-souris et les oiseaux. La nature est sa maison autant qu'un terrain de jeu. Comment devient-on l'ami d'une couleuvre qui vous sauve la vie ? Comment repérer les baies comestibles des plantes vénéneuses ? Comment jouer avec des bébés loups ? Comment crée-t-on des pièges à poissons ? C'est un hymne à la féerie de la nature que cette confession restituée à partir du véritable récit de Marcos, que Gabriel Janer Manila rencontra et enregistra en 1975. L'auteur catalan revêt ici les oripeaux de l'enfant des bois pour mieux appréhender ce que fut son existence. Cette lecture enchantée nous questionne sur la beauté du monde animal et nous offre une belle leçon de vitalité et de débrouillardise. Une expérience intense que cette vie-là ! **N.R.**

★★ ***J'ai joué avec les loups*** par **Gabriel Janer Manila,** traduit du catalan par Martine Desoille, 162 p., Bayard Jeunesse, coll. Millézime, 10,50 € (dès 11 ans)

Charlotte ERLIH

Dans la peau d'un garçon



Farrukh est une *bacha posh*, une fille élevée comme un garçon, une tradition tolérée en Afghanistan pour les familles sans héritier mâle. A 15 ans, elle peut se promener dans les rues, travailler à l'épicerie, discuter « d'homme à homme » avec son père, autant d'actes interdits aux filles. Farrukh traîne avec sa bande au club d'aviron dont elle est le barreur attitré. Tenace, elle a décidé d'emmener l'équipe jusqu'à la sélection des jeux Olympiques, un pari ambitieux mais pas inaccessible. Car une volonté de fer coule dans ses veines. Mais ce matin-là, à l'entraînement, autre chose coule : du sang. Fini de jouer les *bacha posh*. Dès lors, Farrukh doit disparaître, et Farrukhzad reprendre son identité de fille à la maison : préparer le repas, servir à table, ne plus affronter le regard de son père et, pire, abandonner la compétition. Tout cela sans rien dire à ses camarades car le secret doit être gardé pour l'honneur de la famille. Sa puberté est comme la mise à mort de son identité, mais Farrukhzad va relever un défi impossible. La scénariste et réalisatrice Charlotte Erlih a découvert l'existence des *basha posh* dans un article du *New York Times*. « J'étais fascinée qu'une société préfère tolérer le mensonge plutôt que d'assouplir le sort de la moitié de sa population », explique-t-elle. La jeune femme envisage son projet sous forme de film, avant de se lancer dans l'écriture d'un premier roman. Tant mieux ! Car ce texte fort sur la question de l'identité parle aux ados autant qu'il bouscule notre regard et notre capacité à juger un personnage au-delà de son sexe, à travers sa seule personnalité. **N.R.**

★★★ ***Bacha Posh*** par **Charlotte Erlih,** 182 p., Actes Sud junior, 13,50 € (dès 12 ans)

KIOSQUE.FR

TOM WOLFE
CHEZ LUI À NEW YORK EN 2011.

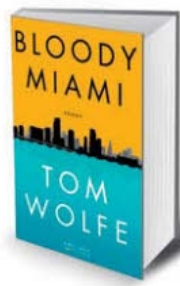
KIOSQUE.FR

L'ENTRETIEN

DE FRANÇOIS BUSNEL

Tom WOLFE

« Je me considère comme un écrivain, mais je suis aussi et d'abord un journaliste »



★★★★ *Bloody Miami*
(Back to Blood)
par **Tom Wolfe,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Odile Demange, 616 p., Robert Laffont, 24,50 €

LE LIVRE Ses romans sont survitaminés. Ils éclaboussent la société bien-pensante américaine : *Le Bûcher des vanités, Un homme, un vrai, Moi, Charlotte Simmons* et *Bloody Miami.* Quatre romans – seulement – en six décennies ! Avant cela, il y eut des essais, des reportages, des récits... Tom Wolfe a lancé le « nouveau journalisme », pointé la collusion entre l'élite new-yorkaise gauchiste radicale chic de Park Avenue et le mouvement des Black Panthers, moqué les dérives de l'art moderne, enquêté sur les pilotes d'essai de la Nasa. *Le Gauchisme de Park Avenue* et *L'Etoffe des héros* sont devenus des livres cultes.

A 82 ans, Tom Wolfe a retrouvé un punch digne du *Bûcher des vanités.* Il a écumé la ville de Miami pendant les cinq dernières années avant d'écrire ce nouveau roman. *Bloody Miami* révèle le choc des cultures qui signe la fin du melting-pot aux Etats-Unis. Car c'est ça, Tom Wolfe : un sismographe dont les travaux devraient servir de base à tous les prévisionnistes un peu sérieux. L'écrivain entrecroise l'histoire de neuf personnages vivant à Miami où les liens du lignage (*blood*, en américain) sont désormais les valeurs suprêmes. Nestor Camacho est un jeune flic d'origine cubaine, né sur le sol américain, qui ne parle presque pas espagnol et va se retrouver mis au ban de la communauté hispanique pour avoir arrêté un clandestin venu de Cuba. Il croisera le chemin d'une Haïtienne à la peau diaphane jouant les Mère Teresa dans les ghettos blacks de Miami, mais aussi celle de son ex-petite amie devenue la muse d'un psy spécialisé dans les addictions à la pornographie puis d'un milliardaire russe véreux qu'un jeune journaliste fera chuter... L'ensemble forme une fresque à la Zola, l'humour vachard en plus.

J'ai rencontré Tom Wolfe à plusieurs reprises, aux Etats-Unis lorsqu'il écrivait ce roman, à Paris pour la radio et la télévision. Au cours de ces dernières années, nous avons longuement parlé de littérature, d'écriture, d'histoire. Morceaux choisis. ●●●

KIOSQUE.FR

●●● ***Huit années se sont écoulées depuis la publication de votre précédent roman,* Moi, Charlotte Simmons. *Pourquoi écrire un roman vous prend-il autant de temps ?***

Tom Wolfe. Eh bien, disons que j'essaie de faire comme Balzac. Il a écrit tellement de romans ! Je m'efforce d'être aussi productif que lui, mais je n'y parviens pas. C'est inexcusable. Mais il n'y a pas lieu de me punir pour ça, si ?

Vous prenez votre temps, alors que Balzac, lui, se dopait au café pour écrire toutes les nuits. Vous, comment travaillez-vous ?

› Balzac a même fini par boire du café turc ! Vous savez, c'est ce genre de café où, lorsque vous plongez la cuillère dans la tasse, elle tient toute seule debout. Mais pour moi, cette dope-là ne fonctionne pas… Aucune autre, d'ailleurs, je ne fais pas partie de ces écrivains qui ont besoin d'absorber quelque substance pour mieux écrire – quelle illusion !

Pourquoi avez-vous situé l'action de ce livre à Miami ?

› Je voulais écrire sur l'état actuel de l'Amérique et donc sur l'immigration, qui est le grand sujet actuel de notre pays. Ma première idée était d'observer la vie des immigrants. Pendant des années, il y a eu des quantités d'histoires sur la façon dont ils sont entrés illégalement dans le pays, mais personne n'a jamais expliqué ce qui leur était arrivé une fois sur place, une fois qu'ils s'étaient intégrés à la communauté américaine. C'est ce processus qui m'intéressait. J'ai tout d'abord pensé à un roman sur les communautés asiatiques, vietnamienne en particulier, qui se trouvent en Californie. Mais je ne parle pas un traître mot de vietnamien. Comment, dans ces conditions, écrire quelque chose qui ne soit pas du baratin ? Un roman est un subtil équilibre entre les histoires que vous inventez et les histoires que vous avez entendues ou que vous avez vues. J'allais renoncer à ce projet, lorsque j'ai découvert ce qui se passait à Miami avec la communauté hispanique. Miami a toujours été une ville d'étrangers. Les premiers habitants sont venus du nord des Etats-Unis. Il n'y a jamais eu des natifs de Miami. Cette ville est sortie d'un marécage. C'est une cité créée avant tout par des gens qui faisaient de l'immobilier. Miami est la seule ville au monde que je connaisse où des gens d'un pays étranger, d'une langue étrangère et d'une culture étrangère ont pris possession d'une métropole ; et de manière légale, par le vote tout simplement. Aujourd'hui, ce sont les Russes qui investissent Miami. Un journaliste argentin m'a dit que tout le monde en Amérique latine considère Miami comme un plan B : quoi qu'il se produise de fâcheux dans son pays, on peut toujours songer à s'installer à Miami. C'est ce qui s'est passé avec les Vénézuéliens. Beaucoup d'Haïtiens ont également quitté leur pays et sont entrés illégalement à Miami. Avouez que, vue sous cet angle, cette ville-cliché, que tout le monde prend pour un paradis avec cocotiers, plages immenses, jolies filles et tout le bazar, devient passionnante, non ? Je me suis donc rendu sur place. Et j'ai attendu que les personnages entrent dans le champ.

Comment cela ?

› Je n'invente pas mes personnages, comme beaucoup d'écrivains le font. J'attends de voir ce qui va se passer. Ma théorie est que personne ne peut imaginer jusqu'où les gens très riches peuvent aller. Je suis vraiment effaré par ce que ces gens-là peuvent faire. Tout ce que vous pouvez imaginer est en deçà de la réalité. Il suffit donc d'aller sur place, d'observer et d'écrire.

> « **Miami** *est sortie d'un marécage. Elle a été créée par des gens qui faisaient de l'immobilier* »

En français, votre livre s'intitule* Bloody Miami *; en américain,* Back to Blood. *Mais* blood, *dans le cas présent, ne désigne pas vraiment le sang, mais plutôt « la race, le lignage, la voix du sang » ?

› Cela peut effectivement être traduit comme « retour au sang », mais en fait c'est du retour au lignage, à la valeur du lignage, qu'il s'agit. Aujourd'hui, de moins en moins de gens croient en une religion. Cependant, ils veulent encore croire en quelque chose. Et c'est très facile de croire en son propre peuple, en son propre héritage. C'est le cri de l'époque.

Le lignage comme nouvelle religion du XXIe siècle ! Dans votre roman, vous placez un de vos personnages dans une situation terrifiante. Nestor Camacho, ce jeune Cubain de la deuxième génération, né aux Etats-Unis, est méprisé par les Américains et rejeté par sa communauté pour avoir fait son métier, c'est-à-dire avoir empêché un immigrant clandestin de poser le pied sur le sol américain. Quelle est sa place, comme celle des jeunes Cubains, aujourd'hui à Miami ?

› Ce que j'aime dans ce personnage, c'est qu'il a été déraciné. Il est originaire d'Hialeah, une ville à la périphérie de Miami qui concentre le plus de Cubains dans la région. Il y a grandi. C'est une société extrêmement fermée, et il se trouve qu'il doit la quitter parce qu'il a arrêté un réfugié de Cuba et qu'il est donc devenu un paria aux yeux des siens. Même ses parents l'ont abandonné. Mais il a fait son job de policier.

Aux Etats-Unis, les Cubains bénéficient de la clause d'immigration la plus avantageuse qui soit et qui ne concerne aucune autre communauté, la fameuse règle du « pied sec », « the dry foot ». Qu'est-ce que cela signifie ?

› Je ne sais pas s'il existe une clause analogue quelque part ailleurs dans le monde. Aux Etats-Unis, si vous êtes cubain et si vous réussissez à toucher le sol ferme – n'importe quel point du sol, un pont, une jetée… –, vous ne pouvez pas être renvoyé à Cuba. On peut vous arrêter pour autre chose mais, de droit et automatiquement, vous obtenez l'asile. Incroyable, hein ? Nos politiques ont voulu ainsi montrer au monde entier que les Cubains ne voulaient pas vivre sous la coupe de quelqu'un comme Fidel Castro. On les a donc laissés entrer, et ils sont venus par milliers. Puis il a fallu freiner ce mouvement migratoire. Les autorités américaines ont alors estimé que si des Cubains étaient surpris et arrêtés en mer, et non sur le sol, ils devaient être renvoyés à Cuba, même s'ils n'étaient qu'à deux mètres de la terre ferme. Car, dans ce cas, il s'agit d'un « pied mouillé ». Mon personnage, Nestor Camacho, a empêché un dissident cubain de poser le pied sur le sol américain. Il lui a surtout sauvé la vie car, en tentant de mettre le pied sur le sol, cet immigrant se serait probablement tué… Que faut-il faire ? Sauver la vie d'un homme en obéissant à l'ordre de votre supérieur, ou bien désobéir et plaire au plus grand nombre ? C'est cette question que je pose d'emblée dans *Bloody Miami*.

Faire son devoir ou désirer plaire au plus grand nombre... Dilemme qui n'est pas seulement américain...

› Oui, mais ce roman concentre aux Etats-Unis tout un tas de problématiques humaines qui ne sont pas seulement américaines. C'est là où je tente de rejoindre vraiment Balzac.

Ce que vous montrez également, à travers des personnages de ce roman, c'est que le melting-pot qui a toujours fonctionné aux Etats-Unis, où les immigrants se fondaient dans le grand rêve américain en quelques générations, ne fonctionne pas dans le cas de Miami et des Cubains. Pourquoi cette intégration ne se fait-elle plus ?

› Ça peut fonctionner, après un certain

KIOSQUE.FR

temps. Pour les Européens du Nord, comme les Irlandais, qui se sont établis aux Etats-Unis, il a fallu attendre deux générations pour qu'ils fassent véritablement partie du système politique. Mais aujourd'hui, à Miami, il y a un problème de couleur de peau. Même si personne ne veut en parler. Encore un des ravages du politiquement correct. Ici, on n'est pas identifié par la couleur de sa peau, on est identifié par rapport à son origine géographique. On parle d'« Anglos », ces descendants d'Européens, tant qu'ils sont blancs. Quand on dit « Latino », on ne parle pas de la couleur de la peau. Mais, autant que je sache, les Russes ne se mélangent pas aux Cubains, et la Société avec un *s* majuscule, la classe supérieure cubaine, ne se mélange pas aux Anglos.

Donc tout renvoie au sang, au lignage. Chacun est désigné en fonction de la goutte de sang qui coule dans ses veines, c'est bien ça ?

› Il faut croire en quelque chose, sinon on n'est rien qu'un électron libre, rien qu'une molécule bousculée dans un univers qui n'a aucune morale. Je me considère comme un écrivain, bien sûr, mais je suis aussi et d'abord journaliste. Et, en même temps je viens du Sud, de la Virginie. Quand, après le 11-Septembre, Pat Robertson et Jerry Falwell, tous deux prêcheurs évangélistes originaires de Virginie, ont annoncé que les attentats étaient la punition de Dieu en raison de l'homosexualité, mon moi new-yorkais a dit : « Ce sont des conneries. » Mais, en même temps, mon moi virginien a dit : « Mais comment peux-tu attaquer ces prêcheurs ? Ce sont des gens sincères. » Je pense que beaucoup de gens réagissent comme ça, principalement en Occident.

Tiens, vos deux « moi » cohabitent toujours en vous ! L'homme du Sud, le Southern Man, et le New-Yorkais ? Est-ce pour cela que vous cultivez ce look célèbre dans le monde entier, votre costume blanc immaculé, évoquant précisément le sud des Etats-Unis ?

› Je vais vous dire la vérité sur mon costume blanc. Mon ambition première a toujours été de travailler pour un quotidien à New York. J'ai travaillé dans le Massachusetts, puis à Washington. Ensuite, je suis entré au *New York Herald Tribune*. J'ai été embauché en été, vous savez, cette période où il fait vraiment très chaud. A cette époque-là, les années 1950, les journalistes devaient porter une veste et une cravate – aujourd'hui on les met à la porte s'ils arrivent en veste et cravate ! Dans le Sud, où j'ai grandi, les hommes, par temps chaud, portaient des vêtements en coton ou lin blanc. Par exemple, mon père avait des costumes de lin blanc. Alors je suis allé dans un magasin, et j'ai acheté ce que je pensais être du lin. Or c'était du tweed de soie. Et cela tient très chaud ! Je n'ai pu porter mon costume qu'en novembre. Il était très classique, mais blanc. Les gens s'en sont offusqués. Puis mes costumes blancs sont devenus indissociables de mon individualité, de ma personnalité. Soixante ans plus tard, je les porte toujours – adaptés à l'époque… Mais rassurez-vous, quand j'ai fait mes recherches à Miami, que ce soit dans les bars louches, à la grande fête-partouze de la Régate ou dans les boîtes de strip-tease, je n'ai pas mis ce costume blanc ! J'adore Balzac, mais j'ai aussi une grande dette envers Zola. J'aime bien me penser en tant que réincarnation de Zola ! Il adorait visiter des endroits qu'il ne connaissait pas. Je l'imagine écrivant son roman *Au bonheur des dames* sur les grands magasins… Personne, à l'époque, n'écrivait de roman sur les grands magasins, vous savez. Eh bien lui, il l'a fait. Cette façon de faire m'a attiré, et j'ai passé tellement d'années, en tant que journaliste de presse quotidienne, à écrire sur des sujets que les gens connaissent déjà, que je me suis dit : « Passons à quelque●●●

Miami est la ville des Etats-Unis où la population d'origine cubaine est la plus importante.

MARK PETERSON/CORBIS

KIOSQUE.FR

« Ma théorie est que personne ne peut imaginer jusqu'où les gens très riches peuvent aller. Je suis vraiment effaré par ce que ces gens-là peuvent faire. »

ORJAN F. ELLINGVAG/DAGENS NARINGSLIV/CORBIS

●●● chose de nouveau. » Alors chaque nouveau personnage est le résultat d'une longue observation, d'une longue et minutieuse enquête sur un sujet que vous, lecteur, ne connaissez pas. Je suis donc allé dans un club de strip-tease. Je n'avais pas mis mon costume blanc mais j'étais quand même le seul homme dans ce lieu à porter une cravate. Un videur est venu me voir et m'a dit : « Toi, t'es Tom Wolfe » – à cause de la cravate, à mon sens. J'ai répondu : « Oui, oui. » « Eh bien, attends ! Avant que les gens apprennent que tu es là, je voudrais te présenter mon ami Herald. » Et il est devenu l'un de mes principaux « indicateurs » pour l'écriture de ce roman. Il y a à Miami 143 clubs de strip-tease. Les filles peuvent se déshabiller complètement. Et ça devient un peu dingue… J'ai vu les hommes qui sont autour de la scène se mettre à quatre pattes, comme des bébés. Saviez-vous que, de nos jours, la pornographie mène beaucoup d'hommes à l'addiction ? Les hommes, et très peu de femmes. J'ai ainsi découvert que 40 % des clics sur Internet concernent des sites à caractère pornographique. 40 %, c'est difficile à imaginer ! Un de mes personnages, Norman Lewis, est psychiatre spécialisé dans le traitement de l'addiction à la pornographie. Et je me suis bientôt rendu compte que lui aussi était affecté par cette maladie qu'il s'efforçait de combattre. Beaucoup de mes lecteurs trouvent ce personnage détestable, mais moi, j'estime qu'il est attachant.

Il y a des passages hilarants, notamment l'évocation de cette foire d'art contemporain qui se tient chaque hiver à Miami. Vous décrivez les milliardaires qui s'y rendent avec une férocité terrible, vous dites qu'ils font songer à des clients massés à minuit devant un grand magasin, piaffant à l'idée d'obtenir les 40 % de remise avant Noël ; mais en pire.

› J'ai voulu raconter ce qui se passe lorsque des gens sont impliqués, imbriqués, dans les modes. Vous savez, il y a peu d'écoles d'art américaines. Il y en a une que j'appelle « sans les mains ». C'est de l'art où l'artiste ne touche à rien. Un excellent exemple serait Jeff Koons et ses lapins qui font 15 mètres de haut. Il les conçoit, et d'autres les réalisent. Je ne dis pas que j'approuve ou que je désapprouve, mais, pour moi, c'est de l'art « sans les mains ». Il existe encore une autre école, celle de l'art « à long terme ». Un artiste a invité tous ses amis chez une de ses connaissances qui avait une piscine dans son jardin. Cet artiste tenait dans les mains une longue chaîne à laquelle était accroché, à chaque extrémité, un sac en polyuréthane plein de légumes. Il a jeté cette chaîne dans la piscine, et elle a coulé. Puis il a réinvité ses amis deux mois plus tard. Eh bien, la chaîne flottait à la surface de la piscine. Parce que les légumes dans les sacs de polyuréthane avaient pourri. En pourrissant, ils avaient relâché du gaz méthane. Ce qui avait fait remonter la chaîne à la surface. Moi, ça m'a impressionné, mais on ne peut pas collectionner ça. C'est de l'art conceptuel. Tout ça, ce sont des modes. Et finalement, ça coûte beaucoup d'argent, ces modes-là. Vous connaissez probablement Damien Hirst, vous savez, le type qui vend

KIOSQUE.FR

des millions de dollars un requin dans le formol. Eh bien, il n'a jamais touché le requin ! Cette « œuvre » a été vendue pour une fortune à un fonds d'investissement américain. Et quand le requin s'est décomposé, alors qu'il aurait dû se conserver dans le formol, l'artiste a envoyé un autre requin pour le remplacer. C'est une nouvelle approche de l'art…

Est-ce ce qui attend la littérature ?

› Je n'espère pas ! Mais qui sait… Moi, je suis très authentique, je fais attention, je vais voir chaque chose que j'écris. Et si je dois décrire, par exemple, une projection de films pornographiques sur les voiles d'un voilier, j'irai l'observer moi-même. Au nom de la littérature. Mais il ne faut pas chercher des excuses quand on se fait prendre en train de regarder des films pornographiques. Au lieu de dire : « C'est pour mon travail », il faut dire : « Mais j'ai besoin de plus de stimulation, il me faut plus de stimuli ». Comme ça, on ne pense pas de vous que vous êtes un hypocrite, mais que vous êtes un malade du sexe. Et ces temps-ci, aux Etats-Unis, il vaut beaucoup mieux passer pour un malade du sexe que pour un hypocrite !

On a le sentiment que, roman après roman, vous créez des personnages qui incarnent les pires travers de l'époque. Eux-mêmes deviennent victimes de ces travers. C'était le cas de McCoy, le personnage principal du* Bûcher des vanités, *c'était le cas du héros de* Un homme, un vrai, *et c'est de nouveau le cas des sept ou huit personnages qui gravitent dans* Bloody Miami. *Pourquoi mettez-vous toujours vos héros dans des situations difficiles et complexes ?

› Il ne faudrait pas que j'avoue cela, mais… je n'ai aucune philosophie à leur propos. C'est assez terrible à dire. Je suis tellement journaliste que ces personnages ne sont pas là pour représenter l'immoralité ou les excès. Ma démarche est simple : « Mais regardez-moi ça ! Regardez ce que fait celui-ci ! Pourquoi ceux-là font-ils des trucs pareils ? » C'est de l'intérêt pur. Je suis souvent accusé de donner une image horrible de New York ou des Etats-Unis. Mais je ne décris que ce que les gens font. Ces personnages existent, et je le crois vraiment, honnêtement. Quelqu'un a écrit récemment que j'étais antiaméricain. L'autre jour, chez vous, dans votre émission de télévision, je portais des chaussettes qui présentaient, d'un côté, les rayures rouges, noires et blanches du drapeau américain, et, de l'autre, les étoiles du drapeau américain. Peut-on être plus patriote que cela ?

Vous êtes né à Richmond, en Virginie, en 1931. Quel souvenir gardez-vous de votre enfance, dans le sud des Etats-Unis ?

› Le souvenir qui me vient, là maintenant ? Je me revois à neuf heures du soir avec des amis, sur nos vélos, je dois avoir dix ou onze ans. Je pédale en remontant des rues bordées de magnolias, vous savez, ils sont incroyables ces arbres. Et puis il y a des lucioles – je ne sais pas s'il y en a aussi la nuit en France, je veux dire autant de lucioles et de cette taille. Les arbres, les lucioles, c'est la nuit, le ciel est noir, et pour moi, c'était vraiment une bénédiction absolue, le plaisir absolu. A cette époque, il n'y avait aucun danger à sortir le soir, c'était la fin des années 1930.

> « Je suis souvent accusé *de donner une image horrible des Etats-Unis. Mais je ne décris que ce que les gens font* »

Chaque année se tenait la foire de l'Etat de Virginie. C'était à moins de trois quarts de mile de l'endroit où j'habitais. Tous les habitants de Virginie y assistaient. Nos parents nous laissaient y aller entre amis, et je me souviens qu'on rentrait à six heures et demie du matin. Aujourd'hui, c'est impensable d'imaginer de laisser des enfants dehors jusqu'à six heures et demie du matin. Mes amis et moi-même sommes arrivés à cette foire un peu tôt. Nous avons regardé rapidement les produits agricoles exposés. Puis nous nous sommes dirigés vers la partie réservée aux attractions. Il y avait une grande roue, et la personne qui la faisait tourner nous a laissés monter. Nous y avons passé des heures, cela ne nous coûtait que quelques centimes. A chaque fois qu'on montait et qu'on redescendait, on pouvait voir un écriteau sur lequel était inscrit : « Les mystères du troisième sexe révélés. » Je ne savais pas ce que cela voulait dire. J'ai bien dû le voir soixante fois avant de prendre mon courage à deux mains, et je suis entré dans ce stand d'attraction pour enfin découvrir les mystères de ce troisième sexe révélés. Le show, à présent je m'en souviens, c'était juste un homme, avec une grosse poitrine qui ressemblait à des seins et quelque chose de bizarre à l'entrejambe. Il expliquait qu'il était hermaphrodite. Nous, nous n'avions jamais entendu ce mot. Pas un seul d'entre nous ne savait ce que ça voulait dire. On ne l'entend plus beaucoup, d'ailleurs, ce mot « hermaphrodite ». Et moi, vraiment, je me suis dit : « Ça y est, j'ai touché la vérité de la vie : le troisième sexe. » Cette façon de s'amuser de choses insolites, cruelles ou monstrueuses est inconcevable de nos jours. Mais cette anecdote m'a marqué à jamais : la révélation que fut pour moi cette découverte, après observation, est peut-être à l'origine de mon envie d'enquêter, de devenir journaliste. Mais vous allez arrêter de me psychanalyser !

Dans quelles circonstances avez-vous créé ce qu'on a appelé le « nouveau journalisme » ? Etiez-vous conscient alors que vous étiez en train de révolutionner cette pratique ?

› En arrivant à New York, qui était la capitale du journalisme, j'ai rencontré des journalistes d'investigation. Ils se livraient à de longues enquêtes. Certains étaient excellents. Comme Jimmy Breslin, qui a écrit un article fameux sur le procès de mafieux dans le New Jersey. Au lieu de se contenter de relater l'énoncé du jugement, il a attendu l'arrivée du patron de la mafia. Ce dernier était entré à l'intérieur du tribunal entouré de ses avocats et de ses hommes de main. Sa manière de saluer les gens consistait à les frapper sous le deltoïde. Les coups qu'il portait leur faisaient très, très mal. Mais les gens disaient : « Oh regarde, il tape tout le monde… il est tellement drôle ! » Tout le monde rigolait, mais en vérité tout le monde avait peur de lui. Au lieu de débuter son article en rapportant juste ce qui s'était dit au tribunal, Jimmy Breslin avait décrit le caractère brutal, animal, de la mafia. Le jugement en lui-même n'était pas très intéressant. Mais ce jour-là, les gens ont lu son article, et ils se sont dit : « On peut faire quelque chose dans ce genre-là. » Moi, à partir de là, j'ai analysé les quatre éléments qui transforment la fiction en quelque chose de plus attrayant qu'un roman. Tout d'abord, la construction scène par scène, à commencer par celle des gangsters en train de pénétrer à l'intérieur du tribunal. Deuxième point, veiller à un dialogue exhaustif : comment ces gens se parlent, quelles relations ont-ils entre eux ? Troisième point, essentiel : déceler et souligner les détails qui indiquent la position ●●●

KIOSQUE.FR

A 82 ans, Tom Wolfe a retrouvé un punch digne du *Bûcher des vanités*.

●●● des gens, leur style de vie, leur place dans la société. Le maître, encore une fois, c'est Balzac. Il débutait chaque chapitre par trois pages de description du domicile et du mobilier de son personnage. Toujours éloquent ! Vous croyez à ces rideaux très élaborés, dans un tissu damassé ? En fait, c'est du coton mercerisé. Cela en dit long sur les occupants de cet appartement, qui tentaient de se faire passer pour ce qu'ils n'étaient pas. Le résultat, c'est que lorsque le moment vient de faire entrer dans ce décor l'un ou l'autre des personnages, le lecteur est réellement curieux de l'entendre. Et enfin, le quatrième point, le plus controversé : il faut livrer un monologue intérieur, un point de vue individuel. Vous voilà à l'intérieur du crâne de la personne que vous décrivez. Vous voyez l'action telle qu'elle la voit. Et on ne peut y parvenir qu'après avoir interviewé cette personne, assez longuement pour savoir comment elle perçoit le monde, comment elle voit les choses. Et si on peut faire tout ça, c'est qu'il y a un cinquième point : je l'appelle la « voix du bas de la scène ». Il faut relater l'histoire, avec le vocabulaire de ceux qui sont dans l'action. Je vais vous donner un exemple. Je raconte une histoire sur le pilote de stock-car, John Starr, en Caroline du Nord. De tous les pilotes de stock-car, il était le plus audacieux. Quand il faisait ses tours de chauffe, les gens venaient le voir. Il conduisait tellement vite, il était tellement intrépide. Alors, au lieu de le dire de la manière dont je le fais ici, il y aurait une voix qui dirait : « Oh, mon Dieu, le v'là, il arrive », « Oh, le v'là, regardez-le, y a du feu, là ». Comme vous le savez, les pneus des voitures de stock-car sont toujours lisses : quand ils chauffent, il y a donc une fumée qui s'en échappe. Parler avec la voix des gens : cette voix est tellement utile pour moi.

Mais dans ce fameux cinquième point, est-ce que l'on est dans la fiction ou dans la vérité ?

› Entrer dans l'esprit des gens, c'est très controversé, bien sûr, et je peux comprendre pourquoi. Mais je crois que cette cinquième voix n'émane pas d'une personne en particulier. C'est une voix qui vient, en fait, du bas de la scène, du parterre, dirait-on si nous étions au théâtre. Les gens s'imaginent que le nouveau journalisme consiste à fourrer

KIOSQUE.FR

sa propre opinion dans tout ce qui se passe. Non, non et non ! Je ne fais jamais ça. C'est beaucoup plus drôle de recréer. Tout le monde sait cela : les films peuvent faire des scènes et des dialogues mieux que le livre. Mais le livre peut faire deux choses qu'un film ne pourra jamais faire. La première : donner des détails sur le personnage. Si un homme porte une paire de Gucci, et que l'autre porte une paire de tennis, il faut expliquer que cette paire de petites chaussures avec du cuivre au-dessus de la languette a un caractère plus prestigieux que des mocassins tout simples. Dans un film, il faudrait s'arrêter et dérouler tout un dialogue sur les mocassins, ce qui ralentirait l'action. La deuxième : avec le livre, on peut entrer dans l'esprit de quelqu'un. Au cinéma, les scénaristes ont absolument tout essayé pour le faire. Celui qui s'en est le plus approché, c'est Woody Allen, dans un film où de petites légendes défilaient en bas de l'écran. Quelqu'un disait quelque chose, et en bas de l'image s'inscrivait ce qu'il pensait réellement. C'était dans *Annie Hall*, et c'était extraordinaire. Dommage qu'il ne l'ait pas utilisé davantage. Mais c'est la seule fois où on a fait cela au cinéma. En littérature, on peut tout faire. C'est pour ça que je pense que le nouveau journalisme, c'est vraiment ce qu'il y a de mieux.

Articles, essais (*Acid Test *est à mon sens celui qui exprime le mieux votre façon de travailler), puis les romans. Mais vous êtes venu tardivement au roman, avec* Le Bûcher des vanités *au milieu des années 1980, la cinquantaine passée... Pourquoi le trajet du nouveau journalisme au roman fut-il si long ?

› Franchement, le grand mouvement littéraire de la seconde moitié du XX[e] siècle fut la non-fiction. Je n'ai jamais voulu écrire un roman. Sincèrement. J'aimais tellement la non-fiction que je voulais faire un roman de non-fiction sur New York, comme Truman Capote l'a fait pour le Sud avec *De sang-froid*. Ainsi, j'avais entendu parler d'une soirée pour les Black Panthers que devaient donner Leonard Bernstein, le grand compositeur chef d'orchestre, et sa femme sur Park Avenue. Vous souvenez-vous, en France, des Black Panthers ? Ces gars-là, croyez-moi, c'étaient des durs de durs, des voyous très célèbres. Essayez de les imaginer dans un duplex de Park Avenue, qui est l'avenue la plus chic de New York, peuplée de milliardaires aux idées de gauche, enfin, pour les Etats-Unis… Il fallait que j'y aille, me disais-je, oui, il fallait absolument que j'y aille ! Mais je ne savais pas comment, lorsque j'ai aperçu sur une table un carton d'invitation à cette soirée. Y était mentionné un numéro de téléphone. Aussitôt je l'ai composé. La communication établie, j'ai dit : « Je suis Tom Wolfe, je me rendrai à la soirée. » Et évidemment, quand je suis arrivé devant la porte de l'appartement, je me suis heurté à un contrôle de sécurité. Vous ne pouviez pas passer si votre nom n'était pas sur la liste. Et j'ai dit, une fois encore : « Je suis Tom Wolfe. » « Ah, très bien, entrez. » J'étais enfin dans l'appartement des Bernstein ! C'était une soirée comme je n'en avais jamais vu avant. Il y avait plein de gens qui entouraient les Black Panthers, des célébrités, comme Barbara Walters, qui était alors une grande personnalité de la télévision. Sa voix s'est élevée et elle a dit, en s'adressant à l'un des Black Panthers : « Mais tu ne peux pas dire ça sur mes enfants ! » Cette soirée devait être un chapitre de mon livre de non-fiction. Mais le lendemain, alors que le journal devait sortir, j'ai pris cette résolution : je vais écrire un roman, ce n'est pas trop tard, je sais que j'ai déjà 54 ans, mais allez… Et c'est comme ça que j'ai commencé. Je n'aurais sans doute pas dû en écrire un deuxième. Mais il se trouve que lui aussi a très bien marché !

Bio-bibliographie

Né en 1931, en Virginie, Tom Wolfe fut une star du « nouveau journalisme » – notamment avec *Acid Test*, sur les hippies, et *L'Etoffe des héros*, à propos de la conquête spatiale –, avant de s'imposer comme un grand romancier avec son chef-d'œuvre, *Le Bûcher des vanités*, en 1987. Suivront deux autres gros romans, *Un homme, un vrai* et *Moi, Charlotte Simmons*. Célèbre pour ses costumes blancs et ses chroniques mondaines dévastatrices, parfois considéré comme l'incarnation du wasp new-yorkais, Wolfe est un inconditionnel d'Emile Zola.

Quand vous écrivez, pourquoi tous ces points de suspension, d'exclamation, ces capitales, ces deux-points ? Qu'est-ce que vous cherchez à produire ?

› Les ellipses, les points, les points de suspension, d'exclamation, c'est la façon dont pensent les gens. Il y a des trous dans leur pensée. J'aime bien les journaux d'enfance de la reine Victoria, avant qu'elle ne devienne reine. Ils sont pleins de points d'exclamation… Elle aussi se laisse aller à ça. J'insiste : cette façon de faire, c'est la bonne façon d'écrire !

Tom Wolfe, écrivain victorien ?

› Mais oui, je l'avoue : je suis un écrivain victorien ! Waouh… ça, c'est un scoop. Ah, ah, ah ! Tiens, mon vieux : comment allez-vous retranscrire tout ça, hein ? Allez ! Mettez des points partout. La ponctuation, c'est la vie !

Propos recueillis par F.B.
Photographies :
Jean-Luc Bertini/Pasco

Boutique LiRE:

LES PLUS BELLES ŒUVRES SYMPHONIQUES
LES PLUS GRANDS CHEFS D'ORCHESTRE

Des heures d'écoute et d'émotion inoubliables !

Un coffret exceptionnel qui réunit les plus grands chefs d'orchestre : Herbert von Karajan, Wilhelm Furtwängler, Felix Weingartner, Leonard Bernstein, Otto Klemperer, Bruno Walter, Maurice Ravel, Serge Rachmaninoff… Autant de grands maîtres qui dirigent les plus grandes oeuvres symphoniques : le célèbre « Boléro » de Ravel, la « petite musique de nuit » de Mozart, ou encore « Casse-noisette » de Tchaïkowsky.

Savourez toute l'intensité d'œuvres musicales majeures en 20 CD.

39€ seulement !
LE COFFRET 20 CD

RÉF : 18CZ1

Plus simple et plus rapide, commandez directement sur : www.lexpress.fr/boutique/chefsdorchestre

BON DE COMMANDE

A renvoyer accompagné de votre règlement sous enveloppe à l'adresse suivante : L'EXPRESS BOUTIQUE, 17 route des Boulangers 78926 Yvelines Cedex 9

MA COMMANDE

TITRE DE L'OUVRAGE	Référence	Prix unitaire	Quantité	Prix total
Coffret 20 CD Chefs d'orchestre	18CZ1	39,00 €	.....	.....€
Total de votre commande			.....	.....€
Participation aux frais d'envoi France métropolitaine* *Pour les Dom-Tom et l'étranger, merci de passer commande sur Internet à l'adresse : www.lexpress.fr/boutique. Les frais de ports seront alors calculés automatiquement				7 €
TOTAL À PAYER				.....€

VOTRE MODE DE PAIEMENT

❑ Chèque joint à l'ordre de Groupe Express Roularta

❑ Carte bancaire (uniquement carte bleue)

N° : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date d'expiration : |_|_| |_|_| Cryptogramme* |_|_|_|

Date et signature obligatoires :

VOS COORDONNÉES

SHL/PCPLI415

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

.....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

Tél. : .....

Fax : .....

E-mail : .....

@ .....

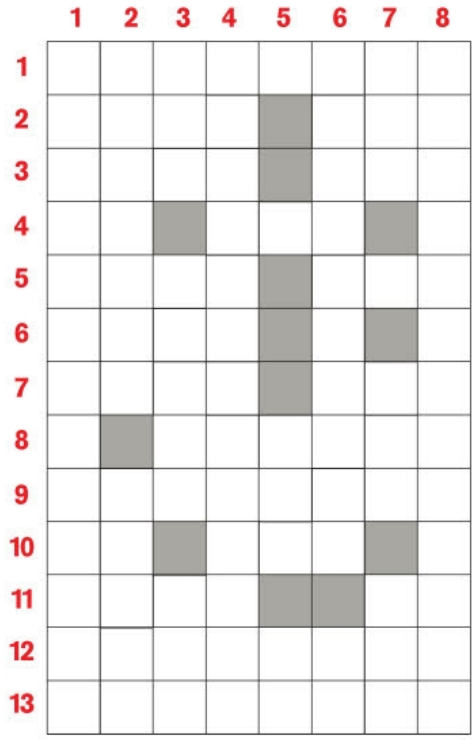
AG15695

Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi «informatique et liberté» du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès aux données personnelles vous concernant et de rectification des données que vous avez transmises, en adressant un courrier au groupe Express Roularta. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❑

GROUPE EXPRESS ROULARTA S.A. AU CAPITAL DE 47 150 040 € SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHÂTEAUDUN 75308 PARIS CEDEX 09 RCS 552 018 681 PARIS

KIOSQUE.FR

JEUX



LES MOTSCROISÉS

PAR JEAN-PIERRE COLIGNON

Horizontalement

1. Femme à poigne. **2.** On ne lui reprochera pas d'être un coureur ! Pas toujours à malice. **3.** Refroidir. Adresse sur Internet. **4.** Préposition. De droite à gauche : artère. **5.** Fermé la nuit. Entre autres, irish coffee. **6.** Dans un refrain patriotique anglais. **7.** Voir de travers. Précède le lard, en prison. **8.** Précipités. **9.** Applications d'huile. **10.** Préfixe multiplicateur. Renforce le Danube. **11.** Parasites désarticulés. Quartiers de Tours. **12.** Pincée. **13.** Périodes de siège.

Verticalement

1. Travaillent par tous les temps. **2.** Tord-boyaux. Est étendue, pour les repas. **3.** Un partisan de l'école pour tous. En un certain sens, condiment. Situé, chez le notaire. **4.** Actions en hausse. **5.** Soutient une vedette, peut-être. Bidasse étranger. **6.** Prise de poste. Saint de l'Ouest. **7.** Poisson méditerranéen. Sigle d'outre-Méditerranée. Elément de mitraille asiatique. **8.** On y voit gouttes.

LE RÉBUSD'HONORÉ

Dandy de la littérature américaine, peintre naturaliste de la décadence.

Solutions

Tom Wolfe (Tomes - vol - feu)

	1	2	3	4	5	6	7	8
13	S	E	S	S	I	O	N	S
12	E	P	I	N	G	L	E	E
11	U	P	S	O			S	R
10	G	A		I	N	N		U
9	O	N	C	T	I	O	N	S
8	L		H	A	T	I	F	S
7	O	R	I	V		T	A	U
6	R	U	L	E		A		O
5	O	E	I	L		P	U	B
4	E	S		E	U	R		A
3	T	U	E	R		U	R	L
2	E	M	E	U		S	A	C
1	M	A	S	S	E	U	S	E

TARIF D'ABONNEMENT :
1 an 40 €* T.T.C. (T.V.A. 2,10 % – 10 numéros)
*Frais de port pour l'étranger : nous consulter au 00 33 1 70 37 31 54.

LIRE : SERVICE ABONNEMENTS, 17, ROUTE DES BOULANGERS, 78926 YVELINES CEDEX 9.
ABONNÉS, MERCI de joindre à toute correspondance la dernière étiquette d'expédition de LIRE.
CONTACT : 01 70 37 31 54. Mail : abonnements@lire.fr
SI VOUS CHANGEZ D'ADRESSE, utilisez le formulaire ci-dessous en joignant la dernière étiquette d'expédition.

M. ❑ Mme ❑ Mlle ❑ Nom ..... Prénom .....
Nouvelle adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....
Ancienne adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....

Le nom et l'adresse de nos abonnés sont communiqués à nos services internes et aux organismes liés contractuellement avec LIRE Magazine. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal. LIRE Service abonnements, 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9.

FAUST, L'IMPRIMERIE, KLINGER ET GÉRARD DE NERVAL

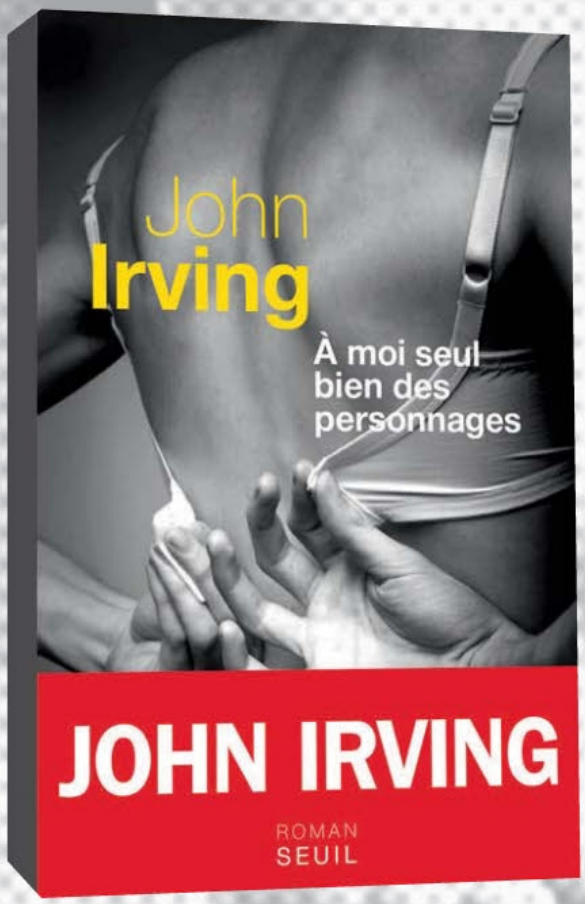
Ames liliales qui n'avez jamais succombé aux ensorcelantes tentations du Malin, prévoyez de l'eau bénite car cette chronique fleure le soufre. Voici une diablerie allemande peu connue en France. Le diable est trop décrié. Sans lui, les affaires du Bon Dieu seraient-elles aussi florissantes ? Sans lui, que serait la littérature ? Le livre que je tire du purgatoire est un roman publié anonymement à Saint-Pétersbourg en 1791. La traduction française que j'ai sous les yeux est titrée *Les Aventures du docteur Faust et sa descente aux Enfers. Traduction de l'allemand avec des figures. Amsterdam 1798.* Ce roman qui précède la tragédie de Goethe est de Frédéric Maximilien von Klinger, un poète et dramaturge né à Francfort-sur-le-Main en 1752. Il est surtout connu pour la tragédie *Sturm und Drang* (1776) qui donnera son titre au mouvement littéraire romantique allemand. Klinger a traîné le sabre, en particulier au service de la Russie où il s'est fixé et marié. C'est en Russie qu'il écrivit son *Faust*. Il est mort à Saint-Pétersbourg en 1831.

Nous sommes au milieu du XV^e^ siècle. Le docteur Faust est un bourgeois de Mayence, marié et père de famille. Il vient d'inventer l'imprimerie (Klinger joue sur l'homonymie avec Jean Fust, un des associés de Gutenberg). Faust se rend à Francfort pour vendre à la ville un exemplaire de la bible latine sortie de ses presses et pour laquelle il demande 200 ducats. Par malheur, la ville vient d'acheter quelques foudres de vin du Rhin et renonce à une nouvelle dépense. Du riesling pour les échevins, mais pas de bible imprimée ! [Depuis, la ville a rattrapé cette boulette, puisque Francfort possède un des douze exemplaires de la bible de Gutenberg connus en Allemagne.] Comprenant que son invention ne lui apportera ni gloire ni fortune, Faust s'en retourne chez lui plein d'amertume et vend son âme à Satan qui lui dépêche Léviathan, un de ses lieutenants. Suit un intermède fantastique en enfer où l'on festoie pour célébrer l'imprimerie. Vive Faust ! Vive l'homme qui peut multiplier les livres, « ces dangereux jouets, ces propagateurs de la démence, de l'erreur », ces livres qui empoisonneront toutes les classes sociales et répandront partout la discorde ! En compagnie de Léviathan, Faust voyage ensuite à travers l'Allemagne, la France de Louis XI, l'Angleterre de Richard III, l'Espagne de Torquemada, l'Italie des Borgia… et partout ne rencontre que crimes, trahisons, guerres et supplices. A son retour, il voit sa famille détruite. Léviathan se métamorphose en géant monstrueux, déchire le corps de son compagnon en morceaux et les disperse avant d'emporter son âme en enfer. Une gravure particulièrement saisissante illustre cette scène.

A propos de ce livre, voici une anecdote littéraire. Dans *Portraits après décès* (1866), Charles Monselet raconte que Gérard de Nerval poussa un cri de joie en découvrant ce *Faust* dans la bibliothèque de son ami. Il le recherchait depuis plus de trente ans. Ecolier, il l'avait déniché sur l'étal d'un bouquiniste qui en demandait un prix exorbitant. Presque tous les jours, Gérard revenait vers ce *Faust* inconnu dont il avait lu quelques pages. Voulant connaître la suite, il se décida enfin à acheter le volume. Mais entre-temps le marchand était mort et ses livres avaient été dispersés. « Depuis lors, dit Monselet, Gérard de Nerval n'avait jamais complètement oublié *Les Aventures du docteur Faust* et le Léviathan en pourpoint allemand […]. En retrouvant ce livre chez moi, Gérard assouvissait un de ces premiers désirs, un de ces désirs d'adolescent, les plus impérieux de tous. Il me demanda la permission de l'emporter. Je fis mieux, le lui donnai, et c'est avec *Les Aventures du docteur Faust et sa descente aux Enfers* qu'il écrivit peu de temps après son drame de *L'Imagier de Harlem ou la découverte de l'imprimerie.* » Comme le pauvre Gérard, vous aurez sans doute du mal à dénicher cette première édition en français, traduite anonymement par MM. De Saur et Saint-Geniès. Dieux merci, ce diable de livre a reparu récemment chez les remarquables éditions Grèges dans une traduction nouvelle de François Colson, un klingeriste fervent auquel nous devons témoigner grande *Dankbarkeit* car il a traduit, du même Klinger, *Le Faust oriental, Histoire d'un Allemand de la période toute récente* et *Voyages avant le Déluge*, trois romans qui n'avaient jamais été traduits.

STÉPHANE HUMBERT-BASSET

Abonnez-vous à LiRE:



472 pages

1 AN
45 €
seulement
au lieu de ~~83,00 €~~

Et recevez
À moi seul bien des personnages
le nouveau roman de
John Irving

De livre en livre, l'auteur du très fameux *Monde selon Garp* repousse toujours plus loin l'audace. Pour son treizième roman, John Irving n'a pas hésité en effet à camper un personnage inattendu : un homme bisexuel, Billy Abbott, qui, cherchant à surmonter sa solitude, s'efforce de devenir « quelqu'un de bien ».

C'est dans une formidable chronique de la seconde moitié du vingtième siècle que nous entraîne le romancier américain. Du grand repli puritain qui, corrélativement à l'épidémie du sida, succéda à la libération sexuelle et à la guerre du Vietnam.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à renvoyer accompagné de votre règlement à : LIRE - 17, route des Boulangers - 78926 Yvelines Cedex 9

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale : 1 an d'abonnement à LIRE (10 numéros) + ***À moi seul bien des personnages*** pour 45 € seulement au lieu de ~~83 €~~.

soit 46% de réduction

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Code Postal : |_|_|_|_|_| Ville : _____

E-mail : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

@|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément : ***A moi seul bien des personnages*** au prix de 22,80 € et chaque numéro de LIRE au prix unitaire de 5,90 € et les numéros doubles au prix unitaire de 6,50 €

Ci-joint mon règlement par :

❒ Chèque à l'ordre de LIRE

❒ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| **Clé*** |_|_|_|

Expire fin : |_|_|/|_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_|/|_|_|/|_|_|

* Les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire (pour sécuriser votre paiement).

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/05/2013 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❒.

LIOM3LD

AG15700

GROUPE EXPRESS-ROULARTA SA AU CAPITAL DE 47 150 040 € - SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75308 PARIS CEDEX 09 - RCS 552 018 681 PARIS

KIOSQUE.FR

INDEX
DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire a aimé : ★ un peu ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ génial ☆ pas du tout

Kenneth Anger	*Hollywood Babylone*	Souple/Ed. Tristam	29	★★★
Patrick Artus et **Marie-Paule Virard**	*Les Apprentis sorciers*	Fayard	90	★★
Sarah Bakewell	*Comment vivre ? Une vie de Montaigne en une question et vingt tentatives de réponse*	Albin Michel	87	★★★
Carole Barjon et **Bruno Jeudy**	*Le Coup monté*	Plon	90	★★
Tonino Benacquista	*Nos gloires secrètes*	Gallimard	51	★★★
Julien Blanc-Gras	*Paradis (avant liquidation)*	Au Diable Vauvert	89	★★★
Rémi Brague	*Le Propre de l'homme. Sur une légitimité menacée*	Flammarion	85	★★★
Jan Brokken	*Les Ames baltes. Périple à travers l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie*	Denoël	69	★★★
Alain Cabantous	*Le dimanche, une histoire. Europe occidentale*	Seuil/L'Univers historique	83	★★★
Rose Carrarini	*Comment cuire un œuf*	Phaidon	13	★★★
Emmanuel Carrère	*Limonov*	Folio	29	★★★
Raymond Carver	*Tais-toi, je t'en prie*	Points	29	★★★
Guido Crepax	*La Vénus à la fourrure*	Delcourt	92	★★★
René de Ceccatty	*Un renoncement*	Flammarion	52	★★★
Michel Déon	*A la légère*	Finitude	51	★★
Anita Desai	*L'Art de l'effacement*	Mercure de France	67	★★★
Bruno Dumézil	*Des Gaulois aux Carolingiens*	PUF/Une histoire personnelle de la France	82	★★★
Nathan Englander	*Parlez-moi d'Anne Frank*	Plon	68	★★★
Charlotte Erlih	*Baba Posh*	Actes Sud junior	93	★★★
Claude Gauvard	*Le Temps des Capétiens*	PUF/Une histoire personnelle de la France	82	★★★
David Grossman	*Les Aventures d'Itamar*	Seuil Jeunesse	93	★★
Scott Hutchins	*L'Amour comme hypothèse de travail*	Belfond	68	★★
Max Jacob	*Œuvres*	Gallimard	55	★★★★
Max Jacob, André Salmon	*Correspondance 1905-1944*	Gallimard	55	★★★★
Philippe Jockey	*Le Mythe de la Grèce blanche. Histoire d'un rêve occidental*	Belin	86	★★
Thierry Jonquet	*400 coups de ciseaux*	Seuil	50	★★★
Katrina Kalda	*Arithmétique des dieux*	Gallimard	48	★★★
Thadée Klossowski de Rola	*Vie rêvée*	Grasset	49	★★★
Bernie Krause	*Le Grand Orchestre animal*	Flammarion	84	★★★
Yanick Lahens	*Guillaume et Nathalie*	Sabine Wespieser	49	★★★
Laurent Lemire	*Ces savants qui ont eu raison trop tôt*	Tallandier	84	★★★
Gabriel Janer Manila	*J'ai joué avec les loups*	Bayard Jeunesse	93	★★
Laurent Mariotte	*A toutes saveurs*	Flammarion	13	★★★
Sophie Maurer	*Les Indécidables*	Seuil	48	★★★
Alice Munro	*Trop de bonheur*	L'Olivier	64	★★★★
Philippe Muray	*La Gloire de Rubens*	Les Belles Lettres	86	★★★
Antoine Peillon	*Ces 600 milliards qui manquent à la France*	Points	29	★★★
Antoine Piazza	*Roman fleuve* (nouvelle version)	Le Rouergue	46	★★★
Georges Politzer	*Contre Bergson et quelques autres.*	Champs Essais	88	★★
Michel Politzer	*Les Trois Morts de Georges Politzer*	Flammarion	88	★★★
Rax Rinnekangas	*Le Juif égaré*	Phébus	69	★★★
Annie Saumont	*Un si beau parterre de pétunias*	Julliard	50	★★★
Luis Sepúlveda	*Histoire du chat et de la souris qui devinrent amis*	Métailié	93	★★
Joann Sfar	*L'Eternel*	Albin Michel	26	★★
Martin Suter	*Le Temps, le temps*	Christian Bourgois	67	★★★
Graham Swift	*J'aimerais tellement que tu sois là*	Gallimard	66	★★★
François Taillandier	*L'Ecriture du monde*	Stock	53	★★/☆
Jean Teulé	*Fleur de tonnerre*	Julliard	52	★★
Tom Tirabosco et **Christian Perrissin**	*Kongo*	Futuropolis	92	★★
David Vann	*Impurs*	Gallmeister	66	★★★
Jean Vautrin et **Baru**	*Canicule*	Casterman	92	★★★
Sibylle Vincendon	*Pour en finir avec les grincheux*	Fayard	90	★★★
Olivier Weber	*Les Impunis*	Robert Laffont	89	★★★
Michel Winock	*Flaubert*	Gallimard/Biographies NRF	54	★★★
Tom Wolfe	*Bloody Miami*	Robert Laffont	94	★★★★

KIOSQUE.FR

La voix d'Echenoz

La rencontre avec l'auteur de *14*, suivie d'une lecture, marquera l'ouverture du festival.

Jean Echenoz et Nicole Garcia.

« La priorité : respecter la rigueur, le rythme, le style et la langue du livre, tout en allant vers l'incarnation des personnages » : ainsi s'exprime le comédien Guillaume Poix, qui a travaillé au découpage de *14* pour sa lecture publique. Quatre comédiens : trois pour interpréter Anthime, Charles et Blanche, les trois personnages principaux, et Nicole Garcia pour la voix narrative, « la voix de la guerre, de la mort, celle qui reliera aussi les personnages les uns aux autres », dixit Poix. Un travail pointilleux : le premier chapitre sera lu dans sa quasi-entièreté, les autres savamment « découpés ». Au final, une lecture d'une heure. *14*, paru en octobre dernier (on se reportera à l'entretien alors accordé par l'auteur à notre magazine) aux Editions de Minuit, suit cinq jeunes Vendéens, nés et grandis dans le même bourg, tout au long de « leur » Grande Guerre. Ce roman marquait le grand retour de Jean Echenoz à la fiction, après quelques romans « biographiques » *(Ravel, Zatopek)*.

Hubert Artus

■ **Rencontre** avec Jean Echenoz, puis **Lecture** : *14* par Nicole Garcia, Pierre Rochefort, Inès Grünenwald et Stéphane Ramirez. Adaptation : Guillaume Poix (jeudi 23 mai, **IMEC**, 20 h).

Trois femmes en lecture

Des textes de Nadine Gordimer, Françoise Giroud et Catherine Robbe-Grillet à l'honneur sur les planches.

Des extraits de Nadine Gordimer seront lus par Marianne Denicourt.

Pour reprendre le titre du célèbre roman de Marie Ndiaye, nous voici face à trois femmes puissantes. Ou même six. En effet, Passages de témoins propose trois lectures alléchantes, mettant chaque fois en lumière une romancière et une comédienne. Tout d'abord, on entendra des extraits de *Ceux de July* de Nadine Gordimer (Prix Nobel de littérature 1991), magnifique roman nous plongeant dans l'Afrique du Sud des années 1980, où sévissait encore l'apartheid. Mais les rapports de pouvoir sont ici inversés, puisqu'une famille de Blancs plutôt progressistes trouvent refuge dans le village de leur ancien boy, dont ils vont devenir dépendants. Il appartiendra à Marianne Denicourt (l'ex-égérie d'Arnaud Desplechin) de nous faire découvrir ce texte dérangeant et méconnu. Ensuite, Anaïs Demoustier (vue récemment dans *Thérèse Desqueyroux*) lira les mémoires de Françoise Giroud – publiés cette année sous le titre *Histoire d'une femme libre* –, rédigés entre juillet et septembre 1960, juste après son renvoi de *L'Express* et sa tentative de suicide ratée. Enfin, les amoureux du Nouveau Roman seront ravis d'en savoir plus sur le quotidien de l'auteur des *Gommes*. La sulfureuse Catherine Robbe-Grillet fera en effet lecture de certains fragments de l'exquis *Alain*, abécédaire biographique qu'elle a consacré à celui dont elle a partagé la vie pendant plus de cinquante années, parfois très agitées...

Baptiste Liger

■ **Lecture :** *Histoire d'une femme libre* de Françoise Giroud par Anaïs Demoustier (vendredi 24 mai, **Théâtre des Cordes**, 19 h 30).
■ **Lecture :** *Alain* de Catherine Robbe-Grillet lu par l'auteur et Beverly Charpentier (vendredi 24 mai, **Théâtre des Cordes**, 20 h 15.
■ **Lecture :** *Ceux de July* de Nadine Gordimer par Marianne Denicourt (vendredi 24 mai, **Théâtre des Cordes**, 21 h).

H. BAMBERGER - F. MALIGNE / GAMMA - GYL DENDAL - F. CRUSIAUX / GAMMA

La forme d'une ville

Nous avons fait le choix pour cette quatrième édition de Passages de témoins de placer la programmation sous le signe de *La Forme d'une ville* de Julien Gracq, et d'accompagner ainsi les importantes transformations urbaines que connaît Caen aujourd'hui, avec notamment la reconquête de sa presqu'île portuaire.

La ville est une source d'inspiration éternelle pour de nombreux écrivains. Des réalités, des symboles, des histoires et des imaginaires très différents y coexistent et s'y entremêlent. En croisant les regards et les visions du monde, nous proposerons du 23 au 26 mai à Caen des rencontres privilégiées et toujours plus nombreuses entre écrivains, éditeurs, penseurs, artistes... et lecteurs pour un véritable voyage au cœur des cultures urbaines. Le festival sera enrichi cette année par une ouverture internationale avec un hommage tout particulier aux villes et à la littérature d'Afrique du Sud, de Johannesburg à Cape Town en passant par les townships de Soweto ou de Durban la métissée...

De la place du livre dans la cité à celle de la ville dans l'œuvre, comment lire la ville d'aujourd'hui et écrire celle de demain ? Bref, la ville, tout un roman qui sera exploré par le festival Passages de témoins pendant les trois prochaines années !

Philippe Duron
Maire de Caen-Député du Calvados

Gracq vu par Patrick Deville

Salué par le prix Femina 2012, l'auteur de *Peste et Choléra* revient sur l'un des grands écrivains français du XX^e^ siècle, auquel il est rendu cette année hommage à Passages de témoins : Julien Gracq.

Comment avez-vous découvert Julien Gracq ? C'était à l'université de Nantes, évidemment, avec *La Forme d'une ville*. Mais il écrit aussi, et bien sûr, sur Saint-Nazaire…

Qu'appréciez-vous dans ses livres ? J'aime particulièrement le sentiment géographique, la phrase du paysage.

Vous sentez-vous proche de son écriture, de son univers ? Pas vraiment. Et je ne crois pas que Julien Gracq ait eu une influence directe sur moi – mais sait-on jamais…

Qui seraient ses descendants littéraires, aujourd'hui ? Difficile à dire. Mais je me rends chaque année à Saint-Florent-le-Vieil, où se rassemblent ceux qui l'ont connu et connaissent au mieux son œuvre, comme Pierre Michon et Régis Debray. D'autres auteurs viennent de temps à autre, comme, l'an passé, Pierre Jourde ou Pierre Assouline.

Quel est votre ouvrage préféré de Gracq ? Si je ne devais retenir qu'un seul livre, ce serait *Le Rivage des Syrtes*, bien sûr. Mais j'ai commencé à feuilleter les *Manuscrits de guerre*, que j'ai mis de côté et lirai pour un prochain livre.

Propos recueillis par B.L.

■ **Lecture :** *La Forme d'une ville* de Julien Gracq par Boris Terral (samedi 25 mai, **Echiquier/Château de Caen**, 18 h 30)

■ **Grand entretien :** Patrick Deville (dimanche 26 mai, **Auditorium/Musée des Beaux-Arts de Caen**, 15 h)

Le Havre - Au buveur d'étoiles

Si vous passez dans la célèbre cité portuaire de Seine-Maritime, faites une halte au bar de nuit baptisé Au buveur d'étoiles. Si l'établissement n'est pas forcément le mieux fréquenté, vous y ferez la connaissance de Jacques, le barman. Enfin, même si sa copine est partie, notre homme est occupé. Et pour cause : on vient de repêcher dans le port le cadavre d'une jeune femme blonde qui, la veille, était passée dans le troquet... Que s'est-il passé ? On le saura à la lecture de ce roman graphique (Editions Vagabondages) où, contrairement à la plupart des BD, les dessins en noir et blanc signés Jay laissent la part belle au texte narratif de Jean-Blaise Djian et Popopidou. A découvrir... **B.L.**

■ **Café-BD :** Autour du roman graphique *Le Havre – Au buveur d'étoiles*. Avec Jean-Blaise Djian, Popopidou et Jay (samedi 25 mai, **Café littéraire/Château de Caen**, 11 h).

L'Afrique des villes, de Pointe-Noire à Johannesburg

La nouvelle vague littéraire africaine.

L'Afrique qui vient, l'anthologie parue en janvier chez Hoëbeke, préfacée par Alain Mabanckou et Michel Le Bris, donne à lire, à travers la mosaïque littéraire qu'elle compose – essais, nouvelles, pièces de théâtre – une vision de ce continent en marche. Le nouvel espace romanesque africain qui n'est en effet « plus celui du village, […] de la tradition mais celui tout à la fois de l'exil et de la ville, monstrueuse, hybride, tentaculaire », sera au centre de la table ronde. C'est ainsi qu'auprès d'Alain Mabanckou, dont le roman *Lumières de Pointe-Noire* prend pour cadre la cité ponténégrine, se réunissent, à l'occasion de l'année croisée France-Afrique du Sud, Mongane Wally Serote et deux auteurs de la nouvelle vague, Kgebetli Moele et Niq Mhlongo, dont les récits se nourrissent de la vie d'habitants de Johannesburg, confrontés aux problèmes d'une Afrique du Sud post-apartheid. **Sébastien Reynaud**

■ **Rencontre :** samedi 25 mai, **Auditorium/Musée des Beaux-Arts de Caen**, 14 h 30.

MAIRIE DE CAEN - G. LE NY - J.L. BERTIN/LE SEUIL

KIOSQUE.FR

De la liste des envies à celle des records

Grégoire Delacourt est le dernier phénomène de l'édition française.

Publicitaire depuis 1982 (on lui doit le slogan « EDF : nous vous devons plus que la lumière »), Grégoire Delacourt est un phénomène français depuis 2012 : 327 757 curieux se sont rués sur son deuxième roman, *La Liste de mes envies*. Traduit en douze langues, le livre a été adapté au théâtre, et va l'être au cinéma – le tournage vient de débuter avec Mathilde Seigner et Marc Lavoine devant la caméra de Didier Le Pêcheur. Et dire que l'auteur était arrivé là par hasard, avec un premier manuscrit (*L'Ecrivain de la famille*) que son éditrice chez Lattès, Karina Hocine, avait reçu via Jean-Louis Fournier (Prix Femina 2008). Pour son éditrice, le succès s'explique par des livres « qui n'ont rien de clivant, sont accessibles sans être intimidants ». Pour elle, Delacourt « applique des recettes dans son travail de publicitaire, et envisage la littérature comme un terrain de liberté ».

Réfutant le qualificatif de « phénomène », elle préfère ne discerner « rien d'autre que la rencontre d'un auteur avec son époque ». Et de poursuivre : « Le public est abasourdi de consommation, de fausses valeurs, et le livre a été une sorte d'apologie du bonheur simple, disant qu'il faut se recentrer et ne pas céder à l'argent roi. » Un message simple, pour un destin éditorial qui ne semble pas près de s'assombrir : *La Première Chose qu'on regarde*, troisième roman de Grégoire Delacourt, s'était déjà vendu à 15 000 exemplaires en deux semaines. **H.A.**

■ **Rencontres :** Projet Territoire Ville Lecture (dimanche 26 mai, **Auditorium/Musée des Beaux-Arts**, 11 h). Une vie, Grégoire Delacourt, Benoît Casas et Michèle Lesbre (dimanche 26 mai, **Café littéraire/Château de Caen**, 16 h).

A la campagne

Rencontre avec des spécialistes de l'histoire rurale française.

En contrepoint du thème de ce festival, « La forme d'une ville », la conférence « A la campagne » rassemble deux spécialistes de l'histoire rurale, l'historien Jean-Marc Moriceau et le géographe Philippe Madeline. Leur collaboration, notamment à la tête du Pôle rural de la Maison de la Recherche en sciences humaines de l'université de Caen, a abouti à plusieurs ouvrages, dont *Les Paysans, récits témoignages et archives de la France agricole (1870-1970)*, paru aux éditions Les Arènes. Assorti de documents inédits, l'ouvrage retrace un siècle de mutations. L'auteur de la loufoque *Campagne de France* prendra part à la rencontre : Jean-Claude Lalumière y narre le folklorique périple en « cultibus » à travers les campagnes françaises de deux organisateurs de voyages culturels et d'un groupe de retraités qui tentent l'aventure. **S.R.**

■ **Rencontre :** A la campagne (samedi 25 mai, **Café littéraire/Château de Caen**, 16 h). En partenariat avec l'Université de Caen Basse Normandie.

Les contes merveilleux

Récits pour enfants de Pierre Gripari lus par Anaïs Demoustier.

Si le truculent Pierre Gripari a, sa vie durant, navigué entre divers genres littéraires, du roman de chevalerie (*Le Conte de Paris*) au roman épistolaire (*Frère Gaucher*), en passant par la science-fiction (*Vies parallèles de Roman Branchu*), c'est grâce à ses livres pour enfants qu'il est connu, spécialement pour ses *Contes de la rue Broca,* publiés en 1967 à La Table ronde, d'abord passés inaperçus, et désormais traduits aujourd'hui à travers le monde. L'actrice Anaïs Demoustier communique toute la fantaisie et le merveilleux de *La Sorcière de la rue Mouffetard* et de *La Sorcière du placard aux balais*, au programme de cette lecture où se succèdent les enfants de la rue Broca, les chaussures amoureuses l'une de l'autre, un géant aux chaussettes rouges ou encore une fée du robinet. **S.R.**

■ **Spectacle jeunesse :** Contes (samedi 25 mai, **Echiquier/Château de Caen**, 14 h).

FRÉDÉRIC STUCIN/PASCO

Editeur, mode d'emploi

Alors qu'il n'a pas encore la quarantaine, Thomas Simonnet s'est imposé comme l'un des éditeurs les plus passionnants du moment. Membre du comité de lecture de Gallimard, il publie régulièrement certains auteurs dans la Blanche (citons François Garde, salué l'an passé par le Goncourt du premier roman). Il dirige la collection L'Arbalète, qui a fait découvrir Gaëlle Bantegnie, Noël Herpe ou Jonathan Littell.

■ **Rencontre :** L'univers d'un éditeur – Thomas Simonnet. Avec Gaëlle Bantegnie, Noël Herpe, Thomas Clerc et Michèle Audin (samedi 25 mai, **Auditorium/Musée des Beaux-Arts de Caen**, 16 h).

Lettres à Eugène d'Hervé Guibert (Gallimard)

Au début des années 1980, Hervé Guibert s'éprend du jeune romancier belge, également édité chez Minuit, Eugène Savitzkaya. Entre eux s'engage une correspondance passionnée, qui dessine les contours d'une véritable histoire d'amour, marquée par une nuit de la Saint-Sylvestre sur l'île d'Elbe, que Guibert transposera dans sa nouvelle *Papier magique.*

■ **Lecture :** *Lettres à Eugène* par Yannick Renier et Philippe Calvario, présentée par Thomas Simonnet et Albert Dichy (samedi 25 mai, **IMEC**, 20 h).

KIOSQUE.FR

Joseph d'Anvers

Non, Joseph d'Anvers n'est pas belge. Ce Nivernais est devenu l'un des noms émergeants de la chanson française. S'il a écrit pour les autres (Alain Bashung, Dick Rivers...), ce cinéphile passionné de boxe a également signé plusieurs albums. Très attendu : son concert-performance *By night* (Los Angeles/New York), adapté de *Dead Boys* de Richard Lange (Albin Michel), et créé spécialement pour Passages de témoins.

■ **Concert littéraire :** *By night* (Los Angeles/New York) avec Joseph d'Anvers (samedi 25 mai, **Cargö**, 22 h).

Passages de témoins est un projet culturel de la Ville de Caen.
Programmation : Ville de Caen - Faits & Gestes
Le festival reçoit le soutien de la Région Basse-Normandie, du conseil général du Calvados, du ministère de la Culture et de la Communication (Centre national du Livre, DRAC Basse-Normandie), de la Sofia et du Groupe La Poste.

Les 100 ans de Swann

Comment restituer à l'oral l'écriture de Marcel Proust ? Tel est le défi relevé par Clément Hervieu-Léger, pensionnaire de la Comédie-Française et coéquipier des monstres sacrés (Patrice Chéreau, Bob Wilson, Marcel Bozonnet, Denis Podalydès), qui donnera lecture d'extraits de *Du côté de chez Swann*...

■ **Lecture** : *Du côté de chez Swann* par Clément Hervieu-Léger, de la Comédie-Française, et présentée par Belinda Cannone (samedi 25 mai, **Echiquier/Château** de Caen, 17 h).

Journée numérique

« Usages et usagers à l'heure du numérique » font l'objet de plusieurs tables rondes lors de la première journée du festival. Elles traiteront de l'usage du numérique par les bibliothèques (« livres en streaming » et « Pirate Box »), de la protection des contenus par les éditeurs, et de la mise en place des bornes numériques dans les librairies.

■ **Professionnels :** jeudi 23 mai, **ESAM**. En partenariat avec le Centre Régional des Lettres de Basse-Normandie et la Fondation Culture-Papier.

L'agenda du festival

JEUDI 23 MAI

■ **ESAM :** Journée numérique. **18 h**, inauguration du festival. ■ **IMEC :** **20 h**, rencontre avec Jean Echenoz puis lecture de *14* par Nicole Garcia, Pierre Rochefort, Inès Grunenwald, Stéphane Ramirez, Guillaume Poix.

VENDREDI 24 MAI

■ **Auditorium/Musée des Beaux-Arts :** Journée scolaire. ■ **Théâtre des Cordes :** lectures, **18 h**, *Les Femmes objets* par Blaise Nada et Anxiogène ; **19 h 30**, *Histoire d'une femme libre* (Françoise Giroud) par Anaïs Demoustier ; **20 h 15**, *Alain* de Catherine Robbe-Grillet par l'auteur et Beverly Charpentier ; **21 h**, *Ceux de July* (Nadine Gordimer) par Marianne Denicourt.

SAMEDI 25 MAI

■ **Echiquier/Château :** **10 h 30** et **15 h 30**, *Nous Cerise* (Franck Achard) par la Compagnie Alkime. **14 h**, *Contes* (Pierre Gripari) lu par Anaïs Demoustier. **17 h**, *Du côté de chez Swann* (Marcel Proust) lu par Clément Hervieu-Léger, présentée par Belinda Cannone. **18 h 30**, *La Forme d'une ville* (Julien Gracq) lu par Boris Terral. ■ **Auditorium/Musée des Beaux-Arts :** **10 h**, remise du prix Passeurs de témoins. **11 h 30**, Grand entretien avec Didier Decoin (*La Pendue de Londres*, Grasset). **14 h 30**, « L'Afrique des villes » avec Alain Mabanckou (*Lumières de Pointe-Noire*, Seuil), Kgebetli Moele (*Chambre 207*, Yago), Niq Mhlongo (*After tears*, Yago), Wally Serote (*Shebeen blues*, Gang). **16 h**, l'univers d'un éditeur : Thomas Simonnet avec Gaëlle Bantegnie (*Voyage à Bayonne*), Noël Herpe (*Mes scènes primitives*), Thomas Clerc (*L'Homme qui tua Roland Barthes*), Michèle Audin (*Une vie brève*). **17 h 30**, rencontre avec Gaspard-Marie Janvier et François Bott, lauréats du prix littéraire de la ville de Caen. ■ **Café littéraire/Château :** **11 h**, rencontre avec Jean-Blaise Djian, Popopidou et Jay autour de *Le Havre - Au buveur d'étoiles* (Vagabondages). **14 h 30**, « Ecrire le monde » : Aurélien Bellanger (*La Théorie de l'information*, Gallimard), Anne-Marie Garat (*Programme sensible*, Actes Sud), Michelle Perrot (*Mélancolie ouvrière,* Grasset). **15 h 15**, « Conversations » : Fabrice Humbert (*Avant la chute*, Le Passage), Alice Zeniter (*Sombre dimanche*, Albin Michel), Nicolas Jaillet (*La Maison*, Rue du Départ). **16 h**, « A la campagne » : Jean-Marc Moriceau, Philippe Madeline (*Les Paysans*, Les Arènes), Jean-Claude Lalumière (*La Campagne de France*, Le Dilettante). **16 h 45**, « Enfances et famille » : Côme Martin-Karl (*Les Occupations,* Fayard), Scholastique Mukasonga (*Notre-Dame-du-Nil*, Gallimard), Carole Fives (*Que nos vies aient l'air d'un film parfait*, Le Passage). **17 h 15**, « Heures noires » : Alexandre Postel (*Un homme effacé*, Gallimard), Fanny Chiarello (*Une faiblesse de Carlotta Delmont*, L'Olivier), Ingrid Astier (*Angle mort*, Gallimard), François-Michel Dupont (*Mémoire à bout portant*, Le Vistemboir). **18 h**, « Récits et nouvelles » : Isabelle Kauffmann (*Cabaret sauvage*, Le Passage), Yoland Simon (*Récits de Normandie*, L'Aiguille). ■ **Café des images :** **18 h**, *Sugar Man* de Malik Bendjelloul. ■ **IMEC :** **20 h**, *Lettres à Eugène* (Hervé Guibert) lu par Yannick Renier et Philippe Calvario. ■ **Cargö :** **22 h**, By night, concert littéraire de Joseph d'Anvers.

DIMANCHE 26 MAI

■ **Echiquier/Château :** **10 h 30**, Ciné Zinzin (Yannick Lecœur et Abigail Green). **14 h 30**, *Nous Cerise* (Franck Achard). **16 h**, *La Passion suspendue, entretiens avec Marguerite Duras* avec Leopoldina Pallotta della Torre et Nathalie Léger (IMEC). **17 h 30**, *Indignez-vous !* (Stéphane Hessel) lu par Boris Terral. ■ **Auditorium/Musée des Beaux-Arts :** **11 h**, Projet Territoire Ville Lecture, rencontre avec Grégoire Delacourt. **15 h :** Grand entretien avec Patrick Deville. **16 h 30**, « La fabrique d'une ville » : Alexandre Lacroix (*Voyage au centre de Paris*, Flammarion), Oscar Coop-Phane (*Demain Berlin*, Finitude), Clément Blanchet. ■ **Café littéraire/ Château :** **14 h 30**, « Ecrire la vie » : Evelyne Bloch-Dano (*Porte de Champerret*, Grasset), Emmanuelle Bernheim (*Tout s'est très bien passé,* Gallimard), Patrick Autréaux (*Se survivre,* Verdier). **15 h 15**, « Engagement » : François Bégaudeau (*Deux singes ou ma vie politique,* Verticales) et Frédéric Pommier (*Le Prix des boîtes,* Actes Sud). **16 h**, « Une vie » : Grégoire Delacourt (*La Première Chose qu'on regarde*, Lattès), Benoît Casas (*L'Ordre du jour*, Seuil), Michèle Lesbre (*Ecoute la pluie,* Sabine Wespieser). **16 h 45**, « Si loin si proche» : Françoise Cloarec (*Le Savon d'Alep,* Phébus), Thibault de Montaigu (*Zanzibar,* Fayard), Samar Yazbek (*Un parfum de cannelle,* Buchet-Chastel). **17 h 30**, « Normandie des peintres et des écrivains » : Mireille Naturel (*Marcel Proust, L'arche et la colombe*, Michel Lafon), Dominique Bussillet (*Mirbeau, Zola et les impressionnistes*, Cahiers du temps) et Jacques-Sylvain Klein (*Lumières normandes*, Point de vues). ■ **Café des images :** **17 h 30**, *Come-back Africa* de Lionel Rogosin.

DR

RETROUVEZ VOTRE MAGAZINE
SUR LE SITE INTERNET LIRE.FR

> Les dernières actus
> Les critiques de nos journalistes
> Les chroniques vidéos

Pour accéder au site flashez le code

Téléchargez l'application I-Nigma pour pouvoir lire ce code

AG15767

Affligem
SAVOURER L'EXCELLENCE
Affligem
*Affligem Blonde est une bière de haute qualité grâce au soin apporté dans le moindre détail à chaque étape de son brassage.
L' ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.